



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





The Groves.











HISTOIRE D E LOUIS XI.

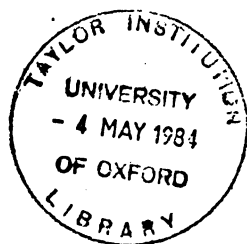
*Par M. DUCLOS, de l'Académie
Royale des Belles-Lettres.*

TOME TROISIÈME.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAUME

M. DCC. XLVI.



AVERTISSEMENT.

ON a déjà imprimé un si grand nombre de Pièces sur le règne de Louis XI. que je m'étois contenté, en donnant l'Histoire de ce Prince, d'indiquer les dépôts où j'avois eu recours. Cependant plusieurs personnes m'ayant pressé de faire imprimer du moins les Pièces qui regardent le tems où Louis XI. étoit Dauphin, je donne aujourd'hui le recueil des plus importantes, avec quelques Lettres de ce Prince, qui feront connoître son caractère; & afin que ce Volume puisse servir de suite aux différentes Editions qui se sont faites de cette Histoire, au lieu de marquer les pages auxquelles les Pièces sont relatives, je suivrai l'ordre des dates en prenant pour indication quelques lignes du texte.



TABLE

Des Pièces contenuës en ce
Volume.

| | |
|--|---------|
| L ETTRE Circulaire de Charles VII. sur la naissance du Dauphin , | page 1. |
| Horoscope de Louis Dauphin , | 2. |
| Extrait d'un compte de Jean de Xain- coni , | 3. |
| Commission de Charles VII. à son fils Louis Dauphin pour comparoître devant l' Archevêque de Tours , à fin de dispen- se d'âge à contracter Mariage avec Marguerite d'Ecosse , | 4. |
| Commission de Charles VII. au Chan- celier sur le même sujet , | 6. |
| Dispense d'âge donnée par l' Archevêque de Tours , | 10. |
| Déclaration de Charles VII. sur la guerre dite la Praguerie , | 15. |
| Cession du Dauphiné , | 20. |
| Ordonnance de Charles VII. sur le cours des Monnoyes de Dauphiné , | 26. |

T A B L E.



| | |
|--|------|
| <i>Information contre Jamet du Tillay touchant la mort de la Dauphine ,</i> | 26. |
| <i>Commission de Charles V I I. sur le même sujet & interrogatoire en conséquence ,</i> | 40. |
| <i>Déposition du Comte de Dammartin touchant la retraite du Dauphin ,</i> | 61. |
| <i>Lettres de rémission accordées à Pierre de Brezé au sujet de l'affaire de Mariette ,</i> | 74. |
| <i>Procès - Verbat de Normandie Roi d'armes du voyage par lui fait par commandement du Roi vers le Duc de Savoye ,</i> | 82. |
| <i>Lettres de Charles V I I. par lesquelles ce Prince remet sous sa main la Province du Dauphiné ,</i> | 92. |
| <i>Provisions du Gouvernement de Dauphiné accordées à Louis de Laval ,</i> | 96. |
| <i>Lettre du Dauphin au Roi ,</i> | 99. |
| <i>Créance de Guillaume de Courville & Négociation par lui faite entre le Roi & le Dauphin ,</i> | 100. |
| <i>Réponse faite par le Conseil du Roi ,</i> | 104. |
| <i>Reponse du Roi aux envoyés du Dauphin ,</i> | 113. |
| <i>Autre Réponse faite de la part du Roi aux envoyés du Dauphin ,</i> | 117. |
| <i>Edit de Louis Dauphin sur les donations entre vifs ,</i> | 124. |
| <i>Lettre du Dauphin au Roi ,</i> | 125. |

T A B L E.

| | |
|--|------|
| <i>Lettre circulaire aux Evêques de France ,</i> | 126. |
| <i>Lettre circulaire de Charles VII. en forme de Manifeste contre le Dauphin ,</i> | 127. |
| <i>Lettre du Duc de Bourgogne au Roi ,</i> | 132. |
| <i>Lettre du Duc de Bourgogne à Charles VII. sur la retraite du Dauphin ,</i> | 135. |
| <i>Lettre du même au Roi ,</i> | 138. |
| <i>Lettre du Dauphin au Roi ,</i> | 139. |
| <i>Lettre du Roi au sieur de Chabannes Comte de Dammartin , pour faire arrêter le Dauphin ,</i> | 142. |
| <i>Ce que les Ambassadeurs du Duc de Bourgogne dirent au Roi ,</i> | 144. |
| <i>Lettre du Dauphin au Roi ,</i> | 154. |
| <i>Proposition du Dauphin ,</i> | 156. |
| <i>Réponse du Roi ,</i> | 158. |
| <i>Lettres par lesquelles Louis Dauphin donne le Gouvernement du Dauphiné à Jean bâtard d'Armagnac ,</i> | 160. |
| <i>Lettre de Champ-Denier au Dauphin sur la Maison d'Autriche ,</i> | 167. |
| <i>Extrait de l'Arrêt rendu contre le Duc d'Alençon ,</i> | 172. |
| <i>Lettre de remerciement du Dauphin au Roi ,</i> | 174. |
| <i>Lettre du Dauphin au Roi sur la grossesse de la Dauphine ,</i> | 176. |
| <i>Lettre du Dauphin sur l'accouchement de la Dauphine ,</i> | 178. |

T A B L E.

vij

| | |
|--|------|
| <i>Lettre du Parlement au Roi sur le même sujet,</i> | 183. |
| <i>Lettre du Roi au Dauphin,</i> | 184. |
| <i>Discours des Ambassadeurs du Roi au Dauphin, & Réponse de l'Evêque d'Ar- ras au nom de ce Prince,</i> | 185. |
| <i>Lettre du Dauphin au Roi,</i> | 215. |
| <i>Lettre du Duc de Bourgogne au Roi,</i> | 217. |
| <i>Réponse du Roi à Houarte & Lenrault,</i> | 219. |
| <i>Manuscrit du tems sur la retraite du Dau- phin en Bourgogne,</i> | 224. |
| <i>Négociation importante entre le Roi & le Comte de Charolois,</i> | 230. |
| <i>Lettre des Ministres au Dauphin, sur la maladie du Roi,</i> | 237. |
| <i>Lettre du Comte de Foix sur les intrigues de la Cour à la mort de Charles V l l.</i> | 239. |
| <i>Harangue de J. Juvenal des Ursins,</i> | 252. |
| <i>Compte de la dépense de la table de Louis X l.</i> | 257. |
| <i>Etablissement des Postes,</i> | 260. |
| <i>Lettre du Roi au Duc de Bourbon touchant la retraite du Duc de Berry,</i> | 272. |
| <i>Lettre du Duc de Berry,</i> | 273. |
| <i>Réponse de Monsieur de Vendôme,</i> | 275. |
| <i>Lettre de René Roi de Sicile au Roi,</i> | 278. |
| <i>Lettre du Comte de Charolois au Roi,</i> | 279. |

| | |
|--|------|
| <i>Lettre de Monsieur Comiers au Roi,</i> | 281. |
| <i>Harangue de J. Juvenal des Ursins aux</i> | |
| <i>Etats tenus à Tours en 1468.</i> | 283. |
| <i>Lettre du Roi à la Rochefoucault,</i> | 301. |
| <i>Lettre du Roi au Chancelier,</i> | 302. |
| <i>Relation de l'Ambassade envoyée à Rome</i> | |
| <i>au sujet de l'affaire du Cardinal Ba-</i> | |
| <i>lyé,</i> | 303. |
| <i>Différentes Lettres de Louis XI.</i> | 353. |
| <i>& suiv.</i> | |
| <i>Mémoire sur la Croix S. Lo,</i> | 432. |
| <i>Maximes & Instructions extraites du Ro-</i> | |
| <i>zier des guerres,</i> | 463. |
| <i>Extraits de Pièces concernant la Ville</i> | |
| <i>d'Arras,</i> | 477. |



R E C U E I L
D E P I È C E S ,
P O U R S E R V I R D E S U I T E
A L'HISTOIRE
D E L O U I S X I .

*LOUIS XI. nâquit à Bourges le 3
Juillet 1423.*

L E T T R E circulaire de **CHARLES**
VII. sur la Naissance du Dauphin.



H I E R s & bien Amez, pour
ce que sommes certains que
greigneur joye, ne consolation
ne pouvez avoir que de
oyr en bien de notre prospé-
rité, vous signifions qu'il a plu à notre
Seigneur de sa grace & clémence déli-
vrer notre très-chiere & très-amie Com-

Tome III.

A

paigne la Roynie d'un très-beau Fils à sa
santé & de son Fils ; de quoi avons re-
gracié & regracions Dieu notre Créa-
teur. Donné à Bourges, environ cinq
heures après midi, le 3 Juillet 1423.

CHARLES.

Dès qu'il fut né, on fit son Horoscope.

Ce monument de la foiblesse de l'es-
prit humain est extrait du Journal ma-
nuscrit de Claude Maupoint, Prieur de
la Couture de Sainte Catherine de la
Congrégation du Val des Ecoliers, p. 50.

*Pro Ludovico Primogenito Caroli, Fran-
corum Regis septimi, nato anno 1423,
in mense Julii, ut dicitur, Pronosticatio
facta de ipso cum periodo.*

*Hic erit equalis statura & ad modicum
masculosus in corpore, animosus rationem
sequetur ; Suis erit familiaris & affabilis ;
Æquora transibit, & in aquis pericula mul-
ta sustinebit, qua si evaserit, crescet in
divitiis ; Propter invidiam, jurgia & lites
à parentibus & propinquis parietur ; tan-
dem ultionem obtinebit de amulis, & in
senectute consequetur bonam fortunam, Dies
Luna, Jovis & Veneris erunt ei propitii ;
dies Martis, malus. Vivet autem annis
septuaginta naturaliter.*

Les assignations pour l'entretien de la Reine & du Dauphin étoient si mal payées, à cause de la misère de l'Etat, &c.

Cette misère dura pendant tout le Règne de CHARLES VII. & rien n'en donnera mieux l'idée qu'un article d'un compte de Jean de Xaincoin, Receveur général de toutes Finances, si l'on fait attention à la modicité de la somme, au droit & à la pauvreté de celle à qui elle a été payée.

Extrait d'un compte de Jean de Xaincoin.

A Jeanne Pourponne, pauvre femme demeurant à Bourges, laquelle par ancien tems a été Nourrice de lait de M. le Dauphin, la somme de 15 liv. à elle baillée comptant par le commandement du Roy notre Sire, le 27 Novembre 1447, pour lui ayder à vivre.



Le Dauphin n'ayant pas encore quatorze ans, lors de son Mariage, l'Archevêque de Tours lui donna une dispense.

CHARLES VII. donna à ce sujet deux Commissions pour obtenir la dispense,

Commission de CHARLES VII. à son Fils LOUIS, Dauphin de France, pour comparoir devant l'Archevêque de Tours, & contracter le Mariage avec MARGUERITE, Fille Aînée de JACQUES, Roi d'Ecosse. Donnée à Bourges le 3 Juin 1436.

CAROLUS Dei gratiâ Francorum Rex, universis presentes Litteras inspecturis, Salutem, Cùm Matrimonium inter carissimum Filium nostrum Primogenitum LUDOVICUM, Delphinum Viennensem, nunc decimo-quarto sue ætatis anno, proximam & dilectissimam nostram MARGARETAM, Illustrissimi Principis JACOBI eadem gratiâ Scottorum Regis, Fratris consanguinis & confederati nostri carissimi Filiam Primoge-

DE LOUIS XI. ¶

nitam contrahendum per nos, ex unâ parte, & dictum Fratrem nostrum, parte ex alterâ, tractatum & concordatum extiterit, restet quod ipsum Matrimonium solemnizandum & perficiendum; Nos dilecto Filio nostro Primogenito, licet absenti, dedimus & concessimus, damusque ac conferimus tenore Presentium, auctoritatem, licentiamque & assensum pro premissis comparendi & se representandi coram dilecto & fideli Consiliario nostro Archiepiscopo Turonensi ejusdem Filii Diocesano, seu ejus in spiritualibus Vicariis generalibus, aut aliis ab eo deputatis, seu deputandis in hac parte, ipsumque Filium nostrum habilem & capacem ad Matrimonium hujusmodi contrahendum & solemnizandum pronuntiari & declarari, ac cum eo de & super hac fieri & expediri prosequendi, petendi, requirendi & obtinendi, homologandi ac se obligandi, promittendique & jurandi, ac alia dicendi & faciendi quæ juxta tractatus prædicti tenorem & formam dicenda fuerint & facienda; & si sibi visum fuerit expedire, in & pro premissis eorumque emergentibus, incidentibus, dependentibus & connexis Procuratorem seu Procuratores constituendi cum potestate & clausulis opportunis. In cujus rei testimonium

6 HISTOIRE

sigillum nostrum presentibus Litteris duximus apponendum. Datum Bitturis die tertiâ Junii, anno Domini 1436, Regni vero nostri 14.

Et sur le repli est écrit , *Per Regem in suo Consilio ; & au dessous , signé ,*
MALLIERE.

Scellé d'un Sceau pendant en Parchemin.

Commission du Roi CHARLES VII.
au Chancelier & autres , pour comparoir devant l'Evêque Diocésain , & sur le défaut d'âge de Monsieur le Dauphin obtenir dispense , requérir & poursuivre le Mariage de LOUIS, Dauphin, avec MARGUERITE D'ECOSSE, bien qu'il soit mineur de xiv. ans. Donné à Bourges le 3 Juin 1436.

CAROLUS Dei gratiâ Francorum Rex, universis presentes Litteras inspecturis, Salutem. Cum inter nos pro nobis & carissimo Filio nostro Primogenito LUDOVICO, Delphino Viennensi, ex unâ parte , & illustrissimum Principem Fratrem, & confederatum nostrum carissimum JACOBUM, eâdem gratiâ Sco-

tia Regem , pro se & dilectissimâ nostrâ
 MARGARETA, ejus Filiâ Primogeni-
 tâ, parte ex alterâ, Matrimonium inter
 dictum Filium nostrum Primogenitum &
 dictam MARGARETAM, Altissimo con-
 cedente, contrahendum, tractatum, &
 plenè concordatum extiterit, nosque certis
 de causis ad hoc animum nostrum mouen-
 tibus ipsum Matrimonium ex nunc, quan-
 tum convenientius fieri poterit, & debe-
 bit solemnifari, perfici & compleri desi-
 deremus; quod tamen obstante, eo quòd
 prædictus Filius noster, licet proximus
 pubertati dicatur, nondum decimum-quar-
 tum suæ ætatis annum complevit, nisi ca-
 nonicâ ordinarii dispensatione, aut alio
 processu interveniente, communi juris dis-
 positioni non bene consonare forsitan vide-
 retur. Notum facimus quòd nos ad ple-
 num confidentes de personis dilectorum &
 fidelium nostrorum Reginaldi, Archiepis-
 copi, & Ducis Remensis, Paris Francia,
 Cancellarii; Magistri de Cameraco, pri-
 mi Præsidentis in Parlamento nostro, Ma-
 gistri Joannis de Caudis, Consiliariorum;
 Magistri Petri de Briveriâ, Canonici
 Turonensis, & Magistrorum Henrici Ma-
 jelour, & Petri Adam, Notariorum &
 Secretariorum nostrorum, & de eorum dis-
 cretione & providâ circumspèctione, fide-

*litate, probitate ac bonâ diligentia, eas
 & ipsorum quemlibet in solidum melioribus
 modo, via, jure & forma, quibus melius
 & efficacius possumus & debemus, nostros
 facimus, constituimus & ordinamus per
 Praesentes Procuratores & Nuntios specia-
 les ac etiam generales specialiter & ex-
 pressè ad comparandum & se representan-
 dum pro nobis & nostro Nomine coram di-
 lecto & fideli Consiliario nostro Archiepis-
 copo Turonensi, praefati Filii nostri Pri-
 mogeniti Diocesano, seu ejus in spiritua-
 libus Vicariis generalibus, aut aliis ab
 eo deputatis, seu deputandis in hac par-
 te, ac cum dicto Filio nostro Primogenito
 de & super defectu ætatis suæ, & qua-
 tenus opus vel expediens fuerit dispensari
 cum clausulis opportunis petendum, re-
 quirendum & obtinendum, necnon ad pro-
 mittendum & jurandum, ac alia dicen-
 dum & faciendum Nomine nostro & pro
 nobis quæ juxta tractatus prædicti teno-
 rem & formam promittenda & juranda,
 dicendaque fuerint & facienda; dantes
 & concedentes præfatis Procuratoribus no-
 stris, & eorum cuilibet in solidum, plenam,
 generalem & liberam potestatem, ac spe-
 ciale mandatum in præmissis & quolibet
 præmissorum, & alium seu alios, Procu-
 ratorem seu Procuratores loco sui substi-*

DE LOUIS XI. 9

tuendi qui similem habeant potestatem, & quem vel quos substituerint revocandi, promittentes bonâ fide & in verbo regionos & nunc ratum, gratum & firmum habere & habituros omne id totum & quidquid per dictos Procuratores nostros, & eorum quemlibet in præmissis & ea tangentibus, actum, factumve fuerit, sive gestum. In quorum testimonium sigillum nostrum præsentibus Litteris duximus apponendum. Datum Bitturis die tertiâ Junii, anno Domini 1436, Regni vero nostri 14.

Sur le repli est écrit, *Per Regem in suo Consilio*; & plus bas est signé,

MALLIERE.

Scellé d'un Sceau pendant en Parchemin.



DISPENSE d'âge octroyée par l'Archevêque de Tours, comme Diocésain, sur le Mariage de LOUIS, Dauphin, Fils du Roi CHARLES VII. & de MARGUERITE D'ECOSSE, à cause que lui n'avoit encore atteint l'âge de xiv. ans, & elle n'en avoit que douze; Concédée à Tours le 13 Juin 1436.

PHILIPPUS Dei gratiâ Archiepiscopus Turonensis, quia post certa sponsalia inter Christianissimum Franciæ Regem, nomine Serenissimi Principis Domini LUDOVICI sui Primogeniti, Delphinique Viennensis, ex alterâ, & illustrissimum Principem Dominum Regem Scotia, nomine Serenissima Domina MARGARETÆ suæ Primogenita, ex aliâ, inter ipsos LUDOVICUM & MARGARETAM per Procuratores tam diu contracta, & hætenus inviolabiliter observata, desiderant, tam ipsi Reges quàm Sponsi antedicti, sponsalia prædicta ad affectum Matrimonii quantociùs producere; cujus rei gratiâ Serenissima Domina antedicta ex sincero & maritali affectu ad ipsum Dominum LUDOVICUM jam pervenit ex sui Genitoris ordinatione ad hoc

*Regnum, sperantes in Domino, tam Regis
 Prefati, quam Sponsi & Consilia ac Re-
 gna eorundem, quam quanto prius ipsa
 sponsalia ad Matrimonium deducantur,
 tanto actore Matrimonii sperante, qui
 est solus Deus bona Matrimonii, puta
 fides, proles & Sacramentum, tanto ci-
 tius ad suorum regnorum commodum, imò
 ad totius fidei & cuncta rei Christianæ
 profectum exinde subsequenter: Cum vel-
 lent ac proponerent ad hujusmodi Matri-
 monii in facie Ecclesia, prout tantas
 decet personas, solemnisationem in nostrâ
 Urbe Metropolitana procedere, occurrit
 juris questio coram nobis, qui sumus spi-
 ritualis Ordinarius Serenissimi Domini
 LUDOVICI predicti, & per Dei gra-
 tiam consequenter futurus similiter Ordi-
 narius Serenissima Sponsa ejusdem, puta
 circa pubertatem utriusque Sponsi & Spon-
 sa predictorum, nonnullis dicere volen-
 tibus adhuc non posse Matrimonium, ata-
 te prohibente, subsistere inter eos, quam-
 vis dictus Dominus LUDOVICUS fere
 principium quarti-decimi, & ipsa Spon-
 sa quasi duodecimi finem anni attingeret.
 Aliis autem contrarium juxta quorundam
 majorum summas tenentibus. Nos actu Or-
 dinarius ipsius Serenissimi Sponsi, & in
 spe ipsius Domina, ut præfertur, atque*

pro parte Sponsa ejusdem ad difficultatis jam dicta terminationem, necnon ad omnem canonicam provisionem ad effectum Matrimonii sæpe dicti, tam de jure communi, quam etiam speciali, puta per dispensationem, & aliter nominatus, acceptatus & electus etiam cum canonicis & aliis debitis submissionibus, qua quomodolibet possent requiri ad præmissa, & pro parte Regum, & Sponsi ac Sponsa prædictorum per eorum Procuratores licitatorie constitutos, & de quorum nobis sufficienter constituit potestate, atque constat. Cum vehementi instantiâ requisitus unanimiter & rogatus procedere ad executionem omnium præmissorum, videlicet, pro parte Christianissimi Francia Regis, ac ejus Primogeniti Domini Delphini Viennensis sæpe dicti per Dominos Adam de Cameraco, primum Presidentem Curia Parlamenti, & Baldinum de Campaniâ, Dominum de Tusse, Baillivum etiam Turonia milites, & Consiliarios Regios, necnon pro parte Illustrissimi Regis Scotia & Primogenita prædictorum per Reverendum in Christo Patrem Dominum Joannem, Episcopum Brehmensis, & Magistrum Joannem Scelbart, Præpositum Ecclesia Collegiata de Metphen, Consiliarios ipsius Illustrissimi Scotia Regis, &

per quemlibet eorundem, attendentesque de jure omnia qua adhuc disputationi sunt relicta, arbitrio debere judicantium subsistere, qui juxta rerum vel personarum; temporum, ac locorum, seu causarum necessitatem & exigentiam, aut prout quorum voluerint opinionem, seu summam immutari; hinc est quod nos illozum nunc summam qui dicunt non solum ex carnis copulâ, seu inter Sponsos ad invicem, seu cum aliis infra annos pubertatis minoratis subsecuta posse pubertatem eandem ipso facto præveniri, sed etiam hoc posse contingere ex solâ dispositione & habitu corporum atque animorum Sponsi, simul atque Sponsæ certificati sufficienter de atate ipsius Serenissimi Sponsi supradictâ, necnon de habitu & virili dispositione ejusdem, tam ex multiplici nostrâ conversatione cum eodem, quam etiam ex accurato aspectu navissimè ex causâ & occasione premissorum ad corpulentiam & membra sua Serenitatis. Et insuper informati judicialiter de atate Viri potentiâ, etiam ipsius Sponsæ, de quâ suprâ, ac de ipsius Viri potentiâ consideratâ per nos felicitos Sponsi & Sponsæ predictorum habitudine, corporum atque animorum nutritione & atate cujuslibet ipsorum insuper & bonâ disciplinâ qua multum juxta præ-

dentem sententiam festinat ad maturitatem virtutis seminalis. Considerato denique decursu ætatis humana, quæ quantò plus laxatur, tantò citius omnem summum ætatis gradum attingit & assequitur suam perfectionem. Considerato amplius mutuo amore Sponsi & Sponsæ ad se invicem, & desiderio conversationis conjugalis quod plurimum accendit vim conjugalem. Considerato novissimè tanto bono quod, sicut dictum est, ex ipso Matrimonio potest verisimiliter adesse tranquillitati rei Christiana, & corroborationi antiquarum amicitiarum atque confederationum inter Regna Francia & Scotia, quas non minoris est virtutis conservare, quam de novo jure. Super hoc judicialiter de prædictorum omnium consensu sedendo, Christi nomine penitus invocato, decernimus Sponsum & Sponsam sapè dictos esse dispositos atque aptos ad ipsum Matrimonium per verba de præsentì efficaciter in facie Ecclesiæ celebrandum, & ad ipsum, quoad vixerint, inviolabiliter observandum. Dispensantes nihilominus, quantum opus est, tanquam juris Minister, cum ipsis & quolibet eorum super defectu ætatis antedictæ, supplentes eandem, quantum opus est, ex causis prædictis, plurimis aliis ad hoc no-

frum animum moventibus. Datum Tra-
ronia sub sigillo majori nostro, die do-
cimâ-tertiâ mensis Junii, anno Domini
 1436.

Et sur le repli est écrit, *De Man-*
dato Domini : & plus bas signé,

LUGASO, avec Parafe.

Scellé d'un Steau pendant en Par-
 chemin.

Les Ducs d'Alençon & de Bourbon, &c.
séduisirent le Dauphin.

La Déclaration que CHARLES VII.
 envoya en Dauphiné, fait connoi-
 tre ce que c'étoit que cette Guerre
 civile, appelée communément *la*
Praguerie, à laquelle le Dauphiné ne
 prit aucune part.

CHARLES par la grace de Dieu
 Roi de France, Dauphin de Vien-
 nois, à nos Amez & Feaux les Lieu-
 tenans du Gouvernement, & les gens
 du Conseil de notre Dauphiné, Salut
 & Dilection. Comme n'a guéres par nos
 autres Lettres vous ayons mandé & fait
 sçavoir certaines entreprises faites par
 nos Cousins les Ducs de Bourbon &
 d'Alençon, & Comte de Vendôme, &

autres leurs complices & adhérens, au préjudice de Nous & de notre Seigneurie, sous ombre de notre Fils le Dauphin, lequel qui est encore en jeune âge, comme chacun sçait, par exhortemens & séductions ils ont pris & fait joindre avec eux, en le voulant élever en Gouvernement & Régence par dessus Nous, & contre notre Autorité & Majesté Royale; & depuis lesdits Seigneurs & autres leurs adhérens, en continuant & persévérant en leurs mauvais propos & volonté, ayant pris, détenu & occlus plusieurs nos Villes, Places & Forteresses contre notre gré & volonté, & en icelles tenu & tiennent gens d'armes & de trait, qui ont pillé, robé, ravagé & fait guerre à nos bons & loyaux sujets, comme feroient nos ennemis, & mêmeement puis n'a guères par amblée ont pris, défait nos Villes & Châtel de saint Maixant, lesquels, à l'ayde de notre Seigneur, avons recouvrés sur eux; & avec ce ont fait transporter notre dit Fils le Dauphin de la Ville de Nyort où il étoit, au Pays de Bourbonnois & d'Auvergne; & continuant toujours dans leursdites entreprises, sont venus à puissance devant notre Ville de Montferran, & se sont efforcés d'icelle assail-

lir & prendre , & aussi devant la Ville de Clermont, esquelles ils ont trouvé bonne résistance , & encore chacun jour s'efforcent de séduire & prendre autres nos Villes , Pays & Sujets , & dernièrement ont pris notre amé & féal Conseiller & premier Chambellan le Sire de Gaucourt , Gouverneur de notredit Dauphiné , lequel envoyions-en icelui Dauphiné pour pourvoir audit Pays , & le détientent encore ; lesquelles choses ont été faites en rompant tout notre fait , & nous empêchant de résister à l'encontre des Anglois nos anciens ennemis , lesquels sous ombre de ce se sont mis & mettent sus pour conquérir sur nous & pour empêcher le fait de la Paix générale de notre Royaume , & la délivrance de notre très-cher & très-amé Frere & Cousin le Duc d'Orleans , & en mettant la guerre & pillerie , & roberie sur les Pays & Sujets en nous obéissans , à quoi , à l'ayde de notre Seigneur , avons intention de brief pourvoir , & pour ce tirer présentement es Pays & marches de par de-là , pour notredit Fils & les autres Seigneurs dessusdits réduire & remettre en notre subjection & obéissance , ainsi que être doivent ; pour ce est-il que vous man-

don & commandons par ces Présentes ,
& un chacun de vous, qu'à notredit Fils
le Dauphin , ni à aucun des Seigneurs
dessusdits , n'obéissiez ni souffriez être
obéi en notredit Dauphiné , en aucune
manière , & faites crier , publier & dé-
fendre solennellement & à son de trom-
pe par toutes les bonnes Villes & lieux
de notredit Dauphiné, accoutumés à fai-
re cris & publications, qu'aucuns de nos
Sujets dudit Dauphiné , soit Nobles ou
autres , sur peine d'être réputés envers
Nous déloyaux, rebelles & défobéissans,
& de confiscation de corps & de biens ,
ne voient aux Mandemens de notre-
dit Fils le Dauphin , de nosdits Cou-
sins de Bourbon , d'Alençon & de Ven-
dôme, ni d'auctns leurs adhérens , aliés
& complices , & ne leur obéissent en
quelque manière que ce soit , & n'ajou-
tent aucune foi à chose quelconque qui
de par eux leur soit écrite ou donnée
à entendre , & ne fassent ou souffrent
eux, ni leurs gens , auteurs ou adhé-
rans , avoir entrée en leurs Villes , ni
leur baillent aucuns vivres , harnois ,
artillerie , ou autres biens quelconques,
& vous-même ne leur faites ou souffrez
en aucune manière ; & que tous les No-
bles & autres tenans de Nous en Fiefs ou

arrière-Fiefs, & auront accoutumé d'eux armer, se mettent sur les armes & se tiennent prêts pour nous venir secourir sitôt que nous leur manderons & ferons sçavoir: & en outre si aucunes Lettres sont de par notredit Fils, ou aucuns des dessusdits envoyés en notredit Dauphiné, que preniez & faites prendre & arrêter les Messagers, & iceux gardez fermement sans en faire aucune délivrance, jusques à ce que par Nous soit autrement ordonné, & nous envoyez les Lettres, & de la réception des Présentes nous certifiez dûement. Donné à Gueret le second jour de May, l'an de grace mil quatre cens quarante, & de notre Règne le dix-huitième. Par le Roi Dauphin en son Conseil,

DIJON.



*CHARLÈS VII. ayant fait grace à
son Fils, lui céda le Dauphiné.*

CÉSSION DU DAUPHINÉ.

CHARLES par la grace de Dieu
Roi de France, Dauphin de Vien-
nois, à tous ceux qui ces présentes
Lettres verront, Salut. Sçavoir fai-
sons que comme notre très-cher & très-
amé Fils LOUIS, Dauphin de Vien-
nois, par la grace de notre Seigneur,
soit venu en âge suffisant pour avoir
connoissance & foi employer ès beso-
gnes & affaires de notre Royaume, &
d'avoir Etat & Gouvernement, & au-
cunes Terres & Seigneuries dont il se
puisse aucunement ayder & soutenir
son état & dépense; Nous, ce consi-
déré, voulant à ce pourvoir, & élever
& alimenter notredit Fils en honneur
& état, ainsi qu'il appartient, à iceui
notre Fils avons baillé, cédé, trans-
porté & délaissé, baillons, cédon,
transportons & délaissions par ces Pré-
sentes, notre Pays, Terres & Seigneu-
ries du Dauphiné de Viennois, avec
toutes les Villes, Cités, Châteaux
& Châtellenies, Cens, Rentes, reve-

nus ordinaires, & autre Domaine quel-
 conque d'icelui Dauphiné, pour en jouir
 & user, & en prendre dorénavant les-
 dits Cens, Rentes, revenus ordina-
 res & autre Domaine, pour lui ayder
 à soutenir la dépense, en cassant & an-
 nulant tous gages, dons, pensions &
 creves extraordinaires, autres que les
 gages anciens & ordinaires des Offi-
 ciers dudit Pays. Pourveu toutes voyes
 que les Officiers dudit Pays qui sont
 à présent, demeureront en leurs Offi-
 ces tant ils vivront, & n'en pourront
 aucuns être dépointés, s'ils ne les for-
 font; & que les Lettres de Justice &
 autres Lettres Patentes dudit Dauphi-
 né seront scellées du Scel d'icelui Dau-
 phiné, que notre Chancelier gardera
 au nom de notredit Fils le Dauphin.
 Si donnons en Mandement par ces mê-
 mes Présentes, à nos amez & féaux le
 Gouverneur ou son Lieutenant, & les
 gens du Conseil & des Comptes dudit
 Dauphiné, & à tous nos autres Justi-
 ciers & Officiers d'icelui, ou à leurs
 Lieutenans, & à chacun d'eux, si & com-
 me appartiendra, que notre Fils ou
 ses gens & commis pour lui, ils met-
 tent & instituent en possession & faisi-
 ne d'icelui Dauphiné, & à lui & à ses

gens, commis & députés, obéissent & fassent obéir & entendre diligemment, en contraignant réaument & de fait à ce faire & souffrir tous ceux qui pour ce seront à contraindre. Car ainsi nous plaît-il, & voulons être fait par cesdites Présentes, auxquelles, en témoin de ce, nous avons fait mettre notre Scel établi pour notredit Dauphiné. Donné en notre Ville de Charlieu le vingt-huitième jour de Juillet, l'an de grace 1440, & de notre Règne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil,

BOUDE.



*CHARLES VII. ayant par Lettres du 12 Août 1445. permis au Dauphin LOUIS, son Fils, de faire battre de la Monnoye en Dauphiné à ses Armes de Dauphiné, pour avoir cours avec celles de France, * LOUIS donna quelques années après l'Ordonnance suivante.*

L OUIS Aîné, Fils du Roi de France, Dauphin de Viennois, Comte de Valentinois & de Diois, à nos amez & féaux Conseillers, les Gouverneur ou son Lieutenant, gens du Conseil des Comptes & Trésorier de notre Dauphiné, Salut & Dilection. Comme nos Monnoyes de nos Pays du Dauphiné & Comté ja par long tems ayent été & encore sont de présent en chomage tellement que rien ou peu y a été fait ni ouvré, dont le Pays est fort vuide de Monnoye, en notre grand préjudice & dommage; & de nosdits Pays & Sujets d'iceux; & plus seroit au temps

* Comme les anciens Dauphins avoient droit de battre Monnoye, les Lettres de Charles VII. n'étoient apparemment que pour donner cours en France à la Monnoye Delphinale.

avenir, si par Nous n'y étoit pourveu.
 Pourquoi Nous, ces choses considérées,
 par l'avis & délibération des gens de no-
 tre Grand Conseil, avons ordonné &
 ordonnons par ces Présentes, ouvrir &
 monnoyer en icelles nos Monnoyes,
 outre l'ouvrage dernièrement ordonné,
 des grands blancs & petits blancs Liards,
 quarts & gros, lequel se continuera aux
 Marchands qui en voudront avoir, les
 Monnoyes d'or & d'argent qui s'ensui-
 vent; c'est à sçavoir, deniers blancs ap-
 pellés doubles gros, de deux sols six de-
 niers tournois pièce, à onze deniers
 quinze grains de Loi argent de Roi,
 & de cinq sols huit deniers de poids
 au marc de Paris, desquels on don-
 nera aux Marchands pour chacun marc
 d'argent à ladite Loi, huit liv. dix sols
 tournois. Item, deniers noirs appellés
 doubles deniers, qui auront cours pour
 deux sols tournois pièce, à deux de-
 niers tournois argent de Roi de quinze
 sols de poids, desquels on donnera aux
 Marchands de chaque marc d'argent al-
 layé à ladite Loi, huit liv. tournois. Item,
 petits deniers tournois qui auront cours
 pour un denier tournois la pièce, à un
 denier huit grains de Loi argent de Roi
 & de vingt sols de poids audit marc;
 desquels

desquels on donnera pour chaque marc d'argent à ladite Loi, 7 liv. 15 s. tournois. Item, Ecus d'or qui auront cours pour vingt-sept sols six deniers tournois, à vingt-trois carats & un huitième de carat de Loi, & soixante-dix Ecus & demi de poids au marc, dont on donnera auxdits Marchands pour chaque marc d'or fin soixante-douze d'iceux Ecus, au remede d'un huitième de carat. Si vous mandons que en nosdites Monnoyes, par les Maîtres & Gardes d'icelles, ou par les Gardes, en défaut de Maître, vous faites ouvrer & monnoyer les Monnoyes d'or & d'argent dessusdites, au poids & Loi illec déclarées, au brassage & remede accoutumés ; en faisant donner aux Marchands fréquentans icelles Monnoyes, les prix & sommes d'or & d'argent par Nous dessusdit ordonnés : Car tel est notre plaisir. Donnée à Romans le troisième jour de Septembre, l'an de grace 1450.



La Dauphine MARGUERITE D'ECOSSE
mourut le 16 d'Août 1445.

CHARLES VII. donna une Commission pour informer touchant la maladie & la mort de la Dauphine ; mais avant cette Commission il y avoit déjà eu une information faite par ordre du Chancelier sur le même sujet ; la voici.

INFORMATION faite par nous Girard le Bourcier, Conseiller & Maître des Requêtes de l'Hôtel du Roi notre Seigneur, & Guillaume Bigot Conseiller d'icelui Seigneur, par le commandement de Monseigneur le Chancelier & autres Messeigneurs du grand Conseil dudit Seigneur, sur certaines paroles dites & proferées par Jamet de Tillay, de très-haute & puissante Princesse feue Madame la Dauphine, dont Dieu ait l'ame ; ladite information commencée & continuée l'an & les jours, & par la forme & maniere qui s'ensuivent.

Jeanne de Tasse, Dame de saint Michel, âgée de quaranté-cinq ans ou environ, produite de par haut & puissant Prince Monseigneur le Dauphin à l'encontre de Jamet de Tillay, le onzième jour d'Oct-

tobre, l'an 1445. jurée, ouïe & examinée par nous Commissaires dessusdits sur les choses dessusdites.

Dit & dépose par son serment qu'environ le mois d'Août dernièrement passé, elle étant en la compagnie de feu Madame la Dauphine, dont Dieu ait l'ame, au Châtel de Sarry près Chaalons, un jour duquel elle n'est recors, & devers le soir d'icelui jour, elle entra au retrait de la Reine pour dire ses vêpres, & illec trouva Jamet de Tillay, lequel devoit avec Jeanne de Guise & Yolant de la Barre, lequel Jamet, quand il vit elle qui dépose, lui dit en riant & par ébatement, où allez vieille? & elle qui dépose lui répondit, je ne vous quiers pas, vous n'êtes pas homme de dévotion, ne de Vêpres, & peu de temps après survint madite Dame la Dauphine, laquelle entra dedans ledit retrait, & comme elle y fut entrée, elle aperçut ledit Jamet, & incontinent elle s'en retourna tout court, sans dire mot, & s'en yffit dudit retrait, & tantôt elle qui parle s'en alla après madite Dame, & adonc madite Dame apella celle qui parle & lui demanda, que vous disoit ce vaillant homme Jamet? laquelle qui parle lui répondit, qu'il ne lui disoit nul

mal, mais s'ébatoit & bourdoit avec elle, ainsi qu'il avoit accoutumé de faire avec les autres : & madite Dame dit à elle qui parle, si-a-t'il bien de coutume d'en dire assez ; adonc elle qui parle demanda à madite Dame pourquoi elle le disoit, & madite Dame lui répondit que c'étoit un vaillant officier, & qu'il ne tenoit pas à lui qu'il ne l'avoit mise hors de la grace du Roi & de Monseigneur le Dauphin, & par especial de Monseigneur le Dauphin qu'elle craignoit plus en ce cas que nul autre, & dès celui jour, elle qui parle, n'ouït plus parler de cette matiere à madite Dame la Dauphine jusques environ quinze jours après que madite Dame apella elle qui parle, & lui dit telles paroles ou semblables ; venez-ça dame de saint Michel, vous ne sçavez pas de ce vaillant homme Jamet, il sent bien que son fait branle : adonc elle qui parle lui demanda pourquoi elle le disoit, lors madite Dame lui répondit, il a fait parler à moi afin de s'excuser devers moi, & elle qui parle lui dit qu'elle le devoit ouïr pour voir quelle excusation il voudroit dire, & adonc madite Dame lui dit, je l'ouïrai volontiers, mais je sçai bien qu'il a dit les paroles, sans déclarer quelles paroles c'é-

toient ; car ceux qui le m'ont rapporté lui diront bien devant lui quand métier fera ; & environ huit jours après, comme il lui semble , madite Dame devint malade , & environ deux ou trois jours après que madite Dame fut malade , comme il lui semble, madite Dame étant sur une couche toute pensive , & elle qui parle lui demanda ce qu'elle avoit , & pourquoi elle ne faisoit meilleure chiere, & qu'elle ne se devoit pas ainsi merencolier , & madite Dame lui répondit qu'elle se devoit bien merencolier & donner mal pour les paroles qu'on avoit dit d'elle , qui étoient à tort & sans cause , & prenoit sur le damnement de son âme que onc elle n'avoit fait le cas qu'on lui mettoit sus , non pas seulement l'avoir pensé.

Interrogée , elle qui parle , si à cette heure madite Dame nomma aucuns qui eussent dit les paroles :

Dit que non , & de cette heure , elle qui parle , n'ouït parler de cette matière à madite Dame jusqu'au Mercredi avant son trépas , que madite Dame étant sur sa petite couche , dit telles paroles ou semblables, ah Jamet ! Jamet, vous êtes venu à votre intention , si je meurs, c'est pour vous & vos bonnes

paroles que vous avez dites de moi sans cause ne sans raison. Et adonc madite Dame leva le bras, férant de sa main à sa poitrine & disant ces paroles ; & je prens sur Dieu & sur mon ame, & sur le Batême que j'aportai des fonds, ou je puisse mourir, que je ne l'ai déservionc, ne ne tins tort à Monseigneur, & semble à elle qui parle, qu'elle le disoit de grand couroux qu'elle avoit au cœur, & étoit présent Monsieur le Sénéchal de Poitou quand madite Dame disoit lesdites paroles, lequel se partit de la chambre bien marri & dolent, en disant telles paroles, c'est grand pitié de la douleur & couroux que souffre cette Dame, & de ce jour jusques au Lundi ensuivant que madite Dame trépassa, ne lui ouit plus parler de cette matière, bien se recorde que cedit Lundi un peu avant Vêpres madite Dame s'écria en disant, & je prens sur mon ame, ou je puisse mourir, que je ne tins onctort à Monseigneur.

Interrogée si elle ouit point à cette heure qu'elle nommât Jamet,

Dit que non, bien ouit que mondit sieur le Sénéchal, lequel étoit illec présent quand madite Dame s'écria, dit, ah! faux & mauvais Ribault, elle meurt par toi, sans que à cette heure elle ouït

onc nommer ledit Jamet ; mais peu après, elle qui parle, ouït bien dire à mondit sieur le Sénéchal que quand madite Dame avoit fait cedit cri, elle avoit nommé ledit Jamet, mais elle qui parle ne l'entendit pas, comme dessus a dit : & ce jour même, un peu avant que madite Dame trépassât, Marguerite de Salignac entra en la chambre où étoit madite Dame, & dit icelle Marguerite tout haut, on dût faire que Madame pardon-nât à Jamet, & lors Maître Robert Poitevin, lequel avoit confessé madite Dame, dit qu'elle l'avoit déjà fait, & qu'elle avoit pardonné à tout le monde ; & adonc madite Dame répondit que non avoit, & ledit Maître Robert lui dit, sauve votre grace, Madame, vous l'avez pardonné ; aussi le devez-vous faire, & par trois fois madite Dame réitera que non avoit, & jusques à ce qu'elle qui parle, dit à madite Dame qu'il falloit qu'elle pardonnât à tout le monde, ainsi qu'elle vouloit que Dieu lui pardon-nât, & falloit qu'elle le fit de bon cœur ; & adonc madite Dame dit, je le pardonne donc & de bon cœur : & n'est point recors, elle qui parle, que à cette heure madite Dame nommât personne ; & plus n'en sçait sur ce enquisse, & par nous diligemment examinée.

Marguerite de Villequier âgée de dix-huit ans ou environ, jurée & examinée par nous Commissaires dessusdits, le douzième jour d'Octobre audit an, sur les choses dessusdites :

Dit & dépose par son serment que deux ans a ou environ, autrement du temps ne se recorde, elle qui parle, a par plusieurs fois ouï dire à madite Dame la Dauphine, ainsi qu'on parloit aucunesfois de malveillances, qu'elle n'étoit point tenue à Jamet de Tillay, & qu'elle le hayoit plus que tous les hommes du monde, & qu'il avoit mis peine de la mettre mal de Monseigneur le Dauphin ; & environ huit jours avant que madite Dame fût malade, elle étoit au dehors & devant le Château de Sarry en un Pré, ledit Jamet de Tillay vint à elle qui parle, & lui pria qu'elle l'excusât envers madite Dame, en lui disant qu'il n'en avoit onc parlé, en priant aussi à elle qui parle, qu'elle sçût de madite Dame, qui étoient ceux qui avoient raporté à madite Dame les paroles, en disant à elle qui parle, qu'il voudroit bien sçavoir qui étoient ceux qui les avoient raportées, pour soi excuser devant eux à madite Dame, & leur dire en présence de ma-

dite Dame qu'il n'en étoit rien ; & lendemain elle qui parle , récita à madite Dame ce que ledit Jamet lui avoit dit , & madite Dame lui répondit que c'étoit l'homme du monde qu'elle devoit plus haïr , & qu'il ne falloit point qu'il s'en excusât , & n'avoit cure de ses excusations ; car elle sçavoit bien qu'il avoit dit les paroles.

Interrogée si elle lui dit point quelles paroles c'étoient :

Dit que non.

Interrogée aussi si depuis elle en ouït plus parler à madite Dame :

Dit que non , ne durant sa maladie , ne autrement , & plus n'en sçait , sur tout diligemment examinée.

Marguerite d'Acqueville âgée de 25 ans ou environ , jurée , ouïe & examinée par nous Commissaires dessusdits sur ce que dit est , ledit douzième jour dudit mois d'Octobre audit an :

Dit & dépose par son serment que huit jours avant que la Reine partît de Nancy , elle qui parle , ouït dire à madite Dame , ainsi comme l'on parloit de gens qui parloient légèrement , que il y en avoit un qui parloit bien légèrement , & qu'elle le devoit bien haïr ; & elle qui

parle lui demanda qu'il étoit, & madite Dame lui répondit que c'étoit Jamet du Tillay, & qu'il avoit mis & mettoit peine de jour en jour de la faire être en la malgrace de Monseigneur le Dauphin, & qu'elle avoit eu & encore avoit beaucoup de maux par lui, & qu'on ne pourroit jamais dire plus mauvaises paroles de femme, qu'il avoit dit d'elle. Et depuis elle qui parle, ouï réciter à madite Dame lescrites paroles, elle étant à Chaulons; & le Mercredi avant que madite Dame trépassât, elle qui parle étant avec madite Dame en sa chambre, ouït que madite Dame dit telles paroles: or est-il venu à son intention. Et disoient aucunes de celles qui étoient illec, qu'elle avoit nommé Jamet en disant lescrites paroles, mais n'est pas recors, elle qui parle, de l'avoir ouï. Dit aussi elle qui parle, que peu de temps après ou auparavant, n'en est pas recors, elle avoit ouï dire à madite Dame en sa maladie, qu'on lui mettoit fus aucunes paroles dont sur son ame elle n'avoit onc pensé. Dit aussi, elle qui parle, que le jour que madite Dame trépassa, un peu avant son trépas, Marguerite de Salignac entra en la chambre où étoit madite Dame, & dit à Maître Robert Poitevin qu'il fit

tant à madite Dame qu'elle pardonnât ; mais elle qui parle n'entendit pas à qui ; & ledit Maître Robert répondit qu'elle étoit venue trop tard , & qu'elle l'avoit déjà fait ; & lors madite Dame répondit que non avoit ; & ledit Maître Robert lui dit , sauve votre grace , Madame , vous l'avez pardonné ; & de rechef madite Dame dit que non avoit , & jusques à trois fois le réitéra ; & adonc Messire Regnault du Dresnay , Madame de saint Michel & autres illec présens , dirent à madite Dame qu'il falloit qu'elle pardonnât ; & lors madite Dame répondit , & je le pardonne donc , & de bon cœur , sans nommer à qui ; & tantôt après elle qui parle , ouit que madite Dame disoit que se ne fût sa foi , qu'elle se repentiroit volontiers d'être venue en France , & tantôt après madite Dame perdit la parole , & après trépassa , & plus n'en sçait , sur tout examinée.

Marguerite de Vaux âgée de quarante ans ou environ , jurée , ouïe & examinée sur ce que dit est par nous Commissaires dessusdits , le quatorzième jour dudit mois d'Octobre audit an :

Dit & dépose par son serment que le Roi étant à Sarry & Madame la Dauphi-

ne, ainsi que l'on parloit de plusieurs choses au commencement de la maladie de madite Dame, dit à elle qui parle, qu'elle n'étoit point tenue à Jamet de Tillay, & elle qui parle lui demanda pourquoi c'étoit, madite Dame lui répondit que ledit Jamet avoit dit es paroles d'elle que onc en sa vie n'avoit faites ne pensées, & elle qui parle dit à madite Dame que par aventure n'étoient-ce que paroles raportées, & qu'il pouvoit être que Jamet ne les avoit point dites ne voudroit avoir dites; à quoi madite Dame répondit qu'elle étoit bien certaine que ledit Jamet les avoit dites; & pour cette heure madite Dame ne parla plus de cette matiere; & peu de temps après madite Dame fut amenée à Chaalons toute malade, & deux ou trois jours avant sa mort, comme il semble à elle qui parle, madite Dame étant sur son lit, sans ce qu'on lui parlât d'aucune chose, & elle qui parle étant auprès d'elle, dit ces paroles: ah! ah! Jamet, vous êtes venu à votre intention; après lesquelles paroles madite Dame prit sur le damnement de son ame, qu'il n'étoit rien de tout ce que l'on lui avoit mis sus, ne onc ne le fit ne ne pensa. Et semble à elle qui parle, que ma-

Madite Dame disoit de grand courage, dolente & couroucée lescrites paroles. Et depuis, elle qui parle, ne ouït parler à madite Dame de cette matière; & plus n'en sçait, sur tout diligemment enquisse & examinée.

Jacqueline de Bacqueville âgée de vingt-cinq ans ou environ, jurée, ouïe & examinée sur ce que dessus est dit par nous Commissaires dessusdits, le vingt-cinquième jour d'Octobre audit an :

Dit & dépose par son serment qu'environ la mi-Août (dernierement passée, elle qui parle étant à Chaalons en la chambre de Madame la Dauphine, le jour que madite Dame trépassa, elle ouït que Maître Robert Poitevin disoit à madite Dame qu'elle avoit pardonné à tout le monde, & madite Dame répondit audit Maître Robert, non ai vraiment, & par trois fois lui dit lescrites paroles; & adonc Madame de saint Michel & autres Damoiselles étant illec, dirent à madite Dame qu'il falloit qu'elle pardonnât à tout le monde, si elle vouloit que Dieu lui pardonnât; & adonc madite Dame dit tout haut qu'elle pardonnoit à tout le monde de bon cœur, & requéroit à Dieu qu'il lui vouldist pardonner.

Interrogée si à cette heure que madi-

re Dame répondit audit Maître Robert les paroles, non ai vraiment, si elle nomma personne :

Dit que non.

Interrogée si paravant la maladie de madite Dame, ne durant icelle, elle n'ouït point madite Dame parler d'aucunes personnes à qui elle eût malveillance :

Dit que non, & plus n'en sçait, sur tout diligemment enquisse & examinée. Ainsi signé, G. LE BOURSIER ET BIGOT.

Noble homme Loys de Laval, Seigneur de Châtillon, âgé de trente ans ou environ, témoin juré, & examiné par nous Commissaires dessusdits sur les paroles dessusdites:

Dit que durant le temps que le Roi étoit à Sarry, avoit certain jour, lequel aucunement ne sçut déclarer, il qui parle, partant de son logis de la ville de Sarry pour aller au Châtel dudit Monsieur le Dauphin, rencontra Jamet à cheval qui alloit en la ville de Chaalons, & parlerent ensemble touchant le fait des gages de Monsieur le Maréchal frere de il qui parle, & échurent en aucunes paroles de Madame, mais qu'elles ne lui recordent; & a bien mémoire que ledit Jamet lui dit de Pregente ces paroles :

Je voudrois bien que Pregente ne se mêlât pas tant des besongnes de Madame, comme elle fait, pour son bien, de doute qu'il ne lui en vienne mal.

Le vingt-septième en suivant a été Jamet interrogé & examiné par nous dessus-dits, & il a dit ces paroles; je voudrois bien que Pregente ne se mêlât pas tant des besongnes de Madame, comme elle fait, & pour son bien, de doute qu'il ne lui en vienne mal. Dit que aucun certain jour, lequel aucunement ne sçauroit déclarer, le Roi l'emmenoit dudit lieu de Sarry à Chaalons devers le Châtel, & il rencontra Monsieur de Châtillon en ladite ville de Sarry, lequel lui dit une partie du chemin, en lui parlant des besongnes & affaires de Monsieur le Maréchal son frere, & sçait bien qu'ils parlerent de plusieurs autres besongnes, mais il n'a pas mémoire qu'il lui parlât de Prégente.

Sur quoi cedit jour furent confrontés l'un devant l'autre lesdits de Laval & Jamet, lequel de Laval dit que ledit Jamet lui avoit dit les paroles contenues en sa confession dessus écrite, & ledit Jamet lui répondit ce que dessus dit est, & n'a pas mémoire que autre chose lui dit.

*Commission & information sur le même
sujet.*

CHARLES, par la grace de Dieu,
Roi de France, à nos amez & féaux
Conseillers Maîtres Jean Tudert, Maî-
tre des Requêtes de notre Hôtel, & Ro-
bert Thiboust notre Conseiller en no-
tre Cour de Parlement, Salut & Dilec-
tion. Comme à l'occasion de certains cas
que l'on imposoit à notre amé & féal
Conseiller & Chambellan Jamet du Til-
lay, Bailli de Vermandois, & pour les-
quels il a été mis en cause pardevant
Nous & les gens de notre grand Con-
seil, certaines informations ayent été fai-
tes à l'encontre dudit Jamet du Tillay,
& pour ce que voulons mûrement & sû-
rement procéder à la matiere, ayons
voulu & ordonné que sur le contenu es-
dites informations, ledit Jamet du Til-
lay sera interrogé & examiné; pour ce
est-il que nous confians à plein de vos
fens, loyauté & bonne diligence, Vous
mandons & mettons par ces présen-
tes, & à chacun de vous, que inconti-
nent & sans délai vous vous transportez
par devers ledit Jamet du Tillay, étant

présentement en notre ville de Tours ,
 & sur le contenu esdites informations, &
 autres points que sçaurez servans à la
 matiere , le interrogez & examinez dili-
 gemment & bien , & tout ce que trou-
 uerez , mettez ou faites mettre en forme
 duë , & l'aportez ou envoyez avec les-
 dites informations , scéablement clos &
 scellés, par devers Nous & lesdits gens de
 notre grand Conseil , pour icelles vûes
 faire sur ce ainsi qu'il appartiendra par
 raison , de ce faire vous donnons pou-
 voir. Mandons & commandons à tous
 nos Justiciers , Officiers & Sujets, que à
 vous & à chacun de vous en ce faisant ,
 obéissent & entendent diligemment.
 Donné à Rasilly près Chinon , le vingt-
 septième jour de Mai , l'an de grace
 1446. & de notre regne le vingt-qua-
 trième. Par le Roi en son Conseil, de la
 Loere, avec parafe. Et scellé.

Interrogatoire de Jamet de Tillay.

L'AN mil-quatre-cens-quarante-six ;
 le premier jour de Juin , noble homme
 Jamet de Tillay , Ecuyer , Bailli de
 Vermandois , âgé de quarante-six ans
 ou environ, juré, examiné par nous Jean
 Tudert & Robert Thiboust Conseillers

du Roi notre Seigneur, sur les paroles que l'on dit par lui avoir été dites de la personne de feue Madame la Dauphine, & autres choses contenues ès informations à nous baillées par Monseigneur le Chancelier, dit qu'environ Noel, l'an 1444. un soir environ neuf heures de nuit, autrement du jour ne du temps ne se recorde, le Roi étant à Nancy en Lorraine, lui qui parle & Messire Regnault de Dresnay, Chevalier, allerent en la chambre de ladite Dame, laquelle étoit lors couchée sur sa couche, & plusieurs de ses femmes étoient autour d'elle; aussi y étoit Messire Jean d'Estouteville, Seigneur de Blainville, appuyé sur la couche de ladite Dame, & un autre qu'il ne connoît; & pour ce que ladite Dame étoit en sadite chambre sans ce que les torches fussent allumées, il qui parle dit audit Messire Regnault, Maître d'Hôtel de ladite Dame, que c'étoit grande pail-lardie à lui & autres Officiers de ladite Dame, de ce que lesdites torches étoient encore à allumer, & dit qu'il dit lesdites paroles pour le bien & honneur de ladite Dame & de sa Maison; car il lui sembloit & semble que à son état appartenoit bien que lesdites torches eussent été allumées à icelle heure & plutôt encore,

attendu même que ladite Dame étoit en étrange pays ; & dit que sur la damnation de son ame onc il ne dit lors ne jour de sa vie parole qui fût à la charge de ladite Dame , & que en elle il ne sçeut onc chose qu'il ne voulsist être en sa propre femme , & quand aucun le voudroit charger d'avoir dit chose, quelle comme elle soit, touchant l'honneur de ladite Dame , il s'offre d'en répondre de son corps devant le Roi , comme autrefois il a offert : dit outre que le Roi étant à Sarry près Chaalons, il qui dépose dit à Monsieur de Châtillon qu'il remontrât à Prégente de Meun qu'elle & autres ne fissent plus tant veiller ladite Dame ; car il avoit sçeu par les Medecins qui la visitoient paravant sa maladie , que si elle ne se donnoit garde, & qu'elle ne veillât moins qu'elle n'avoit accoutumé , elle étoit en danger de cheoir en une très griève maladie , comme elle fit tantôt après , de laquelle maladie il fut & est encore très-déplaisant.

Interrogé s'il dit point audit Seigneur de Châtillon qu'il dit à ladite Prégente qu'elle ne se mêlât plus de mener les traitez d'aucuns envers ladite Dame , ou qu'il lui en prendroit mal.

Dit & jure par son serment que non ;

& dit que le Jeudi avant le trépas de ladite Dame, il accompagna le Roi qui alloit jouer après souper au Pré de Jars lez Chaalons, & étoit à cheval derriere Nicole Chambre, & en allant lui qui parle & ledit Nicole, parlerent de la maladie de ladite Dame, & lui demanda ledit Nicole, d'où lui étoit venue ladite maladie, à quoi lui qui parle répondit qu'il avoit ouï dire aux Médecins que sa maladie lui étoit venue par trop veiller, & par ce qu'elle s'amusoit trop à faire des Rondeaux.

Interrogé s'il dit point audit Nicole Chambre que ladite Dame fût malade seulement d'amour :

Dit par son serment que de ce il n'est pas de présent Recors, & que si ledit Nicole & lui étoient l'un devant l'autre, en récitant les paroles qu'ils disoient lors, il pourroit être averti de ce qu'il dit audit Nicole.

Interrogé si de ce il se veut rapporter audit Nicole :

Dit que non, pour ce qu'il ne sçait pas sa volonté, & ne sçait si ledit Nicole Chambre le voudroit charger à tort.

Interrogé s'il dit point à la Reine ; le Roi étant dernièrement à Chaalons, que le Roi s'en iroit d'une part & la

Reine d'une autre, & que la Reine demeureroit en un Château toute seule, & ladite feue Dame séjourneroit là où seroit le Roi:

Dit & affirme en sa conscience que non, & se veut raporter à la Reine, si onc il lui dit chose qui lui dût déplaire.

Interrogé s'il fût point averti, du tems que le Roi étoit audit lieu de Sarry, que ladite feue Dame fût mal contente de lui qui parle:

Dit par son serment que onc il n'en ouït parler, sinon que Jeanne de Guise, lors Damoiselle d'Honneur de la Reine, lui dit qu'elle avoit ouï dire que ladite Dame étoit mal contente de lui, sans ce que lui qui parle, sçût onc la cause pourquoi; & dit que pour sçavoir s'il étoit ainsi, ou non, qu'icelle Dame fût mal contente de lui, il parla avec Marguërite de Villequier, en la priant que de ce elle voulsist parler à ladite Dame, laquelle Marguerite lui dit que depuis qu'elle avoit parlé à ladite Dame, & lui avoit dit ce que dit est, ladite Dame lui avoit répondu qu'elle n'étoit point mal contente de lui qui parle. Et dit par son serment, qu'il ne cuidoit point que ladite Dame eût aucune haine

à l'encontre de lui paravant sa maladie; ne depuis, & s'il eût sçû qu'elle eût été mal contente de lui, il se fût allé excuser envers elle; & aussi dit que sur sa vie, il ne dit chose parquoi ladite Dame dût avoir eû aucune indignation contre lui, & de tout son pouvoir il a toujours dit & fait tout ce qui lui sembloit être au bien & honneur de ladite Dame, & que onc il ne pourchassâ que ladite Dame fût en indignation du Roi, ne de Monseigneur le Dauphin, mais de tout son pouvoir a entretenu ladite Dame en la bonne grace du Roi & de mondit Seigneur.

Interrogé s'il dit point à Marie de Lespine durant la maladie, que ladite feuë Dame fût malade d'amour:

Dit que de ce onc ne parla à ladite Marie.

Interrogé s'il dit point à Chaalons, que ladite Dame n'eût jamais porté enfans, supposé qu'elle eût vécu:

Dit que onc il ne dit ces paroles dessusdites, mais qu'il est bien recors qu'après la mort de ladite Dame, lui étant en ladite Ville de Chaalons, en l'Eglise de Notre-Dame ou de Saint Etienne dudit lieu de Chaalons, en la présence de Monseigneur le Maréchal

de la Fayette & de Monsieur le Trésorier Maître Jean Bureau, Monsieur de Charny dit qu'il avoit ouï dire que ladite Dame n'eût jamais porté enfant ; & lors ledit qui parle, dit en la présence des dessusdits, qu'il avoit ouï dire à la Dame Dubois Menart, que ladite feuë Dame mangeoit trop de pommes aigres, & ufoit trop souvent de vinaigre, qui eût pû avoir été cause de l'empêcher de porter enfans, & des paroles qui furent lors dites, s'en raporte ausdits de la Fayette & Bureau.

Interrogé s'il dit onc à Monsieur de Tanquarville que Monseigneur le Dauphin n'aimoit point ladite Dame, pour ce que par aventure les basses marches ne se portoient pas bien;

Dit que non.

Interrogé pourquoi il dit à Marguerite de Villequier, que ce seroit le profit de ce Royaume que ladite Dame fût morte:

Dit qu'onc en sa vie ne dit lesdites paroles.

Interrogé comment il sçait que la Reine, ladite feuë Dame & Agnès eussent voulu mettre Marguerite de Villequier hors l'Hôtel de ladite feuë Dame, & mettre Prégente en son lieu;

Dit par son serment que de ce onq
il n'ouït parler.

Déposition de la Reine,

L'an mil-quatre-cens-quarante-fix ;
le vingtième jour de Juillet , la Reine
notre Souveraine Dame , ouïe & exam-
inée à la requête de Monseigneur le
Dauphin , par nous Guillaume de Juve-
nel , Chevalier , Seigneur de Treignel ,
Chancelier de France , & Guillaume
Cousinot , Conseiller & Maître de Re-
quêtes de l'Hôtel du Roi , notre Souve-
rain Seigneur , & par l'ordonnance &
commandement dudit Seigneur , à Nous
faits en cette partie , sur certaines paro-
les qu'on disoit lui avoir été dites par
Jamet de Tillay , un peu avant le par-
tement du Roi , du lieu de Sarry lez
Chaalons.

Dit & dépose qu'un jour de Samedi ;
comme lui semble , dont on disoit com-
munément que le Mercredi ensuivant
le Roi devoit partir dudit lieu , autre-
ment du tems n'est recors , ledit Jamet
vint devers elle audit lieu de Sarry , &
lui dit que le Roi avoit intention de
tirer un grand chemin , autrement ne le
sçait nommer , & qu'il feroit dix ou
douze

douze lieuës par jour , & que ce seroit bien fait , attendu qu'elle étoit grosse , ainsi que pour l'heure on disoit qu'elle étoit , qu'elle prît un autre chemin à part à soi en aller trois ou quatre lieuës par jour. Et lors elle lui demanda si le Roi partiroit pas le Mercredi en suivant , & il lui dit que non , & qu'il pensoit qu'il ne partiroit jusqu'à ce qu'elle fût partie ; & adonc elle lui va demander si elle s'en iroit toute seule , ou si Madame la Dauphine s'en viendrait avec elle , lequel lui répondit que madite Dame auroit grande compagnie , & qu'elles ne pouroient pas bien loger ensemble , & qu'il pensoit qu'elle ne s'en iroit pas avec elle. Lors elle qui parle , va dire , puisque c'étoit le plaisir du Roi qu'elle s'en allât devant , qu'elle en étoit contente , & qu'elle le feroit volontiers ; & il lui dit , que ce seroit bien fait , & qu'aussi on s'en passeroit bien , & qu'il lui conseilloit qu'elle demandât son congé. Et tantôt après que ledit Jamet fut parti , elle qui parle envoya quérir Jean de la Haye son Maître d'Hôtel , auquel elle va dire que ledit Jamet lui avoit dit que le plaisir du Roi étoit qu'elle s'en allât devant & non pas avec lui , & que madite Dame la Dauphine demeureroit

derriere , & ne s'en iroit pas avec elle , & pour ce qu'il avistât , comme aucunes des femmes de madite Dame la Dauphine , qui avoient accoutumé à venir dedans les chariots , pour ce que madite Dame la Dauphine n'avoit pas assez de chariots pour mener toutes les femmes , s'en viendroient ; car puisqu'elles n'alloient pas ensemble , il falloit qu'on y pourvût : lequel Jean de la Haye va adonc dire à elle qui dépose , qu'il ne croyoit pas que ce que ledit Jamet lui avoit dit fût vérité , ne que le Roi le fit jamais. Et ne demeura guères après que Nicole Chambre vint devers elle , auquel elle dit toutes les paroles dessusdites , que ledit Jamet lui avoit dites touchant le fait de son partement , lequel Nicole lui dit qu'il n'en étoit rien , & que jamais le Roi ne le feroit , & autre chose n'en sçait , ainsi qu'elle dit.

Depuis lesquelles choses , ainsi par ladite Dame déposées touchant la matiere dessusdite , elle renvoya quérir lesdits tels , & leur dit , qu'au regard de la maladie qu'elle avoit eüe audit lieu de Chaalons , elle lui advint pour la déplaisance & le travail qu'elle eut à cause de la maladie & mort de madite Dame la Dauphine ; & qu'à cette occa-

sion elle eut le flux de ventre & se vuida très-fort, & non point à cause des paroles que ledit Jamet lui avoit dites; & afin qu'on en puisse mieux sçavoir la vérité, qu'on parle sur ce à Maître Robert Poitevin, lequel sçait bien comme il en va, & dit, elle qui dépose, qu'elle a bien voulu déclarer les paroles contenuës en cette dite présente addition, afin que sa conscience ne demeurât de rien chargée.

Second interrogatoire, recollement & confrontation de Jamet de Tillay.

Du 23. Août 1446.

Jamet de Tillay Ecuyer, Bailli de Vermandois, âgé de 46. ans ou environ, juré, oïi & examiné par Nous dessusdits ledit jour, & interrogé sur certaines paroles contenuës en l'intitulation de cette présente information.

Dit que puis l'heure qu'il fut né, ne sur le damnement de son ame, il ne vit ne ne connut onc en feuë Madame la Dauphine, chose qui ne dût être en une bonne & vaillante Dame, ne pareillement en femme qu'elle eût, & que onc en sa vie, dont il soit recors,

n'en dit aucunes paroles, ne qui lui pussent tourner à sa charge ne deshonneur; mais il a bien mémoire que le Jeudi avant le trépassement de madite Dame, après souper, le Roi alloit aux Champs, & il qui parle, monta derriere Nicole Chambré, & portoit en son poing l'épée du Roi, & ne sçait qui parla le premier d'eux deux, mais ils devisèrent de la maladie de madite Dame, & lui semble que ledit Nicole lui demanda ce qu'elle avoit, & d'où procédoit cette maladie, & il qui parle lui répondit que les Médecins disoient qu'elle avoit un couroux sur le cœur, qui lui faisoit grand dommage, & aussi que faute de repos lui nuisoit beaucoup, & lors ledit Nicolé dit que lesdits Médecins lui en avoient autant dit, & aussi dit, plût à Dieu qu'elle n'eût jamais eu telle femme à elle; & quelle, dit il qui parle? & lors ledit Nicole lui répondit Marguerite de Salignac; & il qui parle, lui dit, plût à Dieu, ne aussi Pregente, ne Jeanne Filloque; requis pourquoi il dit lescrites paroles, dit pour ce qu'il avoit oïi dire, que c'étoient celles qui la faisoient trop veiller à faire rondeaux & balades.

Interrogé s'il lui dit point qu'elle étoit malade d'amours.

Dit il qui parle , qu'il n'en a point souvenance; & le Vendredi au matin à Chaalons , avant que le Roi , allât à sa Messe , Maître Robert Poitevin & Maître Regnault vinrent devers le Roi , qui fit vuider tous de sa chambre , fors il qui parle , lesquels firent le raport de la maladie de madite Dame , en disant que nature s'aidoit & montroit tout bon signe de guérison, mais rien n'y profitoit, & qu'il leur sembloit qu'il étoit bon de faire partir Monseigneur le Dauphin , & pareillement que lui & la Reine avissent à leur partement ; & le Roi après leur demanda si la chose étoit si hâtive, & ledit Maître Robert répondit qu'il seroit avant le Lundi ou le Mardi qu'on en vît la fin , & avoit bonne espérance. Et ce dit jour après souper , le Roi étant au pré du Jars lez Chaalons , dit, il qui parle , au Roi après plusieurs paroles , que c'étoit grand malheur de ce pays , & qu'en peu de temps y étoit plus venu de mérancolie qu'en pays où il fut onc , & le Roi lui répondit qu'il disoit vérité; & il qui parle, en continuant ses paroles , dit : Nous avons eu tous ces Seigneurs embrouillez , & maintenant perdre cette Dame , ce seroit la plus grande perte qui nous pût avenir ,

& lors le Roi lui demanda si elle étoit impédumée; & il qui parle, répondit que non, comme disoient les Médecins, & le Roi lui demanda, d'où procède cette maladie? & il qui parle, lui dit qu'il venoit de faute de repos, comme disoient les Médecins & qu'elle veilloit tant, aucunefois plus, aucunefois moins, que aucunes fois il étoit presque soleil levant avant qu'elle s'allât coucher, & que aucunefois Monseigneur le Dauphin avoit dormi un somme ou deux avant qu'elle s'allât coucher, & aucunefois s'occupoit à faire rondeaux, tellement qu'elle en faisoit aucunefois douze pour un jour, qui lui étoit chose bien contraire; & lors le Roi demanda si cela faisoit mal à la tête, & Monsieur le Trésorier Maître Jean Bureau là présent, dit oui, qui s'y abuse trop, mais ce sont choses de plaissance: & adonc le Roi laissa il qui parle, & alla parler audit Maître Jean Bureau de son Logis. Dit aussi il qui parle, que deux ou trois jours avant le trépassement de madite Dame, Monsieur le Maréchal de la Fayette, Maître Jean Bureau, Monsieur de Charny & il qui parle, étoient ensemble en l'Eglise Notre-Dame de Châlons, ainsi qu'ils par-

loient de madite Dame, ledit Monsieur de Charny dit qu'il avoit entendu qu'elle n'étoit pas habile à porter enfans, & si ainsi étoit qu'elle allât de vie à trépassement, il faudra marier Monseigneur le Dauphin à une autre qui fût encline à porter enfans; & lors il qui parle, dit qu'il avoit ouï dire à Madame Dubois Menart, qu'elle avoit autrefois dit à madite Dame, qu'elle mangeoit trop de pommes aigres & de vinaigre, & se ceignoit aucunes fois trop serrée, aucunes fois lâche, qui étoit chose qui empêchoit bien à avoir enfans.

Interrogé s'il sçait la cause dont vint la malveillance & merencolie que madite Dame avoit sur lui :

Dit que non, & que onc, dont il ait souvenance, ne dit aucunes paroles d'elle dont elle dût avoir déplaisance.

Interrogé s'il a point dit ces paroles ou semblables en substance en parlant de madite Dame. Avez-vous point vû cette Dame-là, elle a mieux manière d'une paillardie que d'une grande Maîtresse ?

Dit que non, & s'il y avoit homme qui le voulsist maintenir, il offre à le défendre par son corps devant le Roi ;

& ne vit onc Dame ne Damoiselle qui eût mieux manière de gentille femme ne de grande Maîtresse.

Interrogé sur le serment qu'il a fait, s'il a point parlé ou admonesté Maître Jacques Despars d'écrire les Lettres qu'il a envoyées au Roi :

Dit par le serment qu'il a fait, que non, & que onc n'en ouït parler.

Interrogé s'il a point parlé à la Reine, du chemin que le Roi devoit faire au partir de Chaalons :

Dit qu'à un certain jour, lequel autrement ne sçauroit déclarer, le Roi lui dit qu'il avoit assez longuement demeuré là ; & ainsi qu'ils parloient du chemin, le Roi lui dit qu'il se doutoit que pour les petits logis il ne fallût qu'ils se missent en trois pays, lui en un, la Reine en un autre, & madite Dame en un autre, jusqu'à ce qu'ils fussent en un bon logis ; & depuis, il qui parle, par aucun temps après s'en alla en la chambre de la Reine, laquelle lui demanda s'il étoit nouvelles du partement, & il lui dit que le Roi s'en débattoit, & qu'il s'en vouloit aller, & qu'il étoit besoin qu'on y avisât, & que ses affaires de là environ étoient fort accomplies, & que la saison s'approchoit ; & elle demanda, sçait-on

que je dois faire? & lors il qui parle lui répondit qu'on ne sçavoit encore, mais qu'il pensoit que pour doute des mauvais logis le Roi iroit un chemin, elle un autre, & madite Dame un autre; mais onc ne lui dit qu'elle dût partir plutôt que madite Dame, ne plus tard; mais bien lui dit la Reine qu'elle voudroit bien partir, car elle ne pourroit pas faire grandes journées, & qu'il lui suffisoit bien de faire quatre ou six lieues pour jour.

Et le lendemain retourna il qui parle par devérs nous, lequel nous dit qu'il lui étoit venu à mémoire d'aucunes choses sur les interrogatoires par nous hier à lui faits, & spécialement sur ce qu'on lui avoit parlé des paroles qu'il avoit dites à Nancy, & étoit bien recors qu'à un certain jour environ Noel, lequel autrement ne sçauroit déclarer, sur le tard, en l'Hôtel où le Roi étoit logé à Nancy, en descendant du logis du Roi il rencontra Messire Regnault de Drefnay & lui dit ces paroles; allons voir les Dames, & eux deux allerent ensemble en la chambre de Madame la Dauphine, & la trouverent en la petite chambre couchée sur une couche, & y avoit bon feu en ladite chambre, mais il n'y avoit

ne torches ne chandelles ; & il qui par-
le tenoit une chandelle de bougie en
sa main , laquelle il aporta près de
ladite Dame , & étoit avec elle sur la-
dite couche appuyé sur le coude ; Mon-
sieur de Blainville & un autre assis de
l'autre coté , lequel il ne connut , & au
retour de ladite chambre dit audit Mes-
sire Regnault que c'étoit grande pail-
lardie à lui qui étoit Maître d'Hôtel ,
vû qu'il étoit en pays étrange , qu'il
n'y avoit torches ou chandelles en la-
dite chambre , lequel répondit qu'il di-
soit verité. Requis pourquoi Lundi en
partant de la chambre du Roi il dit ces
paroles : on me cuide charger ; mais je
me déchargerai si bien qu'on me trou-
vera prud'homme & outrechargé.

Et depuis le vingt-sixième jour eussent
comparu pardevant nous ledit Jamet
& Nicole Chambre , & quand ils fu-
rent confrontés , ledit Nicole Chambre
dit qu'après plusieurs paroles qu'eurent
ensemble ledit Jamet & lui de la mala-
die de Madame la Dauphine & de ses
veilleries qu'elle faisoit , ledit Nicole
demanda que peut-elle avoir ? elle a
quelque chose sur le cœur ; & ledit Ja-
met lui répondit que sçait-on ? & ice-
lui Nicole lui demanda que c'étoit , &

À qui parle lui répondit, ce sont amours.

Cedit jour furent confrontés l'un devant l'autre Messire Regnault de Drenay & ledit Jamet, sur ce que ledit Messire Regnault dit & maintient que ledit Jamet lui avoit dit les paroles ainsi & par la forme & maniere qu'elles sont contenues en sa déposition; ledit Jamet a dit & répondu audit Messire Regnault en la présence de nous dessus-dits, que bien avoit dit que Madame avoit eu honte, mais il ne dit onc qu'elle tint mieux maniere de paillard que de grande Maîtresse, en persévérant & continuant en sa confession par lui premierement faite, à quoi ledit Messire Regnault a répondu qu'il veut maintenir que ledit Jamet a dit & proféré de madite Dame la Dauphine les paroles telles que déposées les a en sa première confession, & ledit Jamet lui a répondu en nos presences, qu'il veut maintenir le contraire devant le Roi, & partout ailleurs où mestier sera, & a offert audit Messire Regnault à lui en répondre de son corps contre le sien, en soutenant ce que autrefois il a dit & confessé en sa première confession; & plus ne autre chose n'a voulu dire ne confesser ledit Jamet.

Et ce fait a été interrogé sur ce qu'il avoit dit à Monsieur de Charny, préfens Monsieur le Maréchal & Maître Jean Bureau, que Madame avoit mangé du vinaigre en santé, pour eschiver de porter enfans.

Dit & affirme sur sa conscience qu'il ne cuide avoir dit audit Monsieur de Charny, sinon qu'il avoit ouï dire qu'autrefois madite Dame durant sa santé avoit mangé du vinaigre & des pommes cruës qui lui pussent avoir empêché, si elle ne s'en fût pris garde; & les paroles dessusdites avoit ouï dire à Madame Dubois Menart, comme plus à plein est écrit en sa déposition. Et ces choses ne disoit pour donner aucun blâme à madite, mais seulement étoit pour répondre à mondit sieur de Charny, qui disoit avoir ouï dire que madite Dame étoit complectionnée à n'avoir jamais enfans.

Et depuis interrogé ledit Jamet sur ce qu'on dit, que par Monsieur de Châtillon il a fait dire à Pregente qu'il voudroit bien qu'elle ne s'entremît pas si avant des besognes de Madame, comme elle faisoit, & qu'il voudroit qu'elle en eût été avertie par un autre que par lui, pour le bien qui lui en pourroit venir :

Dit & affirme par sa conscience que

desdites paroles ne parla onc à ladite Pregente, ne à autre personne quelconque, pour lui en parler.

Il arriva une affaire d'un assez grand éclat, pour avoir été l'unique cause de la retraite du Dauphin en Dauphiné.

Déposition du Comte de Dammartin
touchant cette affaire.

NOBLE homme Antoine de Chabanne, Ecuyer, Comte de Dammartin, âgé de trente-quatre ans ou environ, examiné par Nous Chancelier & Adam Roland, Secrétaire du Roi notre Sire, en la Ville de Cande, le xxvij jour de Septembre l'an mil quatre cens quarante-six, après le serment par lui fait de dire vérité, dit que environ Pâque dernier passé Monsieur le Dauphin étant en son retraits en son logis au Château de Chinon, avec lui plusieurs de ses gens, & qui plus y entra, & tôt après qu'il fut dedans, mondit Sieur dit à ceux qui étoient en sondit retraits, qu'ils faillissent dehors, & appella il qui parle, & le retint avec lui, & le tira vers une fenêtre qui regarde sur les champs,

& en devisant de plusieurs choses , mondit Sieur dit , en regardant aux champs , ces paroles : Véez-là ceux qui tiennent le Royaume de France en subjection ; & il qui parle répondit , en regardant aux champs par ladite fenêtre , qui sont-ils ? & mondit Sieur dit , ces Ecoffois ; & lors il qui parle regarda derechef aux champs par ladite fenêtre , & vit un Ecoffois de la garde du Corps du Roi qui passoit sur la douve dudit Châtel , & avoit vêtu une huque de la livrée du Roi , & son épée ceinte ; & en regardant mondit Sieur dit , à bien peu d'occasion on en viendroit bien à bout , & bien aisé : & lors il qui parle dit que c'étoit belle chose que de cette Garde , & qu'entre autres choses il la prisoit plus que chose que le Roi fit , & que c'étoit une chose bien honorable à un tel personne que le Roi quant il chevauche , soit en la ville ou aux champs , & en toutes autres choses , & aussi un grand sûreté pour le fait de son Corps ; & que se n'eût été la Garde , on eût entrepris beaucoup de choses qu'on n'a pas fait. Et après en parlant d'aucunes choses ils se prindrent à parler de Monsieur de Villars , & dit , il qui parle , à mondit Sieur , que M. de Villars lui avoit dit

qu'il cuidoit bien que le Roi, du temps qu'il étoit à Sarry, lui donnât grant amitié, & puis grant fiance en lui, & le dût grandement employer, & qu'il eût grant bruit. Et de ces paroles se prindrent à parler de Savoye, & dit mondit Sieur à il qui parle, qu'il lui donneroit mille livres de rente à lui & aux siens sur la Comté de Valentinois qu'il avoit de nouvel, & qu'il s'en allât faire son voyage & se gouvernât bien & saigement, & qu'il retournât le plutôt qu'il pourroit. Et pour lors mondit Sieur & il qui parle, n'eurent plus de paroles ensemble; mais tôt après partit il qui parle, & s'en alla faire son voyage de Savoye, ainsi que mondit Sieur lui avoit enchargé. Dit outre que depuis qu'il fut retourné de Savoye, environ trois semaines ou un mois après, autrement le temps ne sçauroit déclarer, ainsi que mondit Sieur revenoit de Razilly, en sa compagnie trente ou quarante chevaux; il qui parle chevauchoit d'arrière par la presse, & on appella il qui parle, disant que Monsieur le Dauphin le demandoit; & lors il qui parle chevaucha devers mond. Sieur; & quand il fut avec lui, il chevaucha fort par les prez, & prit il qui parle par le col, &

lui dit , venez-ça , il n'y a rien à faire que mettre ces gens dehors ; & il qui parle répondit , & comment ? & mondit Sieur dit , j'ai quinze ou vingt Arbalétriers & trente Archiers , ou bien peu s'en faut : & vous , n'avez-vous pas des Archiers ? il faut que vous m'en fassiez finance de cinq ou de six , & entre les autres fut nommé un appelé Richart qui est à M. de Bourbon ; & demanda mondit Sieur à il qui parle , quel homme c'étoit , & il qui parle lui dit que c'étoit un des vaillans hommes du monde ; & lors mondit Sieur dit , envoyez-le querir : & il qui parle dit lors , Monsieur , cette chose n'est pas à faire se aisément , car le Roi a tous les gens d'Armes à son Commandement , & ici autour ; & à ce répondit mondit Sieur qu'il avoit assez gens. Et il qui parle dit , comment pensez-vous faire ceci ? & mondit Sieur répondit ces mots , ou semblables : Vous sçavez que chacun a loi d'entrer à Razilly qui veut , & nous entrerons les uns après les autres , & en façon qu'on ne s'en appercevra point , & nous sommes assez gens pour ce faire. J'aurai mes trente Archiers , & quinze ou vingt Arbalétriers , & les Gentilshommes de mon Hôtel. Mon oncle m'a fait faire le

ferment à M. de Montgascon , & m'a dit qu'il me fera avoir Nicole Chambre, Capitaine de la garde du Roi, quand je voudrai ; & quant à ceux de Laval , ils sont bien miens & d'autres. Et à ces paroles il qui parle répondit , je crois bien que ceux de Laval le vous conseilleront pour venir à leurs fins. Et mondit Sieur dit , puisque j'ai tous ceux que j'ai nommez , je ne puis faillir à être le plus fort leans : toutefois il y a deux petites torelles où il faudra aller tout droit. Et lors il qui parle répondit, Monsieur , la chose est plus forte à faire que ne cuidez ; car quand vous aurez Razilly & tout ce que vous demanderez , les gens d'Armes viendront incontinent devant qui prendront tout dedans. A quoi mondit Sieur répondit ces mots ou semblables : Quand je voudrai , je ferai bien tant que j'aurai le Couldrin à mon commandement ; & ne vous souciez , car je vous ferai des biens plus que vous n'eûtes onc , & se fera bien la chose , & y veux être en Personne, car chacun craint la personne du Roi quand on le voit ; & quand je n'y seroye en personne , je doute que le cœur ne faillît à mes gens , quand ils le verroient , & en ma présence chacun fera ce que je voudrai , & tout se fera

bien ; car je mettrai bonnes gens & sûrs
autour de lui , & au fait de la garde ,
je l'y mettrai bonne & sûre ; car j'y met-
trai trois ou quatre cens lances , & quant
à vous , je vous ferai des biens tant &
se largement , que vous n'en eûtes
onc , tant & vous donnerai de l'au-
torité assez , & au regard des mignons
du Roi, nous les contenterons bien ; &
dit outre mondit Sieur ces mots de M.
le Sénéchal, je sçais bien que vous l'ai-
mez bien , & je suis content qu'il gou-
verne comme il a accoutumé ; mais ce
fera sous moi , & n'y a rien à faire à exé-
cuter cette besongne , car je ne vis
enc chose se aisée à faire , & sur ces
paroles Treignac arriva , & lors ne par-
lèrent plus ensemble mondit Sieur ,
ne il qui parle. Dit outre il qui parle ,
que assez-tôt après mondit Sieur lui
demanda se ses Archiers étoient venus ,
& il dit que non , mais qu'il les avoit
mandez. Et mondt. Sieur lui dit envoyez-
les querir , & ne vous fouciez de rien ,
car tout est bien. Dit outre il qui parle ,
que certain temps après il connut que
mondit Sieur ne lui faisoit pas si bonne
chère , comme il avoit accoutumé , & vit
que Jehan de Daillon alloit & venoit
très-souvent devers le Roi , & tenoit de

grands conseils avec mondit Sieur, ce qu'il n'avoit accoutumé de faire le temps devant; & aussi aprint il qui parle, que souvent Jehan de Daillon & Loys de Bueil tenoient Conseil & avoient paroles ensemble, & incontinent qu'ils le véoient, ils se départoient ou parloient haut, combien que par avant ils parlassent bas. Dit aussi il qui parle, que un jour il dînoit en son logis, & avec lui lesdits Jehan de Daillon & Loys de Bueil, & lui dirent moitié bourdes, moitié autrement, & après plusieurs paroles, que il avoit deux cordes en son arc; & il qui parle répondit que n'en avoit qu'une, mais qu'elle étoit si bonne qu'il avoit intention qu'elle ne romproit point, & plusieurs autres paroles y eut, dont il qui parle n'est recors. Dit plus il qui parle, qu'en pensant ausdites paroles, & aussi à celles que mondit Sieur lui avoit dites, & vû les allées & les venues que ledit Jehan de Daillon faisoit devers le Roi se souvent, & le conseil qu'il tenoit avec mondit Sieur, & aussi sembloit à il qui parle que mond. Sieur se défioit de lui, vint à Jupilles & lui dit: Jupilles, vous & moi sommes amis, je vous prie se vous savez rien dites le moi, car je connois bien que Monsieur

a quelque soupçon sur moi, & Jupilles lui répondit ces mots : je ne vous célerai rien qui touche votre bien. Mondit Sieur dit que vous avez été deux fois vers le Roi, & qu'il ne sçait que vous y allez faire, & dit que vous avez parlé à Messieurs Regnault au jeu de la paulme au Château, & que vous avez tenu grand conseil avec lui; vous savez qu'il est soupçonneux le plus du monde, pour ce gouvernez-vous en manière qu'il ne soit point mal content de vous. Et lors il qui parle : Que peuvent-ils conseiller? Je vois tous les jours les plus grands conseils du monde entre lui & Jehan de Daillon; à quoi ledit Jupilles répondit que par son ame il ne sçavoit. Dit plus il qui parle, que un peu de temps après; autrement ne le sçauroit déclarer, lui étant en l'Hôtel de Monsieur le Dauphin, aux champs, fut mandé par mondit Seigneur, lequel lui dit que incontinent il allât querir deux mille écus de l'argent qu'il avoit apporté de Savoye; & pleuvoit lors trèsfort, par quoi il qui parle se cuidoit excuser, mais rien n'y valut, & lui convint aller à Chinon, & fit apporter les deux mille ducats qu'il fit bailler au Barbier de mondit Sieur, lequel les bail-

la à Maître Michel Evlant, lequel les bailla depuis à mondit Sieur ou audit Barbier, ne sçait il qui parle lequel ; & depuis, ainsi que il qui parle se guermen-
toit que étoient devenus les deux mille écus, parla derechef à Jupilles, pour ce qu'il faisoit doute que mondit Sieur les eût employés pour faire aucune chose touchant ce dont il lui avoit ouï parler, & aussi qu'il véoit que Jehan de Dail-
lon continuoit de plus en plus d'aller & venir devers le Roi, si souvent que mer-
veilles, & au retour parloit à mondit Sieur une heure ou deux, ou autre très-
long-temps, & lui demanda qu'étoient devenus les deux mille écus qu'il avoit baillés à mond. Sieur, lequel Jupilles lui répondit qu'ils avoient été baillés au Bar-
bier, & qu'il ne sçavoit plus qu'ils étoient devenus, & qu'il connoissoit que Mon-
sieur prenoit défiance en lui, & qu'il avoit parlé à lui en disant ces paroles ;
Monsieur je connois bien que vous êtes mal content de moi & ne sçais pourquoi,
à quoy mondit Sieur lui répondit ces pa-
roles : il me semble que vous & le Com-
te de Dammartin êtes bien amis, & te-
nez des plus grands conseils du monde ensemble. Je n'en suis point content ;
vû que êtes près de moi & de ma cham.

bre, & ledit Jupilles répondit ces paroles : Monsieur, je cuidoye que l'aimassiez autant que homme de votre Hôtel ; & mondit Sieur lui répondit que se faisoit-il, mais qu'il ne vouloit point qu'il eût si grant amitié avec lui, vû qu'il étoit si près de sa personne ; & lors ledit Jupilles dit, Monsieur je ne parlerai donc plus avec lui ; & mondit sieur lui dit, ce faites, il ne m'en chault, & demanda oultre, il qui parle, audit Jupilles, pourquoi mondit sieur disoit lesdites paroles, & Jupilles lui répondit ces mots, pour ce qu'il dit que vous & moi sommes tout un, & me semble que vous avez bien à vous conduire, car il a pris grant soupçon en vous depuis peu de temps en ça, mêmement depuis que vous avez parlé au Roi & à Messire Regnault, comme je vous dis devant-hier, & lui semble que vous y êtes allé pour quelque chose, & dit aussi ledit Jupilles à il qui parle, que Jehan de Daillon & mondit sieur tenoient les plus grands conseils du monde ensemble, & qu'il n'y sçavoit que penser ; & a bien mémoire, il qui parle, que un jour après, ainsi que Jacquet Eveille-chien & lui devoient ensemble, il qui parle, en parlant desdits deux mille écus, pour ce qu'il dou-

toit qu'ils n'eussent été employés en quelque chose touchant ce dont mondit sieur lui avoit parlé, demanda audit Jacquet s'il sçavoit qu'ils étoient devenus, lequel dit qu'il étoit en la chambre de mondit sieur, & ne se prenoit point garde de lui le jour qu'il commanda à il qui parle, aller querir lesdits deux mille écus. Et oït que mondit sieur dit à Jehan de Daillon telles paroles ou semblables, qu'il lui feroit tous les biens du monde. Je vous donnerai quatre mille écus, dont vous aurez les deux mille écus comptant, & les autres deux mille je vous les ferai assigner sur les premiers états que je ferai. Dit outre il qui parle, qu'il a vû plusieurs fois que Monsieur de Châtillon, Monsieur de Bueil & Jehan de Daillon tenant conseil ensemble, & aucunes fois Monsieur de Châtillon & Monsieur de Bueil, & toutefois il sçavoit que peu de temps avant Monsieur de Bueil & Monsieur de Châtillon étoient très-mal ensemble, parquoi il présuinoit que s'ils parloient si souvent ensemble, ce n'étoit pas sans cause, & n'y sçavoit que penser. Dit outre que presque tous les jours en celui temps Loys de Bueil alloit au matin au logis de Monsieur de Châtillon.

lon, & y étoit bien longtemps. Dit outre il qui parle, à Monsieur Destissac telles paroles ; il me semble que Monsieur ne se conduit pas bien, & lui vois tenir beaucoup de manières qui ne sont pas bonnes, parlez à lui & lui remon-
trez qu'il se conduise autrement, car je sçais qu'il a fiance en vous & qu'il vous croira, car il vous tient saige, & sçait bien que vous ne lui conseillerez chose qui ne soit bonne, & aussi il sçait bien que vous aimez son honneur & son proufit. Et mondit sieur Destissac répondit à il qui parle, qu'il étoit très-courroucé, qu'il ne se vouloit autrement conduire, qu'il étoit le plus soupçonneux du monde, & qu'il avoit grant soupçon sur lui & sur Jupilles. Et il qui parle lui demanda pourquoi, & il répondit que on avoit dit à mondit sieur que il n'étoit à l'Hôtel que pour épier tout ce que l'on faisoit, & le rapporter. Et pria fort il qui parle, & par plusieurs fois mondit sieur d'Estissac, qu'il lui dît ceux qui l'avoient dit, mais jamais ne lui en voulut rien dire, & lui disoit qu'il ne lui en devoit chaloir. Un temps après, il qui parle, dit de rechef à mondit sieur d'Estissac qu'il parlât à mondit sieur le Dauphin, & qu'il véoit que le Roi n'étoit point con-
sent

rent de lui, & qu'il véoit des choses en lui plus que jamais, lequel répondit qu'il n'y sçavoit mettre remède. Dit aussi il qui parle, qu'il parla à Messire Jehan Sanglier, & lui dit ces paroles; je viens de devers le Roi, & ai parlé à Monsieur le Sénéchal, je me doute que le Roi ne se contentera point de beaucoup de façons que je vois que Monsieur commence à tenir, pour ce parlez lui; & ledit Sanglier dit à il qui parle ces paroles: je ne sçai ce que c'est, mais je ne doute qu'il n'y ait quelque chose de mal. Et plus n'en dit. Ainsi signé. ROLAND.

En conséquence de la déposition du Comte de Dammartin, le Chancelier fit une information sur cette affaire, & reçut en présence du Roi les dépositions de plusieurs gardes Ecossois qui, sans être parfaitement instruits des projets du Dauphin, s'accordoient à prouver qu'on vouloit les gagner, & que ce Prince avoit formé un dessein contre le gouvernement.



Un nommé Mariete partit de Dauphiné , & vint trouver Brezé pour l'avertir que le Dauphin se préparoit à revenir à la Cour , & qu'il étoit résolu de chasser tout les Ministres du Roi Mariete fut convaincu d'être un calomniateur , & condamné à mort.

Ce fait dont les Historiens n'ont point parlé , est constaté par les Lettres de rémission que Brezé fut obligé de prendre , parce qu'il avoit écouté Mariete & n'en avoit point averti.

CHARLES par la grace de Dieu Roi de France , à tous ceux qui ces présentes Lettres verront. Salut. Reçu avons humble supplication de notre amé & féal Chevalier, Conseiller & Chambellan Pierre de Brézé Sénéchal de Poitou ; contenant que ledit suppliant est issu de noble & ancienne lignée & parens qui ont tous servi nos prédécesseurs & nous bien & loyalement, sans varier , ne faire faute envers iceux nos prédécesseurs ne nous en aucune manière , & en ces ensuivant, ledit suppliant depuis qu'il est venu en âge de ce faire,

nous a aussi servi en plusieurs états & manières, & même en nos guerres, & à l'encontre de nos anciens adversaires les Anglois, & aussi entour nous en notre Ferme & Hôtel, lui étant en notre suite & entour nous, plusieurs personnes se sont adressées à lui, tant pour les affaires de nous & de notre Royaume que autrement, & entre autres vint par devers lui un nommé Maître Guillaume Mariete, lequel lui dit qu'il étoit venu pour nous avertir, & icelui aussi suppliant de plusieurs choses, & même que notre très-cher & très-amié fils le Dauphin de Viennois devoit venir devers nous, & avoit entention par certains moyens de changer notre Gouvernement, & que notre très-cher & très-amié frere & cousin le Duc de Bourgogne avoit de ce fait avertir mondit fils, & avoit fait offre à icelui notre fils grandes sommes d'or, se il en avoit besoin, pour ce faire lui dit aussi plusieurs autres paroles & langages de nous, de plusieurs de notre Sang & d'autres nos Conseillers & Officiers étant entour nous, disant ledit Mariete que de toutes ces choses ils étoient consentans, & à la poste de notre dit fils, en leur donnant charge comme à notre fils. Les

quelles paroles ouïes, & audit Suppliant rapportées par ledit Mariete, icelui Suppliant dit à icelui Mariete qu'il ne se pouvoit faire par plusieurs raisons, que adonc icelui allégua à laquelle cause, & aussi que ledit Mariete dit audit Suppliant, que encore n'y avoit-il rien conclu touchant lescdites matières, il lui dit qu'il n'étoit pas bon de le nous dire, pour doute de nous mettre en merancolie, & qu'il valoit mieux que ledit Mariete retournât derechef pour en sçavoir la certainté; & aucun temps après ledit Mariete retourna vers ledit Suppliant, & lui dit que les choses desdites étoient conclues, & qu'il falloit que nous en fussions avertis. Sur quoi ledit Suppliant fit audit Mariete des difficultés, & remontra plusieurs choses, ainsi que dit est, nonobstant lesquelles choses ledit Mariete persévéra, disant qu'il étoit nécessaire que nous les sçussions, requerant audit Suppliant qu'il nous les dît; à quoi icelui Suppliant répondit qu'il n'en feroit rien, & que se la chose étoit véritable, c'étoit mieux raison que icelui Mariete en eût l'honneur que lui, & puisque ainsi étoit le nous pourroit bien dire, & lui disant qu'il se gardât bien de dire chose qui ne

fût pas véritable, & qu'il ne dît point qu'il en eût parlé audit Suppliant, doutant que on ne pensât que ce vînt de lui. Et après ledit Mariete retourna vers ledit Suppliant, & lui dit qu'il avoit parlé à nous & dit les choses dessusdites; à quoi icelui Suppliant répondit qu'il le sçavoit bien, & que nous lui avions dit qu'un homme avoit parlé à nous. Et pour ce que ledit Mariete dit au Suppliant que mon fils le hérit, le Suppliant répondit qu'à lui n'appartenoit point de ainsi parler de la personne de mondit fils, que se ainsi étoit que icelui notre fils eût dit qu'il le hérit de mort, il étoit le plus faux & le plus déloyal qui fût; car quand notre fils étoit parti de nous, plus avoit fait sermens tels infames que n'ait à faire un fils de Roi, pour sitôt les rompre; & combien que ledit Suppliant, attendu l'état qu'il avoit entour nous, nous dût avoir averti desdites choses ainsi à lui rapportées par ledit Mariete, considéré qu'elles nous touchent plus que aucune personne quelconque. Toutefois il ne nous en avertit pour lors aucunement, mais l'empêcha, par la manière & pour les causes dessusdites, non pas toutefois en entention que par ce

moyen en dût foudre aucune division entre nous, notre fils, aucuns de notre sang, ne autre de notre Hôtel, ne que aucun inconvénient en-pût en venir, comme non est-il. Et soit aussi que depuis pour aucunes autres fautes dont ledit Mariete a été trouvé chargé, ice-lui Mariete ait été appréhens par Justice, & tenu prisonnier & interrogé de & sur plusieurs matières, & par lesdites confessions qu'il a faites, & comme l'on dit donné charge audit Suppliant, & a été pareillement mis en procès, & sur ce interrogé par nos Commissaires par plusieurs fois & confronté avec ledit Mariete, & à chacune fois dit & répondu vérité à son pouvoir, & même sur la mémoire qu'il en pouvoit avoir lors, après lesquelles choses & que par notre Commandement & Ordonnance notre Procureur s'est fait & constitué partie contre ledit Suppliant, & a prins la charge & conduite de la matière dessus-dite; ledit Suppliant nous a remontré & fait remontrer par aucuns de ses parens & amis, la noblesse de l'Hôtel dont il est issu, les grands & louables services que ses prédécesseurs & lui ont faits à nos prédécesseurs & à nous, la très-grand déplaisance qu'il a d'être en procès pour

cause de telle chose, & qu'il doute pour les grandes communications, colloquations & langages qu'il a eus avec ledit Mariete touchant les choses & paroles dessusdites, & pour ce qu'il ne nous avertit, ne souffrit avertir par ledit Mariete desdites choses, fitôt comme il devoit, mais l'empêcha, comme dit est, il ait méprins & grandement offensé, combien que en ce faisant il ne cuidoit pas tant méprendre, en se soumettant en tout à notre bon plaisir & vouloir, & en nous requerant très-humblement merci & pardon des choses dessusdites; & que les veillons avoir & tenir en notre bonne grace: Sçavoir faisons que ces choses considérées, même la très-grande humilité en laquelle ledit Suppliant est venu devers nous en très-grand déplaisance de nous avoir offensé; Nous voulant reconnoître de notre pouvoir les grands & nobles services que le temps passé il nous a faits, & que espérons que plus encore fera au temps à venir, & n'ayant connu ne aperçu, par les paroles qu'il nous a dites, qu'il ait voulu éloigner de nous notre dit fils; attendu aussi que par le moyen desdites choses n'est aucun ancien intentement en notre personne, celle de notre fils, d'aucuns de notre

Sang & d'autres de notre Hôtel, & que par le moyen desdites paroles à nous ainsi raportées par ledit Mariete, lesquelles n'avons trouvé ne trouvons aucunement être véritables, nous ne avons eu ne avons aucune mauvaise imaginations à l'encontre de notredit fils, desdits de notre Sang, ne d'autres quelconques de notre Hôtel, ne aussi que ledit Suppliant eût voulu faire aucune chose contre nous ne notre Majesté; icelui Suppliant avons aboli, quitté & pardonné, abolissons, quittons & pardonnons toutes les paroles & choses dessusdites, & généralement toutes autres charges que ledit Mariete lui a données, & que l'on lui pourroit donner ores & pour le temps à venir par le moyen du procès dessusdit, & pour raison & occasion d'icelui & des confessions faites par icelui Suppliant, soit envers nous, notre fils, comme de notre Sang & autres de notre Hôtel, ne de autre de quelque condition & état qu'ils soient avec toute offense criminelle & civile en quoi il seroit pour ce, & avons imposé & imposons par ces présentes, silence perpétuel à notredit Procureur, & à tous autres; auquel notre Procureur nous mandons & très-expressement enjoignons que dorénavant

soit pour l'intérêt de Justice, de nous, de
notredit fils, d'aucuns de notre sang,
ne d'autres quelconques, il ne inquiète,
moleste, ne travaille, ne fasse ou souffre
inquiéter, molester ne travailler en au-
cune maniere ledit Suppliant pour rai-
son & occasion des choses dessusdites,
ne d'autres quelconques procédans &
dépendans du procès dessusdit, & pour
raison & occasion d'icelui; & voulons
que son corps se ne ses biens, états,
Charges ou Offices étans pour raison
& occasion des choses dessusdites prins,
saïs, arrêtés ou suspendus en aucune
manière, lui soient restitués, heul-
lés & mis à pleine délivrance, ausquels,
en tant que métier seroit, l'avons restitué
& restituons entièrement & à sa bonne
fame & renommée. Voulons aussi, & à
icelui Suppliant avons octroyé & oc-
troions par ces mêmes présentes, des-
quelles & de l'entérinement d'icelles
nous avons retenu & retenons à nous
la connoissance, il puisse requérir l'en-
térinement par devers, & sans qu'il soit
tenu après la présentation d'icelles, soi-
rendre ne constituer prisonnier en au-
cune maniere, ne de en requérir ailleurs
l'entérinement, & défendons à nos amés
& féaux ceux de notre Parlement, &

à tous nos autres Justiciers & Officiers, que pour occasion desdites Charges, ils ne donnent, fassent, ne souffrent donner audit Suppliant en corps, ne en biens : ne autrement, aucun destourbier ou empêchement en manière quelconque, en témoin de ce nous avons fait mettre notre scel à ces présentes. Donné l'an de grace ci mil-quatre-cens-quarante huit, & de notre Regne le vingt-septième.

Le Dauphin fit part au Roi du dessein où il étoit d'épouser Charlotte de Savoye. La veille de la célébration du mariage, il arriva un Hérault pour s'y opposer de la part du Roi.

Procès-verbal de Normandie, Roi d'Armes, du voyage par lui fait par commandement du Roi vers le Duc de Savoye.

LE vingtième jour de Mars, l'an 1450. Normandie Roi d'Armes, arriva par devers le Roi notre Sire, étant aux Montils lez Tours, & lui présenta une lettre close en papier, que le Duc de Savoye lui écrivoit, & une autre des

Gens de son Conseil; & après que le Roi les eut luës en la présence des Gens de son Conseil, auquel étoient Monseigneur le Comte d'Eu, Monseigneur le Chancelier, Monsieur de Dunois, l'Evêque d'Agde, & Monseigneur l'Amiral, les Sires de la Varenne, de Montforeau & d'Esternay, Messire Theaulde de Valpergue, Messire Guillaume Cousinotpoton, M^{re}. Louis De Harcourt, M^{re}. Etienne Chevalier & autres; il demanda audit Normandie, qu'il lui fit raport de sa charge, & s'il avoit baillé les lettres qu'il avoit écrites à mondit Seigneur de Savoye & ausdits Gens de son Conseil; lequel répondit que le Dimanche dernier jour de Fevrier dernier passé, mondit Seigneur de Dunois l'envoya querir en son Logis en la Ville de Tours, & lui demanda s'il pouvoit aller devers le Duc de Savoye, & que le Roi y vouloit envoyer; & ledit Normandie répondit qu'il feroit volontiers ce qu'il plairoit au Roi, & à l'heure lui bailla deux paires de lettres adressant à mondit S^r. de Savoye, & les autres aux Gens de son Conseil, le contenu desquelles il ne sçait; mais mondit Seigneur de Dunois lui dit ces paroles ou semblables en substance: Vous vous en

irez devers Monseigneur de Savoye , & lui présenterez ces lettres , & les autres à ceux de son Conseil , & au cas que le mariage de Monseigneur le Dauphin & de la fille de Monseigneur de Savoye ne seroit parfait , vous direz à mondit Seigneur de Savoye , comme le Roi se donne grand merveille de ce que mondit Seigneur de Savoye traite & fait traiter le mariage de mondit Seigneur le Dauphin & de sa fille , sans en avertir ou faire sçavoir au Roi , & qu'il sembloit au Roi que c'étoit peu priser sa personne ; toutefois ce que le Roi en écrivoit , n'étoit point pour dépriser la Maison de Savoye. Et outre plus lui chargea de dire au Conseil de mondit Seigneur de Savoye , comment le Roi étoit très-mal content de ceux qui menoient cette matière , & que c'étoit au grand déplaisir du Roi , attendu que la fille n'étoit pas en âge d'avoir lignée , ce que desiroit fort le Roi , ceux de son Sang & les Etats de son Royaume , & lui ordonna qu'il ne se chargeât point de réponse de bouche , mais qu'il l'aportât par écrit. Et lors il se partit de Tours , & fut le Lundi huitième jour de ce mois de Mars , à Chamberry en Savoye à dix heures au matin , auquel lieu

Étoient mondit Seigneur le Dauphin, Monseigneur de Savoye, Madame de Savoye & plusieurs autres, & incontinent envoya loger ses chevaux & s'en entra dans une Eglise, jusqu'à ce qu'il eût fait signifier sa venue audit Monseigneur de Savoye, & en s'en venant, plusieurs personnes, tant des Gens de mondit Seigneur le Dauphin, que de Monseigneur de Savoye, le connurent & parlèrent à lui, & croit qu'ils notifient sa venue à Monseigneur le Dauphin, parce qu'un peu après qu'il fut en ladite Eglise, Geraumont Maître d'Hôtel de mondit Seigneur, & Jean Raymond, vinrent par devers lui, & lui demandèrent qui le menoit, & il répondit qu'il venoit de par le Roi devers Monseigneur de Savoye, & lui apportoit lettres; & lors ils se départirent & retournèrent devers mondit Seigneur le Dauphin, & tantôt après retournèrent devers lui, en lui disant que Monseigneur lui mandoit qu'il lui envoyât les lettres qu'il apportoit à Monseigneur de Savoye, & qu'il les lui feroit bailler, sans qu'il en eût blâme; à quoi ledit Normandie répondit qu'il n'avoit point cette charge, & que pour rien du monde il ne les bailleroit, sinon là où il

lui étoit enchargé de par le Roi, & cef-dits s'en retournèrent derechef, & lui dirent de par mondit Seigneur, puisqu'il ne lui vouloit envoyer lefdites lettres, qu'il fût content de fôir aller ébatre quatre ou cinq jours à Grenoble, & qu'on le défrairoit bien, auxquels il répondit qu'il ne le feroit pour rien; & lors s'en retournèrent derechef lefdits Geraumont & Raymond devers mondit Seigneur, & tantôt après retournèrent arrière devers ledit Normandie, & lui dirent, que puisqu'il ne vouloit envoyer les lettres, ne s'en aller ébatre, que mondit Seigneur lui demandoit qu'il lui envoyât la créance qu'il avoit charge de dire à mondit Seigneur de Savoye; lequel Normandie voyant que le lendemain la folemnité des nôces fe devoit faire; efpérant la retarder par le moyen de ladite créance, la dit audit Geraumont pour la rapporter à mondit Seigneur: & peu de temps après, Colomier accompagné de cinq ou fix autres; vint devers ledit Normandie, & lui dit que Monfeigneur de Savoye l'envoyoit devers lui, pour avoir les lettres que ledit Normandie lui apportoit, & les lui porter, & lui requit qu'il les lui baillât; auquel ledit Normandie répondit qu'il

ne les lui bailleroit point, & qu'il avoit charge de les bailler à mondit Seigneur de Savoye; & lors ledit Colomier lui répondit qu'il ne les lui pouvoit bailler, & qu'il avisât autre à qui il les voudroit bailler: & ledit Normandie lui répondit que se ainsi étoit, qu'il ne les pût bailler à mondit Seigneur de Savoye, ne parler à lui, qu'il étoit content de les bailler à son Chancelier & aux Gens de son Conseil, & qu'aussi avoit-il autres lettres adressans à eux; & lors ledit Colomier le mena au Châtel de Chambery, & lui étant en la Cour, le Chancelier & autres dudit Conseil de mondit Seigneur de Savoye, vinrent en ladite Cour sous un apenti, auquel il présenta lesdites lettres du Roi adressées à mondit Seigneur de Savoye, & les autres adressans à eux, & leur requit qu'ils voulissent faire diligence, de présentement bailler à mondit Seigneur de Savoye les lettres qui s'adressoient à lui, & ils lui dirent que si feroient ils; & lors ils se départirent de lui, & se retirèrent, & après retournèrent ledit Chancelier & autres dessusdits, & lui demandèrent s'il vouloit rien dire, & il dit que non, & que les lettres portoient la substance de la créance; & outre, leur dit

que le Roi se donnoit grand merveille comment mondit Seigneur de Savoye traitoit & faisoit traiter le mariage de mondit Seigneur le Dauphin & de sa fille, sans ce lui faire à sçavoir. A quoi les dessusdits ne lui répondirent rien & se départirent de lui, & le firent souper en salle avec les Maîtres d'Hôtel de mondit Seigneur de Savoye, & après souper ledit Jean Raymond l'enmena coucher en son Logis, & le lendemain au matin ledit Normandie alla à l'Eglise qui étoit devant son Logis à la Messe, & illec vint à lui ledit Jean Raymond, & lui dit de par mondit Seigneur le Dauphin, qu'il fit bonne chère, & qu'on le tiendroit bien aise, & que brief seroit dépêché; & après avec un de sa connoissance s'en alla au Châtel, & vit entrer l'épousée en la Chapelle du Châtel, en mantel de velours cramoisi, & cotte juste, comme il pouvoit apercevoir de loin; mais qui la menoit, il ne sçait, & par avant étoit entré en ladite Chapelle mondit Seigneur le Dauphin, vêtu d'une robe longue de velours cramoisi fourrée d'ermes, & après ce s'en retourna ledit Normandie en son dit Logis, & là attendit jusqu'an Vendredy en suivant, qu'il fut dépêché, auquel

jour un Herault de mondit Seigneur le Dauphin, nommé Dauphin, lui aporta deux paires de lettres adressans au Roi, les unes de mondit Seigneur de Savoye, & les autres desdits Gens de son Conseil, & lui dit qu'il s'en pouvoit bien aller, & que c'étoit sa réponse : & pendant ledit temps il ne vit mondit Seigneur de Savoye, Madame de Savoye, ne aussi Monseigneur le Dauphin, ne n'a point parlé à eux, & ses lettres reçues, s'en est venu vers le Roi. Dit aussi qu'il étoit tout commun audit lieu de Chamberry, que l'on devoit envoyer ambassade à Milan, pour traiter le mariage d'entre la petite fille de Savoye & le fils du Comte Francisque, Ainsi signé de la Loere.

Lettre du Duc de Savoye au Roy.

Mon très-redouté Seigneur, je me recommande à votre bonne grace, tant & si très-humblement comme je puis : plus, mon très-redouté Seigneur, plaise vous sçavoir que le dixième jour de ce mois de Mars, j'ai reçu vos gracieuses lettres écrites le dernier jour de Février passé, esquelles se fait mention touchant le mariage de Monseigneur le Dauphin.

à ma belle-fille Charlotte de Savoye, que ja long-temps s'est pourparlé, ne y veuille procéder plus avant à votre déplaisance; sur quoi très-excellent Prince, vous plaise sçavoir que par un jour avant la réception de vosdites lettres, par la volonté de DIEU tout puissant, la solemnisation des épousailles & nôces étoit accomplie, à grand solemnité & honneur des Seigneurs: en outre, très-redouté Seigneur, pour mieux certifier votre très-haute Majesté de la vérité, il est vrai qu'avant la mort de feu bonne mémoire Monsieur le Légat que Dieu absoilve, qui vous avoit paravant écrit & signifié cette matiere, & sus icelle, comme le me dit en la présence de mon Conseil, lui en aviez donné consentement, la chose fut passée & conclüe avec les Ambassadeurs de mondit Seigneur le Dauphin, & depuis par la volonté de Dieu & loyal consentement des Parries, la chose à été honorablement accomplie, dont tout bien, accroissement d'amour, & joye parfaite s'en pourra ensuir. Si vous supplie, très-redouté Seigneur, qu'après avoir bien considéré toutes ces choses, vous plaise non l'avoir à déplaisance, ains en louer Dieu tout Puissant, qui a dirigé & mis

cette matière à perfection, & vous en réjouir pour le très-grand bien qui certainement s'en pourra ensuir, prêt toujours d'obéir à vos commandemens & plaisirs de tout mon loyal pouvoir, comme sçait le benoist fils de Dieu, mon très-redouté Seigneur, qui vous ait en sa sainte garde, & vous doint très-bonne vie & longue. Ecrit à Chamberry, le douzième jour de Mars 1450.

Le tout, votre très-humble
Loys Duc de Savoye, &c.



*Louis étoit occupé à détourner l'orage qui
se formoit contre lui.*

La méfintelligence qui fut entre Charles VII. & son fils, & qui dura quinze ans, c'est-à-dire, depuis 1446. jusqu'en 1461. que Charles VII. mourut, étant l'événement le plus considérable du regne du père & de la vie du fils, j'ai cru devoir entrer à ce sujet dans plus de détails que ne l'ont fait les Historiens qui m'ont précédé; c'est pourquoi je rapporterai d'abord les pièces les plus importantes qui ont rapport à ce qui se passa en Dauphiné; je donnerai ensuite celles qui sont relatives au séjour du Dauphin en Bourgogne. Ces particularités servent plus que toute autre chose à faire connoître le caractère des Princes.

Les premières tentatives que Charles VII. avoit faites pour faire ramener le Dauphin, n'ayant pas eu le succès qu'il en espéroit, il prit le parti de s'avancer vers le Dauphiné, & commença par mettre cette Province sous sa main, en donnant de nouvelles Provisions à

Louis de Laval qui en étoit déjà
Gouverneur pour le Dauphin.

CHARLES par la grace de Dieu,
Roi de France, à tous ceux qui ces
présentes verront, SALUT. Comme no-
tre très-cher & très-amé fils le Dauphin
de Viennois, se soit de sa seule volon-
té éloigné de nous, & par longue es-
pace de temps tenu en ce Pays de
Dauphiné, lequel japieça lui avions
baillé pour aider à l'entretienement de
son état & dépense, & pour lui don-
ner commencement & introduction de
gouvernement de Seigneurie, non pas
en espérance qu'il s'éloignât & se tint
hors de notre Royaume, ainsi qu'il a
ja fait par l'espace de dix ans & plus,
nonobstant que par plusieurs fois lui
ayons fait remontrer qu'il vînt par de-
vers nous, & encore puis un an en ça,
sur aucunes Requêtes qu'il nous a faites,
lui ayons fait très-douces & très-raison-
nables réponses, desirant le atraire à
nous, comme bon & naturel pere doit
faire son fils; après lesquelles réponses,
& jaoit ce que par icelles il devoit
plus que devant prendre courage de
venir devers nous, & soi employer en
notre service & ez affaires de la chose

publique, ainsi qu'il doit & est tenu de faire, & néanmoins sans notre congé & licence, & sans quelque chose nous en faire sçavoir, aussi sans le sçû de la plûpart de ses Serviteurs, ni de ceux dudit pays; il s'en est soudainement parti & absenté, & a délaissé ledit pays & seldits Serviteurs, sans ordre ni conduite, & durant ce qu'il a été audit pays, a fait plusieurs choses en diminution de la Seigneurie & des droits & prérogatives d'icelui, & encore depuis sondit partement, & avant qu'il fût là où il est à présent, a voulu faire aucunes aliénations, & mandé à celui qui garde les Sceaux, qu'il en scellât les Lettres; jaoit ce qu'il n'en puisse ne doive quelque chose aliéner, & pour ce que ne voudrions ce fait dudit pays & des droits qui apartiennent à la Seigneurie d'icelui, vint à diminution entre les mains de notredit fils ne autrement, & qui y avons bon & grand intérêt, considéré qu'il a été acquis par nos Prédécesseurs Rois de France; considérant aussi que par l'amortement de ceux qui ainsi conduisent & conseillent notredit fils, & qui si légèrement lui ont fait abandonner ledit pays, & aventurer sa personne à périlleuses & dan-

géreuses voyes, se pourroient faire des choses qui tourneroient à la diminution de la Seigneurie, & des droits, autorités & prérogatives dudit pays, ainsi que par ci-devant aucunes ont été faites, & avec ce, à la foule & opression des Vassaux, Sujets & Habitans d'icelui & de ceux de notre Royaume, dont ledit Dauphin est joignant & contigu; semblablement pourroit tourner au scandale de la chose publique, & à notre grand déplaisance. Sçavoir faisons que Nous, desirant obvier aux choses dessusdites, & y donner la provision telle qu'il appartient au bien de nous & de la chose publique, tant de notredit Royaume, que dudit pays du Dauphiné, avons par l'avis & opinion de plusieurs grands Seigneurs de notre Sang & Lignage, & autres Gens de notre Conseil, délibéré, conclu & ordonné de faire ledit pays de Dauphiné, régir & gouverner sous notre main, jusqu'à ce que sçachons plus à plein de la volonté que notredit fils a de soi réduire envers nous, & que par nous autrement en soit ordonné : en témoin de ce, Nous avons fait mettre notre Scel à ces présentes. Donné à Saint Priest au Dauphiné, le huitième jour d'Avril, l'an de grace mil

quatre cens cinquante-six, avant Paques, de notre Règne le trente-cinquième. Par le Roi en son Conseil, auquel le Roi de Sicile, les Duc de Calabre & de Bourbon, les Comtes du Maine & de la Marche, vous les Evêques de Cōutance, d'Angers, le Comte de Dunois, le Maréchal de Loheac, l'Amiral, les Sires de la Forest & de Beauvais, M^e. Etienne le Fevre, Odet d'Aidie, Bailli de Cotentin, M^e. Pierre d'Oriole & François Halé, & autres, étoient. De la Loere,

*Provisions du Gouvernement de Dauphiné,
accordées à Louis de Laval.*

CHARLES par la Grace de Dieu, Roi de France, faisant gouverner sous notre main le Pays de Dauphiné, à tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Salut. Comme par nos autres Lettres Patentes données du jourd'hui, & pour certaines causes & considérations plus à plein contenues en icelles, Nous ayons par le Conseil, avis & délibération de plusieurs des Seigneurs de notre Sang & Lignage, &

& Gens de notre Conseil, ordonné que le pays de Dauphiné que avions baillé à notre très-cher & très-amé fils le Dauphin de Viennois, pour le soutènement de son état & dépense, sera gouverné sous notre main, jusqu'à ce que sçachions plus à plein de la volonté & intention de notredit fils, que a de soi réduire envers nous, & que par nous en soit autrement ordonné; & par ce notre amé & féal cousin Louis de Laval, Seigneur de Châtillon, qui de pieça a tenu & exercé l'Office de Gouverneur dudit pays, paravant que eussions ordonné icelui pays être gouverné sous notredite main, ne puisse bonnement exercer ledit Office, sans avoir de nous pouvoir & commission, Nous, par l'avis & délibération que dessus, avons voulu & ordonné, voulons & ordonnons que ledit Seigneur de Châtillon exerce ledit Office de Gouverneur dudit pays de Dauphiné, sous notredite main, jusqu'à ce que sçachions plus à plein de la volonté & intention que notredit fils a de soi réduire envers nous, & que par nous en soit autrement ordonné; & à ce l'avons commis & député, commettons & députons par ces présentes. Si donnons en mandement par ces présentes

res, à tous les Sujets d'icelui pays du Dauphiné & autres qu'il apartiendra, que audit Seigneur de Châtillon, duquel avons pris & reçu le serment en tel cas requis, & à ses Lettres & Mandemens, commis & députés, ils obéissent & entendent diligemment ès choses touchant & regardant ledit Office, & voulons que des gages appartenans audit Office, il soit payé par ceux qu'il apartiendra, ainsi qu'il étoit paravant notre dite mainmise; en témoin de ce nous avons fait mettre notre Scel à ces présentes. Donné à Saint Priest en Dauphiné, le huitième jour d'Avril, l'an de grace mil quatre cens cinquante six, avant Pâques, & de notre regne le trente-cinquième. Par le Roi en son Conseil, auquel le Roi de Sicile, les Ducs de Calabre & de Bourbon, les Comtes du Maine & de la Marche, les Evêques de Coutance, d'Angers, le Comte de Dunois, le Maréchal de Loheac, l'Amiral, les Sires de la Forest & de Beauvais, M^c. Etienne le Fevre, Odet Daidie Bailli de Costantin, M^c. Pierre Doriolle, François Halé & autres. De la Loere.

Louis alarmé, envoya aussitôt Courcillon

Son Grand Fauconnier, pour faire des remontrances au Roi.

**Lettre du Dauphin au Roi, présentée
par Courcillon.**

Mon très-redouté Seigneur, je me recommande à votre bonne grace, tant & si très-humblement comme je puis, & vous plaise sçavoir, mon très-redouté Seigneur, que j'envoie présentement pardevers vous Messire Guillaume de Courcillon, pour vous dire aucunes choses. Si vous supplie, mon très-redouté Seigneur, qu'il vous plaise l'ouïr & croire ce qu'il vous dira de par moi, & m'avoir & tenir toujours en votre bonne grace, qui est la chose en ce monde que plus je desire; ensemble me mander & commander vos bons plaisirs, pour iceux faire & accomplir à mon pouvoir; au plaisir de Notre Seigneur, qui par sa grace, mon très-redouté Seigneur, vous doint très-bonne vie & longue. Ecrit à Romans le dix-septième jour d'Avril mil quatre cens cinquante six, après Pâques.

Votre très-humble & très-obéissant
fils, LOUIS. *Et plus bas,*

J. Bourré,

E ij

S'ensuit la créance dudit Messire
Guillaume de Courcillon.

Sire, Monseigneur se recommande très-humblement à votre bonne grace, & vous supplie très-humblement qu'il vous plaise lui pardonner de ce qu'il n'a plutôt envoyé devers vous. Sire, il m'a ci-envoyé pour vous prier & supplier très-humblement, qu'il vous plaise en l'honneur de Dieu & de Notre-Dame, lui pardonner toute déplaisance que vous pouviez avoir eue à l'encontre de lui.

Sire, comme vous sçavez, cette chose-ci a eu bien longue durée, & ne peut être qu'il n'y ait eu des rapports sans nombre, & de bien étranges, & par lesquels pouvez avoir eu de grands suspicions, & lui de grandes craintes. Il vous supplie très-humblement qu'il vous plaise de votre grace, vous contenter & assurer de lui; car il y veut mettre son cœur & son ame; & Sire, pour non vous ennuyer, & aussi qu'il n'appartient point de vous présenter chose, tant que on sente si elle vous sera agréable, s'il vous plaît, vous commettrez quelque homme féable à qui je puisse

clairement parler de cette matière, & puis sur ce vous pourrez aviser à votre bon plaisir.

S'enfuit les offres faites par Monseigneur le Dauphin.

Se c'est le plaisir du Roi, Monseigneur sera content de faire ce qui s'enfuit.

Premierement, fera tels sermens & sûretés qu'il plaira au Roi, de le servir envers tous & contre tous, sans nul excepter, & de ne tenir parti que le sien.

Item, fera content de renoncer à toutes alliances, se aucunes en avoit faites, & promettra que jamais n'en fera nulles, & pareillement qu'il ne passera la rivière du Rhône, ne entrera au Royaume, sans le sçû, congé & licence du Roi.

Et aussi, qu'il plaise au Roi, attendu les soupçons & rapports faits en cette matière, dont mondit Seigneur a de grands craintes qui touchent sa personne & de ses Serviteurs, il soit & demeure à son bon plaisir & franc arbitre, sans être contraint de cette matière, sinon à sa volonté, & que de ce il plaise au Roi l'en assurer bien.

Quand ledit Messire Guillaume de Courcillon fut arrivé devers le Roi, il lui présenta les lettres dessusdites de mondit Seigneur, & lui fit la recommandation le plus humblement qu'il put, à quoi le Roi ne répondit rien, ne ne lui demanda des nouvelles de mondit Seigneur.

Puis après le Roi bailla lesdites lettres au Chancelier, & les fit lire tout haut, & puis fit dire audit Messire Guillaume sa créance desdits écrits; puis après s'en alla à son Logis: & à quatre jours de là, le Roi le manda pour lui faire faire réponse, & la lui fit le Chancelier en la présence du Roi, ainsi qu'il s'ensuit.

Messire Guillaume, le Roi a vû les lettres de Monseigneur, & ouï la créance que lui avez dite, de quoi il a été bien content, & y avoit en ladicte créance de belles paroles qui lui ont bien plû. Au regard de certains articles que avez montrés à son Conseil, le Roi n'y entend rien, & au surplus la chose a trop duré, & en veut le Roi voir la fin, & en effet est délibéré de n'en souffrir plus.

Ledit Chancelier lui dit après : Messire Guillaume, prenez congé du Roi, vous êtes expédié. Lors ledit Messire Guillaume se mit à genoux devant le Roi, & lui demanda : Sire, vous plaît-il rien mander à Monseigneur, lequel lui dit que non.

Après ledit Messire Guillaume dit audit Chancelier & autres du Conseil, qui étoient à ladite réponse, ce qui s'ensuit.

Messeigneurs, je ne suis point clerc, & suis de gros entendement, je vous prie baillez-moi cette réponse par écrit. Ledit Chancelier lui dit que ce n'étoit pas la coutume, & en effet il n'en put avoir autre chose.

Le Dauphin renvoya Courcillon avec Simon le Couvreur, Prieur des Célestins d'Avignon. . . . Ce Prince fit repartir le Prieur avec Gabriel de Bernes, Seigneur de Targes. Leurs instructions étoient à peu près les mêmes que celles des députations précédentes.

Comme les instructions des différentes députations que le Dauphin envoya au Roi, se raportoient toutes à celles

de Courcillon, qu'on vient de voir, & qu'elles tendoient plus à tromper le Roi qu'à le satisfaire; je ne les répéterai point, & je me contenterai de rapporter les réponses que le Roi y fit faire.

R E P O N S E

Rédigée dans le Conseil du Roi, pour être faite à Messire Guillaume de Courcillon, Chevalier, & au Prieur des Célestins d'Avignon, envoyés devers ledit Seigneur Roi de la part de Monseigneur le Dauphin, le huitième Juin mil quatre cens cinquante-six.

Leur sera dit que le Roi a reçu les lettres closes que mondit Seigneur lui a écrit, & ouï la créance que lesdits de Courcillon & Prieur des Célestins lui ont dit de bouche; aussi a vû les deux instructions signées de mondit Seigneur, qu'ils ont baillées devers le Conseil du Roi.

La première desquelles contient deux points: le premier que mondit Seigneur a été très-joyeux de ce qu'il a plu au Roi avoir agréables les offres & présentations qu'il lui a fait faire par ledit Courcillon, & de la bonne réponse qu'il lui a faite, dont il le remercie tant que plus peut.

Le second qu'il n'est chose possible

en ce monde que mondit Seigneur ne veuille faire pour avoir & demourer en la bonne grace du Roi.

La seconde instruction contient quatre points : le premier que mondit Seigneur offre faire tels sermens & sûretés qu'il plaira au Roi, de le servir envers & contre tous, sans nuls excepter, & de ne tenir parti que le sien.

Le second qu'il est content de renoncer à toutes alliances, si aucunes en avoit faites; & promettre de jamais n'en faire sans le sçu, congé & licence du Roi.

Le tiers qu'il ne passera la rivière du Rhône sans le congé dudit Seigneur.

Le quatrième qu'il plaise au Roi être & demourer content de lui, & lui accorder l'humble requête qu'il lui a faite.

Et pour ce que par lesdites instructions ladite Requête n'est point déclarée, le Roi qui desire procéder pleinement & par claires & entendibles paroles, ainsi qu'en telles matières se doit faire; quand on a vouloir de venir à bonne conclusion, a fait demander par les gens de son Conseil ausdits de Courcillon & Prieur des Célestins, comment mondit Seigneur entendoit ladite Requête; à quoi ils ont répondu que mondit Sei-

gneur entendoit icelle Requête selon le contenu ès instructions que ledit Courcillon apporta à l'autre fois qu'il vint devers le Roi, par lesquelles instructions mondit Seigneur faisoit toutes pareilles offres que les dessusdites, parmi ce toutefois que mondit Seigneur ne fût point tenu ni contraint à venir devers le Roi, sinon quand il lui plaisoit, & que de sa Personne & de ses Serviteurs il fût & demourât à son bon plaisir & franc arbitre, sans être contraint en cette manière, se non à sa volonté, & que de ce il plût au Roi l'en assurer bien.

Après lesquelles choses ainsi récitées, leur sera dit que ce qu'ils ont de présent dit & exposé, & les offres & requêtes qu'ils ont faites, sont toutes pareilles en effet à celles que ledit de Courcillon avoit faites à l'autre fois, auxquelles le Roi fit & fit faire dès-lors très-bonne, douce & raisonnable réponse; car il lui fit faire réponse par Monseigneur son Chancelier, qu'il étoit bien content d'avoir vû les Lettres de mondit Seigneur, & ouï ce que ledit Courcillon lui avoit dit, & qu'au regard desdites offres, réservé en tant que touche lesdites deux conditions, c'étoient bonnes & honnêtes ouvertures, & les avoit

le Roi très - agréables , & que quand le Roi connoïtroit que mondit Seigneur feroit par effet ce que bon & obéissant fils doit envers son pere , en manière qu'il pût & dût prendre , & avoir sûreté & confiance , que dorenavant il le voulsist servir & obéir , comme il est tenu , sans variation & sans jamais retourner aux termes du temps passé , le Roi feroit ce que bon & naturel pere doit à son bon & obéissant fils , par laquelle réponse le Roi montrait bien le bon desir qu'il avoit à ladite matière.

Et encore , en tant que lesdits de Courcillon & Prieur des Célestins disent à présent , qu'il n'est chose possible en ce monde que mondit Seigneur ne voulsist faire pour avoir la bonne grace du Roi , & des autres bonnes offres contenues esdites instructions , le Roi en est bien content & les a bien agréables , & voudroit que mondit Seigneur le fit par effet.

Mais au regard desd. deux conditions , c'est à sçavoir que mondit Seigneur ne soit point tenu de venir devers le Roi , se non à sa volonté , aussi que ses Serviteurs lui demeurent à son plaisir , le Roi est bien émerveillé comment il persiste & s'arrête aux deux dites conditions ,

attendu qu'elles sont répugnantes & contraires aux offres dessusdites , & en persistant en icelles , il ne montre pas qu'il ait du tout quitté le courage de la continuation des termes du temps passé , ne qu'il ait desir de venir en la bonne obéissance du Roi son pere , comme il est tenu de faire.

Et aussi en voulant retenir avec lui les serviteurs qui ainsi le conseillent & conduisent , il semble qu'il veuille toujours continuer & persévérer en iceux termes , dont se pouvoient ensuir plus grands inconvéniens que jamais.

Sera aussi dit que depuis le département dudit Messire Guillaume de Courcillon , mondit Seigneur n'a pas montré qu'il se veuille humilier envers le Roi , comme il est tenu , ne qu'il ait du tout ôté son courage de suivre le mauvais conseil & continuer les étranges termes qu'il a par long temps tenus.

Car à l'autre fois que ledit Courcillon vint devers le Roi , il apporta deux instructions de mondit Seigneur , l'une qui ne contenoit que toutes bonnes & humbles paroles , desquelles le Roi fut très-content & les eut bien agréables , comme dit est ; l'autre qui contenoit lesdites conditions qui n'étoient pas raison-

nables. Et incontinent après le retour dudit Courcillon, mondit Seigneur envoya en plusieurs lieux & devers aucuns Seigneurs de ce Royaume, les instructions qui contenoient les choses humbles & raisonnables, en taisant les autres instructions qui contenoient lesdites conditions déraisonnables, & aussi en taisant la bonne, douce & raisonnable réponse que le Roi lui avoit faite, comme en voulant donner charge au Roi qu'il avoit refusé les choses raisonnables que mondit Seigneur lui offroit.

Et qui plus est, le Roi a vû certaines autres instructions & lettres closes que mondit Seigneur a depuis écrites à plusieurs Seigneurs du Sang & autres du grand Conseil, par lesquelles est faite mention qu'il avoit envoyé devers le Roi pour requerir la sûreté de sa Personne & de ses serviteurs, sur quoi lui avoit été fait bien étrange réponse; laquelle réponse mondit Seigneur leur a envoyée par écrit en toute autre forme & manière qu'elle ne lui a été faite, & a tû & mué en autres termes les bonnes, douces & raisonnables paroles que le Roi dit & fit dire audit de Courcillon, par lesquelles apparoissoit le bon vouloir & affection que le Roi avoit au

bien & bonne conclusion de la matière, dont mondit Seigneur, par raison, devoit être moult content & joyeux.

Et en outre esdites lettres que mondit Seigneur écrivoit à nosdits Seigneurs du Sang, est contenu qu'il les prie qu'ils veuillent, le plutôt que possible leur fera en ce monde, aller ou envoyer devers le Roi, lui supplier d'octroyer les deux points dessusdits.

Et au cas que son plaisir ne seroit de les lui octroyer, qu'il plût au Roi faire remontrer à nosdits Seigneurs du Sang & en son grand Conseil, les déplaisances qu'il a envers Monseigneur le Dauphin, & les causes pourquoi, & qu'il s'excusera tellement, que Dieu, le Roi, lesdits Seigneurs & ceux de son Conseil en devront par raison être contents, & que le Roi, qui est Prince de Justice, ne veuille concevoir une si grande mérencolie contre lui, sans que premièrement ses excusations soient ouïes, qui est chose qui ne se devoit dénier au plus étrange du monde : desquelles choses le Roi a été bien émerveillé, & non sans cause; car par lesdites paroles mondit Seigneur s'efforce de justifier les fautes & les étranges termes qu'il a tenus le temps passé, en voulant donner à en-

tendre que l'indisposition de cette matière tient au Roi, non pas à lui. Et toutefois il n'y a nul, tant des Seigneurs du Sang qu'autres, qui ne connoissent clairement le contraire, & comment le Roi a toujours été enclin à toute bénignité, & a mis grand peine & s'est essayé maintefois par plusieurs douces & amiables voyes, à attirer & induire mondit Seigneur à bonne obéissance, & à s'employer au service de la chose publique, comme il est tenu de faire.

Et a toujours le Roi singulièrement désiré que mondit Seigneur se voulüst reconnoître & gouverner comme bon & naturel fils doit envers son pere, tellement que Dieu, le Roi, lesdits Seigneurs du Sang & tous ceux de ce Royaume en dussent être joyeux & contents; & même a ledit Seigneur montré son bon vouloir par la réponse qu'il fit dernièrement audit Messire Guillaume de Courcillon, laquelle est bien autre, & d'autre substance que celle que mondit Seigneur a envoyée par instruction ausdits Seigneurs, ainsi que dessus est dit.

Et qui plus est, par les lettres & instructions que mondit Seigneur a présentement envoyées au Roi par lesdits de

Courcillon & Prieur des Céléstins, appert très-clairement tout le contraire de ce qu'il a écrit & envoyé ausdits Seigneurs par instruction; car par ce que mondit Seigneur a envoyé au Roi, il le mercie de ce qu'il a eu les offres agréables, & de la bonne réponse qu'il lui a faite; qui bien est à démontrer qu'on ne lui a pas fait réponse étrange, ainsi qu'il a écrit ausdits Seigneurs; lesquelles choses donnent bien grande présomption & apparence que mondit Seigneur n'a pas volonté de soi mettre en son devoir, ainsi qu'il a fait dire, & n'a pas le Roi ne aussi n'ont ceux de son Royaume, cause de le croire, s'il ne le montre autrement par effet.

Et par les termes dessusdits appert bien si le Roi doit être enclin de lui obtempérer en ce qu'il requiert touchant les serviteurs qui ainsi le conseillent, & par l'exhortement & suggestion desquels il s'est ainsi éloigné du Roi son pere, & entretenu es étranges termes qu'il a tenus & qu'il tient.

Et au regard des excusations que mondit Seigneur prétend, sous ombre des craintes qu'il dit avoir: véritablement il doit bien avoir crainte de l'offense qu'il a faite envers Dieu, envers le Roi

son pere & toute la chose publique de ce Royaume, de si longuement avoir persévéré & continué es termes du temps passé ; mais il ne doit pas avoir crainte de venir à la bonne obéissance & miséricorde du Roi, considéré la grand benignité, douceur & clémence qui est en lui, & dont il a toujours usé même envers ses ennemis. Et n'est en ce monde chose qui tant dût assurer mondit Seigneur que de soi trouver en la bonne grace du Roi; car, Dieu merci, il n'a point été vû jusques ici que le Roi ait tenu aucuns mauvais termes à ceux qu'il a reçus en sa bonne grace, & à qui il a pardonné.

Cette réponse ayant été lûe aux Envoyés du Dauphin, le Roi prit la parole & leur dit :

J'ai ouï ce qu'hier vous me dites de par mon fils le Dauphin, & aujourd'hui ai vû ce que m'avez baillé par écrit touchant ladite matière, laquelle chose j'ai fait lire en la présence de ceux de mon Conseil qui sont ici, & ne puis trop m'émerveiller de ce que vous dites que mon fils a pris la réponse que je vous avois faite l'autrefois, si étrangement ; &

qu'il en avoit été courroucé & déplaissant ; car il sembloit bien aux Seigneurs du Sang & aux Gens de mon Conseil, que la réponse étoit si douce, si gracieuse & si raisonnable, qu'il s'en devoit bien éjouir & contenter, & l'avoir pour agréable.

Vous avez touché deux points ès choses que vous m'avez dites, & me semble que c'est toujours le vieil train, & que mon fils veut que j'approuve son absence, & les termes qu'il tient de ne vouloir venir devers moi, qui seroit nourrir l'erreur qui a été long-tems en ce Royaume, que l'on disoit que je ne voulois pas qu'il y vensit, laquelle chose, comme chacun peut assez sçavoir, ne vint onc de moi ; & eusse été bien joyeux que despieça il y eût été, pour s'être employé avec les autres au recouvrement de ce Royaume, & à débouter les Ennemis d'icelui, & avoir sa part en l'honneur & ès biens, comme ils ont eu. J'ai désiré sa venue par devers moi, non pas tant pour moi comme pour lui ; car combien que ce me feroit bien grand joye & plaisir qu'il y fût, & de le voir & parler à lui toutefois principalement je l'ai désiré & desire pour le bien & honneur qui lui

En peut advenir, & quand il y feroit & que j'aurois parlé à lui, & dit & déclaré des choses que je ne lui écrirois ni manderois par autres, je crois qu'il en feroit bien joyeux & content, & n'auroit ja volonté de s'en retourner; & se ainfi étoit qu'il s'en voulsist retourner après que j'aurois parlé à lui, faire le pourroit sûrement, ainfi qu'autrefois je vous ai dit. Et aussi se ainfi est qu'il n'y veuille venir, mais se absenter toujours de ma présence, ainfi que jusques ici il a fait, j'aime mieux qu'il le fasse de soi-même & par son vouloir, & l'avis de ceux qui le conseillent, qu'y bailler mon consentement: & m'ébahis bien d'où lui viennent ces craintes dont vous avez parlé; car il me semble qu'en si long-tems qu'il a été absent d'avec moi, il a eu assez espace pour se devoir assurer & aviser à son cas d'où peut venir ceci. C'est une chose bien merveilleuse qu'il refuse à venir devers celui dont les biens & honneurs lui doivent venir; & d'autre part il se deffuit; éloigne & ne veut voir mes bons & loyaux sujets, qui se sont si honorablement & vaillamment employés ès grands affaires de ce Royaume, & à résister aux entreprises des anciens En-

nemis d'icelui , & des autres qui l'ont voulu gréver , & pour les grands services qu'ils ont faits sont de loyauté bien éprouvés ; desquels , pour les termes qu'il leur tient , & qu'il ne vient point devers moi , il ne peut avoir leur amour , ainsi qu'il auroit , s'il étoit avec moi , & qu'il parlât & fréquentât avec eux , comme il appartient & dont je m'acquiesce. Mes ennemis se fient bien en ma parole & en ma sûreté , & quand je les ai eus en ma volonté , & que même ils étoient abandonnés de ceux de leur parti , si sçait chacun que je ne leur ai pas fait cruauté. Et maintenant mon Fils ne se fie pas en ma sûreté pour venir par devers moi , en quoi il me semble qu'il me fait petit honneur ; car il n'y a si grand Seigneur en Angleterre , combien qu'ils soient mes ennemis , qui ne s'y osât bien fier , & serois bien déplaisant que sous ma sûreté il lui fût fait quelque chose qui lui fût préjudiciable ; & quand j'aurois ce vouloir , pensez-vous que je sois si impuissant & mon Royaume si dépourvû , que je ne l'eusse bien là où il est ? Pensez-vous que je prenne sûreté de mon fils telle que je voudrai sur les choses dont vous m'avez parlé ? Je n'en ai pas eu grand besoin jusques ici , &

encore ne vois-je point qu'il soit nécessité de le faire, Dieu merci, & quant à la provision qu'avez requise pour lui, comme autrefois ai dit, quand il viendroît devers moi pour faire son devoir, voire moins que devoir, & soi employer au bien de la chose publique, ainsi qu'il appartient; je ferois envers lui & lui donneroîs telle & si bonne provision, qu'il devroit être bien content; & se je le faisois ainsi que le requerez, ce seroit nourrir l'éloignement qu'il a eu si longtemps de moi. J'espère qu'ils ne me le conseilleroient pas, & s'ils me le conseilloyent onc, si aimerois-je mieux qu'ils le fissent d'eux-mêmes que d'y donner mon consentement, & est à faire à ceux qui le conseillent & tiennent en ce train, de lui bailler ladite provision, & non pas à moi.

Autre réponse faite de la part du Roi à Gabriel de Bernes & au Prieur des Célestins d'Avignon, Envoyés de Monseigneur le Dauphin, le 20. Août 1456.

Le Roi a ouï ce que vous Gabriel de Bernes & Prieur des Célestins lui avez dit & exposé de par Monseigneur le Dauphin, qui n'est en effet autre chose

se que ce qu'autrefois il lui a fait sçavoir par Messire Guillaume de Courcillon, & depuis par ledit Messire Guillaume, & vous, Prieur des Célestins; à quoi dernièrement vous fut faite réponse en sa présence, & depuis baillée par écrit, telle & si raisonnable que par raison mondit Seigneur s'en devoit bien éjouir & contenter, & comme contient ladite réponse en substance; & outre plus ainsi que vous dit le Roi de sa bouche, le plus grand plaisir que le Roi pourroit avoir, ce seroit que mondit Seigneur le Dauphin soit enclin & disposé de le servir & obéir, & soi employer au bien de la chose publique de ce Royaume, ainsi comme il est tenu de faire, avec ce avoir & être accompagné de gens notables qui le servent & induisent à toutes choses qui soient à son honneur; & encore de présent & derechef il vous fait dire qu'au regard des requêtes que mondit Seigneur lui a autrefois fait faire par Messire Guillaume de Courcillon & vous, c'est à sçavoir qu'il lui plaise lui pardonner les déplaisances du temps passé, le recevoir en sa bonne grace & se servir de lui; aussi au regard des offres, c'est à sçavoir de faire tels sermens & bailler telles sū-

retés & promesses qu'il plaira au Roi, de le servir & obéir envers & contre tous, de foi départir de toutes alliances qu'il auroit faites, & plus n'en faire sans son plaisir, & de ne passer le Rhône sans son congié & licence. Le Roi les a eues & encore a très-agréables, les accepte, & en est très-content; mais au regard des conditions que mondit Seigneur y apposoit, c'est à sçavoir qu'il ne fût point tenu de venir devers le Roi, & aussi que ses serviteurs lui demeurent à son plaisir, & que touchant cette matière mondit Seigneur ne soit contraint, sinon à sa volonté, le Roi n'a pas été & n'est pas conseillé de les lui octroyer, car ce seroit déroger & venir contre les requêtes & offres qu'il a faites; & en lui accordant qu'il ne vinsist devers lui, il approuveroit son absence & les termes qui ont été tenus le temps passé. Aussi sans venir mondit Seigneur ne pourroit faire le service qu'il est tenu faire au Roi & à la chose publique de ce Royaume; & en lui laissant entour lui ceux qui ainsi l'ont conduit & conseillé, ce ne seroit pas pour radresser cette matière, ainsi que le Roi le desire, & qu'il est besoin pour le bien & honneur de mondit Seigneur. Et jaçoit ce qu'autrefois,

& encore puis n'a gueres par deux fois le Roi ait été content de recueillir & recevoir mondit Seigneur en sa bonne grace, en faisant ce que dit est, encore derechef, & à présent le Roi est content de le recueillir en sa bonne grace, le recevoir comme bon & piteux pere doit à son bon & obéissant fils, & lui pardonner & oublier toutes les déplaisances du temps passé, pourvû qu'il vienne envers lui, ainsi que bon & obéissant fils doit faire envers un tel pere, sans réservation des conditions dessus-dites, qui n'ont semblé & ne semblent être bonnes ne raisonnables. Et pour ce qu'autrefois notre Saint Pere a écrit au Roi de cette matière, afin qu'il soit averti de son bon vouloir, & du devoir où il se met, le Roi a bien voulu vous faire faire cette réponse en la présence de mondit Seigneur le Cardinal, lui présent; & aussi vous veut bien faire dire que si mondit Seigneur à cette fois ne se met en son devoir envers le Roi; vû la douceur & bénignité que le Roi lui montre, l'intention du Roi est de faire procéder contre ceux qui ainsi le conduisent & conseillent, selon que la matière le requiert.

Dammartin

Dammartin écrivit au Roi que le Dauphin faisoit armer tous ses sujets.

**Lettre du Comte de Dammartin sur les desseins de Monseigneur le Dauphin :
Au Roi mon Souverain Seigneur.**

MON Souverain Seigneur, je me recommande si très-humblement que faire puis à votre bonne grace. Des nouvelles, Monseigneur est à Valence, & a mandé les Nobles de son pays de l'âge de 18. ans, & toutes autres gens qui pourront porter armes, & a baillé au bâtard d'Armagnac son Maréchal pour ses Conseillers Pierre de Meulhon, Aimard de Clermont & Guillaume bâtard de Poitiers, & a baillé à Jean de Vilaines, à Guillaume Neveu, à Pierre de Meulhon, à Malortie, & à Bournafel, à chacun une charge de cent Lances; le Seigneur de Myron y a été, & a fait ses Ordonnances, & s'est allé habiter & doit brief retourner pour servir, & a danger de ce que Monsieur le Prevôt vous dit dernièrement, puisqu'il s'aide des deux parties; & a fait crier que tout homme retraie ses biens à places fortes, & s'ef-

fraye fort le pays ; mais quelque chose qu'il y ait, les Nobles & tous ceux dudit pays de Dauphiné n'ont fiance qu'en vous, & dient qu'ils sont perdus à cette fois, si vous n'y mettez remède, & dès qu'ils vous verront démarcher, ils parleront haut, & quand vous serez en lieu, ils rendront leur devoir envers vous. Monsieur de Savoye a mandé en Bresse, & il a trouvé sept ou huit vingt hommes d'armes, & quand il a vû le petit nombre, les a contremandés. Monseigneur s'est offert à le servir & venir en Bresse, & y a fort tendu ; mais Monseigneur de Savoye a dissimulé & dissimulé, & selon que l'on dit, peut appercevoir méfiance entr'eux. Les villes de Bresse dient que si vous y venez, que vous êtes Prince qui aimez la justice, & que vous les y traiterez bien, & qu'ils vous bailleront leurs villes, & aussi qu'ils ne les pourroient tenir, & vous rendront Monseigneur le Prince & Madame la Princesse, la Maison de Savoye. Mon Souverain Seigneur, Monseigneur a envoyé devers vous Siennois, & encore y envoie le Marquis, qui a fait de très-mauvais rapports par deçà, ainsi qu'il a été renommé, & a bouté Monseigneur en ses erreurs, & en telles folies, plus.

qu'autres de son état , requérir aussi qu'il demenât le traité de Monseigneur de Savoye , & qu'il feroit bien les besognes. Et semble qu'il lairroit ces choses ès termes où elles sont , en donnant bonnes paroles à Monseigneur , & en entretenant votre venue , & en faire plus de bruit que jamais ; ce seroit bien , & pour les faire rendre ; car c'est la chose qu'ils craignent plus , & cependant vous aurez nouvelles de vos Ambassadeurs de Savoye , & d'autres avertissemens , & aurez avis par quel moyen devez mener cette matière , & ne faites pas petite œuvre en bien la conduisant , & semble qu'est aisé à faire ; car je n'y vois nulle autre revenge en eux : aussi sont tant ébahis qu'ils peuvent des nouvelles d'Italie , le Seigneur Couvran frere du Comte de Roussi , le Seigneur Guillaume devant Alexandrie , les Vénitiens gaignent fort pays sur ladite Comté ; mais je crois que ce bruit lui aidera du commun bruit de votre ambassade. On dit que Monseigneur de Savoye se soumettra du tout envers vous qui seroit bien venu.

Votre très-humble & très-obéissant sujet & serviteur, CHABANNE.

Ce fut sur cette lettre que le Roi donna ordre à Chabannes de marcher en Dauphiné & d'arrêter le Dauphin ; mais ce Prince prit la fuite & se retira d'abord à S. Claude. Jusqu'au moment où il sortit du Dauphiné, il n'avoit point cessé de s'occuper du Gouvernement de cette Province. Un mois avant sa fuite il avoit donné *sur les donations entre vifs un Edit célèbre qui est encore en vigueur.*

Extrait de cet Edit,

Cet Edit donné à Grenoble le 31. Juillet 1456. ordonne que toute donation entre vifs sera de nulle valeur, si elle n'est faite en présence du Juge ou du Châtelain du lieu où le donateur est domicilié, qu'on sera obligé d'y appeller trois des plus proches parens demeurans dans le ressort même ou dans les lieux voisins, & au défaut de parens, trois témoins prud'hommes & non suspects.

Deux choses sont à remarquer dans cet Edit : 1°. que le Dauphin avoit un Conseil particulier autre que le Conseil Delphinal, puisqu'il est porté par le règlement qu'il étoit fait de l'avis de son Conseil. L'autre que quoiqu'il

DE LOUIS XI. 125
n'e fût pas encore Roi, il ne laissoit pas de qualifier le Conseil de Parlement, depuis l'érection qu'il en avoit faite trois ans auparavant au mois de Juin 1453. Il est encore dit, outre les autres clauses qui sont dans le Statut Delphinal, que les donations faites indiscrètement pourront être révoquées, excepté les donations faites ensuite d'émancipation ou pour cause de mariage.

Le Dauphin écrit au Roi.

Lettre du Dauphin au Roi.

M On très-redouté Seigneur, je me recommande à votre bonne grace tant & si très-humblement comme je puis, & vous plaise sçavoir, mon très-redouté Seigneur, que pour ce que, comme vous sçavez, mon bel oncle de Bourgogne a intention de brief aller sur le Turc à la défense de la Foi Catholique, & que ma volonté seroit bien d'y aller, moyennant votre bon plaisir, attendu que notre S. Pere le Pape m'en a requis, & que je suis Gonfalonnier de l'Eglise, & en fis le serment par votre commandement, j'envois par devers mondit bel oncle pour sçavoir son intention sur

fon allée ; afin que je me puisse employer à la défense de la Foi Catholique , le métier fait , & aussi pour lui prier qu'il se veuille employer à trouver le moyen que je puisse demeurer en votre bonne grace , qui est la chose que je désire plus en ce monde : mon très-re-douté Seigneur , je prie à Dieu qu'il vous doint très-bonne vie & longue. Ecrit à S. Glaude le dernier jour d'Août 1456.

Votre très-humble & très-obéissant fils, L O Y S.

Lettre circulaire aux Evêques de France.

N Otre amé & féal , vous sçavez comme de piéça notre S. Pere le Pape nous a fait grand Gonfalonnier de l'Eglise , & pour ce que avons bien désiré & désirons nous employer au service de Dieu & de ladite Eglise , & au bien & défense de la Chrétieneté , nous sommes transportés ès marches de par deçà , pour communiquer sur cette matière avec notre bel oncle le Duc de Bourgogne , qui en ladite matière est bien affectionné , & avons espérance de bien brief conférer avec lui. Si vous

prions que veuillez nous avoir pour re-
commandé en vos bonnes prières, &
faire prier par toutes les Eglises de vo-
tre Diocèse, afin que Dieu nous veuille
aider & conduire notre bonne intention;
& au regard de notre fait, pour lequel
le Sire de Targe & le Prieur des Céles-
tins ont dernièrement été devers Mon-
seigneur, nous nous en sommes soumis
& donné charge ès Seigneurs du Sang,
& briefment vous ferons sçavoir plus à
plein de nos nouvelles. L O U I S.

Lettre Circulaire de Charles VII. en
forme de manifeste contre le Dauphin.

D E P A R L E R O I.

NOtre amé & féal, nous tenons que
sçavez assez comme puis aucun
temps en ça, notre très-cher & très-amé
fils le Dauphin a envoyé par devers nous
à l'une fois Guillaume de Courcillon, &
à l'autre fois ledit de Courcillon & le
Prieur des Célestins d'Avignon ensé-
mble, & dernièrement Gabriel de Bernes
& ledit Prieur des Célestins, à tous les-
quels nous avons fait & fait faire répon-
se très-douce & très-raisonnable, dési-
rant la réduire & attirer par bénignité;

douceur & clémence, & encore à la dernière fois avons fait faire réponse par notre Chancelier en notre présence, & en la présence du Cardinal d'Avignon envoyé par deçà de par notre S. Pere le Pape, aussi de notre Conseil, auquel lors étoit beau neveu de Calabre, & autres des Seigneurs de la Cour, que si notre-dit fils vouloit venir devers nous, comme bon fils doit envers son pere, nous étions content & prêt de le recueillir en notre bonne grace, lui pardonner & oublier toutes les déplaisances du temps passé, & le recevoir comme bon & naturel pere doit son bon & obéissant fils, & en outre ladite réponse leur avons dit de bouche, que l'un des plus grands desirs que ayons en ce monde est que notre-dit fils se gouverne bien, & que si par jeunesse il a par ci-devant été mal averti, dorénavant qu'il est en âge de soi connoître, il mette peine de redresser son fait & se réduire envers nous comme il est tenu de faire, & que s'il faisoit aucun doute, ou qu'il eût aucune crainte ou soupçon, quand il nous en avertiroit, nous lui assûrerions tellement, que raisonnablement il en devroit être content & n'auroit cause de rien craindre; mais néanmoins jusques ci il ne l'a voulu fai-

re; encore a été si très-mal conduit & conseillé, que toujours il a persévéré à dire qu'il ne vouloit venir devers nous, ne se trouver en notre présence, qui est chose bien étrange à considérer de fils à pere; & qui plus est avons sçu que dès sitôt qu'il a oui les rapports desdits Gabriel de Bernes & Prieur des Célestins, & par eux sçu la réponse que lui avons faite, de laquelle raisonnablement il se devoit moult éjouir, incontinent icelui notre fils s'est subitement parti & absenté du pays de Dauphiné où il étoit, & a laissé & abandonné vous & les autres habitans d'icelle sans garde & ordonnance ni conduite, dont avons été bien émerveillés, mêmeement que considérées les choses dessusdites, & la grande douceur & bénignité que lui démontrions; il ne peut avoir quelque cause de ce faire: & pour ce que par l'exhortement ou suggestion de ceux qui ainsi le conduisent ou d'autres qui volontiers entreprendroient sur ledit pays, se pourroient faire des choses qui tourneroient à la grande foule & charge d'icelui, qui après tant de grandes charges & oppressions qu'ils ont supporté le temps passé, n'ont pas métier d'avoir foule; Nous qui toujours avons à mémoire les grands, bons &

loyaux services que ceux dudit pays du Dauphiné ont de toute ancienneté fait à la Couronne de France, & même la bonne & loyale obéissance qu'ils nous ont gardée sans vaciller du temps des guerres & divisions qui ont encouru en ce Royaume, que aussi serions très-déplaisant de les laisser ainsi abandonnés, & voir sur eux venir quelque oppression ou chose grévable, considérant que le fait dudit pays nous touche, & les successeurs de nous & des nôtres en la Couronne de France, avons envoyé en notre ville de Lyon nos chers & féaux cousins le Sire de Loheac Maréchal de France, & le sire de Bueil, Comte de Sancerre notre Amiral, pour obvier aux inconveniens qui pourroient avenir, aux entreprises qu'on voudroit ou pourroit faire ou prendre audit pays, & avec ce avons intention de brief nous tirer es marches de par de-là, pour donner à tout si bon ordre & provision que ce soit à votre bien, soulagement & consolation, & de tous les autres habitans dudit pays, & en manière que aucun inconvenient n'y adviendra, lesquelles choses écrivons présentement aux habitans des bonnes villes dudit pays pour les avertir de notre intention : aussi en avons-nous bien

voulu écrire à vous & autres Prélats & Seigneurs dudit pays de par de-là, confians de vos bonnes loyautés & prou d'hommes, & que de votre part ayez toujours desiré la sûreté, bien & utilité dudit pays, afin que es affaires qui surviendront en icelui, ayez recours à nous, & vous adressez à nosdits Cousins, lesquels, comme dit est, avons envoyés par de-là pour y donner par eux & vous ensemble la provision telle qu'il appartiendra; si le faites ainsi, & tellement vous y gouverniez que par votre bonne prudence en deviez être pour recommandé envers nous. Donné au Chafelard le 11 jour de Septembre.

Signé CHARLES.



Lettre du Duc de Bourgogne au Roi , écrite le 19. Septembre , & reçue à Lyon le 18. Octobre , par laquelle on voit que le Duc n'étoit pas encore instruit de la sortie du Dauphin , tant la communication étoit lente & difficile , entre les Princes mêmes , avant l'usage des Postes.

M On très-redouté Seigneur , tant & si très - humblement comme je puis , je me recommande à votre bonne grace , & vous plaise sçavoir , mon très - redouté Seigneur , que j'ai reçu vos lettres , données à Nades , le 24. jour de Juillet dernièrement passé , lesquelles vous a plû m'envoyer par le Chevaucheur de votre Ecurie , porteur de cette , faisant mention comment environ le mois de Mai dernier passé , mon très-redouté Seigneur , le Dauphin vous écrivit & envoya ses lettres par Messire Guillaume de Courcillon , Chevalier ; ensemble certaines instructions , contenant aucunes Requêtes & offres qu'il vous faisoit , desquelles fûtes très-joyeux , & les acceptâtes bien volentiers , espérant qu'il se

voulüst réduire envers vous, comme il étoit tenu, selon que lesdites offres le démontroient, & lesquelles étoient bonnes & raisonnables, si elles eussent été faites franchement & sans réserve, & sans aucunes conditions déclarées en vosdites lettres, desquelles réservations & conditions n'avez pas été content, ne aussi de ce que mondit Seigneur a écrit à aucuns Seigneurs & Princes de votre Sang, & autres de vos Conseillers, que lui aviez fait faire bien étrange réponse, & icelle leur envoye en toute autre forme qu'elle ne lui avoit été faite, ainsi que toutes ces choses sont plus à plein contenues en vosdites lettres : sur le contenu desquelles, mon très-reverendé Seigneur, plaie vous sçavoir que j'ai été & suis très-déplaisant de ce que cette matière, laquelle en ce diffère & demoure longuement, n'a été & n'est apaisée, au bon plaisir de vous & au bien de la chose publique de votre Royaume; & est vrai que mondit Seigneur, depuis la date & réception de vosdites lettres, m'a envoyé des ambalètes par Odet Daidie son Serviteur, auquel j'ai parlé & devisé de cette matière bien au long pour en sentir, & entens par ce que m'a dit icelui Odet,

Daidie, que mondit Seigneur est desirant de tout son cœur retourner & demourer en votre bonne grace; dont j'ai été & suis très-joyeux, & ven son bon vouloir, & aussi que par vosdites lettres & par la réponse que aviez faite à mondit Seigneur le Dauphin, vous me en d'affection paternelle, vouliez mettre en oubli le temps passé, je vous supplie très-humblement, que en ensuiuant icelle votre affection & bonté paternelle, & sans avoir regard à ce que, comme l'on vous a raporté, mondit Seigneur peut avoir écrit à aucuns Princes de votre Sang, ainsi que le contiennent vosdites lettres, vous contenter de lui, en recevant l'obéissance qu'il veut, & que comme fils, il est tenu de faire à vous son Seigneur & pere: car ce sera à Dieu être plaissant, & à tout votre Royaume chose très-profitable. Mon très-redouté Seigneur, j'ai retenu & fait demourer longuement par deçà ledit Chevaucheur, pour l'occupation que j'ai eue en ma présente armée jusqu'à présent, ainsi que par lui le pourrez sçavoir, s'il vous plaît: vous suppliant très-humblement non avoir à déplaisir sa longue demeure; & qu'il vous plaise moi mander & comman-

der vos bons plaisirs & commandemens, pour y obéir & y faire & accomplir de mon petit pouvoir de très-bon cœur & volontiers, comme raison est & tenu y suis, priant le Saint Esprit, mon très-redouté Seigneur, qu'il vous ait en sa digne garde, & doint très-bonne vie & longue, avec accomplissement de tous vos haults & nobles desirs. Ecrit en mon Oost à Wilp, le 29^e. jour de Septembre 1456.

Votre très-humble & très-obéissant,
 PHILIPPE, Duc de Bourgogne
 & de Brabant, &c.

A mon très-redouté Seigneur, Monseigneur le Roi

*Lettre du Duc Philippe de Bourgogne, à
 Charles VII. sur la retraite
 du Dauphin.*

MOn très-redouté Seigneur, tant & si très-humblement, comme je puis, je me recommande à votre bonne grace, & vous plaise sçavoir, mon très-redouté Seigneur, que depuis la date de mes autres lettres, que je vous écri-

vis par Perinet, Chevaucheur de votre Ecurie, porteur de cette, j'ai eu nouvelles que mon très-redouté Seigneur, Monsieur le Dauphin de Viennois étoit allé en pèlerinage à Monsieur Saint Claude, & de-là s'étoit allé ébattre devers mon cousin le Prince d'Orange, en son Hôtel de Vers, lesquelles nouvelles je dis tantôt audit Perinet, pour les vous rapporter, & pour cette cause ai délayé de expédier icelui votre Chevaucheur, en attendant j'avois nouvelles plus avant de cette matière; & depuis ai eu nouvelles que mondit Sieur le Dauphin, lui étant audit lieu de Vers, a mandé venir devers lui le Sieur de Blammont mon Maréchal de Bourgogne, auquel il a requis le vouloir accompagner jusques devers moi, ce que mondit Maréchal ne lui a osé refuser, & comme m'a écrit & fait sçavoir icelui mon Maréchal, il s'en y vient; de laquelle chose, mon très-redouté Seigneur, je ne me donnois point garde, & en ai été bien émerveillé, & vous en avertis, comme raison est; & s'il est ainsi, vous sçaurez, mon très-redouté Seigneur, que pour honneur de vous, de lui & de votre noble Maison, raison veut & enseigne que je lui fasse tout

honneur, révérence & plaisir, que pour vous bonnement, ainsi qu'il appartient & comme faire le dois, & oyrai volontiers ce qu'il lui plaira moi dire & déclarer, & après le vous signifierai, car Dieu sçait que de tout mon cœur je serois desirant qu'il fût toujours en votre bonne grace, & se acquittât envers vous, comme bon fils doit faire envers son Seigneur & pere, en quoi de tout mon loyal pouvoir je me voudrois employer se l'opportunité s'y adonnoit, moyennant votre bon vouloir & plaisir. Mon très-redouté Seigneur, plaise vous toujours moi mander & commander vos bons plaisirs & commandemens, lesquels je suis & serai tout prêt d'accomplir de tout mon loyal pouvoir, comme raison est, à l'aide du benoist Fils de Dieu, auquel je prie qu'il vous doint bonne vie & longue, & accomplissement de vos très-haults & nobles desirs. Eerit à Utrech le vingt-cinquième jour de Septembre.

Votre très-humble & très-obéissant,
 PILIPPE Duc de Bourgogne & de Brabant.

Reçue à Lyon le 18. Octobre 1456.

Lettre du Duc de Bourgogne au Roi.

MOn très-redouté Seigneur, tant & si très-humblement que je puis, je me recommande à votre bonne grace, & vous plaife sçavoir, mon très-redouté Seigneur, qu'en ensuivant ce que n'a gueres vous ai écrit par Perinet, Chevaucheur de votre Ecurie, j'envoie présentement par devers vous mon amé & féal cousin Messire Jean de Croy, Sieur de Chimay, mon Grand Bailli de Haynault, & Messire Simon de Lalain, Sieur de Montigny, mes Chambellans; Maître Jean de Clugny Maître des Requêtes de mon Hôtel & Toison d'Or, mon Roi d'Armes, tous mes Conseillers, auxquels trois j'ai chargé & ordonné de vous dire & exposer, & suplier aucunes choses de ma part. Si vous supplie, mon très-redouté Seigneur, tant & si très-humblement, comme je puis, que les dessusdits mes Conseillers il vous plaife de votre grace benignement ouïr, & à ce que cette fois ils vous exposeront & suplieront, ajouter pleine foi & créance: vous supliant en outre, mon

DE LOUIS XI. 139
très-redouté Seigneur, qu'il vous plaise
de votre grace faire expédier iceux
mes Conseillers & Ambassadeurs, le
plus brief qu'il vous viendra à plaisir,
& par eux & tous autres moi mander
& commander vos bons plaisirs & com-
mandemens, lesquels je suis & serai
toujours prêt d'accomplir, &c. De
Bruxelles le 23^e. jour d'Octobre 1456.

Votre très-humble & très-obéis-
sant, PHILIPPE Duc de Bour-
gogne & de Brabant.

Il y a encore une lettre de même ten-
neur que celle-ci, du 5. Fevrier 1456.
qui fut reçue & réponduë le 7. Mars.
C'étoient les mêmes Ambassadeurs & le
même Hérault.

*Lettre de Monseigneur le Dauphin
au Roi.*

MOn très-redouté Seigneur, je me
recommande à votre bonne grace,
tant & si très-humblement que je puis,
& vous plaise sçavoir, mon très-redouté
Seigneur, qu'en ensuivant les lettres que
vous écrivis de Saint Claude, suis venu

par devers mon bel oncle de Bourgo-
gne, qui, comme vous ai déjà écrit, pour
l'honneur de vous, m'a fait & fait cha-
cun jour très-bonne chère, dont de-
rechef je vous remercie tant que je puis,
auquel mon bel oncle j'ai dit & déclaré
mon fait bien au long, lequel pour cette
cause envoie présentement ses Am-
bassadeurs par devers vous. Comme na-
gueres par la réponse qu'ai faite à vos
lettres qu'il vous a plu m'écrire par vo-
tre message, faisant mention de la ré-
ception d'icelles que vous avois écrites
dudit Saint Claude, vous ai écrit & fait
sçavoir par votredit message : après le
partement ai eu nouvelles de mon pays
de Dauphiné, que le Maréchal Lohéac
& l'Amiral étoient venus à Lyon pour
requerir de par vous être assurés que
de notredit pays ne des gens d'icelui,
vous, votre Royaume, ne vos Sujets,
n'ayez aucun dommage ; de laquelle
chose, mon très-redouté Seigneur, ai
été bien émerveillé, & suis, comment
l'on peut penser, que d'icelui mon pays
vous vint aucun ennemi ou dommage,
ne que je voulusse faire chose qui ne fût
bien faite ; car je n'eus onc vouloir ne
pensée de l'avoir : vous suppliant très-
humblement, mon très-redouté Sei-

gneur , de ainſi le tenir & croire , & par tout être & demeurer content de moi & de mondit pays. Je l'ai dit à mon beſoncle , qui ſemblablement en a été bien émerveillé , & a donné charge à ſesdits Ambaſſadeurs de vous en parler , & que ſi votre plaifir étoit en avoir ſûreté, de la vous faire : ainſi que de ce , & autres choſes par eux , quand vous plaira , ſerez plus à plein informé. Mon très-redouté Seigneur , je vous ſuplie qu'il vous plaiſe m'avoir & tenir toujours en votre bonne grace , & me mander & commander vos bons plaifirs , pour iceux faire & accomplir à mon pouvoir , au plaifir de notre Seigneur , qui par ſa grace vous donne très-bonne vie & longue. A Bruxelles le 26. Octobre.

Votre très-humble & très-obéiſſant fils , Loys,



Lettre du Roi Charles VII. à Antoine de Chabanes, Comte de Dammartin, après que Monseigneur le Dauphin se fut retiré de son pays de Dauphiné vers le Duc de Bourgogne.

NOtre amé & féal, Nous avons présentement été avertis que le Bâtard d'Armagnac & Garguesalle doivent en brief venir en ce pays de Dauphiné, auquel avons disposé de donner provision, pour le mettre & entretenir en bonne sûreté, ainsi qu'autrefois avoit été conclu & délibéré, vous étant par deçà ; & par espécial avons ordonné pour pourvoir bien & honorablement à l'état & entretenement de notre très-chère & très-amée fille la Dauphine, laquelle toujours aurons en espéciale recommandation, comme notre propre fille. Et pour ce que, comme vous sçavez, ledit Bâtard d'Armagnac & Garguesalle sont des principaux qui ont séduit & conseillé notre fils le Dauphin à s'en être allé hors dudit pays, & à tenir les termes qu'il tient, & qui plus empêchent sa réduction & le redressement de cette matière ; parlez de

par nous à beau cousin de Savoye, & faites envers lui tellement qu'il envoie incontinent & en toute diligence au Pont de Seissel & autres passages de ses pays, jusques vers les marches de Bourgogne, pour sçavoir des nouvelles de leur venue, & y mettre si bonnes gardes, que s'ils y passent, l'on les prenne & amene par devers nous. Laquelle chose, si faire se peut, povés penser que ce seroit grand bien & abrégement des matières touchant la réduction de notre dit fils. Nous en écrivons semblablement au Maréchal de Savoye, afin qu'il y fasse diligence de sa part, & n'en avons point écrit audit beau cousin, pour ce que croyons que de brief il sera par deçà. Si faites en cette matière toute la meilleure diligence que pourrez, & en nos affaires vous employez, comme bien y avons la confiance. Donné à Vienne le 2. de Novembre; ainsi signé, CHARLES. *Et plus bas*, Le Comte. *Et au des desdites lettres étoit écrit*: A notre amé & féal Conseiller & Chambellan le Comte de Dammartin, Grand Panetier de France,

Ce que les Ambassadeurs de Monsieur le Duc de Bourgogne, Messire Jehan de Croy Seigneur de Chimay, Grand Bailly de Haynault, Simon de Lalain, Seigneur de Montigny, Chevaliers, ses Chambellans, Me. Jehan de Clugny, Maître des Requêtes de son Hôtel & Toison d'Or, Roi d'Armes, ses Conseillers, dirent au Roi à Saint Saphorien d'Auxon, le Samedi 27. de Novembre 1456. & baillèrent ensuite par écrit le 5. Décembre, Jehan de Clugny portant la parole,

PRemièrement, est vrai qu'au mois de Septembre dernier passé, mondit Sieur le Duc étant au pays d'Utrecht, eut nouvelles que Monsieur étoit allé en pèlerinage à Saint Claude, & de là s'étoit allé ébatre devers Monsieur le Prince d'Orange, en son Hôtel à Vers, au Comté de Bourgogne, lesquelles nouvelles sçûes, mondit Sieur le Duc manda Perinet, Chevaucheur de l'Ecurie du Roi, venu devers lui, auquel il déclara & dit lesdites nouvelles, lequel lui avoit apporté lettres de par le Roi, & étoit déjà expédié, & lui requit afin
que

que mondit Seigneur le Duc le pût avertir au vrai de cette matière, qu'il veut encore attendre, pour voir s'il auroit aucunes autres nouvelles, & eut mondit Sieur le Duc, nouvelles que mondit Sieur avoit mandé à Vers le Maréchal de Bourgogne, auquel il avoit requis à sa grande instance, & si pitéablement que faire se peut, qu'il le vînt accompagner jusques vers mondit Sieur le Duc, ce que ledit Maréchal ne lui osa refuser; lesquelles nouvelles lui fit sçavoir mondit Sieur le Maréchal de Bourgogne, en lui écrivant que mondit Sieur s'en alloit tirer à lui, dont mondit Sieur le Duc s'en donna merveille, car il n'en doutoit rien, & ne s'en donnoit garde, comme ces choses il écrivit au Roi par ledit Perinet.

D'autre part mondit Sieur le Duc étant encore en son pays de Hollande, en sa Ville de Dourdant, reçut deux lettres que le Roi lui écrivoit, l'une par Georges Bocuhet, donné au Châtelar le douze, & l'autre par un Messagier le vingt-huitième jour dudit mois, par lesquelles le Roi lui signifioit les offres & les réponses faites à mondit Sieur, sur les Requêtes faites de par lui, par Messire Guillaume de Courcillon & le

Prieur des Célestins d'Avignon premièrement, & puis après par Gabriel de Berne & ledit Prieur, afin que mondit Sieur le Duc fût averti comment en toute douceur le Roi s'étoit toujours conduit afin de le réduire & attirer à lui, & aussi afin que mondit Sieur le Duc ne lui donnât retrait, suport, faveur ou aide, comment mondit Sieur tient ces choses être en la noble mémoire du Roy & de Messieurs de son Grand Conseil: lesquelles lettres reçues par mondit Sieur le Duc, jaçoit qu'il eût volonté d'aller devers mondit Sieur qui déjà étoit en la Ville de Bruxelles, pour sçavoir la cause de sa venue, néanmoins obstant les grands affaires qu'il avoit lors en ses pays de Hollande, il n'avoit pû venir à lui, mais différé sa venue jusqu'au quinzième jour d'Octobre dernièrement passé, qu'il arriva en la Ville de Bruxelles en Brabant, où il trouva mondit Sieur, auquel il a fait tout l'honneur, la révérence & la meilleure chière de réception qu'il a pû, & se mieux il eût pû & sçû faire, il l'eût fait & feroit très-volontiers, comme raison le veut, & tenu y est pour l'honneur du Roi & de sa très-noble maison, au moyen de laquelle mondit

Sieur le Duc répute & tient avoir les biens & Seigneuries qu'il a ; comme aussi pour l'honneur de mondit Sieur, & après sa venue audit Bruxelles, il expédia ledit Georges & l'autre Messagier, qui de par le Roi lui avoient apporté lettres, ainsi que l'on peut voir par les réponses d'icelles lettres.

Et si mondit Sieur a été reçu, ainsi que dit est, en la maison de mondit Sieur le Duc, le Roi, à toute révérence parlant, n'en doit en rien être malcontent ; 1°. Car mondit Sieur est aîné fils de France, auquel mondit Sieur le Duc, à ce moyen, tant pour l'honneur du Roi que de sadite très-noble maison, dont il est issu, lui doit & est tenu lui faire révérence & honneur, 2°. Car il est venu devers lui de si lointain pays, comme du Dauphiné, petitement accompagné, ainsi que Prince désolé en grand frayeur, ez pays de Bourgogne, & de là par dangereux trois passages ez pays de mondit Sieur le Duc, à sçavoir à Luxembourg, à Namur en Brabant, arrivé à Bruxelles à grandes journées, comme Prince perdu, piteux, ébahi & dépourvu, & en tel regret & douleur de cœur, que chacun peut concevoir, & cuide mondit Sieur

le Duc, que s'il ne l'eût reçu, vû l'état, la disposition & le travail de sa personne où il étoit pour lors, & les grandes lamentations qu'il faisoit, que le Roi n'eût eu cause d'être content de mondit Sieur le Duc: & qui plus est, si mondit Sieur le Duc lui eût refusé l'entrée de seldits pays & Seigneuries, ou que l'on lui eût fait refus & contredit de le recevoir en sa maison, ce fût été charge d'honneur à mondit Sieur le Duc si grande, qu'à jamais cette faute n'eût été réparée, dont par aventure fût advenu quelque inconvenient qui eût été après imputé à mondit Sieur, & Dieu sçait ce que toute France en eût pû dire, & les Princes & le Peuple François; mais tous autres Princes & Nations Chrétiennes qui eussent sçû cette rudesse avoir été faite à l'ainé fils de la Maison de France, dont mondit Sieur le Duc est parti, & en a les biens qu'il a, ce lui eût été charge d'honneur perpétuelle & tache à sa maison qui jamais n'eût été réparée, comme chacun peut clairement voir que le Roi de sa grace aime l'honneur de Mr. le Duc autant que lui-même. Avec ce doit-on bien considérer qu'avant que mondit Sieur arrivât en ses pays de Brabant, mondit

Sieur étoit ja à Bruxelles, dont ne sçavoit rien mondit Sieur le Duc, sinon en la manière dite.

D'autre côté mondit Sieur le Duc avoit cette intention de ouïr les causes de la venue de mondit Sieur en seldits pays, comme écrit l'avoit au Roi, afin que si rien y avoit où il se pût employer pour le réduire & atraire au Roi, qu'il le fit, & qu'il a voulonté au plaisir notre Seigneur de faire, se c'est son bon plaisir; car il est tenu de pourchasser l'honneur, le bien, l'union & la prospérité du Roi & de sa Maison, ce à quoi voudroit employer & corps & chevance. Si supplie au Roi mondit Sieur le Duc, qu'attendu ce que dit est, & que pour honneur du Roi & de sa très-noble Maison, à toute correction parlant, il le devoit ainsi faire, & y garder son honneur, lui plaise être de la dite réception content, & qu'il soit certain que ce qu'il a fait & fera en cette matière, est tout à bonne fin, & qu'il n'entendoit faire chose qui, au plaisir Dieu, doive au Roi déplaire.

En outre est vrai que depuis que mondit Sieur le Duc est arrivé à Bruxelles, il a eu plusieurs devises avec mondit Sieur, & selon que mondit Sieur

le Duc a senti de lui ; il a une merveilleuse & amère déplaisance en son cœur, de ce qu'il s'est treuvé & treuve en la mal-grace du Roi, & qu'il n'est pas de lui , ainsi qu'il devroit , & n'est chose au monde que tant il desire , comme raisonneut , que d'être en sa bonne grace , & le servir si avant que bonnement lui est & sera possible , comme bon & obéissant fils doit faire son Seigneur & pere.

Et en espécial est mondit Sieur moult déplaisant & en grand douleur, de ce que ses humbles requêtes & supplications qu'il a fait faire au Roi par lesdits Ambassadeurs , mémement par ledit Gabriel de Bernes & Prieur des Célestins d'Avignon , n'ont pas eu aucun effet , nonobstant que ses offres ayent été acceptées par le Roi ; & jaoit ce que le Roi les ait par ci-devant , comme il a écrit à mondit Sieur le Duc , conduit en toute douceur , néanmoins encore fera - t - il grand bien & aumône de le ainsi faire , & le supporter & traiter doucement , en ayant regard à sesdites requêtes , & en élargissant à ce faire sa piétable amour qui vaut toute amour.

Mondit Sieur a semblablement dit & remontré à mondit Sieur le Duc , que lui étant dernièrement à Saint Claude ,

par les lettres qu'il écrivit au Roi lui signifia son allée par devers mondit Sieur le Duc, pour deux causes, l'une pour sçavoir son intention touchant le saint voyage de Turquie, en quoi mondit Sieur a grand desir soi employer, comme il dit, du bon plaisir toutefois du Roi, attendu que par notre Saint Pere il en a été requis, & que par la licence & consentement du Roi, il a pieçaccepté la Charge de Gonfalonnier de l'Eglise; & l'autre cause étoit pour requerir mondit Sieur le Duc qu'il veuille être moyen & intercesseur par devers le Roi, afin qu'il pût être & demeurer en sa bonne grace. De l'intention de mondit Sieur le Roi en a été pleinement informé touchant le dit saint voyage, parce que mondit Sieur le Duc l'en a fait avertir, & toujours il est en ce propos, sans y avoir rien changé, ainsi qu'il a dit à mondit Sieur, & pour cette cause, a mondit Sieur le Duc pieça envoyé devers l'Empereur & le Roi Lancelot, & autres Princes d'Allemagne ses Ambassadeurs notables, pour y prendre finale conclusion, lesquels ne sont encore venus, mais en attend chacun jour avoir nouvelle.

Et en tant que touche mondit Sieur, lequel comme Prince Catholique, & issu de la très-Chrétienne Maison de France, a grand & hault vouloir de soi employer du bon plaisir du Roi, semble à mondit Sieur le Duc, à la très-noble correction du Roi, qu'il doit ce interpréter en tout bien, en connoissant son hault & grand vouloir, & si le plaisir du Roi est qu'il entreprenne ledit saint voyage, & de le faire accompagner de gens en nombre, tel qu'il appartient à Prince de la Maison dont il est issu, mondit Sieur le Duc sera bien content & très-joyeux de suivre & accompagner mondit Sieur audit saint voyage, & d'y aller sous lui, si de ce le Roi est content.

Suplie au Roi, en toute humilité, de par mondit Sieur le Duc, qu'en préférant pitié & miséricorde paternelle à rigueur, il plaise au Roi ôter de son courage, tout mal-contentement qu'il a eu par ci-devant à l'encontre de mondit Sieur, être content de lui, & l'avoir & tenir en sa bonne grace.

Au surplus mondit Sieur le Duc a entendu que depuis le département de mondit Sieur du pays du Dauphiné, le Roi est arrivé audit pays de Dau-

phiné, doutant que d'icelui ne lui soit fait ou porté aucun dommage; ce qui n'est mie vrai-semblable, & quelque chose qu'on lui donne à entendre, mondit Siegneur ne le veut penser pour rien qui soit; mais dit mondit Sieur qu'à son département il a mis bonne provision audit pays, en laissant ses Officiers pour le gouvernement d'icelui: par quoi mondit Sieur le Duc supplie au Roi que de ce soit content, & de sa grace se veuille déporter pour l'honneur de mondit Sieur le Duc, & si le Roi y a aucun regret ou qu'il y fasse aucune difficulté, mondit Sieur l'assurera tant & si avant qu'il sera content, à quoi faire, se le plaisir du Roi y est, mondit Sieur le Duc se emploiera volontiers. Et pour ce que cette matière requiert communication, & qu'elle ne sera point entendue, se communiquée n'est: les Ambassadeurs supplient au Roi, que son plaisir soit députer aucuns de Messieurs de son Conseil, avec lesquels ils communiquent, afin que le tout lui soit rapporté, pour y faire réponse.

C'est la cause que Messires Jean de Croy & Simon de Lallain Chevaliers, M^{re} Jean de Clugny & Toison d'Or,

Conseillers de Monsieur de Bourgogne, ont proposée devant le Roi, par ledit M^e. Jean de Clugny, le Samedi 27^e. jour de Novembre 1456. à Saint Saphorien d'Auzon, & aujourd'hui 5^e. jour de Décembre ensuivant, audit an, l'ont baillée par écrit.

La réponse du Roi ne fut pas autre que celle qu'il avoit déjà fait donner aux premiers Envoyés du Dauphin.

Aussi-tôt que les Ambassadeurs de Bourgogne furent de retour, le Dauphin fit repartir Chimay & Lallain ou Lannoy, avec une lettre pour le Roi, & un mémoire contenant le détail de ses demandes.

Lettre du Dauphin au Roi.

MOn très-redouté Seigneur, je me recommande à votre grace tant & si très-humblement, comme je puis, & vous plaife sçavoir, mon très-redouté Seigneur, que j'ai reçu les très-gracieuses lettres que par les Ambassadeurs de mon bel oncle de Bourgogne il vous a plû n'aguières de m'écrire, dont ai été & suis tant joyeux, que plus ne pourrois en louer & gracier Dieu &

Notre-Dame, & vous en mercie si très-humblement, comme je puis; par lesquelles vos lettres, mon très-redouté Seigneur, & les avertissemens que par icelles il vous plaît de me faire, me suis enhardi d'oser envoyer devers vous, pour pourchasser mon fait; pour laquelle cause j'y envoie présentement Messire Jean de Croy, Sieur de Chimay, mon Cousin, & Simon de Lannoy, Sieur de Montigny, Chevalier, pour vous supplier & requérir en toute humilité, comme il appartient, qu'il vous plaise m'avoir & tenir toujours en votre bonne grace, qui est la chose en ce monde que toujours ai plus désirée & desire, & avoir égard à mon fait; ainsi que j'ai chargé plus à plein les dessus-dits vous dire & exposer, quand votre bon plaisir sera. Si vous supplie, mon très-redouté Seigneur, qu'il vous plaise de votredite grace, les ouir & croire, & ajouter plaine foi & créance à tout ce qu'ils vous diront de ma part, comme à moi-même, en me mandant & commandant continuellement vos bons plaisirs & commandemens, pour iceux faire & accomplir, à mon pouvoir, au plaisir de Notre Seigneur, qui par la sainte grace, mon très-redouté Seigneur;

vous donne très-bonne vie & longue.
Ecrit à Genepe le 22. Décembre.

Votre très-humble & très-
obéissant fils, LOUIS.

Les propositions du Dauphin sont intitulées ; Effet des choses de quoi Monseigneur se contenteroit.

1°. Bien que Monseigneur n'ait en rien offensé, ains l'ait été, & qu'on lui ait ôté son pays de Dauphiné, il offre de requérir pardon, & qu'à tout le moins on lui restitue sondit pays qui lui appartient, pour en jouir comme il a accoutumé ; & la pension qu'il souloit avoir de 24000 livres. Par ainsi qu'il plaise au Roi assurer mondit Seigneur, qu'on n'entreprendra rien à l'encontre de sa personne ne de ses Serviteurs.

2°. Et parce qu'il y a plusieurs des Officiers & Serviteurs du Roi, qui ne se peuvent excuser que notredit Seigneur n'ait bien cause d'être mal-content d'eux, offre mondit Seigneur, que notwithstanding quelques malveillances qu'il ait & peut raisonnablement avoir contre eux, qu'il sera content, s'il se veu-

lent employer pour ses besongnes & affaires, de bien pardonner & de ôter toute rancune & malveillance qu'il pourroit avoir contre eux, & fera & s'employra pour eux, pour le présent & pour l'avenir, tellement qu'ils auront cause d'être contents, & qu'ils connoîtront par effet, que sera leur bon serviteur, & ainsi les en assurera en tous les manières qu'ils sçauront deviser.

3^o. Quant au présent, Monsieur offre pour obtenir la bonne grace du Roi, pour laquelle il n'est rien à lui possible qu'il ne voulsist faire, de lui requérir par ses lettres signées de sa main, en toute révérence & humilité, comme il apartient, qu'il lui plaise lui pardonner toute déplaisance & malveillance qu'il pourroit avoir eüe à l'encontre de lui, & s'il n'en est content, offre d'y envoyer Madame sa compagne en propre personne, pour lui requérir pareillement en toute obéissance & révérence, qu'il lui plaise lui pardonner, & si le plaisir du Roi seroit que mondit Sieur requît le pardon par sa bouche, mondit Sieur offre que s'il plaît au Roi commettre & envoyer cely qu'il lui plaira pour le recevoir de par lui.

qu'il le fera en propre personne à icelui, & lui requerra le pardon, comme représentant la personne du Roi, à genoux & par toutes les plus honnêtes façons & manières qu'il sera avisé, & que honorablement il le pourra faire.

Le Roi n'ayant point fait de réponse au Dauphin, le Duc de Bourgogne envoya au mois de Février 1456, les mêmes Ambassadeurs, avec des instructions absolument semblables aux premières. Le Roi leur donna audience le 23. Avril à Saint Priest en Dauphiné, en présence du Conseil & de toute la Cour, & leur fit donner la réponse suivante.

Le Roi est persuadé que Monsieur de Bourgogne voudroit le Dauphin dans son devoir à l'égard de son pere, & que les Ambassadeurs pouvoient se souvenir qu'ils avoient assuré Sa Majesté à Saint Saphorien, que le Duc ne vouloit pas se rendre partie.

Que le Roi souhaite que le Dauphin donne des effets de ses bonnes paroles, & qu'alors il est prest de le recevoir en sa bonne grace.

Que sous prétexte que le neveu de Malortie avoit rendu la Ville de Quieu, il avoit voulu faire mourir l'oncle

& le tenoit encore en prison , pour ce qu'il est ez pays du Duc de Bourgogne , bien qu'il soit Sujet du Roi qui souhaite qu'on le délivre ; qu'après que les Etats ont envoyé à Monsieur le Dauphin un ambassade , des gens du Dauphin se sont mis aux portes de Grenoble , pendant la tenue des Etats , & ont voulu résister au Roi.

Quant au second point , Monsieur le Dauphin avoit causé beaucoup de nouveautés dans le pays , y avoit attiré beaucoup d'Etrangers , leur avoit donné Places & Seigneuries dont il avoit dépouillé les Seigneurs , & n'avoit laissé aucun ordre convenable pour le bon gouvernement du pays. Sur quoi le Roi n'avoit pû moins faire que de le mettre sous sa main ; que de plus le Dauphin avoit aliéné partie du Domaine , ce qu'il n'avoit pû sans le consentement du Roi.

Pendant que le Dauphin faisoit assurer le Roi de sa soumission , il faisoit des actes bien oposés , & qui devoient de plus en plus irriter son pere.



*Lettres par lesquelles Louis Dauphin
donne le Gouvernement du Dauphiné
à Jehan Bâtard d'Armagnac, ayant
désappointé le Sieur de Châtillon, pour
son infidélité.*

Louis aîné fils du Roi de France,
Dauphin de Viennois, Comte de
Valentinois & Dyois. A tous ceux qui
ces présentes lettres verront, SALUT.
Comme à notre partement de notre
pays de Dauphiné pour venir es mar-
ches de par deçà, devers notre très-
cher & très-ami oncle le Duc de Bour-
gogne, nous eussions laissé en icelui
notre pays le Seigneur de Châtillon,
pour lors Gouverneur de par nous dudit
pays, espérant qu'il nous y eût servi
bien & loyalement & nous garder ledit
pays, comme à cause de sondit Offi-
ce & autrement il devoit & étoit tenu
de le faire, auquel trois ou quatre jours
après notre partement, nous écrivîmes
nos affaires, & les causes raisonnables
qui nous avoient meu de partir & venir
par deçà, & qu'il nous servît & acquittât
à loyauté, & nous gardât bien notre
dit pays, comme bon serviteur; lequel

nous fit réponse par ses lettres que si feroit, & mouroit & vivroit en cette querelle, & soit ainsi que nonobstant toutes les choses & plusieurs grands biens & honneurs que lui avons faits par avant, il ait depuis mis ou fait mettre de ses adhérans Gendarmes & autres gens étrangers en icelui notredit pays, qui l'ont pillé & fouragé, & détruit nos hommes & sujets, & encore font à notre très-grand déplaisance; aussi ait tenu & gouverné, tient & gouverne lesdits pays en autre nom que sous le nôtre, sans sur ce avoir de nous aucun congé, & été cause que plusieurs de nos Vassaux d'icelui pays ont fait serment à autre qu'à nous, & même-ment à lui au nom d'autres que de nous, & d'icelui pays ait chassé tous ceux qu'il a pû sçavoir & sentir qui étoient nos bons serviteurs, & ceux qui ne s'en vouloient aller leur faire faire commandement qu'ils eussent à vuidier le pays dedans certain jour, sur peine de bannissement, & aucuns de confiscation de corps & de biens, & qui pis est, ait été cause que le revenu de notredit pays, duquel il a eu & a la plûpart à son profit, ait empêché tellement, que depuis notredit partement n'en eûmes

un denier, ne aussi se la taille que nos hommes & sujets dudit pays, nous avoient l'année passée octroyé, laquelle lui & sesdits adhérens & complices ont fait tourner autre part, & l'ont départie par entre eux & autrement, ainsi que bon leur a semblé; lesquelles choses il a fait de son mouvement, à l'encontre de nous, & en compétement de notre autorité & seigneurie, & aussi plusieurs autres mauvais cas, comme de ce sommes dûement acertenés, & qu'il est tout notoire, sauf à les déclarer plus à plein en tems & en lieu: lesquels cas sont dignes de grande punition, & dont il ne se peut excuser; car qui les lui voulut faire faire par contrainte, il s'en pouvoit venir devers nous, ce qu'il n'a pas fait, nonobstant que incontinent que fumes arrivés en cestui présent pays, doutant par le train qu'on raporta qu'il commençoit à tenir, que ainsi en adviendroit; le lui mandâmes par nos lettres écrites & signées de notre main, lesquelles lui envoyâmes par notre amé & féal Conseiller & Maître de notre Hôtel Aymart de Poisieu, dit Capdorat, qui encore avoit charge expresse de lui dire de bouche, & le lui dit, dont il fut re-

fufant, comme il appert affez, & pour ce a confifqué ledit Office de Gouverneur; pour laquelle caufe nous eft de befoin, tant pour le bien de nous que de nos hommes & fujets d'icelui pays, de pourvoir audit Office d'autres perfonnes à nous féables & agréables: fçavoir faisons que nous entièrement & à plein confians, comme bien raifon eft, des grands fens, noblefle, vaillance, prud'homie & bonne loyauté, que par expérience fçavoir être en la perfonne de notre baile & féal Confeiller & Chambellan Jehan Bâtard d'Armagnac, Seigneur de Tournon & de Gourdon; confidérans les bons, loüables, agréables & continuels fervices qu'il nous a faits par ci-devant, fait chacun jour, & espérons que plus faffe au temps advenir, tant au fait de la guerre, que autrement en plusieurs & maintes manières, & que en notre grand néceffité il nous a fervi bien & loyalement fans varier ne rien y épargner, & à cette caufe laiffe & abandonne tous fes parens & amis, & fes biens & héritages au pays de Gafcogne, en adventure de les perdre, & auffi fait de très-grandes & infuportables dépenses à lui, mêmeement en ce présent pays, & ez mar-

ches de deçà où avons ja été 'espace de dix-sept mois ou environ, parce que obstant notredit nécessité, nous n'avions de quoi lui aider ni subvenir à icelui. Pour ces causes & autres à ce nous mouvans, & pour aucunement le récompenser desdits services & dépenses, avons aujourd'hui donné & octroyé, donnons & octroyons de grace espéciale par ces présentes, ledit Office de Gouverneur de nosdits pays de Dauphiné & Comté que souloit tenir & occuper ledit Sieur de Châtillon, vacant à présent pour les causes dessusdites & autres à déclarer, comme dit est, faites par icelui Seigneur de Châtillon, lequel pour icelles nous en avons déchargé & déchargeons par cesdites présentes, pour icelle Office avoir, tenir & dorenavant exercer par notredit Conseiller & Chambellan, aux gaiges, droits, profits, prérogatives, prééminences & autres émolumens accoutumés, & audit Office appartenans. SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amés & feaulx les gens tenans notre Parlement & de nos Comptes, & à tous nos autres Justiciers & Officiers présens & à venir, ou à leurs Lieutenans, & à chacun d'eux, si comme à lui apartiendra, que icelui

notre Conseiller, duquel nous avons prins le serment en tel cas accoutumé, ils mettent & instituent de par nous, en possession & saisine dudit Office de Gouverneur, ou son Substitut pour lui, sur ce suffisamment fondé, en cas que en personne il n'y pourroit être, obstant nos autres besongnes & affaires, en prenant sur ce, de sondit Substitut, le serment accoutumé, & d'icelui Office, ensemble des gaiges, droits, profits, prérogatives, prééminences & autres émolumens dessusdits, & qui y appartiennent, le fassent, souffrent & laissent jouir & user pleinement & paisiblement, & lui obéissent & fassent obéir, & aussi audit Substitut en l'absence de notredit Conseiller & Chambellan, de tous ceux qu'il apartiendra, ez choses touchant & concernant ledit Office; ôte & déboute d'icelui le Sieur de Châtillon, & lequel pour les causes dessusdites & autres à déclarer, comme dit est, nous en ôtons par celdites présentes, par lesquelles nous mandons aussi au Trésorier de notredit Dauphiné qui à présent est, ou autres que par le temps avenir le sera, lesdits gaiges accoutumés, & ceux que prenoit & avoit ledit Sieur de Châtillon, à cause dudit

Office, quant étions en notredit pays, il paye, baille & délivre, ou fasse payer, bailler & délivrer doresnavant par chacun an à notredit Conseiller & Chambellan, aux termes & en la forme & manière en tel cas accoutumés; & en rapportant ces présentes ou vidimus d'icelles fait sous scel autentique pour une fois seulement, avec quittance sur ce suffisante, Nous voulons tout ce qui payé & baillé lui en aura été, être alloué & compté, & rabattu de la recette dudit Trésorier présent & avenir, comme dit est, par nos amés & feaulx lesdits gens de nos Comptes, & par tout ailleurs où il apartiendra, auxquels nous mandons ainsi le faire sans difficulté, nonobstant quelconques ordonnances, restrictions, mandemens & affaires à ce contraires. EN TÉMOIN de ce nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes. Données à Bruges en Flandres, le 24^e. jour du mois de Janvier, l'an de grace 1457.

Par Monsieur le Dauphin, les Sires de Montauban, de Villers & de Beauvais, & plusieurs autres présens. *Signé, Bourré.*

Champdenier écrit son sentiment au Dauphin sur la Maison d'Autriche.

*Lettre du Commandeur de Champdenier
au Dauphin.*

M On très-Souverain & très redouté Seigneur, je me recommande très-humblement à votre bonne grace, à laquelle plaise sçavoir que puis que le Sieur de Fenestrange & moi sommes venus par deçà, je vous ai écrit deux fois des nouvelles, car il n'est rien que je desire tant que de pouvoir faire quelque chose qui vous fût agréable. Depuis cely qui étoit élu Roi de Bahaigne, (Bohême) s'est fait couronner à Prague le 1.^{er} jour de Mai par deux Evêques de Hongrie, lesquels lui a envoyé cely qui est élu Roi de Hongrie, lequel aussi entendoit soi faire couronner à Bude à la Pentecôte; mais les nouvelles lui sont survenues que le Turc a prins tout le pays du feu Despote de Rascie, & s'est accordé avec les héritiers dudit Despote, & venu à grand puissance sur les fins de Hongrie, où il a de nouvel pris un Château nommé Zereme, & tient le siège devant Nandorable qui est la clef de Hongrie. Pourquoi ledit élu Roi de Hongrie & le Cardinal de

S. Angé , Légat du Pape , se sont partis la semaine avant la Pentecôte à toute leur puissance, tant de Croisiez que d'autres , pour résister ; car il n'y a homme petit ne grand en ce pays ne entour , qui se mouve pour aider les Hongries , par dépit de ce qu'ils ont élu Roi homme de si basse condition , dont est à douter que ledit Turc gagnera pays en Hongrie cet Eté , ou que ledit élu de Hongrie fera trêve avec lui : ainsi fera la Chrétienté en grand péril ; car l'Empereur & les Ducs Albert & Sigismond d'Autriche , qui sont tous trois en cette ville de Vienne , & devroient résister audit Turc , sont en grand débat chacun jour , jusqu'au couteau traire à soi tuer pour la succession du feu Roi Lancelot ; l'Empereur dit qu'il doit avoir tout le Gouvernement de la Duchie d'Autriche , comme l'aîné , chacun des autres deux dit qu'il n'y doit avoir que le tiers : comme un chacun d'eux , nous nous sommes parforcés de les accorder , mais encore n'avons pu , obstant la grande ambition de l'Empereur. Au fort nous avons tant fait , comme le Roi nous avoit commis , que nous avons accordés & joints ensemble les Ducs Albert & Sigismond , & ledit Sigismond à reconvré
tout

tout le Pays que tenoit ledit Albert près
 de Bâle, où vous futes autrefois, &
 crois que se le Roi y veut tenir la main, il
 aura ledit Pays pour peu de chose, dont
 l'Empereur est très-mal content; car il
 croit que nous avons ceci fait. Nous
 avons été violentés & injuriés par ses
 gens en notre Hôtel cette semaine, &
 en péril de mort, comme vous dira
 Messire Adolf de la Marck, Chevalier
 & Docteur, Conseiller de Monseigneur
 le Duc de Bourgogne, porteur des pré-
 sentes, homme de très-grande vertu &
 qui m'a fait plusieurs plaisirs pour hon-
 neur de vous. Ce sont les dons que l'Em-
 pereur fait aux Ambassades des Prin-
 ces: comme aussi il a souffert faire à un des
 Messagers de mondit Seigneur de Bour-
 gogne n'a guieres. En vérité quand
 j'avise ses conditions, tant plus j'y trou-
 ve à redire: car c'est un homme endor-
 mi, lâche, morne, pésant, pensif, mé-
 rencoieux, avaricieux, chiche, crain-
 tif, qui se laisse plumer la barbe à cha-
 cun, sans revanger, variable, hypocri-
 te, dissimulant, & à qui tout mauvais
 adjectif appartient, & vraiment indi-
 gne de l'honneur qu'il a. Et si Dieu par
 sa grace donnoit que le Roi, vous &
 mondit Seigneur de Bourgogne fussiez

en bonne intelligence, je ne doute point que la très-chrétienne Maison de France en brief eût en main & l'Empire & les Royaumes de Hongrie & de Bahaigue, & l'honneur de secourir la Foi, laquelle si par le Roi & vous n'est secourue, assez aura affaire, & sçai que plusieurs grands Seigneurs & presque tout le commun peuple d'Almagne s'attendent que ainsi avienne & le désirent. Et la nouvelle qu'avons eue que le Duc de Bretagne, Connétable de France, est allé devers vous, me fait espérer que ainsi avendra. Mon très-Souverain & très-redouté Seigneur, le surplus des nouvelles vous dira ledit Messire Adolf qui a tout vû & ouï ce qui se fait par deçà. Dedans huit jours prochains ledit sieur de Fennestrange & moi prendrons chemin à retourner devers le Roi, où s'il vous plaît aucune chose moi commander, auriez nouvelles de moi à Strasbourg. Au surplus la femme de l'Empereur nous a fait ouvrir la matière que si le Roi veut entendre à mariage entre le Roi de Portugal & Madame Magdelaine votre belle sœur, & Monseigneur le Duc de Calabre & de Lorraine & la sœur dudit Roi, la femme de l'Empereur d'autre part se fait forte que le Roi d'Arragon consen-

tira que mondit Seigneur de Calabre lui succede ou Royaume de Sicile, sans condition, & s'en pourroient ensuivre assez d'autres biens & alliances, ce je vous écris afin que en foyez avisé, & s'il semble possible, vous & mondit Seigneur de Bourgogne en eussiez l'honneur, & si comme trop simple vous écris choses à moi non appartenans, plaïse à votre grace de moi pardonner qui suis & serai un loyal serviteur tant que vivrai. Ecrivit à Vienne en Autriche le huitième jour de Juin 1458.

Votre très-humble
Serviteur, JEHAN
DE CHAMPDENIER,
Commandeur de
Strasbourg.

Le Duc d'Alençon étoit accusé d'avoir traité avec les Anglois. . . on soupçonna le Dauphin & le bâtard d'Armagnac d'être ses complices.



Extrait de l'Arrêt rendu contre le Duc d'Alençon le 10 Octobre 1458. par lequel le Dauphin & le bâtard d'Armagnac sont déclarés innocens.

DIsoit outre le Duc d'Alençon qu'il a été mû de faire, inciter & émouvoir par lesdits messaiges lesdits Anglois à venir descendre en ce Royaume, à la suggestion d'un nommé Mathieu, Prêtre, duquel il ne sçavoit le surnom, disant être de Lionnois & serviteur du bâtard d'Armagnac, lequel, comme disoit le Duc d'Alençon, lui avoit apporté Lettres de créance sur le porteur d'icelles de par notredit fils le Dauphin, & aussi de par le bâtard d'Armagnac, desquelles Lettres de notredit fils le Duc d'Alençon, ainsi qu'il disoit, faisoit doute, pource qu'elles n'étoient pas selon la forme que notredit fils lui avoit accoustumé écrire, & aussi fait doute en la signature des Lettres, sur laquelle chose & à sa requête eussent été examinées sur aucunes paroles par aucuns Commissaires & plusieurs témoins nommés par ledit d'Alençon serviteurs de son Hôtel, lesquels affirmerent avoir vû le

dit Prêtre & aussi ledit Maître Emond Galet, & se disoit avoir communiqué avec ledit d'Alençon ; aussi eussent été sur ce interrogés les Messagers dudit d'Alençon, lesquels devoient sçavoir de ladite matière, si elle eût été vraie : par tous lesquels témoins n'avoit été trouvé aucune chose de ce que dit est en cette partie par ledit d'Alençon ; ainsois ayent déposé plusieurs choses qui donnent plusieurs présomptions au contraire, & en outre disoit ledit d'Alençon qu'il n'eût onc lettres de notredit fils, & n'a ouï parler de ladite matière à autre qu'audit Mathieu, & ne sçavoit encore s'il disoit de lui-même ce qu'il disoit, & que ledit d'Alençon n'avoit onc vû pouvoir ne instruction de notredit fils touchant telles manieres, & sur ce & autres choses eussent été faites audit d'Alençon plusieurs remontrances, par lesquelles eût apparu que c'étoit chose entrouvée par lui pour soi cuider couvrir & donner couleur à sa charge, ausquelles remontrances ou la plûpart d'icelles, ledit d'Alençon dit qu'il ne sçavoit que répondre ou autres semblables paroles, d'autre effet, & outre plus icelui d'Alençon en parlant dudit Prêtre, & en répondant ausdites

remonstrances & aussi aux interrogations que sur ce lui avoient été faites, eût été vacillant & variant en plusieurs points & articles; comme tout ce appert plus amplement par ledit procès. Parquoi ne par quelques choses qui ayent été dites par ledit d'Alençon, déposé par lesdits témoins sur ce examinés à sa requête, ne autrement par chose contenue audit procès, n'a été trouvé chose par quoi Nous & notredit Cour ne devons tenir, ne tenons notredit fils ne aussi ledit bâtard d'Armagnac, aucunement chargés envers Nous & Justice.

Charles VII. ayant fait dire à son fils que lorsqu'il auroit quelque chose à demander, il devoit s'adresser directement à lui; le Dauphin lui en écrivit aussitôt une lettre de remerciemens.

Lettre du Dauphin au Roi.

Mon très-redouté Seigneur, je me recommande à votre bonne grace, & si très-humblement comme je puis, & vous plaîse sçavoir, mon très-redouté Seigneur, que Geofroi Leurault puis n'a gueres mé demanda s'il voyoit mon bel oncle le Comte du Maine; si je lui

voulois rien mander, & pour le grand desir que j'ai toujours eu & ai d'être en votre bonne grace, lui dis qu'il me le saluât, & que je lui priois qu'il eût mon fait pour recommandé envers vous, & qu'il s'y voulsist employer, laquelle chose est venue à votre connoissance, sur quoi vous a plu faire dire audit Leurault par Maître Guillaume Cousinot & Maître Georges Havart en la présence de mondit bel oncle; comme vous ne pouriez croire qu'il eût dit lesdites paroles de par moi, attendu qu'il n'avoit nulles lettres ni autres enseignes, & que si je voulois aucune chose envers vous, que j'y envoyasse homme qui s'adressât à vous avec lettres & instructions de ce que je voudrois; qui m'a été & est la plus grand joye qui me pût avenir de connoître, que votre plaisir est que je m'adresse à vous, & pour ce, mon très-re-douté Seigneur, j'envoye par devers vous Houarte mon premier Varlet de Chambre, auquel j'ai chargé vous dire aucunes choses, vous suppliant qu'il vous plaise l'ouïr, croire & ajouter foi à tout ce qu'il vous dira de ma part, comme à moi-même, & par lui ou autre me mander toujours vos bons plaisirs & commandemens pour les faire & accomplir

à mon pouvoir & au plaisir de Dieu, qui mon très-redouté Seigneur, vous ait en sa sainte garde, & vous doint très-bonne vie & longue. Ecrit à Genepe le 13 Decembre 1458.

Votre très-humble &
très-obéissant fils,
L O U I S.

Le même jour le Dauphin écrivit au Roi pour lui confirmer la grossesse de la Dauphine, dont il lui avoit déjà fait part.

*Lettre u Dauphin au Roi sur la grossesse
de la Dauphine.*

M On très-redouté Seigneur, je me recommande à votre bonne grace, tant & si très-humblement comme je puis, & vous plaise sçavoir, mon très-redouté Seigneur, que j'ai reçu les lettres qu'il vous a plû m'écrire, responsives à celles que vous avois écrites par Charles de Bigny touchant la grossesse de ma femme, dont je vous remercie très-humblement; & pour ce que je vous avois écrit que quant la chose se-

roit plus apparente, & qu'on en pour-
roit juger plus sûrement, je le vous fe-
rois sçavoir; je vous signifie, mon très-
redouté Seigneur, comme raison est,
que, la merci Dieu, par ce qu'on en
peut connoître, la chose est sûre; car
elle a ja senti par plusieurs fois bouger
son enfant, de quoi je sçai que ferez
bien joyeux, mon très-redouté Sei-
gneur; vous plaise m'avoir & tenir tou-
jours en votre bonne grace, & me man-
der & commander vos bons plaisirs pour
les faire & accomplir à mon pouvoir,
prient le benoist fils de Dieu, mon très-
redouté Seigneur, qu'il vous ait en sa
sainte garde; & vous doint très-bonne
vie & longue. Ecrit à Genepe le treizié-
me jour de Decembre 1458.

Votre très-humble &
très-obéissant fils,
L O U I S.

*Au dos est écrit, à mon très-redouté
Seigneur,*

La Dauphine accouche d'un Prince.

Lettre du Dauphin au Roi.

Mon très-redouté Seigneur, je me recommande à votre bonne grace tant & si très-humblement comme plus faire puis, & vous plaife sçavoir, mon très-redouté Seigneur, qu'il a plu à notre benoist Créateur & à la glorieuse Vierge sa mère, délivrer cejourd'hui au matin ma femme d'un beau fils, dont je loue mondit benoist Créateur, & le remercie très-humblement de ce que par sa clémence il lui a plu si benignement me visiter & donner vraye connoissance de ses infinies graces & bontés, lesquelles choses, mon très-redouté Seigneur, je vous signifie en toute humilité, afin de toujours vous donner à connoître mes nouvelles, & même quant elles sont bonnes & joyeuses, comme raison est, & tenu y suis, mon très-redouté Seigneur; plaife vous me mander & commander tous vos bons plaisirs, pour y obéir à mon pouvoir de très-humble vouloir à l'aide du benoist S. Esprit, qui, mon très-redouté Seigneur, vous ait en sa sainte & digne garde, doint bonne vie & longue, avec l'entier accomplisse-

DE LOUIS 'XI. 179
ment de vos très-hauts & très-nobles
désirs. Ecrit à Notre Dame de Hal, le
27 Juillet.

Votre très-humble &
très-obéissant fils ,

LOUIS.

Et plus bas, BOURRE.

*Lettre du Dauphin au Duc de Berry son
frere de la même date.*

Très-chier & très-amé frere , pour ce
que nous désirons bien vous faire part
de nos bonnes nouvelles , nous vous si-
gnifions que cejourd'hui au matin notre
très-chiere & très-amée compagne est
accouchée & délivrée d'un fils , dont ,
comme raison est , nous sommes tant
joyeux , que plus ne pourrions , & en-
rendons graces à notre benoist Créa-
teur & à sa glorieuse mere , auxquels ,
très-chier & très-amé frere, nous prions
qu'ils vous ayent en leur sainte garde.

LOUIS.



*Lettre du Dauphin à l'Evêque de Paris ;
de la même date.*

R Evêrend Pere en Dieu très-cher & bien amé, quant aucunes bonnes & joyeuses nouvelles nous surviennent, dont raisonnablement doyons être réjouis & consolés, nous désirons bien que en soyiez averti, afin que semblablement en puissiez prendre & avoir réjouissance, & pour ce Révérend Pere très-cher & bien amé, nous vous signifions qu'il a plu à notre benoist Créateur & à sa glorieuse Mere, délivrer cejourd'hui notre très-chere & très-amée compagne d'un très-beau fils, dont, comme raison est, avons été tant joyeux que plus ne pourrions, & en rendons grace à notre benoist Créateur & à sa glorieuse Mere, & remercions mondit benoist Créateur de ce que si benigne-ment lui a plu nous visiter, & de plus en plus donner vraye connoissance de ses infinies graces & bontés ; & vous prions, Révérend Pere en Dieu très-cher & bien amé, que de votre part vous veuillez semblablement disposer à en rendre, & faire par votre Diocèse :

rendre graces à Dieu & à sa benoïste Mere, & à tous les glorieux Saints & Saintes de Paradis, ainsi & par la manière qui est de bonne coûtume en tel cas, Révérend Pere en Dieu très-cher & bien amé, notre Sauveur soit garde de vous. LOUIS.

Ad dos est écrit, à Révérend Pere en Dieu & bien amé l'Evêque de Paris,

Lettre du Dauphin de même date.

TRÈS-chiers & bien amés, quant aucunes bonnes & joyeuses nouvelles nous surviennent, dont raisonnablement dojons être réjouis & consolés, nous désirons bien que en soyez avertis, afin que semblablement en puissiez prendre & avoir réjoissement. Et pour ce, très-chiers & bien amés, nous vous signifions qu'il a plu à notre benoïst Créateur & sa glorieuse Mere délivrer cejourd'hui notre très-cher & très-amée compagne d'un beau fils, dont, comme raison est, avons été tant joyeux, que plus ne pourrions, & en rendons graces à notre benoïst Créateur & à sa glorieuse Mere, & remercions notredit benoïst Créateur de ce

que si bénignement il lui a plû nous visiter, & de plus en plus donner vraye connoissance de ses infinies graces & bontés; & vous prions, très-chiers & bien amés, bien chiérement que de votre part vous veuillez semblablement disposer à en rendre & faire rendre grace à Dieu, à sa benoïste Mere, & à tous les glorieux Saints & Saintes de Paradis, ainsi & par la manière qu'il est accoutumé en tel cas, très-chiers & bien amés, le benoïst Saint Esprit vous ait en sa sainte garde, L O U I S.

Au dos est écrit, à nos très-chiers & bien amés les Prevôt des Marchands, Echevins, Bourgeois, Manans & Habitans de la ville de Paris.

Le Dauphîr écrivit de pareilles lettres au Parlement & à la Chambre des Comptes.

Tous ceux qui reçurent ces lettres les renvoyerent au Roi pour sçavoir ses intentions.



Lettre à ce sujet.

NOtre Souverain Seigneur, nous nous recommandons à votre bonne grace tant & si très-humblement comme nous pouvons, & vous plaise sçavoir, notre souverain Seigneur, que à ce matin avons reçu plusieurs Lettres de Monseigneur le Dauphin, par lesquelles il nous fait sçavoir que Madame la Dauphine est accouchée d'un beau fils, ainsi que par lesdites Lettres, lesquelles par ce porteur nous vous envoyons, vous pourra, s'il vous plaît; plus amplement apparoir. Nous n'avons pas plus avant osé, ne voulu procéder en la matière, & avons différé de obtempérer aux Requêtes qui par icelles Lettres nous sont faites, jusques à ce que premièrement eussions envoyé devers vous, & sur tout sçû votre bon plaisir. Si vous en supplions, notre Souverain Seigneur, par ce porteur, que pour cette cause seulement envoyons, pour au surplus le faire & accomplir ainsi que raison est, Notre Souverain Seigneur, nous prions au benoist fils de Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde, & doint bonne vie &

longue. Ecrit à Paris le quatrième jour d'Août; *Et plus bas*, Vos très-humbles & très-obéissans Serviteurs; les Gens de votre Parlement & de vos Comptes, les Vicaires de Monsieur l'Evêque de Paris, & les Prévôt des Marchands & Echevins de la ville de Paris. *Signé* BRUDAT. *Est écrit au dos*. Au Roi notre Souverain Seigneur.

Lettre du Roi au Dauphin.

TRès-chier & très-amé fils, Nous avons reçu les Lettres que écrites nous avez, faisant mention que le vingt-septième jour de Juillet dernièrement passé, notre très-chière & très-amée fille la Dauphine fut délivrée d'un beau fils; de laquelle chose nous avons été & sommes bien joyeux, & nous semble bien que de tant que Dieu notre Créateur vous donne plus de graces; de tant plus le devez louer & mercier, & garder de le couroucer, & en toutes choses accomplir ses Commandemens. Donné à Compiègne le septième jour d'Août.

CHARLES.

*L'Evêque de Coutance & Eternay ,
allèrent en qualité d'Ambassadeurs ,
notifier au Duc de Bourgogne , &c. . . .
Ils pressèrent en même tems le Dauphin
de retourner auprès du Roi son pere.*

Il suffit de rapporter ce que ces Ambassadeurs dirent au Dauphin , & la réponse que l'Evêque d'Arras leur fit au nom de ce Prince , en présence du Duc de Bourgogne & de toute sa Cour. Ce morceau peut donner une idée de l'éloquence de ces tems-là.

*Régistre 84. du Trésor des Chartres ,
année 1459.*

Etat en abrégé de la créance, qui débouche a été exposée de par le Roi à très-Haut & très-Puissant Prince, Monseigneur le Dauphin, prononcée par Monseigneur de Coutance & Monseigneur d'Eternay, Ambassadeurs du Roi, en la présence de Monseigneur de Bourgogne, & de son Conseil, en la manière qui s'ensuit.

Monseigneur, afin que le Roi votre pere se mette toujours plus avant en son devoir, & pour montrer sa gran-

de douceur & bénignité, & le grand désir qu'il a à notre bien ; Nous vous disons de par lui, que le greingneur désir, que le Roi ait en ce monde après son salut, c'est que vous veuillez r dresser, venir & retourner vers lui, comme bon & obéissant fils doit devers son seigneur & pere, & ainsi que y êtes tenu selon tous droits, en quoi faisant le Roi a t  jours été, & encore est disposé & prêt de vous recevoir & traiter en toute faveur & douceur, comme bon, humain & piteux pere doit à son bon & obéissant fils, en mettant en oubli, & hors de mémoire à jamais, toutes déplaisances passées ; & afin que son doux, bon & raisonnable vouloir vous soit en espécial plus connu, le Roi ne requiert autres choses fors que vous employez à lui bien obéir & servir lui & le Royaume, par bons vertueux faits, en mémoire que y puissiez acquérir honneur & loiage, & que le Roi en soit content. Pourquoi donc, mon très-redouté Seigneur, le Roi votre pere, pour lui donner joye, plaisir & consolation, pour votre bien & honneur, qu'il désire de tout son cœur, pour la joye de Messieurs de son Sang, & pour l'utilité de son Royaume,

désire & veut que veniez devers lui , afin que viviez avec lui en toute douceur, bonne union, & gracieuse communication, & que preniez gloire & plaisir à lui faire & rendre son honneur paternel , & obéissance filiale, ainsi que Dieu, Sainte Eglise, & tous droits naturels, divin & humain l'ont ordonné.

Et pour ce , mon très-redouté Seigneur, que par vos Ambassadeurs pièce envoyés devers le Roi , que aussi par les Ambassadeurs de Monseigneur le Duc de Bourgogne , on lui a toujours dit & fait sçavoir que sur toutes choses désiriez être en sa bonne grace , mais que aviez de grands peurs, craintes & doutes ; toutefois vous, Monseigneur, & tous autres, tant du Royaume que étrangers, avez connu le temps passé , la grande douceur & bénignité du Roi , & dont il a toujours usé envers tous ; même ment envers ses ennemis , pourquoi semble qu'il n'y ait cause raisonnable ou aparente que vous, Monseigneur , qui sur tout autre devez prendre fûreté & confiance envers le Roi votre pere , & ne devez avoir de lui quelque suspicion , crainte, peur ou défiance ; car le Roi par plusieurs fois a dit & déclaré par sa bouche à vos Gens

& Ambassadeurs, en présence de Messieurs du Sang Royal, & autres notables de son Conseil, que n'auriez cause de douter à venir vers lui, comme bon & obéissant fils; car le Roi vous recevra comme bon, humain & pitoyable pere, & oubliera toutes choses passées.

Monseigneur, pour ce que le Roi desirant sçavoir d'où procèdent les causes des susdites peurs, craintes & doutes, pour y donner le remède qu'il appartient, & que les choses ont assez longuement duré, à la grande déplaisance du Roi, de Messieurs du Sang Royal, & autres Rois & Princes bien-veillans, & alliez à la Couronne de France, & aussi ont grand déplaisir tous les Etats du Royaume: le Roi nous envoie présentement devers vous, tant pour les causes dessusdites, comme afin qu'il vous plaise nous déclarer les causes des susdites peurs, craintes & doutes, si aucunes en avez, & s'il vous plait ainsi le faire, nous répondrons ainsi que charge nous en est, en maniere que ne devrez douter, ne craindre, ne aussi prétendre cause à l'encontre desdites peurs, craintes & doutes, de non venir devers le Roi, ains les devriez expeller & mettre

hors ; & les nous déclarant , comme dit est , nous les ferons sçavoir au Roi , lequel , comme nous sçavons certainement , y donnera si bonne provision , comme autrefois vous a fait sçavoir , ainsi que dit est , que n'aurez cause raisonnable de jamais douter , ne craindre , & que vous , Monseigneur , & tout le monde en devrez être content.

Le surplus de la créance des Ambassadeurs concernoit les différentes affaires qu'ils étoient chargés de discuter , après quoi ils reprirent ainsi ce qui regardoit le Dauphin.

Monseigneur , pensez que le Roi est votre pere , & vous êtes son cher fils : il vous appelle & vous veut voir pour lui donner joye , plaisir & consolation , & vous en devez grandement éjouir & vous joindre à son vouloir ; car ainsi vous êtes d'une même substance & d'une même nature , ainsi devez-vous avoir un cœur , une ame & une même volonté *servantes* , comme dit l'Apôtre , *unitatem Spiritûs in vinculo pacis* , en lui humblement obéissant. Quels honneurs , & quelle grande joye & gloire vous viennent de lui ! & comme dit le sage , *Gloria hominis ex honore patris sui est*. Quelle monarchie ! Quelle conquête ! Et

quelle Seigneurie il vous garde & apaireille; car, comme dit la Loi, *Omnia qua nostra sunt ex voto filiis paramus.* Monseigneur, la voix de votre pere qui vous apelle, & qui pour sa joye, plaifance & consolation, vous veut voir, est de présent ouïe de tout le Royaume. *Vox enim patris intonuit, vox patris audita, hic est filius meus dilectus.* Répondez-lui donc ce que le benoist Fils de Dieu répondit à son Pere: *Abba pater, non mea voluntas sed tua fiat.* Veuillez donc, mon très-redouté Seigneur, vous montrer bon & obéissant fils; venez au Roi, & vous radressez envers lui, à la louange de Dieu, vouloir & bon plaisir du Roi, à l'honneur & bien de vous, salut de vôtre ame, & repos de votre corps, à la joye & plaifance de Messieurs de votre Sang, & autres Rois & Princes bien-veillans, & Alliés de la Couronne, au profit & utilité de la chose publique, & à la confusion & crainte des ennemis du Royaume.



*Réponse de Monseigneur le Dauphin aux
Ambassadeurs du Roi, parlée & faite
par l'Evêque d'Arras.*

Pour ce que le Sage montre, *Proverbiorum XXI.* que le cœur du Roi est en la main de Dieu, & qu'il l'enclinera quelque part qu'il voudra; pour ce que Saint Luc montre que Dieu est *ille qui convertit corda patrum in filios*; pour ce aussi que, *deprecare ante faciem Domini, Ecclesiastici XVII.* Devant toute œuvre, très-Révérènd Pere en Dieu, très-Honorés Seigneurs, ainsi que fait la Reine Esther *XIII.* je prie notre Seigneur Dieu qu'il mette langage orné & bien sonnant en ma bouche, afin qu'il soit agréable à la sacrée & Royale Majesté du Roi notre souverain Prince, *non est sensus ubi est amaritudo.* Et ainsi que dit Tulle, difficile chose est soit taine en extrêmes douleurs, toutesfois, mon très-redouté Seigneur, Monseigneur le Dauphin désire cherir, honorer & servir le Roi son Seigneur & Pere. Et certes, très-Révérènd Pere en Dieu, la grandeur des matieres par vous ouvertes me surprennent de peur; car comme dit Saint Jérôme, grandes matieres

ne se peuvent comprendre par un petit engin : car comme dit la Loi au Prince gît le salut des Sujets. Je suis en crainte pource que *Cicero* en l'Orateur raconte que après *Roscius* pour sa grande excellence, nul n'osoit descendre sur le champ, & que pour vouloir rendre réponse à vous auquel je ne suis rien à comroir par engin, science, doctrine ou éloquence, par dignité, ne par autorité, me crois doute & incertaineté de adresser mon langage, pource que *Quintilianus* ès Instructions récite que le Prince des Orateurs, *Demostenes*, parlant à *Philippes* Roi de *Macedoine* s'épouvanta : & je parle devant le Fils aîné du Roi, non pas de *Macedoine*, mais de France, qui de tant est plus noble que nul autre Roi, que le Soleil surmonte les étoiles, & la mer les autres rivières. Or avez-vous montré que le fils avec son pere est réputé une même personne. Je parle devant, & pour le Fils aîné du Roi de France, si noble & si puissant, que *Julius Cesar* dit en ses Commentaires, *Totius quidem Gallia consensu nec arbis terrarum passit obsistere*, à toute France unie le demourant du monde ne pourroit résister. Or avez vous montré que le Fils est ja comme Seigneur au vi-

vant

vant du Pere. Finablement je parle devant le Fils du Roi plus victorieux de tous les Rois, & Vainqueur de tous les Vainqueurs qui onc furent : car Alexandre, Porus, Annibal, Scipion, Julius César, ne Pompée ne se doivent en rien comparer au Roi Charles VII. selon les causes & difficultés de leurs victoires: car ils vainquirent, ou Rois divisés, ou peuple désarmé, ou Prince mol & non courageux, ou Villes non fermées & sans artillerie, ou gens qui n'avoient expérience d'armes. Notre Roi, notre Prince les surmonte par aprêts de guerres, par nombre de batailles, par constance en adverse fortune, expérience d'armes, subtilité d'engin, multitude de sieges, hâtivité de conquêtes. Or avez-vous montré ce que dit l'Ecclesiaste : *Gloria hominis ex honore patris sui est.* Voulez-vous que je récite ce qui me donne peine & espoir? Voulez-vous la noblesse du Roi qui est mere de Majesté, nourrice de clémence? Voulez-vous l'ancienneté de noblesse Royale, laquelle prend source non-seulement du tems Troyen, ains du tems héroïque, & des hommes, lesquels combien que par erreurs, toutefois par excellentes vertus, étoient réputés Dieux?

Voulez-vous, comme Diodore enseigne, par l'estime des armes, voir combien est haute la noblesse du Roi, laquelle pour la fleur de Lys, prend la figure & empreinte du Ciel. Saint Ambroise dit: *Lilia cali exprimunt formam, & intus auri quedam species effulget & exterius multa patent injuria: item eorum odor serpentes praeul explodit.* Quatre vertus contient la fleur de Lys, noblesse, richesse, ancienneté & belle renommée; premièrement en la forme du Ciel qui signifie la Religion due à Dieu, qui est le Chef de toutes les vertus. Car aucuns autres Royaumes ont eu mélanges de Juifs, Sarrazins, & superstitions; aucuns ont eû hérésie générale: un seul Dieu J. C. est honoré en France; onc France ne souffrit aucune hérésie générale: & pour ce, dit Saint Jérôme, *multa in orbe terrarum monstrorum onera sunt, tantum à monstrosis caret.* Secondement ez fleurs de Lys, est enclose une graine & semence comme d'or, qui est la richesse, telle que onc division ou puissance d'Etrangers ne la peut épuiser, & montre la pitié & charité du Roi envers son Sang qui nous baille espoir. Tiercement la fleur de Lys est armée par dehors, tellement qu'elle

croit ez fleuves & tempêtes, & quant plus est ancienne, & tant plus embellit & fleurit, & a la Monarchie de France plus duré que ne fit onc celle des Assyriens, ou celle de Babilone, ou Macédonie, ou celle des Romains. Item quatement, ainsi que l'odeur de la fleur de Lys chasse les serpens, la renommée & gloire de France chasse le venin. Mahomet hors d'Espagne, les Idoles hors de Saxe, les Payens hors de Rome au temps de Louïs le Piteux, & par deux fois conquis le Saint Sépukre. Cette noblesse, très-Révérènd Pere en Dieu, cette noblesse au Ciel est si grande, qu'elle amolira toute la déplaisance que le Roi a conçû : cette noblesse est bien indissoluble de ce, à quoi vous avez par maintes belles raisons exhorté Monseigneur, ce que dit l'Apôtre *servate unitatem Spiritûs in vinculo pacis* ; car chose ne peut être plus douce à Monseigneur, que l'amour d'un tel pere, si noble, puissant & victorieux : ainsi que Joseph considérant son sang, ne se pouvoit tenir de larmoyer ; aussi quand vous avez ouvert ce que Monseigneur souhaite plus après Dieu, c'est à sçavoir que son Seigneur & pere le veuille redresser à sa

benevolence, deux choses trop contraires sont par ce élevées au cœur de Monseigneur, c'est à sçavoir, souveraine liesse & extrême douleur. Las ! que dirai-je ? que parlerai-je ? La rousée du Ciel n'est pas si douce & si amiable à l'humeur de la terre, que le nom d'amour paternelle est à Monseigneur. Larmes & pleurs ne pouroient exprimer ses angoisses. Diogene dit que le premier des sept Sages de Grece, Tales Milesius, remercioit Dieu de ce qu'il étoit né dignement ; quelle joye ! quelle gloire ! quelle plus grande cause de remercier Dieu, peut avoir Monseigneur, que d'être fils d'un pere auquel Dieu plus ouvertement montre sa force & sa grace, que à nul autre Prince. C'est le Prince plain de toute industrie, très-prudent en conseil, courageux en fortune, très-terrible en la guerre, humain en la victoire, sans douleur en la fière angoisse. Le couroux de ce victorieux pere est chu sur son sang & sur son ainé fils. D'autant plus aigres sont les maladies, quand elles se adhèrent à bonne ou noble complession. Car quelle chose est à l'homme plus amiable que la maison dont il est, & où il a prins sa nourriture ? quelle maison est plus digne que

celle du Roi, de laquelle dit le Prophète : *Gloria & divitia in domo ejus*. Et toutefois ainsi que ceux qui sont en une maison, quand ils voyent le feu dessus, se partent & s'enfuyent : notre très-redouté Seigneur par détractions, inventions, rapports faits de lui à son pere, a été contraint de demander quelque délaissement pour aucun tems de l'Hôtel de son seigneur & pere, & aller au Dauphiné entre les Montaignes, cuidant que le laps du temps & son absence dût éteindre & apaiser les flames allumées contre lui ; mais comme dit *Quintilianus* : *Etiam latentem invenit invidia* ; & comme il est écrit ; *non dimiserunt ad inventiones suas, & viam durissimam per quam ambulare consueverunt*. On a procuré à Monseigneur angoisses sur angoisses, & douleurs sur douleurs, lesquelles choses ont miné la fortune de Monseigneur, mais non pas le courage ou amour au Roi son pere ; & se voulez avoir preuve des vrais amours de Monseigneur envers le Roi, Saint Jean Chrysostome en la Quarte Homélie *ad Titum*, dit que rien ne prouve mieux la bonté de l'or que fait le feu ; aussi patience est le droit signe d'amour. Pour connoître donc

l'amour en quoi il est exhorté, considerez ses afflictions, véez ses douleurs & sapience, vous jugerez l'amour. Hélas ! très-Révérènd pere en Dieu, vous avez montré trois lumieres réplandissantes au Roi, c'est à sçavoir puissance, justice & sapience. Qu'est lui ? Si regardez la puissance, le Roi est le plus puissant Prince du monde ; son aîné fils est le plus pauvre Gentilhomme du monde. Si regardez la justice, le Roi n'ôta onc rien à ses Vassaux sans forfaits, sans procès, sans sentences. Quel forfait a commis Monseigneur ? où a-t-il été cité ou condamné ? Tiercement, si regardez la sapience & modérance du Roi, elle est si très-excellente, que pour la déplaisance qu'il a conçue contre ses Serviteurs, onc ne les laissa sans richesses & état convenable ; & Monseigneur est réduit à ce que ploroit le Prophète, *Factus est ut Terebinthus cujus folia ceciderunt, ut Paradisus qui non habet aquam.* Il est réduit ez interprétations de Tragédies, d'être sans pays, sans cité, sans domicile, errant, sans lieu, & sans un seul pied de terre. A qui le comparai-je ? à qui ferai-je semblable l'aîné fils héritier de France ? Quant si grande est douleur, quel cœur peut être si dur, qui

ne se convertisse en pleurs, voyant le plus heureux Prince du monde, être en telles disette, douleur & angoisses, & qui surmonte toutes tempêtes & tribulations? Et toutefois vous voyez ses douleurs & sa patience; que ainsi comme nous lisons de Job, dénué de toutes richesses, ayant tempêtes sur tempêtes, onc ne pécha de ses lèvres, ni ne parla sottement contre Dieu; ainsi mille durestés, mille aigreurs & afflictions, ne peuvent détourner le courage de Monseigneur, qu'il n'ait entièrement aimé & encore aime, & révere le Roi, s'est offert à le servir ez conquêtes de Normandie & Guyenne. Pourroit-il être sans grandes amertumes, laisser le sentiment commun, être comme un membre mortifié, & ainsi que non sentant, quand il souffre tant de douleurs? Se voir arracher à la bénévolence de son Seigneur & pere, ses Serviteurs être chassés du Dauphiné, ses Places être ouvertes à ceux qui l'ont grévé, closes à tous les gens, son pays lui être ôté, être précipité de très-haut degré de dignité en si basse ruine, & toutes ces choses lui voyez porter très-patiemment; l'avez vû porter telle révérence à son pere, que de lui crier merci par

Messire Guillaume de Courcillon, par la Prieur des Célestins & par Gabriel de Bernes, soi offrir, si le Roi a couleur de déplaisance à l'encontre de lui, d'en faire ce que les Princes du Sang en diroient, & non avoit fait plainte ez Princes, ez Etats du Royaume, ez Rois voisins, ou au Vicaire de Dieu; certes se dit bien Salomon : *Aqua multa non poterunt extinguere caritatem.* Cette souveraine patience déclare entiere amour de Monseigneur au Roi : il n'a point besoin donc d'être radrecié à ce dont ne forvoja par tribulation qu'il eût. Venons donc à ce que requerez, que Monseigneur vienne devers le Roi, & pourquoy il ne vient à l'obéissance, laquelle il doit au Roi, comme à son Seigneur & pere, très-Révérénd pere en Dieu, très-honorés Seigneurs: afin que je poursuive le patron que j'ai prins de Job; si le Roi veut que Monseigneur voise vers lui, *Auferat à me virgam suam, & pavor ejus non me terreat* : si le pere l'appelle, plaïse lui premièrement ôter les exploits de son indignation, ôter les peurs & craintes qui si longuement travaillent Monseigneur. L'enfant tandis que le pere tient les verges en ses mains, quant plus l'appelle le pere, tant plus

Doute. Monseigneur est encore tant dénué, ses Serviteurs pauvres, exilés & fuitifs, son patrimoine hors de ses mains. Je ne veux point réciter maintes histoires, lesquelles montrent exemple de de non encore, après si grand aigreur, subitement retourner à son pere : je me déporte de réciter ce que la Sage Rebecca conseilla à Jacob, qu'il s'enfouît jusques à l'Hôtel de son oncle, jusques à ce que l'indignation fût toute apaisée & éteinte. Je vois trois causes, lesquelles peuvent contenter la bonté & pitié du Roi, & retarder Monseigneur d'aller encore devers Sa Majesté : la premiere, s'y est *honte vertueuse* ; la seconde, *juste compassion* ; la tierce, est *prudence*. Quant à la premiere, si Monseigneur eût tout son temps fait guerre contraire au Roi, que lui pourroit-on plus faire que lui ôter tout ? Pourroit-il avoir le cœur si dur, ou les yeux si sans honte, que où il a été, ou en sièges ou en batailles, défenseur du Royaume, où l'on chantoit sa gloire & sa louange, il puisse retourner dénué, & rapportant presque semblables peines que souffriroient les ennemis du Roi, ou ceux qui auroient été déloyaux à leurs Princes ? Tous les Rois, tous les Princes sçavent

l'affliction de l'aîné fils de France; quant plus est connue la bonté du Roi, & même-ment envers ses ennemis, tant plus croit suspicion que Monseigneur ait commis quelque horrible fait. L'amour paternelle, la gloire du Roi, la renommée, la dignité entiere du Sang Royal, pourront-elles souffrir que telles peines, qui sont établies contre les ennemis, fussent contre le défenseur & héritier du Royaume? & quelle consolation auroient les Princes du Sang Royal, de voir leur lumiere, leur espoir, & celui qui doit être leur Chief, venir avec telles & si honteuses peines, que être hors de toutes fortunes? Est-il rien plus pour un noble courage, que demeurer en noble renommée? Saluste dit *nihil timere dedisti, prater turpem famam*. Ainsi comme les glaives & bâtons contraignent un vil courage, ainsi est honte éperon au frain d'un noble cœur. Monseigneur désire voir son pere; mais qu'il soit possible d'aller sans honte & sans peur.

Secondement, Monseigneur a plusieurs Serviteurs, lesquels en le servant, & à sa cause, sont dechassés & mis en toute difette. Monseigneur doit-il, selon les termes d'honneur, retourner sans avoir mis ses Serviteurs en au-

eune recouvrance ? Marius aima mieux demourer en exil, que sans aidant retourner en la Cité de Rome, & répondit ainsi : *Ab his quos nomine meo sordidatos video nulla me unquam fortuna divellet, neque hos exules prater me sine me quisquam videbit.* Si un Citoyen eut si grand courage, quelle chose doit désirer l'honneur du Sang & la dignité du fils du Roi ?

Tiércement pour prudence : car comme dit Isaye : *Qui crediderit non festinet.* Si aucuns par cautelles & inventions, ont bien pû retarder la bénévolence du Roi envers Monseigneur ; si on peut changer la douceur du très-noble courage du Roi à grand aigreur ; si on peut blesser l'amour naturelle lors entiere du Roi envers son sang, sa chair & sa figure ; ne pouroient-ils pas plus légèrement enflamber la bénévolence encore tendre & fraîche ? Après une épouvantable aigreur, la déplaisance ne se peut celler ; car la grieffeté des exploits le démontre, & comme il est écrit, *si viridi hoc faciat, in arido quid fiet ?* Quelle chose est plus légère, que après une maladie qui commence à guérir, rechoir ? Quelle chose seroit plus laide ou plus périlleuse à Monseigneur, que par raport être remis en la déplaisance du Roi ? Nouveaux

fiancés ne voient pas sitôt l'un avec l'autre, afin que l'amour croisse & soit plus ferme. Pour ce donc, très-Révérénd pere en Dieu, & très-honorés Seigneurs, voyez que Monseigneur recuse d'aller encore devers le Roi, non pas pour orgueil ne haine, mais pour vergogne, pour juste compassion, & aussi pour prudence. Or ne veux-je point remontrer ne réciter les cas esquels la puissance du pere ne doit avoir lieu, selon le droit, sur le fils; car l'obéissance de Monseigneur reluit & réplandit autant qu'elle le souloit: ne en Histoires ne Croniques, vous ne trouverez ja fils qui onc obéit à son pere autant que Monseigneur a obéi au Roi; ne n'auroient ja lieu contre Monseigneur, les peines que dit être écrites contre les enfans rebelles, & desquelles avez dit que les livres en sont tous plains; car qu'elle obéissance peut être plus grande, que soi souffrir ôter toutes administrations sans faire contredit? Vous, très-Révérénd pere en Dieu, avez montré à Monseigneur, ce que dit Dieu le Fils au Pere: *Abba pater non mea voluntas sed tua fiat*. Vous sçavez aussi ce que dit l'Evangeliste: *Glorificetur pater in filio*. David bailla à Salomon, n'ayant que douze ans, tout le Gouver-

nement ; Monseigneur a ja trente-trois ans , & est débouté de toutes administrations : plus grieve chose est , comme dit Tulle , d'être dépouillé de ce que l'on avoit , que de non être augmenté de dignité. Le Roi avoit baillé à Monseigneur le Gouvernement de - ça la Rivière de Seine , & on lui a ôté. Le Roi avoit baillé à Monseigneur , la conduite des Gensdarmes , Monseigneur les avoit conduits à la gloire du Roi , & avoit obtenu d'eux très-hautes victoires , & toutefois on lui a ouvert que le Roi ne vouloit plus qu'il en eût la conduite. Les mouchettes qui font le miel , quand elles sont irritées , jettent pointures & aiguillons ; toutefois il a obéi sans contredit , sans regret & sans murmure. Secondement où fut onc plus grand péril ou plus dangereuse entreprise , que d'aller lever la Bastille de Diepe prochain lieu d'Angleterre , le Roi commanda à Monseigneur , & lui bailla très-petite armée ; Monseigneur obéit à lui sans excuse de péril ou puissance. Monseigneur , comme écrit César au Sénat , *veni , vidi , vici* , Monseigneur vint , vit & vainquit les Helvétiques , lesquels nous apellons Suisses , qui sont forts & vaillans , & comme dit

Julius Cæsar , sont si dangereux en bataille , qu'ils ne font différence de tuer un Prince ou un autre : ils ont tué en bataille plusieurs Princes , même le Duc d'Autriche. Il plut au Roi , plus pour excellence & noblesse , que pour la nécessité de son Royaume , que Monseigneur y allât ; le Roi lui bailla compagnie dangereuse ensemble , comme de François & d'Anglois : Monseigneur obéit sans excusations ; Monseigneur , qui est souveraine louange d'un Chef d'armes , entretint son ost ensemble de volonté contraire , sans débat & dissension , fit lever le siège de Zurich , & délivra la Noblesse d'Allemagne de servitude vilaine & populaire. Vous , très-Révérénd pere en Dieu , sçavez bien que le pere est tenu pourvoir & administrer son fils , selon la dignité & puissance de lui ; pour cette cause furent établies les pensions des fils du Roi : or a-t-il plu au Roi ôter à Monseigneur sa pension dont il se souloit alimenter. Monseigneur humblement a obéi. Dès son enfance il eut le nom & titre de Dauphin , c'est son héritage ; il n'avoit plus rien autre chose en ce monde , le Roi son pere le voulut avoir en ses mains , Monseigneur l'a baillé : quelle obéissance pou-

roit être plus grande! une chacune de ces choses, montre singulière obéissance. Que peut-on dire, si elles sont jointes ensemble? Il est ors tems, très-Révérénd pere en Dieu, très-honorés Seigneurs, de répondre à cette partie, en laquelle requerez que Monseigneur déclare les craintes & ceux desquels il a craintes: certes vous par la lumière de vos prudences, sçavez bien que peurs & craintes viennent souvent par personnes & choses; ce que dit le Prophète: *A sagittâ volante in die, à negotio perambulante in tenebris*. Toutefois si vous voulez être recors de ce que le Roi notre Sire déclara dernièrement à Gabriel de Bernes & au Prieur des Célestins d'Avignon, qu'il aimoit en toutes manières Monseigneur, & tantôt après l'armée du Roi fut arrêtée au pays du Dauphiné, l'artillerie amenée, tous les passages clos; hélas! qui n'auroit crainte du courroux d'un tel pere? car comme dit est par Salomon: *Indignatio Regis nuncius mortis*. Sans doute, très-Révérénd pere en Dieu, ainsi que après une grande tempête, combien que la mer soit apaisée, tremblent longuement les nautes, aussi après si terrible épouvantement, encore sont les traces de peurs empreintes au

cœur de Monseigneur : & jaçoit ce que
avez ouvert , que si Monseigneur va
devers le Roi , il ôtera toutes déplai-
sances de son cœur ; vous, très-Révérénd
pere en Dieu , sçavez bien que fraiche
reconciliation n'ôte pas, selon droit, sus-
picion ne crainte. Certes une crainte si
longuement engendrée en un cœur , ne
se peut effacier légèrement , & n'est pas
suffisante à tollir la peur , ce que avez
dit que Monseigneur ne doit point dou-
ter du Roi son pere , ne aussi ne doit
avoir crainte : car si voulez alléguer nom
de paternelle affection , pour effacer la
crainte , très-Révérénd pere en Dieu ;
sçavez bien que ce n'est mie chose nou-
velle que la différence entre les enfans
& leur pere. Les Tragédies sont plaines
d'exemples périlleux à réciter ; les His-
toires de France & Romaine montrent
plusieurs misérables couroux des peres
à leurs fils : le Jurisconsulte dit: *Parentes
contra sanguinem suum malicia judicium
inferunt , instigationibus aliorum cor-
rupti*. Si doute donc Monseigneur du
Roi son pere , & de ceux *qui linguis
suis dolose egerunt*. Monseigneur sçait
que la déplaisance du Roi encontre
lui vient de nécessité, de bonté, ou de
franchise de courage. De nécessité ; car

les oreilles du Roi étant continuellement assiégées de ceux qui ont grévé Monseigneur, il étoit de nécessité au Roi de oyr tant de contes. Les Haigneurs de Monseigneur sous ombre de bonne foi ont fait plusieurs rapports ; le Roi ne devoit pas imaginer qu'ils eussent osé mentir à leur Seigneur, osé calomnier l'aîné fils de leur Seigneur : nécessité donc a fait que le Roi a ouï ; sa bonté, & la grandeur des choses controuvées a fait la déplaisance. Or nulle haine n'est plus âpre que du pere à l'encontre du fils. Pour ce, dit Plutarque, les sages peres ne devoient point auprès eux nourrir leurs fils, pour ce qu'ils ont amitié excessive & couroux sans mesure ; & n'est autre remede contre le couroux du pere, que par laps de temps, & que raison peu-à-peu adoucit rigueur, & faire ce que dit le sage : *In momento indignationis absconde faciem tuam*. Si vous alléguez la grande hauteur & dignité de Monseigneur pour non avoir crainte de nul, je pourrois montrer plusieurs exemples de Rois & d'Empereurs esquels nulle dignité n'a sauvé le péril. Quelle chose est si grande, si ferme, ou si sainte, que outrage ne puisse bien aucunesfois violer ? Envie & couroux sont aveugles, qui

jamais ne sçavent regarder dignité ou vertu. Si vous prétendez la hauteur du courage de Monseigneur; qui fut onc plus hardi en courage que David, lequel en sa jeunesse défaisoit les Ours & les Lions, qui sans armure osa assaillir Goliath tout armé, & toutefois il craignoit tant les raporteurs & mauvaises langues, qu'il crioit à haute voix : *Domine libera animam meam à labiis iniquis, & à lingua dolosa* ? Diogène interrogé qu'elles bêtes mordent plus venimeusement, répondit que des sauvages un détracteur, & des privées un flatteur. Monseigneur a senti quelles choses les détracteurs pourroient faire, comment ne les craindroit-il ? Si vous alléguez que si Monseigneur n'a rien méfait, il ne doit rien redouter; voulez-vous que je récite l'histoire de Joseph ? Qui fut onc plus innocent que lui, plus pur, ne plus vertueux ? Et toutefois il fut par envie mis hors d'avec son pere & vendu en Egypte. Un seul exemple veux-je choisir des Romains entre plusieurs. Qui fut onc plus pur ou entier, ou qui fut plus pour la chose publique des Romains que Scipion l'Africain ? Scipion en l'âge de dix-sept ans bailla courage aux Romains contre ceux de Carthage; Scipion en Espagne vainquit

quatre Exercites & quatre Chefs de guerre ; il print en bataille le Roi Sciphax , conquît Afrique la troisiéme part du monde. Et toutefois, comme dit Tullius, deux méchans hommes scûrent tant faire par envie & secrettes machinations, que Scipion fut contraint fuir en exil. Helas ! très-Révérènd Pere en Dieu , & très-honorés Seigneurs, Monseigneur en plus tendre enfance que Scipion , fut armé pour le recouvrement du Royaume. Il alla devant Montreau , & devant Pontoise montrer sa prouesse & la hauteur de son cœur , & a sauvé non-seulement la Noblesse des Allemagnes , mais de tout le monde : car si les Suisses n'eussent été réfrénés ; ainsi que le feu s'en va d'une maison en autre , toute popularité se fût versée & tournée contre la Noblesse. Et toutefois la dignité & vertu de Monseigneur n'a point dévoyé ceux qui l'ont commencé à gréver , qu'ils n'ayent voulu parachever & fait Monseigneur guerpir , non pas Rome , mais son Hôtel paternel , & l'ont mis hors de la bënëvolence de son pere & Seigneur , qui lui doit être plus grief que l'exil à Scipion. Ce n'est pas donc merveilles , très-Révérènd Pere en Dieu , si Monseigneur craint ceux qui , sans le scû du

Roi, ont osé poursuivre Monseigneur ; & le coustoyer à l'entour de Bourgogne & jusques outre Langres ou ez limites du Royaume. La chose de ces suites est notoire ; le Roi a déclaré que ce étoit sans son Ordonnance, & quelle chose n'oseroient ceux qui sans ce commandement ont osé ceci faire ? Point n'est besoin de déclarer les personnes desquelles Monseigneur a crainte ; car mieux les peuvent connoître ceux qui sont présents par delà, que Monseigneur, lequel a ja si longuement été absent : mais si autrement le Roi le veut sçavoir, Monseigneur espere quelque jour de lui déclarer en la présence des Princes de son Sang, tellement que le Roi en sera bien content. Monseigneur a espérance que si la pierre diamant se froisse en aucune espace de temps, le très-honoré & pitoyable cœur de son Seigneur & pere se adoucira & aucunement se ouvrira à Monseigneur, son sang, sa chair & sa figure, & que même froissera par laps de temps toute la dureté de couroux, que la verité vainquera les adinventions & faux rapports faits contre Monseigneur. Si l'on desire sçavoir, très-Révérend Pere en Dieu, & très-honorés Seigneurs, combien vous êtes agréables au

Roi, la grandeur des choses à vous commises le déclare. Si l'on désire prudence pour conduite, votre prudence est montrée en cette noble exhortation que avez faite, si comme il est écrit : *Sapiens in verbis producit seipsum* ; vos bonnes affections se sont montrées ez communications amiables eües avec vous : & pour ce Monseigneur vous prie que des dures afflictions, lesquelles il ouvre pour accroître la clémence & pitié de son très-vertueux Seigneur & pere, vous veuillez déclarer bénignement au Roi, auquel Monseigneur remercie si très-humblement, que son cœur ne peut concevoir ne comprendre de ce que lui a plu le faire visiter si honorablement, & lui ouvrir comme l'entiere bënëvolence, de laquelle rien ne pourroit être octroyé à Monseigneur plus grand ne plus souhaité. Monseigneur appelle Dieu pour témoin que onc adversité ne fit fléchir son cœur de l'amour entiere de son Seigneur & pere, & estime Monseigneur que les dures qu'il porte ne viennent pas tant du courage du Roi, comme d'aucunes particulières instigations, lesquelles lui ont ceci procuré. Très-Révérend Pere en Dieu, & très honorés Seigneurs, pour ce que, comme avez dit,

le Roi de sa très noble bonté avoit ordonné état honorable à Madame la Dauphine , & toutefois elle a été à si très-misérable disette , que quand elle partit pour venir à Monseigneur , elle n'eût sçu trouver un écu , ne un seul denier vaillant du sien , mais une seule Robe rompue. Hélas ! qu'elle angosse peut avoir Monseigneur de la voir en si extrême fortune. Nulle Dame ne devoit espérer si grand repos & tranquillité , & elle se voyoit en gemissemens , larmes & pleurs , & en telle pauvreté que Monseigneur & elle n'ont nulles choses fors que leurs corps. N'est-ce pas misérable chose d'être mis hors de tout le sien , & plus misérable de y être mis sans cause ? La déplaisance d'un pere est plus amere , d'autant que ce pere est plus noble & plus vertueux. N'est-ce pas déplorable chose de voir un fils de Roi plus riche de tout le monde , être le plus pauvre Gentilhomme du monde ? Quoi de plus déplorable que de le voir avec la disette demeurer en suspension du peuple , comme s'il eût forfait ? Et néanmoins si le Prophète Isaye dit : *Carn. m tuam ne despexeris* , pour Dieu plaise au Roi avoir compassion de son fils , quand il a eu si grandes & si longues fluctuations &

le laisser en repos & honorable recette où il se trouve en l'Hôtel d'un sien oncle, du premier Pair des Ducs séculiers & Comtes de France. Plaise au Roi pere de bonté, dont il est renommé par tout le monde, ne le presser plus avant, ains le laisser encore respirer en sûreté. Plaise au Roi avoir pour recommandé la saine & bonne renommée de Monseigneur, & soutenir l'autorité de son aîné fils, considéré son âge & l'état de Madame sa femme, selon l'espoir qu'il a d'avoir lignée au plaisir de Dieu.

Lettre du Dauphin au Roi.

M On très-redouté Seigneur, je me recommande à votre bonne grace tant & si très-humblement que je puis, & vous plaise sçavoir, mon très-redouté Seigneur, que par l'Evêque de Coutance & vos autres Ambassadeurs, j'ay reçu les lettres lesquelles de votre grace il vous a plu m'écrire, & ouï la créance qu'ils m'ont dite de par vous, dont & de la bonne souvenance qu'il vous plaît avoir de moi vous mercie tant & si très-humblement que je puis, & pour toujours, mon très-redouté Seigneur, fai-

re à mon pouvoir chose qui vous soit agréable. Je leur ai dit aucunes choses pour les vous rapporter, vous suppliant très-humblement, mon très-redouté Seigneur, qu'il vous plaise les croire, & moi avoir en toujours en votre bonne grace, qui est la chose en ce monde que plus je desire, & me mander & commander vos bons plaisirs, pour iceux faire & accomplir à mon pouvoir, en priant le benoist fils de Dieu, mon très-redouté Seigneur, qu'il vous doint très-bonne vie & longue. Ecrit à Bruxelles le vingt-neuvième jour de Janvier 14⁵²/₆₀.

Votre très-humble &
très-obéissant fils,
LOUIS.

Et au dos est écrit, à Mon très-redouté Seigneur.



Lettre du Duc de Bourgogne au Roi.

M On très-redouté Seigneur, je me recommande à votre bonne grace, tant & si très-humblement que plus puis, & vous plaise sçavoir, mon très-redouté Seigneur, que j'ai reçu vos lettres contenant créance sur Révérend Pere en Dieu l'Evêque de Coutance, & autres vos Ambassadeurs qu'il vous a plu envoyer devers moi, & par eux m'écrire lesdites lettres, & si ai oy ce qu'ils m'ont voulu dire & remonter de par vous, mon très-redouté Seigneur: surquoy, mon très-redouté Seigneur, je leur ai fait faire réponse en ma présence, ainsi que par eux, se c'est votre bon plaisir, sçavoir pourrez; laquelle ma réponse je vous supplie, mon très-redouté Seigneur, qu'il vous plaise prendre en bien, car en vérité je ne desire rien tant de mon pouvoir, que faire chose qui vous soit plaisante & agréable, & ai ferme espérance que vous bien informé serez content de moi. Et quant aux doléances de votre Procureur, sur plusieurs particuliers, déclarés en ma présence par iceux vos Ambassadeurs, je

y ai aussi fait répondre pertinemment, & selon que pour le présent je puis être informé, & brief, au plaisir de Dieu, j'envoyerais devers vous pour les causes & ainsi que j'ai dit à iceux vos Ambassadeurs, mon très-redouté Seigneur, & vous plaise me mander & commander tous vos bons plaisirs, pour les accomplir, comme raison est, à mon pouvoir & à l'aide de Dieu le Tout-puissant, qui, mon très-redouté Seigneur, vous ait en sa très-sainte & benoïste garde, doint très-bonne vie & longue, avec l'effet de vos très-hauts & nobles desirs, étant en ma ville de Bruxelles ce vingt-neuvième jour de Janvier 14⁵²/₆₁.

Mon très-redouté, je vous supplie qu'il vous plaise me pardonner ce que je n'ai signé ces lettres de ma main, car sans faute je ne le puis faire bonnement.

Votre très-humble &
très-obéissant PHILIPPE, Duc de
Bourgogne & de
Brabant.

*Cependant le Dauphin qui ne songeoit
qu'à se reconcilier avec son pere, lui en-*

voya Houarte son premier Valet de Chambre pour faire encore une tentative.

Réponse que le Roi de sa bouche a faite à Houarte & Lenrault, envoyés devers lui de par Monseigneur le Dauphin.

J'Ai reçu les lettres que mon fils le Dauphin m'a écrites par vous, aussi ai vû par écrit l'instruction qu'il vous a baillée, & ouï la créance qu'il vous a chargée me dire, laquelle en effet n'est autre chose que la continuation de non vouloir venir devers moi, & ne soi trouver en ma présence. Vous sçavez, Houarte, que j'ai parlé à vous seul, & par bien au long, & après de rechief j'ai parlé seulement en la présence de l'Evêque de Coutances, Messire Etienne le Fevre, Messire Jean de la Beauté, & du Bailly de Berry, pour sçavoir avec vous se mon fils le Dauphin vous avoit chargé de me dire autre chose, & s'il ne se déterminoit point de venir devers moi, pour moi servir, & s'employer ès affaires de ce Royaume, comme il est tenu, ce qui seroit la chose de ce monde dont je serois le plus joyeux : mais vous ne m'avez dit quelque chose par quoi je

voye qu'il ait volonté de venir , ni foi trouver en ma présence , qui bien me déplaît pour son bien & pour le bien de la chose publique. Et semble être chose bien merveilleuse , dont il demeure si longuement ainsi ; car il n'est homme en ce Royaume , si grand ne si petit , que qui lui demanderoit quelle chose , qu'il desireroit pour son grand bien , qu'il ne souhaitât être fils du Roi , comme il est , & foi trouver auprès de son pere , pour avoir les honneurs & biens qui à fils de telle maison appartiennent , s'il veut. Il a le plus bel état & le plus grand de ce Royaume après moi , encore est son état plus aisé & de moindre charge que le mien ; car j'ai le faix & la charge à supporter , à quoi je desirerois bien qu'il se trouvât à moi servir & aider , pour y avoir & acquérir l'honneur qu'il doit desirer. Il doit considérer les grands honneurs & renommée qu'il eût acquis au recouvrement de ce Royaume , s'il se fût trouvé auprès de moi , laquelle chose m'eût fait grand joye & plaisir , & encore n'est-il chose mondaine qu'il dût plus desirer que d'être & venir entour moi , pour y avoir l'honneur & louange qu'il auroit , s'il se vouloit employer au bien de la chose publique.

Il est ja en âge pour pouvoir être sage, & pour avoir entendement & connoissance de bien & de mal ; par quoi il peut penser qu'à tenir les termes qu'il tient, & ainsi soit étranger des faits de ce Royaume & de mes bons sujets & vassaux qui ont aidé à remettre cette Seigneurie sus, & de chasser les ennemis, sans soi vouloir trouver avec eux, ils n'en peuvent pas être fort contens ne joyeux, & ne peuvent pas avoir l'amour & espérance en lui telles qu'ils auroient, s'il étoit avec moi & avec eux comme il doit être.

Il a plusieurs fois envoyé devers moi, mais toujours a fait requérir que je fusse content qu'il ne vinsist point, & ne se trouvât en ma présence, laquelle chose je n'eusse jamais consenti ; car quant je le consentirois, j'approuverois les termes en quoi il se tient, & l'erreur qu'on a fait semer & dire par ce Royaume, que je ne voulois point qu'il y vinsist, & sembloit que j'en fusse bien content, & toutes fois il m'en a toujours déplu & encore déplaît, & aime beaucoup mieux que les termes qu'il tient, soient sans mon consentement, que de les lui consentir ne accorder.

Je vois bien qu'à traiter cette matière

par messages, elle ne pourroit venir à bonne conclusion, & vous-même m'avez dit que la relation que lui ont fait les messages qu'il a envoyés devers moi, ont été en bien grand partie causes de craintes & doutes qu'il dit avoir. Sans parler l'un à l'autre je ne pourrois bonnement entendre son intention, ne à quoi tient son cas; aussi il ne pourroit entendre mon intention & le vouloir que j'ai de le bien traiter. Je suis pere & il est fils, & chacun sçait que de lui doit venir l'obéissance, & ce néanmoins; pour le desir que j'ai que cette matière se radresse à son bien, je fais ce qu'il devroit faire; car il me devroit requérir de venir devers moi, & je l'admoneste qu'il y vienne, afin qu'il déclare franchement son cas, comme le fils doit à son seigneur & pere, aussi que je lui die & déclare mon intention que j'ai envers lui: & pour ce vous lui direz que je desire qu'il vienne devers moi, car j'ai intention de lui dire chose pour son bien & pour le bien de la chose publique du Royaume que je ne voudrois lui écrire, ne dire à autre; & me semble que quant il aura parlé à moi, il connoïtra bien qu'il ne doit point avoir les doutes & craintes qu'il dit avoir; & afin qu'il n'ait

cause d'y faire aucun doute, je promets ici en la parole de Roi, en la présence de ceux de mon Conseil qui ici sont, que s'il veut venir devers moi, lui & ceux de son Hôtel qu'il voudra amener avec lui, y pourront venir & être sûrement, & quant il m'aura déclaré son courage & connu mon intention, s'il veut retourner là où il est, ou ailleurs où bon lui semblera, il le pourra faire sûrement lui & ceux de sa compagnie, ou demeurer si c'est sa volonté; mais j'ai bien espérance que quand il connoîtra mon vouloir, il sera plus joyeux & content de demeurer que d'aller ailleurs, & suis bien joyeux que vous Houarte, qui êtes privé de lui, soyez venu par deçà, afin que le puissiez mieux ascertainer & lui rapporter mieux les choses dessusdites.

Laquelle réponse a été dite & prononcée auxdits Houarte & Leurault par le Roi de sa bouche, en son Palais de Bourges, en la présence de ceux de son Conseil le 10. Janvier l'an 1460. *Ainsi signé,*

REGIS.

Je finirai ce qui regarde la retraite du Dauphin en Bourgogne par l'Extrait d'un Manuscrit du tems, qui est à la Bibliothèque du Roi, vol. 6762. fol. 3.

K iiij

Comment Louis de Vallois aîné fils du Roi de France s'en vint à refuge au Duc Philippe de Bourgogne, puis parle d'aucunes autres besoignes.

A Udit an 1456. Louis de Vallois aîné fils du Roi de France, Dauphin de Vienne, se tenoit hors & demouroit en son Dauphiné, & s'y étoit tenu ro ou 12 ans, pour ce que le Roi son pere étoit mal content de lui, & disoient aucuns que c'étoit pour ce qu'il traitoit trop durement ses sujets du Dauphiné, & espécialement les Evêques, Prélats, & gens d'Eglise, en prenant leurs biens contre leur gré, pour conduire & entretenir son état, dont aucuns l'excusoient aucunement, pour ce que le Roi son pere ne lui donnoit plus rien; aucuns disoient que cette haine du pere au fils venoit pour cause de la belle Agnés, qui mourut par poison, dont aucuns le soupçonnèrent, pour ce qu'icelui Dauphin avoit par plusieurs fois blâmé & murmuré contre son pere pour ladite belle Agnés, laquelle pour voir avoit été la plus belle jeune femme, & plus en point que l'on peut regarder, & plus

en la grace du Roi beaucoup que la Reine, & à laquelle on faisoit plus d'honneur & service, même les plus grands de la Cour du Roi, qu'ils ne faisoient à la Reine qui étoit moult bonne Dame & honorable, dont le Dauphin avoit moult grand dépit, & que par dépit il lui fit sa mort avancer, & depuis que la belle Agnès fut morte, la Damoiselle de Villequier sa nièce tint son lieu devers le Roi, lequel en ses derniers jours demandoit & vouloit avoir les plus belles Damoiselles que l'on pouvoit trouver en tout son Royaume.

Quelle que la cause fût de la haine du pere au fils, le Roi ordonna au Comte de Dammartin, Messire Antoine de Chabannes, d'aller en Dauphiné en une bonne compagnie de gens d'armes pour prendre son fils le Dauphin, & le lui amener ou par amour ou de force, comment qu'il fût, & courroit lors commune renommée que s'il y fût venu, le Roi lui eût fait une très-dure compagnie, & qu'il eût fait Roi Charles son autre fils puîné; mais il ne fut pris ne trouvé, car quand il fut de ce averti, il fit semblant un soir de vouloir aller chasser le lendemain, & commanda que le dîner fût tout prêt au bois où la chasse

se feroit, laquelle chose venue à la connoissance du Comte de Dammartin, il se mit en aguet & ordonnance pour prendre le Dauphin à cette chasse; mais le Dauphin qui se doutoit de tout ce qu'on machinoit contre lui, le lendemain au matin que l'on cuidoit qu'il allât à la chasse, print six ou sept de ses plus familiers, & montés sur bons chevaux, davantage se printent à cheminer vers le pays de Bourgogne, & leur fut bien besoin de cheminer ainsi roidement; car s'ils eussent tardé quelque peu, le Comte de Dammartin les eût ratteint, & ne cessèrent de toujours cheminer jusques ils vinrent à S. Claude une bonne ville de Bourgogne.

Quand il fut illec venu, il trouva tôt après le Prince d'Orange à Nozeroy qui le reçut moult honorablement, & lorsqu'il ouit dire qu'il se doutoit d'être poursuivi, & qu'il vouloit aller tout le plutôt qu'il pourroit devers le Duc de Bourgogne, le Prince manda hâtivement le Maréchal de Bourgogne qui vint incontinent bien accompagné de gens de guerre, & se partirent sans tarder pour tirer en Brabant.

À la vérité cette chose ci fut une merveilleuse besogne, car le Prince d'Oran-

ge & le Maréchal de Bourgogne étoient deux hommes que le Dauphin avoit plus haïs que nuls autres, pour ce que par plusieurs fois ils lui avoient ses hommes détrouffés & ceux de son pere, quand ils entreprenoient sur le pays de Bourgogne, que le Duc vouloit garder non dérobé ne violé : mais nécessité qui n'a loi, amena cette fois le Dauphin à refuge à ses plus grands haineux pour s'en aider au besoin ; car le Maréchal de Bourgogne le conduisit & le mena si bien par le pays du Duc de Bourgogne, qu'ils vinrent sauvement à Louvain, & de Louvain s'en allèrent à Bruxelles, & lors tout incontinent le Dauphin envoya devers le Duc en Hollande par l'un de ses gens, signifier sa venue, lequel bon Duc le desirant recevoir & fêter, comme fils aîné de son souverain Seigneur, se hâta le plus qu'il put de retourner en Brabant.

Sitôt donc qu'il fût retourné à Bruxelles, il y trouva le Dauphin & le reçut honorablement, tant pour l'honneur de sa personne, comme pour l'honneur du Roi son Souverain Seigneur, que Prince n'eût sçu ne pu mieux faire, & lui assigna tout incontinent trois mille francs pour chacun mois pour soutenir son

état, & lui pria qu'il élût en ses pays telle place qu'il vouloit pour soi retraire, & il lui feroit délivrer, & le Dauphin demanda Geneppe, un Château en Brabant bien assis, en belle place, là où il se tint & demoura longuement, à quatre lieues près de Bruxelles.

Environ la fin du Mois d'Octobre, tôt après la venue du Dauphin en Brabant, le Duc de Bourgogne envoya une notable Ambassade, dont fut chief le Seigneur de Chimay grand Bailly de Haynault, devers le Roi de France, & pour le contenter de ce que son fils étoit ainsi venu à lui, & pour lui dire comment pour l'honneur de lui il l'avoit reçu, & qu'il lui feroit tout le mieux & le plus d'honneur qu'il pourroit, lesquels Ambassadeurs demeurèrent très-longuement, sans qu'ils eussent audience ne expédition; mais tandis qu'ils y séjournoient le Roi envoya gens d'armes à Compiègne & à Soissons qui sont villes prochaines du Duc de Bourgogne & de ses pays, lequel Duc doutant que le Roi ne lui voulsist faire guerre, & aussi en doutèrent plusieurs gens; le Duc donc fit son mandement en ses pays de Picardie, de Flandres & de Haynault pour tout homme mettre en armes pour

Roi défendre si le Roi le vouloit assaillir.

Fol. 113. recto.

Le 13. de Février, la Comtesse de Charolois accoucha d'une fille que le Dauphin nomma Marie, en l'honneur de la Reine sa mere qui s'appelloit Marie.

Un peu de temps après le Duc de Bourgogne renvoya devers le Roi une ambassade, sçavoir Messire Simon de la Laing & le sieur de Chimay, pour certifier au Roi comment le Dauphin étoit de sa propre volonté venu devers lui, & pour trouver moyen que le Roi fût content de lui.

Fol. 117.

Tôt après Pâques audit an 1457. se partit de Bruxelles le Duc Philippe de Bourgogne en la compagnie du Dauphin, passerent par Oudenarde & Courtray, & allèrent à Bruges, & partout furent reçus magnifiquement.

Le 28. d'Août Pierre de Bresé Sénéchal de Poitou prit & pilla Sandwich. Il avoit avec lui quatre mille combatans du nombre desquels étoit Robert Floques dit Floquet Bailli d'Evreux, Thiébault de Termes bailli de Chartres, Jean Carbonnel Seigneur de Chevreuse, qui y furent Chevaliers avec 26.

autres. En cette même année au mois de Septembre vinrent à Bruxelles devers le Duc Philippe , Ambassadeurs du Roi, l'Evêque de Coutance & autres en petite compagnie, remontrer au Duc aucunes choses touchant ceque le Dauphin se tenoit avec , lui dont le Roi n'étoit pas content.

Il y eut alors une négociation importante entre le Roi & le Comte de Charolois.

Comme aucun Historien n'a parlé de cette affaire , & qu'elle se trouve rapportée dans un Manuscrit par un témoin oculaire , il est à propos de la faire connoître.

EN hyver dernier le feu Roi étant lors en la ville de Bourges , arriva Monsieur de saint Pol & parla au Roi , mais je ne fus pas présent ; toutefois assez tôt après le feu Roi l'envoya au Conseil, lequel fut tenu ou logis de Odet Daydie qui étoit assez près de celui de Monseigneur de Treynel, lors Chancelier de France , & y furent , comme il me semble , Monsieur de Foix , Mon-

fieur de Treynet, Monsieur de Bueil, Monsieur de Dammartin, Jedit Daydie, Maître Etienne Chevalier, Maître Pierre d'Oriole & moi, & si aucuns autres en y avoit, je n'en suis pas bien recors, & m'en raporte à la vérité; mais je suis bien certain que les dessusdits y étoient; & là vint mondit sieur de saint Pol, & récita la cause qu'il avoit de par Monsieur de Charolois, comme il disoit, ainsi qu'il l'avoit dite au feu Roi : c'est à sçavoir que mondit sieur de Charolois étoit mal content d'aucuns qui étoient à l'entour de Monsieur de Bourgogne, & à mon avis nomma Monsieur de Crouy, qu'ils lui conseilloient mal contre le bien dudit feu Roi & de la chose publique de son Royaume, & qu'il avoit intention de les mettre hors de l'Hôtel de mondit sieur de Bourgogne son pere, & pour ce que en ce faisant mondit sieur de Bourgogne pourroit être mal content de lui, il vouloit bien sçavoir avec ledit feu Roi, se en cas, & que besoin lui fût de soi éloigner de la présence de mondit sieur de Bourgogne son pere, de soi retraire es marches lesquelles ledit feu Roi étoit, s'il le voudroit recueillir, & en quelle manière ou état ledit feu Roi voudroit qu'il fût en



sa compagnie, combien que, comme disoit mondit sieur de S. Pol, mondit sieur de Charolois n'avoit pas intention de soi y retraire, que ce ne fût en bien grande & extrême nécessité, & disoit toujours que mondit sieur de Charolois n'avoit quelque mauvaise intention à l'encontre de Monsieur de Bourgogne son pere, mais le faisoit pour son bien, & le bien de sa maison, pour ce que, comme dit est, ceux qui étoient entour lui le gouvernoient mal. Il requéroit aussi de par mondit sieur de Charolois qu'il fût en la bonne grace du Roi, & finalement disoit qu'il avoit entendu que ledit feu Roi devoit faire une armée pour aider & secourir la Reine d'Angleterre & le Prince son fils, & requieroit que si ainsi étoit, ledit feu Roi lui en baillât la charge.

Sur laquelle créance fut délibéré & conclu en la présence du Roi, & comme il me peut souvenir, la délibération fut telle : premièrement, que le Roi recevrait mondit sieur de Charolois en sa bonne grace ; secondement, que quant mondit sieur de Charolois feroit aucun service au Roi & à la chose publique de son Royaume, & il voudroit venir par devers lui, ledit feu Roi le ver-

roit volontiers, toutes fois je ne suis pas bien certain si touchant ce second point ledit feu Roi fit ôter ces mots, feroit aucun service au Roi & à la chose publique de son Royaume, car le feu Roi fit en ladite réponse faire des corrections en sa présence, mais je m'en rapporte au net qui doit être devers mondit sieur de Treynel, lors Chancelier; Tiercement, que ledit feu Roi n'avoit point encore délibéré de aider ou secourir de gens d'armes à ladite Reine d'Angleterre, & que s'ainsi étoit, il le lui feroit sçavoir, & qu'il lui en bailleroit volontiers la charge, se prendre la vouloit, & le mercioit du bon & grand vouloir qu'il avoit. Il me semble que c'est la réponse qui fut faite à mondit sieur de S. Pol esdits trois points, au moins est-ce la substance à mon avis; car des propres termes je ne puis pas être recors, mais ils sont écrits, & sont devers mondit sieur de Treynel comme dit est. Vrai est que quant mondit sieur de S. Pol vint devers le feu Roi, il n'apporta aucunes lettres, ne autre chose par écrit, & pour ce fut délibéré que le feu Roi n'écriroit point à mondit sieur de Charolois, & que mondit sieur de S. Pol n'auroit aucune réponse par écrit signée.

de Secrétaire , combien qu'il le requît ; mais que s'il vouloit mettre en écrit par devers lui pour sa mémoire ladite réponse , faire le pourroit , afin qu'il ne rapportât plus ou moins que ledit feu Roi lui avoit dit , & ainsi le fit : & c'est tout ce que fut fait à ce premier voyage , au moins que je sçache , & à lui faire ladite réponse devant le Roi furent présens Monsieur du Maine , Monsieur le grand Sénéchal , Messire Guillaume Cousinot , combien qu'ils n'eussent pas été présens à la créance de mondit sieur de S. Pol ne à ladite délibération faite en Conseil , & des autres qui étoient en la chambre dudit feu Roi , je ne suis pas recors , mais dès-lors la chose fut assez commune entre tous ceux de l'Hôtel.

Depuis un peu après Pâques le feu Roi étant à Mehun , illec environ , mondit sieur de S. Pol envoit un homme devers le Roi , que je ne sçai , car je ne le vis pas , & ai ouï dire qu'il apporta au feu Roi lettres de mondit sieur de Charolois & de mondit sieur de S. Pol , mais s'il est ainsi , ne ce qu'elles contenoient en vérité , je n'en sçais rien , ne je ne les ouïs onc , pour ceque lors j'étois malade de fièvres en mon logis es loges , autrement je crois bien que j'en eusse sçu

comme les autres ; mais comme j'ouïs dire depuis audit Messire Guillaume Cousinot , mondit sieur de Charolois requéroit que le feu Roi lui interprétât quelques paroles de ladite première réponse faite à mondit sieur de S. Pol , lesquelles lui sembloient troubles ou obscures ; de la délibération faite sur ce je n'en sçai rien , mais ledit Cousinot & Messire Jehan Bureau qui eurent la charge de faire la réponse & les lettres sur ce , en devroient bien parler. Combien que , comme je crois , mondit sieur de Treynel doit avoir le double de tout , & lors fut envoyé Monsieur de Genlis par devers mondit sieur de S. Pol.

A son retour, qui fut environ la Pentecôte ou plutôt , il rapporta lettres de mondit sieur de S. Pol , mais je ne les vis onc , & ne sçais ce qu'elles contenoient , & si ne sçais s'il apporta audit dernier voyage lettres de mondit sieur Charolois , & crois plus que non que autrement. Toutefois mondit sieur de Treynel doit tout avoir , & la cause de mon ignorance sur ce , étoit madite maladie , qui encore duroit au retour de Monsieur de S. Pol , & ne fus point présent quant il parla au Roi , ni quant il lui présenta les lettres qu'il apporta ;

mais depuis la S. Jehan je fus présent à un Conseil tenu à Mehun, & qu'il fut parlé de ces réponses qu'il falloit faire à mondit sieur de S. Pol, & des dessusdits qui étoient en la Ville furent présens, & aussi y fut Monsieur de Coutance, & ledit Messire Jehan Bureau, & lui & moi eûmes la charge de mettre ladite délibération par écrit, & ainsi le fîmes en son logis, & après dîné fut portée au feu Roi, lequel la vit, & ne lui sembla pas bien, disant qu'il avoit été averti par aucuns, que tout ce que faisoit faire mondit sieur de Charolois par mondit sieur de S. Pol, touchant ladite matière, étoit une fiction & un personnage joué entre mondit sieur de Bourgogne & mondit sieur de Charolois son fils, & à cette occasion la fit corriger par ledit Bureau & par moi, & après fut mise au net par Maître Adam Roland Secrétaire, & fut baillée audit Monsieur Genlis pour la porter à mondit sieur de S. Pol, avec lettres closes de Créance sur mondit sieur de S. Pol; & suis bien recors que pour ce qu'à la première fois, en conférant par ledit feu Roi de ladite matière avec mondit sieur de S. Pol, pour ce qu'il se douta que Monsieur de Charo-

Jois voulüst ufer de quelque voye defait
 Sur Monsieur de Crouy & autres étans
 en l'Hôtel de mondit sieur de Bourgo-
 gne, il lui avoit dit par exprès *que pour*
deux Royaumes tels que le sien il ne
consentiroit un vilain fait, icelui feu Roi
 fit mettre en ladite dernière réponse un
 article touchant ce point, ainsi qu'on le
 pourra voir dans le double d'icelle, dont
 mondit sieur de Treynel en a un; car je
 sçai, & suis sûr qu'il dit audit Maître
 Adam qu'il le lui fit, & que ledit Rolland
 lui accorda, & depuis le lui bailla com-
 me il me dit, & se en aucune chose j'ai
 évité touchant lescrites réponses, je m'en
 rapporte à l'écrit, mais j'en dis au plus
 près de ce qui me peut souvenir.

*En effet la lettre qui fut écrite au Dau-
 phin.*

*Lettre des Ministres & autres gens du Con-
 seil au Dauphin, pour lui donner avis
 de la maladie du Roi.*

NOtre très-redouté Seigneur, nous
 nous recommandons à votre bon-
 ne grace si très-humblement que plus

pouvons. Plaise vous sçavoir, notre très-redouté Seigneur, que certaine maladie est puis aucun tems en ça survenue au Roi votre pere notre Souverain Seigneur, laquelle premièrement a commencé par la douleur d'une dent, dont à cette cause il a eu la joue & une partie du visage fort chargées, & a rendu grand quantité de matière, & a été la dite dent après arrachée, & la playe curée en manière que pour ce, que aussi par le rapport que les Médecins nous faisoient chacun jour, nous avions ferme espérance que brief il dût venir à guérison. Toutefois pour ce que la chose est de plus longue durée que ne pensions, & que, comme il nous semble, il s'affoiblit plus qu'il ne souloit, nous, comme ceux qui après lui vous desirons servir & obéir, avons délibéré le vous écrire & faire sçavoir, pour vous en avertir, comme raison est, afin de par tout avoir tel avis que votre bon plaisir sera, & vous plaise, notre très-redouté Seigneur, nous mander & commander vos bons plaisirs, pour y obéir de tous nos pouvoirs au plaisir de notre Seigneur, qui par sa sainte grace vous doint très-bonne vie & longue.° Ecrit à Mehun-sur

Nevre le 17. jour de Juillet. *Ainsi signés,*

Vos très-humbles & obéissans
Serviteurs,

| | |
|-------------------|---------------------|
| Charles d'Anjou , | A. de Chabannes , |
| Gaston de Foix , | J. d'Estouteville , |
| Guill. Juvenel , | Machelin Brachet , |
| Chancélier, | Tanguy du Châ- |
| Jean, | tel, |
| Coustant, | Jean Bureau , |
| A. Delaval , | Guill. Cousinot , |
| Amenyon d'Al- | P. Doriolè , |
| bret, | Chaligant. |

*Il suffit de lire le Mémoire que le Comte
de Foix donna , &c.*

Cette pièce fera connoître les mou-
vemens, les intrigues & les intérêts de la
Cour de Charles VII. dans les derniers
momens de sa vie.

Lettre du Comte de Foix.

SIRE, pour vous avertir au vrai sur les
points dont Monbardon & Janot du
Lion ont parlé de par vous, vous trou-
verez à peine de ma vie la vérité être tel-
le, comme ci-après déclarée,

Premièrement en tant qu'il touche la ligue & les sermens qu'on vous a rapporté que Monsieur du Maine, moi & autres avons faits, je vous jure Dieu & le serment que je vous dois, que je n'ai ligue ne serment avec Seigneurs ne personne qui vive de ce Royaume, excepté avec le Comte d'Armagnac, qui fut par commandement & ordonnance de vous.

Il est vrai que la journée qu'il fut délibéré qu'on vous écriroit par Vermandois, le Hérault, la disposition en quoi le Roi votre pere étoit pour lors, auquel on espéroit encore vie & guérison, Monsieur du Maine ouvrit en la présence de tous ceux du Conseil qu'il étoit nécessité, si le Roi votre pere pouvoit guérir, que chacun s'acquittât loyaument envers lui touchant votre fait, & que nous ne demourissions plus en cet inconvénient en quoi nous étions pour les différences qui étoient entre lui & vous; & jurâmes tous & promîmes à Dieu que si le Roi votre pere pouvoit venir en santé, que pour perdre états, ne offices, ne la grace, nous ne faudrions point que nous ne nous acquittissions loyaument envers lui, afin de faire cesser tous les différens, & qu'il vous reprinsist en sa bonne gra-

ce, & vous traitât ainsi qu'il appartient.

Et le lendemain de rechief nous nous trouvâmes tous ensemble, auquel temps encore espérons la guérison du Roi votre pere, & fut remontré comme les différens & malveillances qui avoient été entre les Seigneurs & ceux du Conseil étoient très-mal séans, & en pouvoient venir de grands inconvéniens; & pour ce qu'il étoit bien requis, pour le bien du Roi votre pere & de la chose publique, que chacun ôtât toute rancune & malveillance qu'ils avoient les uns & les autres, & qu'il y eût entre nous tous bon amour & union; & dit lors Monsieur du Maine que de sa part il en étoit & promettoit à Dieu de ainsi le faire, si dis-je moi de la mienne, Monsieur de Dunois de la sienne, & tous les autres pareillement. Et quelque chose, SIRE, qu'on vous raporte, vous ne trouverez point qu'il y ait autre chose que ce que dessus est dit, & y a par delà des gens qui étoient présens à toutes ces choses par lesquelles, s'ils veulent dire vérité, vous pourriez sçavoir s'il est ainsi; car sur ma vie & sur mon honneur vous n'y trouverez autre chose.

Et de dire que depuis j'aye fait ligue ne serment à personne, ne sçu autre qui

l'ait fait , sur ma foi nōn ai ; & se vous trouvez le contraire , punissez moi à votre bon plaisir.

Et au regard du fait d'Angleterre^s, il est vrai qu'il y a eu plusieurs voyages qui ont été faits par delà , & y fut premièrement un nommé Doulcereau , lequel le grand Sénéchal de Normandie y envoya pour sçavoir des nouvelles ; & étoit ledit Doulcereau à la bataille de Northampton quand le Roi d'Angleterre fut prins , & en se cuidant sauver pour venir par deça , il fut prins par aucuns Anglois & mené prisonnier à Anthonne , ou je ne sçai quel lieu par delà , & quant le Duc de Sommeret passa en Angleterre , il le délivra , & vint par deçà , & depuis fut renvoyé par devers la Royne d'Angleterre , pour lui dire que le Roi étoit disposé de l'aider & secourir & ceux de son parti en la querelle qu'elle avoit contre le Roi Edouard , & qu'il l'avoit fait sçavoir aux Rois d'Espagne & d'Ecosse ses alliés , afin qu'ils fussent le semblable de leur part.

Il est vrai aussi qu'il vint par deça un autre homme de Bretagne & un Chapelain de la Royne d'Angleterre , lesquels ladite Royne envoyoit devers le Roi votredit pere , pour lui dire l'état

en quoi elle étoit pour. lors , & la pitié qui étoit en son fait & du Prince son fils , & qu'il lui plût avoir pitié d'elle & de fondit fils , & les envoyer querir & recueillir en ce Royaume , & leur donner sauf-conduit pour y être trois ou quatre ans jusqu'à ce qu'ils se pussent remettre : & fut la matière bien fort débattue au Conseil du Roi votredit pere en la présence de tous les Seigneurs & gens de son Conseil , & après plusieurs altercations fut conclu , présent le Roi votredit pere , qu'on devoit envoyer par delà le Sieur de Genlis, Messire Jehan Carbonnel & un Secrétaire , & leur furent baillées lettres & instructions pour remontrer à ladite Roïne , que si elle se pouvoit tenir par delà , qu'elle s'y tenist , & les inconvéniens qui pouvoient avenir de sa venue de par deça ; toutesfois si elle véoit que lui fût force pour soi sauver de venir par deça , le Roi votredit pere en ce cas étoit content qu'elle y venist & fondit fils , & lui envoya sauf-conduit pour ce faire ; & ne sera point trouvé qu'ils eussent charge d'autre chose faire.

Item lesdits Genlis & Carbonnel ne trouverent point ladite Dame au pays de Galles où les autres l'avoient laissée,

mais s'en étoit allée déjà en Ecosse, & par ce s'en retournerent sans rien faire.

Il est vrai aussi qu'en icelui temps le Roi votredit pere envoya son ambassade en Ecosse pour cette matière, & pour prier la Roïne sa mere & les gens des trois Etats dudit pays, qu'ils voulsissent donner à ladite Roïne d'Angleterre & au Prince son fils tout secours, aide, confort que faire se pourroit, & écrivit semblablement à ladite Roïne d'Angleterre ce qu'il avoit fait sçavoir en Ecosse en faveur d'elle.

Depuis ces choses, & après la dernière bataille que la Roïne d'Angleterre eut contre ses adversaires, là où le Roi d'Angleterre son mari a été recouvré, ladite Dame a envoyé devers le Roi votredit pere deux Jacobins & ledit Doulcereau. L'un desdits Jacobins alloit à Rome à l'encontre d'un Légat qui avoit été en Angleterre, & d'aucuns Prélats dudit pays qui avoient été contraires au Roi Henry, & requéroit lettres de recommandation à notre Saint Pere & aux Cardinaux, lesquelles le Roi, que Dieu absolve, lui bailla.

L'autre Jacobin requéroit que le Roi votredit pere prêtât quatre-vingt mille écus à ladite Roïne d'Angleterre, &

qu'il fist armer par mer contre le Roi Edouard, & qu'il révoquât tous les fauf-conduits, & n'en donnât plus nuls à ceux qui tenoient le parti dudit Edouard, & qu'il envoyât certains Anglois qui avoient été prins n'a gueres sur mer, devers ledit Roi Henri & ladite Royne, pour ce que c'étoient ceux qui avoient mené toutes les trahisons du Comte de Warvic & dudit Roi Edouard, qu'ils appelloient le Comte de la Marche, & promettoient de payer autant comme leur finance monteroit.

A quoi fut répondu qu'en ce qui touchoit l'argent qu'il demandoit à emprunter, le Roi votredit pere avoit eu de grands charges à supporter cette présente année en plusieurs manières qui furent déclarées, & que à cette cause il ne leur pouvoit bonnement secourir d'argent.

Et au regard des fauf-conduits, il ne pouvoit honnêtement révoquer ceux qui étoient ja donnés pour cette année; mais qu'il défendrait à Monsieur l'Amiral qu'il n'en donnât nuls nouveaux à nuls d'iceux qui tenoient le parti contraire dudit Roi Henry.

Touchant les prisonniers Anglois que ledit Roi Henry & la Royne deman-

doient, fut répondu qu'on les feroit bien garder par deçà ; mais les renvoyer fans le consentement de ceux à qui ils étoient bonnement, ne se pouvoit faire.

Quant à l'armée de la mer, le Roi étoit content de la faire, & en ce les fecourir au mieux qu'il seroit possible, de laquelle armée étoit chef le grand Sénéchal de Normandie.

Et à ce, SIRE, qu'on vous a dit qu'il y avoit alliance entre le Roi votre pere & ledit Roi Henry, & que je vous fisse sçavoir quelles alliances c'étoient, je vous jure Dieu, SIRE, que jour de ma vie je ne sçus que, depuis la reddition de Normandie & de Guienne, il y ait eu autres trêves, paix, ne alliances entre le Roi votredit pere, & le Roi Henry & la Royne d'Angleterre sa femme, que ce que dessus est dit, & ne fera point trouvé que de mon sçu il y ait eu autre chose faite ; mais encore me souvient bien que quant le Seigneur de Molins & le Jacobin, qui vint dernièrement, parlerent de ces matières, le Roi votredit pere répondoit toujours qu'il n'étoit pas temps d'en parler, & quant le Roi Henry seroit remis en son Royaume & auroit subjugué ses adversaires, chacun demoureroit en sa liberté

de faire guerre ou de faire paix; & lors seroit temps d'en parler, & non pas maintenant; ne onc autre réponse n'en ouïs de lui, ni ne sçus qu'il ait faite: & disoit que ce qu'il faisoit en faveur dudit Roi Henry & de la Royne sa nièce, c'étoit pour soi acquitter envers Dieu & honneur, comme un Roi doit faire à l'autre, & aussi à la proximité du lignage à quoi ledit Roi Henry & ladite Royne d'Angleterre lui atenoient, & que raisonnablement il devoit ainsi faire en cette querelle.

Il est vrai aussi, SIRE, que depuis la maladie du Roi votre pere, il est venu aucunes gens de par ledit Roi Henry & ladite Royne d'Angleterre, qui avoient charge de parler à lui touchant les matières de par delà; mais à l'occasion de ladite maladie, ils n'y ont point parlé, & n'y a rien été fait, & c'est, SIRE, tout ce que j'ai sçu de ladite matière.

Sauf qu'étant le Roi à Remorentin au partir de Montrichart, le Duc d'Orléans fit faire ouverture au Roi votredit pere, par le moyen de ceux d'Ecosse & autres, qu'il lui plût lui donner faveur & aide en sa querelle à l'encontre du Roi Henry, & faisoit de grandes offres au

cas que le Roi votredit pere l'eût voulu accepter ; & fut la chose fort débattue au Conseil auquel étoient tous les Seigneurs Chiefs de guerre & autres gens du Conseil dudit Sieur , & même y étoit le Duc de Bretagne , & fut l'opinion de tous que ladite querelle n'étoit pas bonne , que le Roi n'y devoit entendre , & même que le Duc d'Iorc étoit sujet dudit Roi Henry , & lui avoit fait hommage & serment de féaulté comme à son Souverain , & que nulles querelles de sujets voulans entreprendre contre leur Souverain & le débouter de sa Seigneurie , ne sont justes , soutenables , ne raisonnables , & que quant il n'y auroit autre raison , le Roi devoit rejeter ladite offre en toutes manières ; & ainsi fut conclu : & crois , SIRE , qu'on ne trouvera point plus largement desdites matières d'Angleterre , & vous assure que si j'en sçavois plus largement , je ne vous célerois point , ni ne ferois des choses que vous me demandez , dont vous veuillez être informé , que je ne vous die la vérité de tout ce que j'en sçau-rois.

Et pour ce que j'ai entendu que aucuns vous ont rapporté qu'on a voulu faire faire des choses au Roi votredit

père en votre préjudice pour avantager Monsieur votre frere ; sur mon ame , SIRE , je ne sçus onc rien de ladite matière , ne n'en ai ouï parler , sinon que l'année passée étant le Roi votredit pere à Mehun , & que les Ambassadeurs du Roi d'Espagne y étoient qui traitoient le mariage de mondit Sieur votre frere avec la sœur dudit Roi d'Espagne , il fut ouvert que les Espagnols requeroient que le Roi votredit pere donnât & transportât la Duché de Guiennes à mondit sieur votre frere , à quoi le Roi votredit pere répondit qu'il ne lui sembloit pas bien raisonnable , & que vous étiez absent , que étiez frere aîné , & que étiez celui à qui la chose touchoit le plus après lui , & que vous pourriez dire que , sans vous appeller , on ne le devoit pas faire , & auriez grand cause de vous mal conten-ter , & de dire après que vous n'en tien-driez rien , & pour ce qu'il n'en feroit rien ; & qu'il espéroit que vous vous aviseriez & redresseriez envers lui , & cesseroient tous les différens du temps passé , & aviserait bon ce qui seroit à faire ; & quant vous ne le voudriez ain-si faire , sur ce faudroit qu'il regardât à

ce qu'il auroit à faire , & sur ma foi ,
SIRE , je n'ai autre chose sçu de ladi-
te matière que ce que dit est , & ne vous
cellerai de cela , ne d'autre chose , que
je ne vous en die la vérité quand vous
la me voudrez demander.

Et quant à ce , SIRE , qu'on vous a
rapporté, que par l'alliance de Monsieur
du Maine & de moi je devois être Con-
nétable de France pour faire guerre à
vous & à Monseigneur de Bourgogne ;
sur mon ame , SIRE , je n'eus onc al-
liance avec ledit Monsieur du Maine.
Vrai est que nous avons été bien fort
amis ensemble , & d'autres aussi, contre
ceux qui étoient entour le Roi votredit
pere , & qui ne nous valaient pas ; mais
de dire que de vous , ni de Monseigneur
de Bourgogne eût été fait aucune men-
tion es choses dessusdites , jamais ne fut ,
ne que je dusse avoir la Connétablie.
Bien est vrai que je parlai au Roi votre
pere dudit Office de Connétable pout
ce qu'il vacquoit , & y avoit ja long-
temps , & m'en a toujours donné bon-
ne réponse , & s'il eût vécu , & qu'il eût
entretenu les paroles qu'il me disoit ,
je crois que je y eusse bonne part ; mais ,
comme dit est dessus , que jamais eût

été fait mention de vous, ne de Monseigneur de Bourgogne en parlant de cette matière, ne que ce fût pour courir sus à vous, ne à lui, il ne sera point trouvé : & afin que je ne le puisse nier, gardez ces présens articles, lesquels à cette cause j'ai signé de ma main & scellés de mon scel, le contenu esquels je veux maintenir être vrai en votre présence, se votre plaisir est l'éprouver par ma personne contre ceux qui voudront dire le contraire, excepté vous, SIRE, & Monsieur Charles votre frere. Fait à Tours le sixième jour d'Août l'an 1461.

Signé, GASTON.



LIV. II. *Le Chancelier Juvenal des Ursins & la
plûpart des Magistrats arrivèrent à
Avesnes.*

Extrait d'une Chronique manuscrite
contenant la harangue de Jean Ju-
venal des Ursins, prononcée à Aves-
nes.

OR est vrai qu'après que les habi-
tans de la bonne Cité de Reims
sçurent que feu le vaillant Roi Charles
VII. dont Dieu ait l'ame, fût allé de
vie à trépassement, dont eux & moi fu-
mes moult déplaisans, & non sans cau-
se, délibérâmes d'envoyer devers son
fils Louis à Avennes, & y allai, & par
eux avec moi furent envoyés des plus
notables de l'Eglise & Bourgeois de
cette Cité; & quant fûmes arrivés, allâ-
mes à l'Hôtel où étoit logié le Roi Louis
notre Souverain Seigneur, & entrâmes
en la salle emprès la chambre, & envoya
devers nous l'Archevêque de Bourges
avec autres nous dire que fussions bien
briefs, & entrâmes où il étoit accom-
pagné de Messieurs les Chanceliers de
Bourgogne & de Savoye, de Messei-

gneurs de Crouy & de Montauban, & plusieurs tant gens d'Eglise qu'autres, & nous mêmes tous à genoux, & nous fit lever, & dit lui-même que nous disions ce que nous voudrions, & que fussions briefs, & me requirent ceux étant en ma compagnie que voulussie parler, & combien qu'en moi n'y eût science, prudence, ne éloquence, confiant de la grace de Dieu, je parlai en la manière qui s'ensuit.

NOTRE Souverain Seigneur, les Gens d'Eglise, Nobles, Bourgeois, habitans de votre bonne Cité de Reims envoient devers vous, leur Souverain Seigneur, ceux qui sont ci-présens & moi en leur compagnie, vous voir & faire honneur, révérence & obéissance, joyeux de vous trouver en bonne santé & prospérité, prêts de vous servir & obéir de cœur, de corps & de biens jusqu'à la mort; & sembleroit que ce me feroit un deshonneur & reproche si je ne disois autre chose, vû que j'ai été serviteur & officier de vos ayeul & pere, dont Dieu ait les ames, & de vous, & qu'en votre jeune âge de moi aviez connoissance. Vous exposerais & dirais une chose qui m'est survenue à deux lieues d'ici en ve-

nant vers vous , d'une manière de vent ou de voix qui me frappa aux oreilles en disant : *Hic est vir quem dixeram tibi* , qui sont les paroles que Dieu dit à Samuel pour sacrer & oindre Saül Roi des enfans d'Israël , 1^o Reg. c. 9. *Ecc vir quem dixeram tibi , & ipse dominabitur populo meo* ; & me sembloit qu'on me disoit : va hardiment à Louis , fils du Roi de France , qui est à Avesnes ; car j'ai ordonné que c'est lui qui est vrai Roi de France , & qui doit dominer à mon peuple de France , & que tu dois sacrer & oindre du Saint Crême étant à la sainte Ampole que j'ai envoyé à Remi Archevêque de Reims , pour consacrer le Roi Clovis ; lui dis qu'il aille à Reims prendre de toi le noble Sacre qu'il doit recevoir. Nous avons en une histoire que j'ai autrefois écrite , qu'en ce Royaume y eut anciennement & autrefois de grandes guerres & merveilleuses , & y avoit quatre Dames & chacune Dame avoit un fils. La première avoit nom Sapience , qui avoit un fils nommé *Dico* , la seconde avoit nom Prudence , qui avoit un fils nommé *Duco* , la tierce avoit nom Puissance , qui avoit un fils nommé *Facio* , la quatrième avoit nom Patience , qui avoit un fils nommé *Fero* ;

& fut avisé par tous les trois Etats de ce Royaume que tout seroit perdu, se on ne trouvoit moyen qu'il y en eût un seul qui seroit maître de tous, & auquel on obéiroit, & fut ainsi conclu qu'il se feroit : & n'y eut celle desdites Dames qui ne voulsist soutenir que son fils ce devoit être, alléguant de grandes raisons qui seroient trop longues à réciter ; & sur cette matière qui étoit grande & haute, y eut grandes délibérations par les notables gens de tout ce Royaume ; & fut conclu que nul des enfans des quatre Dames n'étoit digne d'être Roi, & qu'il en falloit un qui eût toutes lesdites quatre Dames, & les quatre enfans avec lui : & afin que nul desdits enfans ne s'aventurât seul à être Roi, & qu'il en fût mémoire perpétuelle, on leur ôta de l'impératif à chacun la queue, c'est à sçavoir à *dico*, où en l'imperatif dût avoir *dice*, il n'y avoit que *dic* ; à *duco* pour *duce*, *duc* ; à *facio*, où il dût avoir *face*, *fac* ; à *fero*, où il dût avoir *fer*, il n'y a que *fer* : & lors répondirent ceux qui étoient pour lesdites quatre Dames, où trouver celui qui aura ces quatre Dames, & leurs enfans & en lieux experts, que c'étoit Pharamond, Prince qui étoit vaillant, sage, prudent & patient, dont

ils furent tous contents, & lesquelles quatre Dames sont en vous, notre Souverain Seigneur. Quelles prudence, sapience, patience avez-vous eues cependant que vous avez été hors de la compagnie de votre père, dont Dieu ait l'ame ? il ne les faut ja déclarer. Quelles puissance & vaillance avez-vous eues en la prinse de la Bastille de Dieppe, à Pontoise, en Allemagne & en autres lieux ? & dès lors que fûtes reçu benignement & doucement de notre très-redouté Seigneur Monsieur de Bourgogne en très-grande puissance, & pour ce je puis bien dire ce que la voix me dit, *Hic est vir quem dixeram tibi, ipse dominabitur populo meo.* C'est celui que tu dois sacrer & en oindre, & est vrai Roi, & doit dominer à mon peuple de France ; mais il y a une chose que je suis requis de vous exposer & déclarer, c'est à sçavoir la pauvreté de votre peuple chargé de tailles, aydes & plusieurs autres subsides, & à proprement parler, pilleries & roberies, lesquelles, s'il vous plaît, à votre nouvelle venue faire cesser. *Adhæsit in terra noster venter, facti sumus oves occisionis, exurge, Domine, adjuva nos.* Éveillez-vous, SIRE, & nous aidez, car mestier en

avons, & pour finale conclusion : *Veni Domine, & noli tardare, & dele facinorosa nostra.* Venez-vous en, notre Souverain Seigneur, en votre Cité de Reims, recevoir votre digne sacre, & je m'en irai devant, & vos bonnes gens & serviteurs qui sommes ici, faire les préparations nécessaires à vous recevoir, & ne tardez point, & vous plaise relâcher les tribulations où nous sommes, & j'ai espérance que votre venue profitera à votre Royaume & au pauvre peuple, & que des biens aurez-vous en ce monde, & à la fin la joye & le paradis. *Quod vobis concedat ille qui sine fine vivit. & regnat in sacula saculorum. Amen.*

La dépense de sa table qui la première année n'étoit que de douze-mille livres, fut portée, &c

Compte de la dépense de la Table & de l'Ecurie du Roi, dans lequel on trouve la dépense des premières années du regne de Louis XI.

LA première année après le Sacre du Roi, commençant le premier jour d'Octobre 1461, fut appointé pour la dépense du Roi douze-mille livres

En ce temps ne se faisoit que un plat pour le Roi , son trein étoit bien petit en tous Etats , tellement que ladite somme suffisoit.

Depuis ordonna le Roi que aucuns souperoiert avec lui & non dîné , & pour ce multiplia la dépense.

Après on y dîna & soupa , & se eut Madame de Bourbon un plat à sa table, & deux autres plats pour ceux qui y étoient, & par ce moyen monta la dépense de beaucoup.

Item & tellement , tant parceque ordinairement il y a quatre plats , un pour la Chambre , & un pour les Maîtres d'Hôtel & des survenans qui sont servis quant le Roi le commande , pour ladite dépense l'année dernièrement passée fut appointé trente-neuf mille livres qui ne suffirent , mais fut dépensé à la cause dessusdite , outre l'assignement qui fut baillé compris la dépense de Messire Thomas Taquin , quatorze cens livres.

Item & pour cette présente année a été l'assignement de ladite dépense recuiddée de neuf mille quatre cens livres , & appointée seulement de vingt-huit mille livres , pour ce que furent compris deux mille huit cens soixante six livres , pour gages de Jacques le Canu

& Jehan Goudier son chef.

Item quatre mille cinq cens livres pour les chevaux de l'écurie dont est chef ledit Jehan Goudier,

Ainsi ladite somme de vingt-huit mille livres demoure pour la dépense de bouche du Roi , chargée seulement des gaiges du Maître de la Chambre , aux deniers du Contrôleur & Clerc d'Offices , montés dixhuit-cens soixante-dix livres.

Et pour ce ne demoure pour ladite dépense que vingt-six mille quarante livres.

Laquelle somme le Roi peut modérer à son bon plaisir , & selon la modération les Officiers mettront peine de le servir à son plaisir.



Etablissement des Postes.

Quoiqu'on n'ait commencé à faire usage des postes en France qu'en 1480. Louis XI. en avoit ordonné l'établissement dès la troisième année de son Regne en 1464. On voit dans ce premier Edit, quels furent les motifs & les réglemens d'un établissement si utile.

INstitution & établissement que le Roi notre Sire veut & ordonne être fait de certains Coureurs & Porteurs de ses dépêches, en tous les lieux de son Royaume, pays & terres de son obéissance, pour la commodité de ses affaires & diligence de son service & de sesdites affaires.

1. Ledit Seigneur & Roi ayant mis en délibération avec les Seigneurs de son Conseil, qu'il est moult nécessaire & important à ses affaires & à son Etat, de sçavoir diligemment nouvelles de tous côtés, & y faire, quand bon lui semblera, sçavoir des fiennes, d'instituer & d'établir en toutes les Villes, Bourgs & Bourgades, & lieux que besoin sera jugé plus commodes, un

nombre de chevaux courant de traite en traite, par le moyen desquels ses commandemens puissent être promptement exécutés, & qu'il puisse avoir nouvelles de ses voisins quand il voudra, veut & ordonne ce qui suit.

2. Que sa volonté & plaisir est que dès à présent & dorénavant il soit mis & établi spécialement sur les grands chemins de sondit Royaume, de quatre en quatre lieues, personnes féables & qui feront serment de bien & loyalement servir le Roi, pour tenir & entretenir quatre ou cinq chevaux de légère taille bien enharnachés, & propre à courir le galop durant le chemin de leur traite, lequel nombre se pourra augmenter s'il est besoin.

3. Pour le bien & surentretienement de la présente institution & établissement, & générale observation de tout ce qui en dépendra,

4. Le Roi notredit Seigneur veut & ordonne qu'il y ait en ladite institution & établissement, & générale observation, & pour en faire l'établissement, un Office intitulé Conseiller Grand Maître des Coureurs de France, qui se tiendra près sa personne, après qu'il aura été faire ledit établissement; pour

ce faire lui sera baillé bonne commission.

5. Et les autres personnes qui seront ainsi par lui établies de traite en traite, seront apellés Maîtres tenant les chevaux courans pour le service du Roi.

6. Lescdits Maîtres seront tenus, & leur est enjoint de monter sans aucun délai ni retardement, & conduire en personne, s'il leur est commandé, tous & chacuns les Couriers & personnes envoyées de la part dudit Seigneur, ayant son passeport & attache du Grand Maître des Coureurs de France, en payant le prix raisonnable qui sera dit ci-après.

7. Porteront aussi lescdits Maîtres Coureurs toutes dépêches & lettres de Sa Majesté, qui leur seront envoyées de sa part, & des Gouverneurs & Lieutenans de ses Provinces & autres Officiers, pourvû qu'il y ait certificat ou passeport dudit Grand Maître des Coureurs de France pour les choses qui partiront de la Cour; & hors d'icelle, desdits Gouverneurs, Lieutenans & Officiers, que c'est pour le service du Roi, lequel certificat sera attaché audit paquet, & envoyé avec un mandement du Com-mis dudit Grand Maître des Coureurs

le France, qui sera par lui établi en chacune Ville frontière de ce Royaume, & autres bonnes Villes de passage que besoin sera, ledit mandement adressant ausdits Maîtres Coureurs, pour porter sans retardement lesdits paquets, ou monter ceux qui seront envoyés pour les affaires du Roi.

8. Et afin que l'on puisse sçavoir s'il y aura eû retardement & d'où il sera procédé, ledit Seigneur veut & ordonne que ledit Grand Maître des Coureurs & sesdits Commis cottent le jour & l'heure qu'ils auront délivré les paquets au premier Maître Coureur, & le premier au second, & aussi semblablement par tous les autres Maîtres Coureurs, à peine d'être privés de leurs Charges, & des gages, privilèges & exemptions qui leur sont données par la présente institution.

9. Ausquels Maîtres Coureurs est prohibé & défendu de bailler aucuns chevaux à qui que ce soit, & de quelque qualité qu'il puisse être, sans le mandement du Roi & dudit Grand Maître des Coureurs de France, à peine de la vie, d'autant que ledit Seigneur ne veut & n'entend que la commodité dudit établissement soit pour autre que pour

son service, considéré les inconvéniens qui peuvent survenir à ses affaires, si lesdits chevaux servent à toute personne indifféremment, sans son sçû ou dudit Grand Maître des Coureurs de France.

10. Et afin que notre très-Saint Pere le Pape & Princes étrangers, avec lesquels Sa Majesté a amitié & alliance, par le moyen desquels le passage de France est libre à leurs Couriers & Messagers, n'ayent sujet de se plaindre du présent règlement, Sa Majesté entend leur conserver la liberté du passage, suivant, & ainsi qu'il est porté par ses Ordonnances, leur permettant si bon leur semble d'user de la comodité dudit établissement, en payant raisonnablement & obéissant aux Ordonnances y contenues.

11. Mais pour éviter les fraudes que pourroient commettre lesdits Couriers & Messagers, allant & venant en ce Royaume, lesquels pour ne se vouloir manifester aux Bureaux dudit Grand Maître des Coureurs de France & à ses Commis, qui y résideront en chacune Ville Frontiere & autres de ce Royaume, passeroient par chemins obliques & détournés, pour ôter la connoissance
de

de leur voyage & entrée en cedit Royau-
me, prenant pour ce faire autres che-
mins & guides.

12. Sa Majesté veut & leur enjoint
de passer par les grands chemins & Vil-
les frontières, pour se manifester aux
Bureaux dudit Grand Maître des Cou-
reurs, & prendre passeport & mande-
ment tel que sera dit, à peine de con-
fiscation de corps & de biens.

13. Seront lesdits Couriers & Messa-
gers, visités par lesdits Commis dudit
Grand Maître, auxquels ils seront tenus
d'exhiber leurs lettres & argent, pour
connoître s'il n'y a rien qui porte pré-
judice au service du Roi, & qui contre-
viennne à ses Edits & Ordonnances, dont
ledit Commis sera bien instruit pour y
rendre son devoir, & pour ce lui sera
donné par ledit Grand Maître des Cou-
reurs de France plein & entier pou-
voir de ce faire, en vertu de celui qui lui
sera attribué par la présente institution,
& par lettres de commission qui lui en
seront expédiées,

14. Après avoir vû & visité par leudit
Commis les paquets desdits Couriers,
& connu qu'il n'y a rien contraire au
service du Roi, les cachetera d'un cachet
qu'il aura des armes dudit Grand Maître

des Coureurs, & puis les rendra audit Courier, avec passeport que Sa Majesté veut être en la forme qui ensuit.

15. Maîtres tenant les chevaux courans du Roi depuis tel lieu jusques en tel lieu, montez & laissez passer ce présent Courier nommé tel, qui s'en va en tel lieu avec sa guide & malle, en laquelle sont le nombre de tant de paquets de lettres cachetées du cachet de notre grand Maître des Coureurs de France, lesquelles lettres ont été par moi vuës, & n'y ai rien trouvé qui préjudicie au Roi notre Sire, au moyen de quoi ne lui donnez aucun empêchement, ne portant autres choses prohibées & défenduës, que telle somme pour faire son voyage; & sera signé dudit Commis & non d'autres personnes.

16. Lequel passeport demeurera ez mains du dernier Maître Coureur où ledit Courier se sera arrêté, pour icelui être rapporté au Bureau général dudit Grand Maître des Coureurs de France, & des passeports sera fait registre qui sera apellé le registre des passeports.

17. Lesdits Commis seront tenus, & leur est enjoint aussitôt que lesdits Couriers étrangers seront arrivés & qu'il aura scû leurs noms, le sujet de leur voyage,

& la part où ils vont, de faire courir un billet pour en donner avis à leur Grand Maître des Coureurs qui en avertira Sa Majesté, si ledit Coureur n'alloit en Cour & prit un autre chemin que celui où seroit ledit Seigneur, pour se manifester audit Grand Maître des Coureurs, pour le conduire au Roi, soit qu'il fût envoyé vers lui ou non.

Et s'il se trouve aucuns desdits Couriers étrangers & autres entrant dans ce Royaume & sortant d'icelui par chemins obliques & faux passages détournés, ou chargés de lettres ou autres choses préjudiciables au Roi notre Seigneur : lesdits Commis les mettront ez mains des Gouverneurs ou leurs Lieutenans en leur absence ; & les lettres ou pacquets, dont ils auront été trouvés saisis, seront envoyés par ledit Commis à leur Grand Maître des Coureurs, qui les portera au Roi pour sçavoir sur ce sa volonté & plaisir.

18. Et d'autant que la Charge dudit Conseiller Grand Maître des Coureurs de France est moult d'importance, & requiert avoir fidélité, soigneurie discrétion & savoir, & qu'au moyen dudit Office & de sadite Charge les articles de l'institution & établissement dessus-

dit doivent être bien observés, gardés & entretenus, & étant icelui établissement moult utile au service & à l'intention du Roi, il y requiert y avoir bien notables personnes pour le tenir,

19. Ledit Seigneur veut & ordonne que nul ne puisse être pourvû dudit Office, s'il n'est reconnu fidèle, secret, diligent & moult adonné à recueillir de toutes Contrées, Régions, Terres & Seigneuries, les choses qui lui pourroient contribuer, & pour lui apporter les nouvelles & pacquets qui lui adviennent par ambassades, lettres & autrement, qui touchent en particulier & général l'état des affaires du Roi & du Royaume, & faire de toutes choses requises & nécessaires vrais mémoires & écritures, pour le tout par lui & non autres être raporté à Sa Majesté,

20. Veut & ordonne que celui qui sera pourvû de ladite Charge, soit compris de ses Conseillers & autres Officiers ordinaires, compté & enrolé en l'état de son Hôtel, tout ainsi que l'un de ses Conseillers & Maîtres d'Hôtel ordinaires, à se trouver partout où le Roi fera, sçavoir & entendre au vrai ce qui pourra toucher les affaires dudit Seigneur, & l'en avertir & servir de

ce qui sera nécessaire & touchera ledit Etat.

21. Veut & ordonne que ledit Grand Maître des Coureurs de France ait l'entière disposition de mettre & établir, partout où besoin fera, lesdits Maîtres Coureurs, les déposséder si leur devoir ne font, & pourvoir en leurs places tel que bon lui semblera, même avenant vacation par mort, résignation ou autrement de leurs Charges, lui a donné pouvoir d'y pourvoir & instituer d'autres en leurs places, & en délivrer lettres, les faisant faire serment de fidélité, & leur en donner acte sur lesdites lettres.

22. Veut & ordonne que ledit Conseiller Grand Maître des Coureurs de France, pour l'entretènement de son état, après avoir fait serment au Roi ez mains de son Chancelier de bien & loyaument servir, ait pour gages ordinaires la somme de huit cens livres parisis, lesquels seront pris sur les plus clairs deniers & revenus dudit Seigneur, outre & par-dessus les droits & émolumens ordinaires, qu'il prendra comme Officier Domestique ordinaire de l'Hôtel & Maison dudit Seigneur, qui par autres ses lettres lui seront ordonnés & payés.

23. Et outre il aura pension de mille livres, par autres lettres dudit Seigneur pour fondit Office, qui lui sera assignée & ordonnée chacune année.

24. Veut & ordonne que tous Maîtres Coureurs qui seront par ledit Grand Maître établis, ayent aussi pour leur entretenement en leurs états, pour gages ordinaires, chacun cinquante livres tournois, & chacun des Commis qu'il aura près sa personne & autres lieux que besoin fera, chacun cent livres pour leur entretenement, & veut que les uns & les autres, pendant qu'ils serviront, jouissent des mêmes exemptions & privilèges, que les Officiers Domestiques & Commensaux de la Maison.

25. Et à ce que lesdits Maîtres Coureurs ayent moyen d'entretenir & nourrir leurs personnes & leurs chevaux, & qu'ils puissent commodément servir le Roi,

26. Il veut & ordonne que tous ceux qui seront envoyez de sa part ou autrement, avec son passeport & attache du Grand Maître des Coureurs de France ou de ses Commis, payent pour chacun cheval qu'ils auront besoin de mener, y compris celui de la guide qui les con-

duits, la somme de dix sols pour chacune course de cheval durant quatre lieues, fors & excepté ledit Grand Maître des Coureurs, qu'ils seront tenus de monter sans rien prendre de lui ni de ses gens, qu'il menera pour son service allant faire les chevauchées & son établissement & pour les affaires de Sa Majesté, ensemble ne prendront rien de ses Commis qui voudront courir pour les affaires pressées du Roi, au moins trois ou quatre fois l'an.

27. Et quant aux pacquets envoyés par ledit Seigneur, ou qui lui seront adressés, lesdits Maîtres Coureurs seront tenus de les porter en personne sans aucun délai de l'un à l'autre avec la cotte ci-mentionnée, sans en prendre aucun payement, ains se contenteront des droits & gages qui leur sont attribués.

28. Veut & ordonne les susdits articles & institution dudit Office de Conseiller Grand Maître des Coureurs de France, & autres choses dessusdites, soient à toujours observés & gardés sans enfreindre. Fait & donné à Luxies près Doulens, le 19^e jour de Juin, l'an de salut 1464. *sic signatum*. LOUIS. Par le Roi en son Conseil, de la Loere.

*Collatione factâ cum originali. Signé,
Cheveteau.*

LIV. III. *Le Duc de Berry partit & se rendit en Bretagne. . . . La retraite de ce Prince fut le signal qui fit éclater l'orage qui se formoit depuis long-tems ; les mécontents se déclarèrent ouvertement sous le nom de Ligue du bien public.*

*Lettre du Roi à Monsieur de Bourbon,
touchant la retraite du Duc de Berry.*

MON frere , je partis d'ici Lundi au matin , pour aller faire mon voyage à Notre-Dame du Pont , & dès que je fus parti , demi-heure après mon frere de Berry s'en partit sans mon sçu , & l'emmena Odet Daidie , & est allé en Bretagne , & ne sçai qui la meu à ceci. Or ças'il a bien fait, il le trouvera. Je vous prie que sur tout le plaisir & service que jamais me voulez faire , qu'incontinent ces lettres vuës , vous montiez à cheval , & vous en veniez devers moi , & ne me vieilliez faillir , & vous prie que fassiez mettre sus cent lances de vos pays , & laissez le Bâtard pour ce faire , & vous en venez incon-

finent, & quant vos gens seront prêts, je les ferai payer, & adieu. Ecrit de main, & croyez Josselin de ce qu'il vous dira de ma part.

Mars 1465.

LOUIS.

Comme il y a déjà un très-grand nombre de pièces imprimées sur la guerre du bien public, & que cet événement est fort détaillé dans l'Histoire; cet article n'a pas besoin de beaucoup d'éclaircissmens : ainsi je me contenterai de rapporter à ce sujet les lettres suivantes.

Lettre de Monsieur de Berry à Monsieur de Vendôme, pour l'engager dans la Ligue du bien public.

MON cousin, je me recommande à vous. Je ne vous ai encore point écrit, ne fait sçavoir les causes qui m'ont meu de partir d'avec Monseigneur, durant que mal ne vous en advint; lesquelles ont été & sont par le conseil de la plupart des plus grands & plus puissans Princes & Seigneurs du Sang, tous desfrans avec moi que provision fût mise

M. v

& donnée au désordre qui étoit & est en tous les états & pays du Royaume, au bien & honneur du Royaume, & au bien & honneur de la Couronne, & au profit de toute la chose publique. Or maintenant tous lesdits Princes sont sus & en armes avec notre armée, tirans vers le pays de Beaufle, où beau-frere de Charollois se doit rendre pour nous joindre ensemble : pourquoi & que j'aime & desire le bien de vous & de tous ceux qui ont bien servi Monseigneur, que Dieu pardoint, & même de tous ceux qui sont descendans de la Couronne, comme vous êtes ; je vous écris présentement, vous priant qu'avec moi & lesdits autres Seigneurs du Sang, suivant mon intention qui est bonne & juste, à l'honneur de mondit Seigneur & de la Couronne, & au bien & utilité de tout le Royaume, & la chose publique d'icelui, vous veuillez vous déclarer & adjoindre, & je vous certifie qu'en ce faisant vous serez reconnu en états, honneurs & prouffes, tellement qu'aurez cause d'être contents, & au par fus, pour ce que beaux oncles du Maine pourroient envoyer des gens de guerre, pour bouter en votre Ville de Vendôme, lesquels pourroient por-

ter nuisance à nos gens, je vous en avertis à ce que nuls n'y en veuilliez recevoir ne mettre dedans, après vous conduire & gouverner suivant la bonne intention de moi & autres dessusdits Seigneurs du Sang, en maniere que je connoisse votre bon vouloir & intention envers moi, & au bien dudit Royanme. Mon cousin, je prie Dieu qu'il vous doint ce que désirez. Ecrit à Baugé le 4^e. jour de Juillet 1465. ainsi souscrit votre cousin, CHARLES.

Réponse de Monsieur de Vendôme.

MON très-redouté Seigneur, je me recommande très-humblement à votre bonne grace : plaise vous sçavoir que j'ai reçu vos lettres, qu'il vous a plu moi écrire par Brest, ce porteur faisant mention que ne m'avez encore fait sçavoir les causes qui vous ont meu de partir d'avec le Roi, doutant que mal m'en advînt, lesquelles ont été par l'avis & conseil des plus grands & puissans Princes de Messieurs du Sang, desirant avec vous provision être mise au désordre qui étoit & est en tous les états du Royaume au bien & hon-

Mvj

neur de la Couronne, & au profit de toute la chose publique : pourquoi vous & Monsieur le Duc de Bretagne avec votre armée tirez vers la Beauſſe, où Monſieur de Charollois ſe doit rendre pour vous joindre enſemble ; & à cette cauſe & que vous aimez mon bien, m'écrivez ces choſes, à ce que je me joigne avec vous & autres Meſſeigneurs du Sang, ſuivant votre bonne intention, & au ſurplus que je ne boute à Vendôme gens de guerre qui puiſſent porter nuſſance à vos gens. Mon très-redouté Seigneur, je vous mercie très-humblement, dont il vous a plu moi écrire du bien & honneur que de votre grace me voulez : & au ſurplus, pour réponſe à vosdites lettres, vrai eſt que le Roi étant à Tours, me manda & écrivit pluſieurs fois aller devers lui, & pour ce je tirai à lui à Saumur, auquel lieu & depuis à Tours à ſon partement dernier, entre autres choſes il me fit promettre lui garder mes places, & n'y mettre aucunes gens qui lui puiſſent nuire, & pour y pourvoir, me tirai dès-lors ici, où derechef il ma demandé ſemblablement ; & au regard de ne mettre gens de guerre à Vendôme, avant la réception de vos lettres, Monſieur

du Maine a envoyé ez environs de Vendôme la plûpart de l'armée; pourquoy vous supplie très-humblement, mon très-redouté Seigneur, qu'il vous plaise moi tenir pour excusé, mêmement que jusques ici n'ai été par vous averti du contenu en vosdites lettres; & se ainsi est que passez par cette comté pour donner tel ordre que le pauvre peuple ne soit détruit; car leur nécessité est si très-grande, que c'est pitié; & soyez certain, mon très-redouté Seigneur, que je voudrois servir & obéir le Roi & vous, toutes autres choses laissées; & je désire que sur les différens soit prise une bonne conclusion, à quoi Dieu par sa grace veuille pourvoir, & vous doint bonne vie & longue, Ecrit à Pavardin le 6 Juillet 1465.



Le Roi ne songeant qu'à désunir les Princes ligués, fit écrire par le Roi de Sicile, au Duc de Calabre son fils, pour le détacher du parti.

Lettre de René Roi de Sicile, au Roi.

MON très-redouté Seigneur, je me recommande à votre bonne grace si très-humblement que je puis: plaïse vous sçavoir que par Gaspard Cofse ai vû ce qu'il vous a plû m'écrire, & comment aviez délibéré envoyer devers mon fils de Calabre, le Sire de Mecigny m'exhortant & ordonnant y envoyer aucuns de mes Serveurs qui me fut féable. Surquoy, Monseigneur, en obéissant toujours à vos bons plaisirs & commandemens, l'y envoie ledit Gaspard, duquel, comme sçavez, il a assez connoissance, auquel j'ai donné charge expresse de passer & retourner par vous, & puis tirer de-là devers mondit fils, pour lui dire ce qu'il vous plaira lui en charger, avec ce que je lui ai dit de ma part, aussi dit pour lui enjoindre de par moi, & sur ce écrit à mondit fils par ledit Gaspard, ainsi

que plus à plain verrez par la copie de
mes lettres, que vous envoie y encloufe,
ou par lefdites lettres mêmes, fi c'est
votre plaisir les voir & ouvrir, priant à
Dieu, mon très-redouté Seigneur, qu'il
vous doint bonne vie & longue. Ecrit,
à Launay le 10^e. d'Août 1465.

Votre très-humble & obéissant
le Roi de Sicile Duc d'Anjou
RENÉ.

Le Comte de Charollois écrit au Roi LIV. LV.
une lettre . . . & lui demandoit une expli-
cation sur ses desseins.

Lettre du Comte de Charolois.

Copie que le Roi a envoyée à son Conseil,
par Monsieur de Châtillon.

MONSEIGNEUR, je me recom-
mande très-humblement à votre
bonne grace, & vous plaife sçavoir,
Monseigneur, que puis peu de tems en ça
j'ai été averti d'une chose dont je ne me
puis assez ébahir, sa ainsi est; toutefois
il m'est force que je la mette hors de
doute, vû le lieu dont je suis averti, &

à grand regret le vous déclare, quand il me souvient des bonnes parolles que toute cette année m'avez fait sçavoir, tant par bouche comme par écrit. Monseigneur, il est vrai qu'aucun parlement a été tenu entre vos gens & ceux du Roi d'Angleterre, & tellement besogné que vous êtes content, comme j'ai été averti, de leur bailler le pays de Caux, Rouen, & les Villes qui y sont comprises, leur aider à avoir Abbeville & la Comté de Pontieu, & outre plus avoir avec eux certaines alliances contre moi & mes pays, en leur faisant de grans offres totalement à mon préjudice, & pour le tout conclure, se doivent trouver à Diepe. Monseigneur, du vôtre vous en pouvez disposer à votre bon plaisir; mais Monseigneur, de ce qui me peut toucher, il me semble que vous pourriez mieux vouloir le mien demeurer en ma main, que d'être cause de le mettre ez mains des Anglois, ne d'autre nation étrange. Pourquoi je vous supplie, Monseigneur, que si telles ouvertures ou plus grandes ont été ouvertes par vos gens, que ne veuillez vous y consentir en maniere qui soit, mais faire cesser le tout & y faire tant que toujours j'aie cause de demourer votre très-humble serviteur,

comme de tout mon cœur je le désire ;
& surtout me récrirez votre bon plaisir,
& je vous en supplie. Monseigneur, s'il est
service que vous puisse faire, je suis ce-
lui qui y veux mettre ce que Dieu m'a
donné. Ecrit à Namur le 16^e. jour
d'Août.

Votre très-humble & très-
obéissant sujet.

CHARLES.

*Louis fit enfermer Châtiau-neuf Sei-
gneur du Lau.*

*Je trouve une lettre de Comiers au Roi,
au sujet de du Lau, assez singulière
pour être rapportée ici.*

SIRE, Monsieur de Châtiau-neuf
veut dire qu'il vous a mieux servi
que je n'ai, dont je l'y veux maintenir,
se votre bon plaisir est, le contraire ; car
tel qu'il est, il a toujours été & a com-
muniqué, lui étant en votre pays de
Dauphiné, avec ceux que pour le tems
teniez vos ennemis, &, j'aimerai Dieu,
il ne m'avint onc.

Et pour ce que moi étant à Genepe

en votre service, je ly dis qu'il faisois mal d'écrire à plusieurs dudit pays du Dauphiné, vû qu'il connoissoit bien que les dessusdits n'étoient pas en votre bonne grace.

Ledit de Châtiau-neuf me dit qu'il vouloit faire ses besoingnes, attendant que de jour en jour on devoit mettre la main à sa place, à ses biens, de par le feu Roi votre pere, si étoit-il tout assuré qu'on n'en feroit rien.

Et puis me dit ledit de Châtiau-neuf, qu'il n'avoit pas grant fiance en vous, & qu'il avoit oï dire que vous n'auriez jamais rien en votre Royaume ne en votre pays, & que par son Créateur vous n'étiez qu'un prodigue & un fol, & que ce feroit grant dommage qu'un si grant bien, comme est le Royaume de France, tombât entre vos mains : & ci-dessus sont les plus grans services que je me suis aperçû qu'il vous ait fait touchant sa personne.

Votre très-humble & obéissant &
léal serviteur. COMIENS.

*Pour ôter tout prétexte aux mécontents, LIV. V.
il résolut de convoquer les Etats.*

*Harangue de Jean Juvenal des Ursins
Archevêque de Reims, aux Etats tenus
à Tours 1468. où présidoient René
Roi de Sicile & le Cardinal Baluc.*

TRÈS-haut & très-puissant Prince,
& très-Révérènd pere en Dieu,
& vous Messieurs, Prélats, Gens d'E-
glise, Ducs, Comtes, Nobles, Bour-
geois & Habitans de bonnes Villes, je
vous prie, supplie & requiers très-
humblement, que si je dis chose qui
semble être dite sans cause de répré-
hension, que la veuillez prendre en gré,
& si aucune chose je dis mal à propos
& non excusable, que la veuillez im-
puter à ma vieillesse & ignorance, & m'en
tenir pour excusé. Il m'est aucunement
souvenu de ce que fit ce noble Empe-
reur Roi des enfans d'Israël Josué; car
après qu'il fut ordonné Roi, & avoit
le gouvernement desdits enfans d'Israël,
assembla tous les trois Etats, & leur fit
la requête que fait à présent le Roi
notre Souverain Seigneur, & leur ré-
ponse fut en effet *quacunque vulnera
faciemus & obediemus tibi, quicunque*

tibi non obediens morte moriantur. Nous ferons tout ce que tu voudras & t'obéirons, & ceux qui ne te voudront obéir, soient condamnés à mort; & laquelle réponse il me semble que nous devons dire & faire au Roi, & lui donner confort & aide de corps & de biens, à le servir loyaument jusqu'à ce qui lui plaira ordonner & commander; car comme dit Cassiodorus, *Lib. epistolarum IV. epistola VIII. Præceptis Principis obedienciam aquabili voce præstate.* Nous sommes tenus d'obéir au Prince & lui dire à pleine voix, & lui devons dire ce qui est contenu *Exodi 22. cap. Quia locutus est Dominus faciemus, & erimus obediens.* Nous ferons ce qu'il lui plaira nous ordonner & commander, & aussi *Genes. 35. cap. Quisquis sapiens est veniat & faciat quidquid Dominus imperaverit.* Chacun de nous, si sommes sages, faisons ce qu'il plaira au Roi nous ordonner & commander; & si avons *ad Hebræos 13. cap. Obedite præpositis vestris & eis subijcite; ipsi enim vigilent pro vobis.* Obéissez à ceux qui vous sont préférés & ordonnés, car ils veillent pour vous garder. Et devons croire, & aussi est-il vrai, que le Roi notre souverain Seigneur a très-grand volonté de mettre ordre & bonne police en son Royaume.

& pour ce faire a ordonné & député plusieurs notables gens ; & comme nous avons Cap. *Quæ contra, V. 102. Generale quidem pactum societatis humana est obtemperare regibus suis.* C'est une chose, que comme par convenance vous êtes tenus de faire qu'obéir au Roi, & lui devons obéissance, non-seulement de cœur & de corps, mais aussi de nos biens, *omnia enim sunt Principis*, en lui humblement priant & requérant, qu'il ait pitié de son pauvre peuple, & je crois certainement que si aura-t-il. Je l'ai sacré & épousé à la Couronne de France, lequel sacre il reçut bien dévotement & entendit très-bien à toutes les paroles que je lui disois, contenues ez oraisons & en tout le mystère du sacre. Et pour abréger au regard de ces deux points, de lui donner confort & aide, nous lui devons dire le contenu au chapitre de mon thème ; *Omnia quacumque præcepisti faciemus, & quocumque miseris ibimus, obediemus & tibi tantum consortare & viriliter age.* Et c'est quant à ce, & en tant qu'il touche l'autre point, que Monsieur le Chancelier a touché de donner au Roi notre souverain Seigneur conseil ; je suis bien foible & débilité d'âge, vieillesse, sens & entendement,

pour donner conseil en si haute matière; toute voye à l'aventure je me donnerai aucune hardiesse de parler. Un Médecin ne peut donner conseil à un malade, s'il n'a aucune connoissance de la maladie; & pour ce est nécessaire de déclarer aucunement les maladies qui ont cours en ce Royaume, lequel tend comme à finale destruction, & à le comparer à un corps humain, semble qu'on lui tienne la chandelle en la main. Il y a trois manières par lesquelles on peut juger un homme en péril de mort, ou un Royaume ou chose publique à finale destruction; la première est quand les membres se séparent du chef par pièces & par morceaux; la deuxième quand une créature humaine est en une chaude fièvre, & en un état où ne se peut tenir; la troisième, c'est quand la créature humaine est écrevée de sang & le jette par divers conduits, tellement qu'à peine est-elle à finale perdition, & n'y a personne qui mette peine de l'étancher. Ensemble & chacune d'icelles sont en ce Royaume, par quoi toute la destruction se peut ensuivre, le remède n'y est mis, lequel ne s'y peut mettre sinon par le Roi. Il vous demande conseil, con-

seillons-lui qu'il le fasse, & pour plus à plain déclarer ce que dit est, regardons si les os se séparent point du chef ou les membres: les Princes sont réputés ses membres & les os la chose publique; nous avons vû que plusieurs particuliers se sont séparés du Roi qui est le chef, & non mie seulement séparés, mais ont fait assembler des gens de guerre pour résister à la volonté du Roi leur souverain Seigneur, qui est chose défendue & prohibée, & commettre crime de léze-Majesté, sont venus devant la maîtresse Cité de son Royaume, c'est à sçavoir Paris où il étoit, & l'ont contraint à faire certain traité non-tenable; considérons tre tous si ce n'est pas grande séparation des os ou membres de leur chef, & une manière dont se sont ensuivis la mort & totale destruction du Royaume; *Omne enim regnum adversus se divisum desolabitur*, & combien qu'on die qu'il y eût paix ou accord devant Paris; car ce seroit une paix fourrée & non-tenable, & si a toujours différences entre le Roi & Monseigneur Charles son frere, qui demande, comme l'en dit, la Duché de Normandie pour son apanage, qui ne seroit pas chose à conseiller au Roi; car

par ses prédécesseurs, est annexée à la Couronne, & ne se doit point laisser aller; mais aussi c'est raison que le Roi apanage Monseigneur Charles, tellement qu'il doye être content. Et est vrai que le Roi Charles V. nommé le Sage, après ce qu'il fût venu à la Couronne & sacré, il assembla ses trois Etats, & bien & notablement lui fut répondu à ce qu'il requéroit, & lui firent plusieurs requêtes, & entre les autres la principale fut qu'il voulsît apanager ses freres Louis, Jean & Philippe, ce qu'il fit, dont il furent contens: pour ce qu'il regarda, que s'il avoit autant d'enfans, que son fils qui seroit Roi, auroit bien à faire à apanager ses freres; il fit une Ordonnance par grande & meure délibération de Conseil, que chacun de ses freres auroit douze-mille livres de rente en Duché, & en furent faites Chartres. Or dit le Roi notre souverain Seigneur, qu'il est content de lui en bailler plus largement; il semble que par ce moyen cette maladie de la séparation des membres, qui est la principale, se peut apuyer, & que nous devons conseiller & requérir au vrai, que très-diligemment il y veuille entendre à tout effet, & c'est quant à la guérison

guérison de cette maladie : au regard de la maladie de la frenaisie & rêverie, & fièvre continelle en laquelle est le peuple, tant gens d'Eglise, Nobles, Marchands, Laboureurs & autres, & ne sçavent que dire ou faire, vû la différence & dissension apparente d'entre le Roi & aucuns Seigneurs, la grande pauvreté, destruction & misère. Car ils sont tous détruits, apauvris de chevance, tellement qu'à peine ont-ils du pain à manger par les excessives tailles qu'on leur met sus, & par pilleries & mangeries qu'ils souffrent; & combien qu'ils payent les gens de guerre, selon l'Ordonnance que le Roi a faite, toute voye ils n'ont gardé un seul point, rançonnent les Villages, ont oiseaux & chiens, & les Officiers Royaux, comme Receveurs, Sergens, font des exactions indues à la grande charge du peuple & à leur profit particulier; pour abréger, sont détruits de tout, & qui perd le sien, perd le sens: si devons de ce avertir le Roi, en lui requérant & conseillant qu'il y mette remede, & fasse faire justice & raison de ceux qui sont cause de la dépopulation du peuple, faire faire belles Ordonnances, & icelles garder & observer; & est à croire qu'il le fera.

Proprium enim esse judicamus commode subditorum investigare & eorum diligentem curâ calamitatibus mederi. C. q. de prohibito seu alio ; C'est le propre d'un Roi d'enquerir & sçavoir quelles choses sont profitables pour son peuple , & aux calamités & misères qu'il souffre , mettre remede & donner provision , & Aristoteles in libro de secretis secretorum ad Alexandrum : Tu cognovisti quod subditi sunt domûs tue pecunia & thesaurus in quibus confirmatur regnum tuum. Atqui parate ergo regnum & subditos tuos viridario in quo sunt plura genera arborum fructiferarum, & non haberi sicut gramina que nihil generant fructuosum, imo sunt sicut arbores fructuose que si bene coluntur dant fructus multos ; oportet enim ut bene regantur.

Un Roi est comme un Jardinier qui a un bel & grand jardin plein de beaux arbres portans bons fruits ; s'ils sont bien labourés & cultivés, ils apportent grands profits , & ne les doit pas laisser en friche , savars ou desert ; si a aucunes choses qui empêchent , comme épines , orties & autres mauvaises herbes , les doit faire arracher & ôter , tellement qu'il demeure tout net : ainsi il doit telle-

ment mettre remede, que rien n'y ait en son peuple qui lui puisse nuire, ou porter dommage; car par ce moyen ils pourront être riches & avoir argent & trésors qui seront sujets de ta maison; & dont tu pourras aider en cas de nécessité, & ce seroit fait, le Roi qui fait le repos de ses Sujets, se pourra reposer: comme dit Ciceron au premier livre des Offices.

Toutefois un Roi qui entend diligemment au profit de ses Sujets, & quand ils ont grande charge, les décharge, & qu'il ôte les dommages & extorsions qu'ils souffrent en tenant ses Sujets en repos, lui-même se repose, *Regum enim proprium est officium facere judicium atque justitiam & liberare de manu calumniantium oppressos*: à quoi un Roi doit plus à plain entendre, & qui est de son propre office & charge; c'est de délivrer les peuples opprimés de la main des méchants qui les oppriment. C. *Regum. q. vi.* Et combien qu'on pourroit dire que c'est simplement fait, vû que le Roi en disant mon opinion, n'étoit pas présent; on peut répondre que nous sommes tenus à lui donner

conseil, & pour ce, mon opinion c'est qu'il nous ôte & délivre des charges, oppressions & tribulations où nous sommes, en disant par manière d'exhortation & d'avertissement où il est tenu de ce faire, & sur ce lui conseiller qu'ainsi lui plaise de ce faire, & semble aussi qu'on lui devoit remontrer en tout honneur, qu'il lui plût être content des aides & quatrième, & les faire tous unis; car en aucuns lieux, ils ne payent que huitième. L'an 1355. le Roi Jean demanda aux trois Etats, aide de six deniers pour livre, & il lui fut refusé; mais toutefois que les ennemis lui feroient guerre, on offroit de lui payer trente mille combattans pour quatre mois. Il y a menues aides, qu'on appelle impositions, dont le peuple est fort travaillé, & s'il les faisoit choir, & aucunes avant son sacre, & à Saint Thierré après son sacre, monstroient assez qu'il avoit intention de ce faire. La gabelle du sel aussi charge fort le peuple, s'il lui plaisoit au moins de mettre le sel au prix où il fut mis en l'encommencement qu'elle fut ordonnée, & ôter toutes charges qu'on a mises depuis: & combien que Monsieur le Chancelier de ces matières n'ait fait aucune mention,

toutefois semble-il, comme dit est, qu'on les peut appliquer à donner conseil au Roi, & au fort ce seroit bien fait d'en faire au Roi requête & humble supplication, & en ce faisant, il releveroit son peuple de ladite terrible fièvre, rêverie ou frenaisie, & leur donneroit guérison. Il y en eut un qui en un conseil dit, exigez & taillez hardiment, tout est vôtre, qui sont paroles d'un Tiran non dignes d'être entendues. Toute voye nonobstant ce que dit est, je suis toujours d'opinion que de vous accomplir mon thème; *quacumque volueris faciemus & obediemus tibi*. Et en tant que touche la tierce maladie sur laquelle nous lui devons conseiller qu'il lui plaise d'avisser & donner remède & provision, sur le fait de l'évacuation du sang, quand une créature humaine par le nez ou autres conduits se vuide de sang, & on ne le restraint, il n'est doute que c'est signe de mort; le sang de la chose publique d'un Royaume, est l'or & l'argent; & quant il defaudra, comme il commence fort, & si n'y met-on point de remède, il faut conclure que la chose publique périra & sera mise à mort: au tems passé souloit courir monnoye blanche forte, moutons, chantes, francs

à cheval, francs à pié, écus de soixante au marc, & n'en y avoit anciennement point d'autres monnoyes qui eussent de présent cours; la monnoye blanche & celle d'or sont bien affoiblies, mais au regard encore de l'or, on n'en fait point en écus, mais ont leurs mailles du Rhin de diverses espèces, mailles au chat, & les monnoyes d'or & d'argent de Flandres, Bretagne, Savoye & autres étrangères, lesquelles les Changeurs & autres qui en auroient, les devoient porter à la Monnoye, & si sont le plus souvent les écus rognés, voire & les autres monnoyes, & encore le peuple n'en peut avoir & ne leur donne-t-on pas loisir d'en avoir, que la chose qu'ils craignent, c'est qu'un Sergent ne vienne faire quelque exécution, qui a souvent plus pour son voyage que ce qu'on demande ne coute. Et si on me demande où va l'or qu'on assemble & lève tous les ans, vû qu'on met tailles fus, pour les gens de guerre & francs Archiers; je puis répondre qu'une bien grande partie va à Rome pour avoir bénéfices vacans dans les Eglises Cathédrales, Abbayes, graces expectatives de bénéfices que l'on dit être réservés par les Conciles généraux au tems

passé, & dernièrement par le Concile de Basle, dont les décrets sont à tenir & ont été aprouvés par toute l'Eglise de France, & par ce aucunement le sang qui se vuideroit de la chose publique qui a été étanché ; mais en effet les franchises & libertés de l'Eglise de France, jurées par divers fois, ont été publiées par manière d'Ordonnances royaux, que le Roi en son sacre, a promis & juré garder & faire entretenir : & ne déplaît à ceux qui dient que le Roi fera mal de désobéir au Pape ; car en ce, n'a aucune désobéissance, mais est lui garder ses ame & honneur, & mêmeement que tous lesdits décrets furent & ont été approuvés par seus nos Saints Peres Eugene & Nicolas, & dient aucuns que le Pape est tenu d'obéir & est sujet, quant à ce, aux décrets des Conciles généraux, & de tout me rapporte à ce qu'on voudra faire. Et regardons une autre vuidange de l'or de France ; c'est en draps de soye, en robes gipponés, cornettes ; les Pages mêmes de plusieurs Gentilhommes, & Vallets s'en vêtent de draps de soye ; & les femmes Dieu fait comme elles sont parées desdits draps en robes, cottes simples & en plusieurs & diverses ma-

nières : en ces choses-ci , l'ame & la substance de la chose publique s'en va & ne revient point , & ne s'étanche point pareillement ce sang en fourrures de diverses pannes , de martres , phaines , letices , & autres pannes précieuses. Au tems passé on a vû que les Damoiselles & autres femmes voulant faire par le bas en leurs robes un rebours nommés profits , ils étoient de beaux chats blancs ; de présent il les faut de letices ou de draps de soye de largeur du drap à grands cornes ou à tours hautes sur leurs têtes , ou couvre-chefs de toile de soye trainant jusqu'à terre , & dit-on que ce n'est pas d'elles ne de leurs maris , elle vient par manière de suite du Roi , & le Roi l'a par le moyen des charges qu'il prend sur son peuple : & en effet par ce l'évacuation du sang se fait , tant des gens d'Eglise que Nobles aussi se fait ; car si leurs Sujets n'ont rien , ils ne peuvent rien avoir : *unde Isaias cap. 3^o. populum meum exaltiores spoliaverunt & mulieres dominate sunt eis.*

Il faut nécessairement rapeller les paroles d'Isaïe audit chapitre qu'il leur

méchêra , & de mon tems je l'ai vû avenir *decalvabit Dominus verticem filiarum Sion & Dominus crinem earum nudabit.* Mais il y a une autre vuidange de sang qui ne se restraint point : c'est à sçavoir les excessives pensions , gages , dont tant à cause de mariages qu'autrement , que le Roi a fait à son plaisir , tant à ceux de son sang sans causes nécessaires ; il ne faut que regarder en la Chambre des Comptes , que souloient avoir au tems passé , les Officiers du Roi pour gages & quels dons les Rois faisoient. On dit que feu Monsieur le Duc de Bourgogne Philippe vint voir le Roi son frere à Paris , & y fut par aucun tems , & en s'en allant alla en une maison qu'il avoit emprès Charenton ; le Roi , pour les frais & dépens qu'il avoit faits , lui fit délivrer mille francs ; mais il retourna à Paris pour le mercier , & aujourd'hui on donne les vingt mille , quarante , cinquante , soixante , & autres grandes sommes de deniers , & fait plusieurs mariages , donne grands gages & excessifs , & pensions ; non mie seulement à hommes , mais à femmes & autres qui ne sçauroient de rien servir au Roi , ne à la chose publique ; il ne faut que regarder aux

grandes finances & états des gens de Finance, Trésoriers Généraux, & tous Officiers des Aydes qui ont gages & bienfaits du Roi bien excessifs. Hélas ! c'est tout du sang du peuple & est contenu au chapitre où Dieu dit par la bouche du Prophète : *Vos enim depasti estis vineam meam & rapina pauperis in domo vestra quare.*

Hélas ! on ôte la pâture du pauvre peuple & la rapine qu'on fait est en vos maisons, pourquoi grevez-vous & détruisez-vous ainsi mon peuple, & se ensuit une bien grande punition, comme dit Dieu par le Prophète, *in dicto capite.*

Pour les douces odeurs & plaisances mondaines, penurie & ordures; pour les ceintures d'or que les hommes & femmes portent, auront une haire; & pourroient être lescdites choses, cause de mouvoir le peuple, tant d'Eglises que Nobles, Marchands & Laboureurs, tant ceux qui sont des conditions dessusdites où pourront aller ceux dont on se tient fortifiés en batailles & y mourroient, qui sont toutes choses bien à imaginer, & sont les gens & peuple en

celle déplaisance & tribulation que pour
doute qu'on ne leur ôte le leur, que
s'ils ont quelque chose dont ils nient
à leurs enfans ou amis, ils le müssent
en terre, & jamais ne sera trouvé, qui
fera bien grand évacuation de sang: &
se le Roi a affaire pour la guerre, si
prenne or & argent où son pere & lui
l'ont mis, donné & fait bailler, car il
est sien & ne l'ont qu'en une manière
de dépôt ou de garde, pourroit pren-
dre des coliers, ceintures d'or, vais-
selle d'or & d'argent. Il n'y a à peine
guères des dessusdits, qui ne veuille
manger en vaisselle de cuisine d'argent,
& il en y trouvera assez, & peut-on
bien dire à *minimo usque ad majorem*, à
levitâ usque ad sacerdotem, à *sacerdote*
usque ad prophetam, *omnes avaritia stu-*
dent, & erit pax & non erit pax. C'est
grand pitié de la convoitise & avarice,
que toutes personnes ont aujourd'hui
de quelque état qu'elles soient. Et pour
finale conclusion, quelque chose que
j'aye dite ci-dessus, s'il y a chose qui
soit mal dite, que on le me pardonne
en excusant mes ignorances & âge, &
qu'on le veuille tenir pour non dit; j'en
me y arrête, que nous devons avertir

le Roi des choses dessusdites , & conseiller qu'il lui plaise y mettre provision , & en toute chose lui tenir & accomplir le Thème que j'ai pris , *omnia quacumque volueris faciemus & obedimus tibi ; qui non obediunt sermonibus tuis morte morientur ; tu confortare & viriliter age.* En ce faisant , j'ai espérance que nous aurons des biens en ce monde , & à la fin la joye de Paradis. *Ad quam nos ducat ille qui sine fine vivit & regnat in sacula saculorum. Amen.*

Le Roi apprit que les Anglois projettoient une descente en Guyenne , il en écrivit aussitôt à la Rochefoucault.



Lettre du Roi à la Rochefoucault.

CHer & féal Cousin , nous tenons que scavez assez comme pour le bien de la paix nous sommes approchés des marches de par-deça avec notre très-cher. & très-amé frere le Duc de Bourgogne , avec lequel avons , graces à Dieu, si bien besogné , que nous ne nous attendons pas de nos vies de voir guerre en France qui soit entre nous & lui , & espérons avoir fait dedans cinq ou six jours , & nous en retourner par-delà ; toutefois nous étant ci , avons été avertis que les Anglois nos anciens ennemis font grosse armée sur la mer , & dit-on qu'ils font entreprise sur notre pays de Guienne , de laquelle chose vous avertifions comme notre bon parent & ami , & celui en qui nous avons fiance , qui à notre besoin ne nous voudroit faillir , & vous prions qu'en attendant que soyons retournés en notre Royaume , vous vous veuilliez disposer de résister à l'entreprise desdits ennemis , tant de votre personne que de vos gens , par toutes les manières qui vous seront possibles , en manières qu'incontinent ne

nous en avienne , & sur ce veuillez croire notre amé & féal Conseiller Gaston du Lyon notre Sénéchal de Guienne , auquel nous avons écrit aller par-delà , & lui avons fait sçavoir bien au loing notre intention , & sur ce qu'il aura à vous dire sur ce de par nous. Donné à Namur le vingt-troisième jour d'Octobre 1468.

L O U I S.

Le Roi voulant rétablir entièrement la confiance dans l'esprit de son frere , lui fit proposer une entrevue.

Lettre du Roi au Chancelier à ce sujet.

CHancelier , Dieu merci & Notre-Dame , aujourd'hui à six heures après midi , notre beau frere le Duc de Guienne s'est venu rendre devers nous au port de Ferault , ainsi qu'il avoit été appointé , & pour ce qu'il y avoit aucunes barrières fortes entre nos deux , il nous a requis faire tout rompre incontinent , & s'est venu lui dixième , & nous a fait la plus grande & ample obéissance qu'il étoit possible de faire , & nous devons encore demain nous trouver ensemble. En notre assemblée est

advenu une chose que les Mariniers & autres à ce connoissans disent être merveilleuse ; car la marée qui devoit être cejour d'hui la plus grande de l'année , s'est trouvée la moindre de beaucoup qu'on ne vit de mémoire d'homme , & si s'est retraite quatre heures plutôt qu'on ne cuidoit , dont Dieu & Notre-Dame en soient loués ; & vous en avons bien voulu avertir , afin qu'en avertifiez aussi ceux de notre grand Conseil & autres que verrez être à faire par delà. Donné au Puis Renceau le septième jour de Septembre 1469. *Ainsi signé* LOUIS. *Et plus bas* , CONSTANT.

Gruel & Cousinot s'étoient rendus à Rome.

Relation de l'Ambassade envoyée à Rome au sujet de l'affaire du Cardinal Balue , écrite par Guillaume Cousinot.

SIRE , par votre Ordonnance & Commandement , Monsieur le Président du Dauphiné , au mois de Mai dernier passé , il y a eu un an , partit de votre ville de Tours pour aller devers Notre Saint Pere , lui signifier que pour plu-

lieurs grans fautes , crimes , délits & trahisons faits contre votre personne & la chose publique de votre Royaume , & à cause de quoi se hastivement n'y eût été pourvû , fussent ensuis de grans inconveniens à vous , votredit Royaume , au Saint Siège Apostolique , à l'Eglise universelle & à toute la Chrétienté , vous aviez fait mettre en garde & fûreté le Cardinal d'Angiers & l'Evêque de Verdun , & que votre intention étoit de bref envoyer devers notredit Saint Pere aucune notable Ambassade pour l'avertir de tout plus amplement ; en fournissant auxquelles choses votre plaisir fut m'ordonner & commander au mois d'Août ensuivant , aller devers icelui notre S. Pere avec telles instructions , Lettres & Mémoires qu'il vous plut me bailler touchant ladite matière , & vous plut en outre ordonner que je prendrois un Secrétaire tel que je voudrois pour venir avec moi ; & pour ce que plusieurs Secrétaires à qui je parlai , s'excuserent d'y venir pour beaucoup de causes qu'ils alléguoient , aucuns de Messieurs de votre Conseil me dirent que Maître Guillaume le Franc avoit grand desir d'y aller , & qu'il entendoit le langage de par-delà , & avoit été

autrefois à Rome, & pouvoit bien servir en ces matières, & qu'il leur sembloit qu'il seroit bon que je le menasse avec moi au lieu d'un Secrétaire ; il vous plut, SIRE en être content, & le fis ainsi.

Reciter toutes les allées & venues qui furent en ladite matière jusques à Rome seroit chose bien fort longue, & les remets à ce qui en est écrit au procès verbal, pour venir à l'effet de ladite matière. Ledit maître Guillaume le Franc se rendit devers moi à Veillane, & de là nous allâmes à Turin où Messire Falco de Sinibaldis nous attendoit, là où nous fumes, pour l'honneur de vous, grandement & honorablement reçus. Si fumes-nous pareillement reçus par toute la terre du Marquis de Montferrat & du Duc de Milan, pareillement à Bologne, lesquels n'avoient pas accoutumé de recevoir si grandement vos Ambassadeurs ne autres, & aussi à Florence, & s'excusa le Marquis de Ferrare après de ce que nous n'avions ainsi été reçus en sa terre, comme il eût bien voulu, pour ce qu'il ne sçavoit rien de notre venue : & à notre retour les gens dudit Marquis reçurent bien honnêtement Monsieur le Président qui passa le premier,

& quand je passai après, ils me reçurent aussi très-grandement, & ai cause de m'en louer, & me manda ledit Marquis qu'il eût bien voulu que mon chemin se fût adonné à passer à Ferrare pour parler à moi, & que se n'eussent été les bruits qui couroient en Italie, & qui encore ne sont pas bien apaisés, il fût venu jusqu'à Modène.

SIRE, nous étans en chemin, me fut dit, tant à Milan, Florence, qu'en plusieurs autres lieux, & tant par ceux que nous réputions vos amis & bienveillans, comme particuliers, cortisans & autres qui venoient de Rome, que nous perdions nos peines d'aller par-delà pour la matière qui nous étoit chargée, que nous n'y ferions rien, que le Pape & les Cardinaux étoient joints ensemble pour nous bailler une négative, & qu'ils ne souffriroient point que le Cardinal d'Angiers fût ainsi traité, ne que l'on fit une telle playe en l'Eglise, & que nous nous en tournerions à honte, sans rien faire.

Avec ce me fut dit, & en fus averti de plusieurs lieux, que Maître Ferry de Clugni & un Secrétaire de Monsieur de Bourgogne, nommé Rochefort, étoient

à Rome en l'Hôtel du Pape, & ne se montroient point, qu'il y avoit une grande intelligence & entreprise qui se faisoient par-delà, & que le Pape, l'Empereur, Monsieur de Bourgogne, Monsieur de Savoye & les Vénitiens étoient alliés ensemble, & devoient faire beaucoup de choses qui trop longues seroient à réciter.

Me fut dit aussi que ledit Ferry attendoit là ma venue, pour sçavoir ce que je dirois & proposerois de par vous, pour ce que l'on disoit que les matières touchoient mondit Sieur de Bourgogne.

Auxquelles choses je répondis que puisque j'avois charge de vous, SIRE, d'aller devers notredit Saint Pere, j'étois délibéré d'aller jusques-là, & ferois en la charge qui m'étoit baillée tout le mieux qu'il me feroit possible, & le surplus je le remettois à Dieu, & à ce qui en pourroit avenir, que mon intention étoit de tirer tout outre, & de n'entrer point de nuit à Rome, comme avoit fait ledit Maître Ferry, que j'avois bon Maître qui étoit le plus grand Prince de la Chrétienté, que j'avois bonne matière, juste, sainte & raisonnable, posé qu'elle ne fût pas à tous plaisante, que je voulois bien qu'on me vît & ouît,

& que je ne dirois, ne ferois chose au plaisir de Dieu qui ne fût bonne, honnête & raisonnable, ne de quoi personne eût cause de se doloir.

Je fus aussi averti au contraire des avertissemens dessusdits, que de quelque chose que l'on me dît ou donnât à entendre, que je ne laissasse point à tirer avant, que l'on espéroit que je trouverois tout autre chose que ce qu'on m'avoit donné à entendre, que le Pape me feroit bonne chere & bon recueil, & que je le trouverois bien autrement disposé que l'on ne disoit; pour les causes que dessus me disposai faire mon voiage, ainsi qu'il appartenoit & vinmes jusques à Rome. Nous trouvâmes Monsieur le Président qui étoit venu au-devant de nous jusques à Soultre, delà nous en allâmes jusques à la Tourbatane, & conférâmes ensemble de toutes choses, & au lieu de la Tourbatane vinrent au-devant de nous aucuns courtisans, & de nos gens qui nous avertirent de ce qu'ils sçavoient.

Le lendemain nous prîmes notre chemin pour aller à Rome, & sans cesser venoient gens au-devant de nous, les uns jusqu'au Bourget, les autres à huit mille, à six mille, à quatre mille & à

deux mille de Rome, & vinrent au devant de nous la famille de onze Cardinaux, la famille du Pape, les Ambassadeurs des Princes, tous les courtisans François & autres, tant Prélats que gens de tous autres Etats, & y avoit si grand nombre de Prélats, qu'on ne sçavoit comme les arranger, ce n'eût été le Maître des Cérémonies, & y avoit plus de deux mille chevaux en la compagnie qui nous convoièrent jusqu'en notre logis, là où nous trouvâmes dedans la maison les Trompettes, Menestriers & Tabourins du pays, du Château Saint Ange, des Sénateurs, & d'un gros tas d'autres Seigneurs, tellement que ce sembloit être un tonnerre, quand nous entrâmes à l'Hôtel, & remerciâmes là les gens du Pape, des Cardinaux & des autres qui nous avoient fait honneur pour l'amour de vous, SIRE, tout au mieux qu'il leur fut possible.

Il est vrai, SIRE., qu'au temps que nous arrivâmes à Rome, notre Saint Pere étoit fort malade, & à cette cause ne pûmes pas sitôt avoir accès à lui ; mais tous les jours il envoyoit devers nous, pour sçavoir comme nous nous portions, & pour soi excuser de ce que sitôt nous ne pouvions aller devers lui

à cause de sa maladie , & qu'elle lui étoit bien autant déplaisante & autant gênée , à cause de ce qu'il ne nous pouvoit voir & recevoir , ainsi qu'il appartenoit , comme pour le mal qu'il souffroit.

Nous répondimes qu'il nous déplaisoit très-fort de sa maladie , que nous scavions bien ce que c'étoit de gens malades , que les maladies venoient à cheval & s'en retournoient à pié , qu'il falloit attendre qu'elles eussent pris leurs cours , que nous n'étions pas là venus pour lui donner véxation , ne travail ; mais pour le conjourir & lui complaire en tout ce qui nous seroit possible , que vous , SIRE , ne desiriez pas le mal , ni l'inconvénient de sa personne , mais sa bonne santé & prospérité ; qu'au regard de nous , il ne nous envoyât pas , sinon à cause de son mal , & prions Dieu qu'il lui voulsist donner bonne santé , que c'étoit l'une des plus grants joyes qui nous pût avenir , & que de par Dieu il fit tout à son aise.

Certain jour après il renvoya de rechief devers nous , toujours avec les excusations de sa maladie , & nous manda , afin qu'il ne nous ennuyât , que se nous voulions aller visiter Messieurs les Cardinaux , ou aller ès grandes Eglises pour

Gagner les pardons & nous ébatre, que nous y alissions, & qu'il seroit bien content.

Nous répondimes que nous n'étions pas venus principalement pour visiter les Eglises & gagner les pardons ; mais que quand nous lui aurions fait la révérence, & besoigné ès matières pour lesquelles nous étions venus, nous irions sous la bénédiction de sa Sainteté visiter les Eglises & gagner les pardons au mieux qu'il nous seroit possible.

Et au regard de Messieurs les Cardinaux, notre adresse étoit principalement à sa Sainteté & non à autre, que notre entention n'étoit point d'aller visiter nuls de Messieurs les Cardinaux, ne autres quelconques, jusqu'à ce que nous lui eussions fait la révérence & notre devoir envers lui tel qu'il appartenoit, de laquelle réponse notredit S. Pere fut bien content, & même de ce qu'il connut que nous ne voulions autre moyen en nos matières que le sien, & à cette cause, sitôt qu'il se put aider, combien encore que de tout point il ne fût pas hors de la fièvre, se délibéra soi lever de son lit, & de nous faire venir devers lui.

Et deux ou trois jours après, notre-dit S. Pere nous envoya dire que combien qu'il ne fût pas encore bien sain, si desiroit-il de nous voir, qu'il sçavoit bien que de notre part nous le desirions, & si pour ce le lendemain nous voulions venir devers lui après dîner, il nous verroit volontiers, pourvû que nous ne lui portissions nulles Lettres, ne que nous ne lui parlissions de rien de nos matieres, mais seulement pour sçavoir de votre bon état, prospérité & de vos bonnes nouvelles.

A quoi nous répondîmes que nous le remercions bien humblement, & que nous étions prêts & appareillés ainsi le faire.

Et ledit lendemain après dîner il nous envoya sa famille pour nous accompagner, & aussi furent Messieurs les Cardinaux de Nice, Rouen, Coutances, Montferrat & Pavie, les Ambassadeurs aussi du Roi de Sicile, de Monsieur de Calabre, du Duc de Milan, des Florentins & plusieurs autres, & étions en bien grant nombre de gens. Et après que nous fumes entrés dedans le Palais, aucuns d'eux coururent ès Salles, autres en la Chambre de parement & autour de nous, & nous entrâmes en la Cham-
bre

bre des Papegaux, là où nous ne demeurâmes guere que l'on ne nous vînt appeller, c'est à sçavoir Monsieur le Président, Maître Guillaume le Franc & moi, & aussi Messire Falco, pour ce qu'il avoit été par deçà & entendoit les matières, & lequel, SIRE, véritablement s'est très-bien gouverné envers notre S. Pere touchant vos affaires, pareillement envers Messieurs les Cardinaux, les avoit très-bien édifiés avant que nous proposissions, & bien autrement qu'il n'avoit été au précédent.

SIRE, nous trouvâmes notredit S. Pere au dernier retrait là où il couche, il s'étoit levé de son lit & assis en une chaire au plus près, & n'y avoit avec lui personne que son neveu le Cardinal de S. Marc. Nous lui fîmes la révérence, ainsi qu'il appartenoit, lui baissant le pié, la main & la joue, comme il est accoutumé, & après nous lui dûmes que vous nous envoyez par devers sa Sainteté pour sçavoir de son bon état, santé & prospérité, que c'étoit une des plus grans joyes que vous puissiez avoir que d'en ouir parler en bien, & seriez très-déplaisant, quand vous sçauriez son encombrement & sa maladie, que vous aviez toujours mémoire de son

bon oncle le Pape Eugene , lequel vous aimoit très-fort , & vous lui ; & disiez toujours que vous n'aviez jamais eu maître que lui , & aimiez tous ceux qui étoient partis de sa maison ; qu'il n'y avoit si povre issu de ladite maison , voire même un petit chien que l'on dit qui en fût , que pour l'honneur dudit Pape Eugene , & en souvenance & mémoire de lui vous ne voulssiez bien traiter , & ne souffrir qu'il eût aucune indigence ; que ces choses & aussi les grandes & nobles vertus qui étoient en sa personne , & la bonne relation qui vous en avoit été faite , vous émouvoient à l'aimer , chérir & honorer , & aviez singulière amour & affection à lui , desiriez que l'honneur & l'autorité du S. Siège Apostolique & de sa Sainteté prospérassent & allassent de bien en mieux , & que vous étiez délibéré de vous y employer en tout ce qui vous seroit possible , autant que jamais fit nul autre de vos très-nobles progéniteurs.

Lesquelles choses notre S. Pere eut très-agréables , & nous demanda fort de votre bon état , santé & prospérité , & de Monsieur de Guienne , & se vous étiez bien d'accord ensemble ; que quand il avoit ouï la réconciliation de vous &

de lui, c'étoit la plus grand joye qu'il eût onc; que lui étant *in minoribus*, il avoit lu plusieurs histoires, & avoit mis peine d'en avoir de France, d'Allemagne, d'Italie & d'Espagne, aussi avoit vû toutes les grandes histoires aprouvées, & qu'il ne trouvoit point que toutes les Nations, ne que tous les Princes du monde eussent fait autant de services tous ensemble à l'Eglise & à la Foi, que les Rois & la Nation de France seulement avoient fait, & que posé que Constantin eût fait le grand don & la grande libéralité & largition à l'Eglise & audit S. Siège, tant de patrimoine & terres, comme des libertés de l'Eglise, si n'en purent onc les Saints Peres ne l'Eglise jouir, à cause des empêchemens que les Empereurs successeurs dudit Constantin, les Rois des Lombards & autres leur mettoient, jusqu'à ce que les Rois de France y mirent la main; que ce que l'Eglise avoit & possédoit, c'étoit *largitione, donatione, protectione & defensione Pipinii, Caroli, Ludovici, Caroli, cæterorumque Regum Francie*, & que c'étoient ceux qui avoient secouru toujours l'Eglise & la Foi, qui avoient déjetté les Saints Peres & l'Eglise de la main de leurs enne-

mis, & restauré les Papes audit S. Siège, qui leur avoient baillé la possession paisible de la terre de l'Eglise, & les avoient tenus en ce, & aussi l'Eglise en ses droits, franchises & libertés; que l'Eglise étoit plus tenue aux Rois & à la Nation de France qu'à tout le surplus des Rois, & que jusqu'à ce que la maison de France eût la grand domination & autorité, que jamais la Foi ne seroit exaucée ne défendue des ennemis d'icelle, ne l'Eglise gardée en ses droits & libertés; que pour les grands biens & les grands honneurs qu'il avoit vûs & lus qui étoient en ladite maison de France, & les grans services qu'ils avoient faits à la Foi & à l'Eglise, il avoit délibéré de vous nommer toujours Très-Chrétien, & qu'il lui sembloit qu'il le devoit ainsi faire, nonobstant que ses prédécesseurs n'eussent pas accoustumé ainsi le faire.

Nous dit aussi qu'il vous mercioit de la bonne souvenance que vous aviez du Pape Eugene son oncle & de ceux de sa maison, & aussi de la bonne amour & affection que vous lui portiez; qu'il avoit bien ouï dire à d'autres que de votre benignité & humanité vous appeliez ledit feu Pape Eugène votre maître, jaçoit qu'il n'appartenoit, que toute sa

maison en étoit fort tenue à vous, étoient toujours vos serviteurs, & vous meritoit du bon vouloir qu'aviez à eux; vous prioit qu'il vous plût les avoir toujours en votre bonne grace & souvenance; qu'en tant qu'il le touchoit, il desiroit votre bien, honneur & prospérité, & que vos affaires allassent de bien en mieux; que tout ce qu'il pourroit licitement & raisonnablement faire pour vous, qu'il le feroit volontiers & de bon cœur, & qu'il se réputoit être tenu à le faire.

Après lesquelles choses & plusieurs autres qui furent dites, nous entrâmes au fait de sa maladie, & devisâmes avec lui aussi familièrement que se nous eussions été de sa chambre; & voyant qu'il étoit encore foible, & doutant de lui ennuyer, prîmes congé de lui; & ainsi que ceux de sa famille nous étoient venus querir à l'aler, il ordonna qu'ils nous reconvoyassent, & eûmes quasi aussi grand compagnie au retour que nous avions eu à venir.

Et certains jours après, quand il vit qu'il se pût aider, posé qu'il ne fût encore bien affermé, il manda les Cardinaux pour venir au Consistoire, le nous fit sçavoir, & pareillement nous envoya

sa famille pour nous venir accompagner, & se nous avions été grandement accompagnés la première fois, nous le fumes autant à la seconde & plus.

Au jour qui nous fut assigné nous vinmes audit Consistoire, présentâmes nos Lettres à notredit S. Pere, & proposâmes devant lui & devant Messieurs les Cardinaux, tout au mieux qu'il nous fut possible, selon la charge qui nous avoit été baillée par nos instructions, & que plus à plain il peut apparoir par le double de notre proposition; premièrement portant l'honneur & la révérence à notredit S. Pere & au S. Siège Apostolique, ainsi qu'il appartient, lui remontrant l'amour & affection que vous aviez à l'Eglise, à sa Sainteté & audit S. Siège, les services que vous & vos prédécesseurs leur aviez faits, le bon vouloir en quoi toujours vous persévériez en ladite matière, & toutes les bonnes paroles qu'il nous sembloit être à dire touchant les choses dessus-dites.

Lui remontrâmes aussi & à mesdits Sieurs les Cardinaux le cas sommaire des crimes, fautes, délits, maléfices & trahisons dont lescits Cardinal d'Angiers & l'Evêque de Verdun avoient été

trouvés chargés & coupables , les grans
 inconvéniens qui en fussent venus à
 vous & à votre Royaume , audit S. Sié-
 ge Apostolique & à toute la Chrétien-
 té , se leur mauvaïse & damnable volon-
 té & entreprise eussent sorti leur effet ;
 que pour y obvier vous aviez été con-
 seillé de les mettre en sûreté & garde
 honnête & raisonnable , jusques à ce que
 sa Sainteté & ledit Collége des Cardi-
 naux eussent été avertis des cas particu-
 liers , pour y donner telle provision que
 la matière le requéroit ; & qu'il y avoit
 peu de Princes au monde , attendu les
 grans biens , honneurs & gratuités que
 vous aviez faits ausdits Cardinal d'Angers
 & Evêque de Verdun , & les trahisons
 & mauvaitiés qu'ils vous avoient faites ,
 qui eussent eulapatientie qu'avez eue , sans
 y procéder plus aigrement que vous
 n'avez fait ; mais comme vrai fils & obéis-
 sant de l'Eglise , & pour montrer exem-
 ple aux autres Princes comme ils se doi-
 vent gouverner envers l'Eglise & le Saint
 Siége Apostolique , vous n'aviez voulu
 autrement procéder , pour mettre la
 chose en plus grand aigreur , fors seule-
 ment pour obvier aux inconvéniens qui
 autrement en fussent venus , & vous te-
 nir sûr des prisonniers sous bonne & sù-

re & honnête garde , jusqu'à ce que par ledit S. Siège y fût duement pourvû. Aussi entendiez-vous que ainsi vous vouliez garder l'honneur & l'autorité du S. Siège Apostolique ; aussi étoit votre entention que notredit S. Pere vous gardât vos droits , prérogatives & prééminences , & ceux de la Couronne en tant qu'il touche le cas privilégié selon les loix , usages & coutumes du Royaume , gardées & observées de tel & si long temps qu'il n'est mémoire du contraire.

Avec ce lui dîmes que votre confiance étoit qu'il donneroit si bonne provision aux choses que lui avions remontrées , en gardant les termes de justice , que vous auriez cause de vous en louer , & que ce seroit exemple à tous autres dont l'on ne peut faire ne commettre telles choses , & que quant son plaisir seroit , nous baillerions par déclaration plus au long les cas particuliers des crimes , délits & maléfices qui avoient été commis par lesdits Cardinal & Evêque de Verdun.

Auxquelles choses notredit S. Pere répondit qu'il étoit bien déplaisant des choses qu'il avoit ouïes , & même de ce qu'elles avoient été commises par

tels personnages constitués en si grand dignité comme lesdits Cardinal & Evêque, & contre tel si noble personnage que vous, SIRE, êtes, & dont si grans inconvéniens fussent ensuis, comme ceux que nous avons récités, s'il n'y eût été pourvû; & que pour ce que la matière étoit si grande & de si grande importance, il nous dit qu'il étoit bien besoin qu'elle fût bien entendue & bien débatue, afin d'y donner meilleure provision, & à cette cause il avoit commis & député par l'avis & conseil de ses freres, les Cardinaux de Nice, des Ursins, de Spolete, d'Arezo, de Théano, & le Vichancelier, pour communiquer avec nous, & devers lesquels nous nous tirerions quant ils nous le feroient sçavoir, & leur porterions nos articles & supplications.

*J'interromps ici la relation de Confi-
not, pour ne donner que par extrait ce qui
concerne l'affaire du Cardinal Baluë, à
cause des fréquentes répétitions qui sont
dans l'original.*

Le Mardi cinq Decembre 1469. le
Pape assembla le Consistoire, & les Am-
balladeurs présentèrent leurs Lettres de

Créance. Le Pape leur témoigna qu'il étoit fâché que le Roi fût obligé d'agir contre un Cardinal & un Evêque, & que l'honneur de l'Eglise y étoit intéressé; que cependant on devoit la justice à tout le monde, & particulièrement au Roi Très-Chrétien; qu'il étoit bien résolu de la lui rendre; que pour cet effet il avoit nommé pour Commissaires les Cardinaux de Nice, le Vice-Chancelier, Urfin, Arezzo, Spolete & Théano, à qui dans la suite on pourroit s'adresser.

Le Samedi la Congrégation se tint chez le Cardinal de Nice, où tous les Commissaires se trouvèrent, hors le Vice-Chancelier qui étoit malade. Les Ambassadeurs, suivant leurs instructions, leur donnèrent un écrit contenant les crimes dont le Cardinal & l'Evêque étoient accusés. Les Cardinaux ayant jetté les yeux sur les pièces qui étoient produites, & ayant délibéré quelque temps, dirent aux Ambassadeurs que ces écritures étoient longues, qu'il falloit les examiner; mais les fêtes qui survinrent ne permirent de se rassembler que le Samedi dix-neuvième. On demanda aux Ambassadeurs s'ils n'avoient rien à donner davantage, s'ils n'avoient point

quelques pièces justificatives, d'autant que cette affaire étoit très-importante, tant pour les crimes dont on chargeoit le Cardinal & l'Evêque que pour les personnes intéressées, le Roi & la Couronne de France d'un côté, & le Pape & le S. Collège de l'autre, & qu'il falloit être informé des usages de France; à quoi fut répondu qu'on avoit tout délivré ce qu'on pouvoit donner sur l'heure, quoiqu'il y eût d'autres cas encore plus énormes, dont le Roi n'avoit pas voulu faire part à ses Commissaires, & qui seroient scûs par les Vicaires du S. Pere; que d'ailleurs étant dénonciateurs contre les coupables de la part du Roi, il n'étoit pas nécessaire de justification pour avoir les provisions qu'ils demandoient; que le Roi en la demandant donnoit un bel exemple à tous les autres Princes Chrétiens, puisqu'il pouvoit de sa propre autorité, vû la nature des crimes, procéder plus avant contre les coupables, comme l'avoient fait plusieurs autres Princes en Angleterre, en Espagne, en Arragon, en Savoye, en Allemagne; que le Roi n'avoit fait arrêter le Cardinal & l'Evêque que de l'avis des Seigneurs de son Sang & de son Conseil, pour obvier

aux inconvéniens qui feroient arrivés, s'ils s'étoient évadés : que lorsque le Pape auroit nommé des Vicaires ou Commissaires pour venir faire leur procès en France, on produiroit les pièces & témoins ; que quant à l'usage du Royaume en fait de crime de Leze-Majesté, le Roi & les Officiers ont prise sur le criminel de quelque état qu'il soit, & que si c'est un Ecclésiastique, & qu'un juge compétent le requière, on le rend avec la charge du cas privilégié, que le criminel est mis sous bonne garde, & le procès fait par les gens d'Eglise qui y appellent les Officiers ou députés du Roi, les gens d'Eglise le jugent selon droit & raison, & les Officiers du Roi achèvent le procès suivant les charges qu'ils ont sur lui.

Après ces remontrances, les Ambassadeurs se retirèrent, & les Cardinaux, après avoir délibéré une heure, les rappellerent, leur remontrèrent ce que c'étoit que l'Etat de Cardinal ; que le Pape étoit le premier de l'Eglise, & un Cardinal le second ; & que depuis cinq ou six cens ans on n'avoit point vu qu'on eût attenté à la personne d'un Cardinal, à cause des peines portées par la Décrétale : *Si quis suadente Dia-*

Bolo, &c. On se récria fort sur la prise & sur la détention d'un Cardinal & d'un Evêque, disant qu'il n'étoit pas permis d'arrêter un Cardinal sur la déposition d'un homme, & sur une petite lettre de Créance; que d'ailleurs on le devoit rendre dans vingt-quatre heures à la juridiction spirituelle, ou qu'on encourroit l'excommunication.

Que quant à la confession que lesdits coupables avoient pu faire, elle n'avoit pas été faite devant Juge compétent, & qu'il étoit à croire qu'elle avoit été extorquée. Les Cardinaux demandèrent si l'on n'avoit plus rien à dire, & si on vouloit procéder par voye d'accusation, de dénonciation ou d'inquisition, le Pape étant résolu de faire justice, pourvû que la forme fût gardée; mais que sur une simple dénonciation on donnât des Commissaires pour aller faire le procès en France, cela n'étoit pas raisonnable; qu'ils ne voyoient pas non plus quelle satisfaction on feroit aux coupables s'ils se trouvoient innocens, ce qui tourneroit fort au déshonneur du Sacré Collège. Ils vouloient sçavoir de plus si le Roi les remettroit entre les mains des Commissaires, & s'il prétendoit qu'on leur

fit leur procès dans son Royaume , soutenant qu'on devoit ou les envoyer à Rome , ou du moins à Avignon.

Les Ambassadeurs ayant délibéré quelque temps répondirent :

Que le Roi en arrêtant le Cardinal & l'Evêque , n'avoit fait que son devoir envers Dieu & son Peuple ; qu'il ne tenoit sa puissance temporelle que de Dieu ; que le glaive lui avoit été confié pour punir les méchans & défendre les bons ; que si l'on n'avoit pas arrêté le Cardinal & l'Evêque il en auroit coûté la vie à plus de cent-mille personnes , & que le Roi se seroit rendu indigne du Trône ; & que s'il avoit fait quelque chose contre les Canons , il y avoit des temps où la nécessité obligeoit d'aller contre la Loi ; que cependant le Roi n'avoit rien fait contre les Loix. Ezechiel dit à Nabuchodonosor : *Tu es Rex Regum , & tibi dedit Deus Cœli & Terra regnum & potestatem , imperium & fortitudinem , & omnia in quibus habitant filii hominum , ut aves cœli & bestia agri tibi obediant.* Voyez le Décret *Cum ad verum* , & celui *Qui idem mediator*. Si Constantin a délivré l'Eglise , s'il lui a fait de grands biens , les Papes n'en ont jouï que depuis que

Les Rois de France les ont mis en possession.

Les Rois de France se sont toujours conservé le privilege de faire arrêter les Prélats lorsqu'ils ont commis quelque crime d'Etat , jusqu'à ce qu'il y ait été pourvû par juge compétent. C'est la coutume & la prérogative de nos Rois.

Le Roi consent de remettre le Cardinal & l'Evêque au Pape pour leur faire leur procès , se réservant toujours ses droits & prérogatives.

On peut voir pour d'autres raisons qu'il les pouvoit faire punir corporellement : voyez *Adulterio in legi cap. 5. §. de adulterii & cap. de Episcopali dignitate.*

Un Roi de Hongrie fit prendre & fouetter un Prêtre par les carrefours , il le mit ensuite entre les mains de la Justice & lorsqu'il en demanda l'absolution , le Pape dit qu'il n'en avoit pas besoin.

Alphonse Roi d'Arragon fit noyer un Cardinal sur un soupçon d'adultère , & l'on lui en donna aussitôt l'absolution.

Le Légat de Savoye fit faire le procès au Cardinal de Chypre *Sine vicariatu Pontificis.* Le Gouverneur du Château S. Ange fit mourir du temps du

Pape Eugène le Cardinal & Patriarche de Canneto.

Les Rois d'Angleterre Henry IV. V. & VI. ont fait mourir plusieurs Evêques.

Le Roi Très-Chrétien a donc pu arrêter un Cardinal & un Evêque, & a fait en les arrêtant beaucoup de bien & au Royaume & à l'Eglise. Car si les séculiers connoissoient que le Pape & les Cardinaux voulussent empêcher qu'on ne punit les crimes, parce que ceux qui les auroient commis seroient Cardinaux ou Evêques, ils se soulevroient tous contre l'Eglise, & causeroient des scandales que rien ne pourroit réparer. Enfin ceux qui ont arrêté le Cardinal d'Angers & l'Evêque de Verdun ne sont point compris dans la Décrétale *Si quis suadente diabolo*, puisqu'ils ont été arrêtés *suadente Deo*.

Les Cardinaux un peu surpris de ce discours, répondirent qu'ils n'avoient pas prétendu donner aucune atteinte aux droits & prérogatives du Roi dont ils étoient serviteurs, & que le Pape & eux étoient bien résolus de lui faire justice; mais qu'ils regardoient comme une chose nouvelle qu'on eût ainsi osé arrêter un Cardinal.

Sur quoi les Ambassadeurs répondi-

rent que le Roi n'avoit point prétendu non plus déroger à l'autorité de l'Eglise: que d'ailleurs dans les premiers temps les Juges séculiers avoient tout pouvoir sur les Ecclésiastiques quelconques; que si l'on avoit donné à ceux-ci de grands privilèges, ce n'avoit été que pour obvier aux maux, & non pour renverser les loix, ni pour ôter aux Princes la liberté de prévenir les scandales qui pourroient arriver dans leurs Seigneuries & à l'état de l'Eglise. Or il est notoire à tout le monde que le Cardinal & l'Evêque avoient excité plusieurs Princes contre le Roi, machiné plusieurs trahisons contre sa personne sacrée, & qu'ils avoient allumé un feu qui ne se fût jamais éteint.

D'ailleurs à qui pourroit-on remettre ces coupables, puisque la connoissance en est réservée au Pape? C'est pourquoi le Roi voulant avoir égard à l'honneur du S. Siège, les a gardés.

Dans un crime ordinaire il faut remettre le criminel au juge Ecclésiastique; mais lorsqu'il s'agit de tout l'Etat & même de la Chrétienté, pour la conservation desquels tout droit divin, humain & politique ont été faits, on ne doit point avoir égard aux regles particulières; *in casibus enormibus Justitia secularis potest*

apprehendere & detinere Clericos, aliquoties eos punire.

Touchant la confession des criminels que les Cardinaux disoient pouvoir avoir été extorquée , on répondit que la confession avoit été bien faite : on leur répéta comment Simon Bellée avoit été pris , l'accident qui lui étoit arrivé comme par miracle , comment il nia d'abord que la petite cédulle qu'on lui trouva fût de la main du Cardinal , de quelle manière elle fut trouvée , la confession que fit Simon Bellée du mémoire & du lieu où il alloit , qui l'y envoyoit , par quelle manière lesdits mémoires & lettres lui avoient été donnés , ce qu'il devoit faire quand il seroit vers Monseigneur de Bourgogne , toutes choses que ledit Bellée reconnut de sa propre volonté , sans y être contraint , & n'y ayant aucun homme de justice , mais deux gens de guerre qui par hazard se trouvèrent dans le Village où passoit ledit Bellée , & qui remarquant sa contenance mal assurée , le firent descendre dans l'Hôtellerie, où il confessa ce qu'on vient de dire.

Ces deux hommes amenèrent ledit Simon Bellée à Amboise vers le Roi & après avoir ouï les choses ci-dessus

sans force ni contrainte, on examina ledit Bellée sur certains termes obscurs du mémoire qu'il expliqua : sur quoi le Roi, de l'avis des Princes & Seigneurs de son Conseil, fit arrêter le Cardinal d'Angers & l'Evêque de Verdun, qui étoient alors à Tours, & les fit conduire le lendemain à Amboise.

On mit le Cardinal dans une chambre sur le portail du Château, avec neuf ou dix Gentilshommes, & l'Evêque dans la chambre du Gouverneur de Roussillon qui en fut chargé.

Le lendemain l'Evêque de Verdun fut conduit dans une autre chambre, où Simon Bellée son Domestique lui fut recollé & confronté & persista dans sa déposition, ce que l'Evêque n'osa nier reconnoissant qu'il n'avoit aucun reproche à faire.

Le jour suivant, la confession de l'Evêque de Verdun lui fut luë & présentée, & lui-même l'ayant luë, il la signa sans force ni contrainte.

Le Roi ne voulut pas d'abord qu'on examinât le Cardinal, ni qu'on lui confrontât l'Evêque de Verdun & Bellée; il se contenta d'y envoyer le Sieur du Bouchage qui n'est point homme de lettres, pour lui dire qu'il devoit con-

confesser ingénument les choses telles qu'elles étoient. Le Cardinal dicta un écrit qu'il envoya au Roi, où il confessoit que la lettre & le mémoire, étoient de sa main & plusieurs autres choses; mais en tout le reste il ne s'accordoit pas avec l'Evêque ni avec Bellée: il demanda à parler au Roi, promettant de lui confesser la vérité; & il étoit tellement convaincu de sa faute, qu'il voulut plusieurs fois se jeter du haut en bas de la fenêtre & se précipiter.

Le Roi fit ensuite conduire en sa présence le Cardinal d'Angers, & lui parla pendant deux heures; & quoiqu'il convînt de la lettre, du mémoire & souvent de l'interprétation, il désavoua Bellée en plusieurs choses. Le Roi le laissa à Montils lès Blois, lieu de plaisance, en la compagnie de Messieurs le Chancelier, de Torcy & du Président des Comptes jusqu'à son retour. Alors il le fit ramener à Amboise, où après l'avoir détenu quelques jours, il le fit conduire au Château de Montbazon en la garde de Monsieur de Torcy, & il fut toujours bien traité. Cependant on prit Guillaume l'Auvergnac, que ce Cardinal avoit en-

voyé en Bretagne : on arrêta encore Maître Pierre Durand aussi complice de ladite trahison, ce qui effraya fort le Cardinal & l'Evêque. On envoya Messieurs du Conseil interroger le Cardinal qui avoua plus de choses qu'il n'avoit fait jusqu'alors, & particulièrement les menées qu'il avoit faites en Bretagne.

Sur ce que les Cardinaux demandoient d'autres charges & informations, on leur dit qu'ils avoient les lettres que le Cardinal écrivoit au Duc de Bourgogne, le mémoire trouvé sur Bellée, sa confession, celle de l'Evêque de Verdun, du Cardinal, & de Guillaume l'Auvergnac, ce qui étoit suffisant pour recevoir le Roi comme dénonciateur; qu'on pourroit dire qu'un si grand Prince agissoit *instinctu divino*, & qu'on devoit ajouter foi à sa simple dénonciation, non seulement en cette affaire, mais encore en toute autre de plus grande conséquence; que les Cardinaux devoient ajouter foi aux copies, comme aux originaux qu'on produiroit lorsque le Pape auroit nommé des Commissaires, & que le Roi souhaitoit qu'ils fussent plutôt instruits que ses propres Commissaires.

D'ailleurs les gens d'Eglise ne reconnoissant point la Jurisdiction temporelle, toutes les autres informations auroient été réputées comme non faites.

Touchant la manière de procéder, ils déclarèrent qu'ils se rendoient dénonciateurs de la part du Roi, qui demandoit que les Commissaires vinsent en France faire le procès auxdits Cardinal & Evêque, promettant auxdits Commissaires toute sorte de secours & obéissance due légitimement *in spiritualibus* au Siège Apostolique, espérant aussi que les Commissaires garderoient les droits, prérogatives & prééminences du Roi & de la Couronne de France, qui n'avoient jamais été violées; & qu'en ces sortes de cas, la punition, correction & le procès, se doivent faire par la Jurisdiction Ecclésiastique, en ce qui touche le droit commun, & à l'égard du cas privilégié, la connoissance en demeure en la Justice du Roi, pour l'intérêt dudit Seigneur. Sur quoi il y eut beaucoup de répliques de la part des Cardinaux.

Quant à ce qu'ils disoient que sur une simple dénonciation, on ne pouvoit donner des Commissaires, que les

accusés étoient peut-être innocens , qu'ils ne voyoient pas qu'elle réparation on leur feroit , si leur innocence étoit prouvée , ce qui tourneroit au grand deshonneur du Pape , du sacré Collège & de l'Eglise , si la satisfaction n'étoit proportionnée à l'offense.

On répondit que pour l'intérêt du Roi & du Royaume , il seroit à souhaiter qu'ils fussent innocens , & que loin de songer aux réparations qu'on leur devoit faire , on devoit d'abord craindre le blâme & le reproche qu'on feroit au Pape & aux Cardinaux , & les inconvéniens qui en suivroient si la requête du Roi étoit refusée , qu'on ne demandoit que justice , qu'on ne pouvoit la refuser à la moindre personne & encore moins à un Roi qui ayant bien voulu avoir recours au Saint Siège , donnoit un bel exemple de modération à tous les Princes , & qu'en cas de refus il en pourroit bien arriver à tous les gens d'Eglise , des inconvéniens qu'il ne seroit pas aisé de réparer.

Touchant la voie d'inquisition que les Cardinaux proposèrent , il fut dit qu'on auroit lieu de regarder cette inquisition comme un délai ou plutôt un déni de justice ; que d'ailleurs sur la dé-

nonciation du Roi on ne pouvoit honnêtement accepter cette voie, d'autant plus que les prisonniers n'avoient pas bonne réputation.

Sur la question si l'on remettroit les prisonniers entre les mains des Commissaires du Pape, on répondit qu'on ne doutoit point que lesdits Commissaires conservant les droits, privilèges & prééminences de la Couronne, le Roi ne voulût bien leur remettre les prisonniers, mais que le Roi ne pouvoit souffrir que lesdits prisonniers fussent emmenés hors des terres de son obéissance.

Premièrement par le droit naturel, le Sujet, dès qu'il est né & avant que d'être Chrétien, étant affecté & tenu à son Souverain en loyauté, sujétion & obéissance, à quoi on ne peut déroger, *quia jura naturalia immutabilia sunt & incorruptibilia* ; le Cardinal est Sujet du Roi, & de plus lui a prêté serment pour plusieurs Charges & Offices, à quoi il a contrevenu.

Or de dire qu'en une chose qui touche de si près les droits de la Couronne, le Roi aille plaider hors de son Royaume, & débattre là ses droits & son intérêt, cela ne seroit pas raisonnable,

nable, & jamais ne fut fait ni se fera, s'il plaît à Dieu, & il n'y a point de Souverain au monde qui le dût faire, à plus forte raison le Roi de France sur qui on ne devoit pas faire une telle entreprise, quand il y voudroit consentir, ce qu'il ne feroit jamais, sans quoi il manqueroit au serment qu'il a fait à son sacre, de garder les droits, prérogatives & prééminences de sa Couronne & du Royaume.

D'ailleurs ce seroit aller contre la disposition des Loix & des Canons. Le Cardinal est Sujet du Roi, attaché à sa personne, demeure dans son Royaume, y a été pris; de plus son crime n'est point de matière Ecclésiastique, mais civile & contre le Roi & le Royaume; comment faire le recollement & la confrontation, s'ils sont nécessaires? Quelles dépenses pour les conduire! Qui répondra qu'ils ne pourront pas se sauver, qu'on ne les enlèvera pas? Combien de gens peut-être se trouvent complices qu'il faudroit arrêter & leur confronter? D'ailleurs quel scandale de leur faire ainsi traverser le Royaume entourés de Gardes & d'Archers, à la vue de tout un peuple? Enfin les Loix & Coutumes du Royaume y sont contraires, & veu-

lent que le procès se fasse dans le Royaume, que le Procureur du Roi soit ouï, qu'il prenne ses conclusions & demande Sentence aux Juges dudit Seigneur pour son intérêt. Les Loix des Empereurs doivent être gardées contre les gens d'Eglise & contre les Sécuiers,

Les Cardinaux voulant alléguer les Décrétales, il fut dit que si notre Saint Pere, du consentement de ses freres, vouloit faire une constitution dérogeant à la Loi des Royaumes, pourvu que ladite Loi ne soit point contre l'Evangile ni la Foi, ladite constitution de soi seroit nulle de plein droit.

Les Cardinaux déclarèrent enfin qu'ils n'avoient fait toutes ces objections, qu'afin d'être mieux instruits & de pouvoir mieux instruire le Pape, qu'ils n'avoient prétendu donner aucune charge au Roi sur la détention du Cardinal & de l'Evêque, & qu'ils le vouloient servir, priser & honorer comme le premier de tous les Rois Chrétiens.

A quoi les Ambassadeurs répondirent qu'ils avoient été obligés de suivre leurs instructions, qui avoient paru si justes à tout le Conseil du Roi, qu'ils ne pouvoient les faire autrement, & qu'ils espéroient que le Pape leur accorderoit leur requête.

L'affaire ayant été suspenduë à cause des Fêtes, il y eut encore plusieurs Consistoires sur cette matière. La plupart des Cardinaux vouloient que les prisonniers fussent amenés à Rome ou à Avignon, & le Pape en parla aux Ambassadeurs, relevant comme avoient fait les Cardinaux, l'honneur & la dignité du Pape, du sacré Collège & de l'Eglise : il offrit d'envoyer des gens simplement pour informer ; mais les Ambassadeurs demeurèrent fermes dans leurs instructions.

Le Mardi 29. de Janvier 1479. le Consistoire s'assembla extraordinairement, & les Ambassadeurs s'y trouvèrent avec M^r. Falco de Sinibuldis seul, le Pape le souhaitant ainsi.

Le Pape témoigna que lui & tout le sacré Collège, auroient fort souhaité que le Roi n'eût point tant pressé pour faire Balue Cardinal, qu'il l'avoit créé contre son gré, sa réputation étant telle qu'il ne méritoit pas de l'être, qu'il avoit ouï les crimes commis par lui contre un Roi, à qui il avoit tant d'obligation, que le Saint Siège devoit la justice à tout le monde, & encore plus au Roi de France qui avoit rendu tant de services à l'Eglise, & qu'il avoit nom-

mé les six Cardinaux avec qui les Ambassadeurs avoient déjà communiqué plusieurs fois.

Cousinot après avoir exposé ce qui regarde le Cardinal Baluc, continue ainsi sa relation.

En attendant que nosdits Commissaires fussent prêts, nous tirâmes vers notre Saint Pere, pour lui faire quatre supplications de par le Roi, selon la teneur de nos secondes instructions.

La premiere, qu'il plût à notredit Saint Pere, donner la légation d'Avignon à Monseigneur l'Archevêque de Lyon.

Secondement nous lui suppliames qu'il lui plût créer & prononcier Cardinal Monsieur l'Evêque du Mans frere de Monsieur le Connétable & prochain parent du Roi, remontrant à notredit Saint Pere, comme le Roi par plusieurs fois lui en avoit écrit, & qu'il lui sembloit que la personne dudit Monsieur du Mans valoit bien d'être constituée en telle dignité, comme de Cardinal, tant pour l'honneur de ses prédécesseurs, dont il étoit descendu, c'est à sçavoir du Comte Henry de Luxembourg, qui

fut Empereur, que pour les vertus &
 mérites qui étoient en sa personne, &
 valoit bien qu'il pût être colloqué en
 une telle dignité, & mêmeement qu'il
 avoit laissé le monde pour prendre l'é-
 tat de l'Eglise en pauvreté, si étoit de
 bonne vie & renommée, & si avoit eu
 deux de ses prédécesseurs Cardinaux,
 dont on tenoit & réputoit l'un pour un
 Saint en Paradis, c'est à sçavoir Saint
 Pierre de Luxembourg; & d'autre part
 depuis que notredit Saint Pere avoit été
 assis au Saint Siège Apostolique, il n'a-
 voit fait aucun Cardinal François; car
 nous ne réputons plus le Cardinal d'An-
 giers Cardinal, & nous en faut un autre,
 & toutefois il avoit fait quatre ou cinq
 Cardinaux depuis qu'il étoit Pape. En
 lui remontrant en outre que c'étoit de
 l'autorité du Roi & de la grandeur &
 extention du Royaume, & qu'il y avoit
 cent & un Evêchés, & onze Archevêchés,
 & tant d'Abbayes & grands Prieurés,
 tant de notables Eglises en France, Ca-
 thédrales & Collégiales, qu'à peine les
 pourroit-on nombrer; & plus tenoit
 l'Eglise en France quatre fois plus que
 toute l'Eglise d'Italie, & si en venoit
 chacun an plus de profit à Cour de Ro-
 me, que quasi du tiers ou de la moitié

de Chrétienté. Et de dire que les Italiens eussent treize à quatorze Cardinaux, & pour tout le Royaume de France il n'y en eût que quatre, & que notredit Saint Pere voulsit faire difficulté à la requête que le Roi lui faisoit, & par plusieurs fois avoit faite pour ledit Monsieur du Mans, touchant le fait de ladite Cardinalité, & à quoi Messieurs de Guienne, Messieurs de Calabre, de Bretagne, & autres plusieurs s'étoient conformés par leurs lettres avec le Roi, en faveur de mondit Seigneur du Mans, pour les causes que dessus, il sembleroit au Roi, au Royaume & aux Seigneurs qui en avoient écrit, bien fort étrange, en suppliant à notredit Saint Pere & à Messieurs du Collège, & par plusieurs & diverses fois, étant notredit Saint Pere audit Collège & hors d'icelui, & pareillement à mesdits Sieurs du Collège en l'absence de notredit Saint Pere, qu'ils voulussent avoir regard en ces choses, & obtempérer à la requête que le Roi & lesdits Seigneurs faisoient à notredit Saint Pere en cette partie.

La tierce requête étoit qu'il plût à notredit Saint Pere, pourvoir des bénéfices que ledit Cardinal d'Angers tenoit & possédoit au tems qu'il avoit été

mis en garde & sureté, à aucuns notables personnages plus à plain contenus & déclarés en nos instructions, lesquels particulièrement nous lui nomâmes; & les bénéfices que le Roi requéroit pour eux, la qualité de leurs personnes, les services qu'eux & leurs parens avoient faits & faisoient chacun jour au Roi & à l'affection & vouloir que ledit Seigneur avoit en cette partie, & les causes pourquoi; & tant en cette matière, comme ez autres deux dessus touchées, & dîmes, & fîmes & persuadâmes tout au mieux qu'il nous fut possible & beaucoup plus amplement qu'il n'est dessus contenu.

La quarte requête fut touchant le fait de Monsieur d'Avignon, afin qu'il plût à notredit Saint Pere, lui bailler la légation de France, dont autrefois le Roi lui avoit écrit, & lui avoit été raporté par Maître Olivier le Roux, que notredit Saint Pere n'étoit content, pour ce que le Roi certifioit de rechef qu'il le désiroit ainsi. Et aussi lui fîmes requête pour mondit Seigneur le Cardinal d'Avignon, que le plaisir de notredit Saint Pere fût de lui donner provision de vivre pour le tems qu'il avoit vaqué en la Charge qui lui avoit été commise de

par ledit Saint Pere pour venir en France, dont il n'avoit été payé que pour six mois, & toutefois il y avoit vaqué plus de dix-huit mois, & à tout le moins que s'il y avoit aucune chose du fait de la décime, qu'il plût à notredit Saint Pere l'apointer sur ce. En outre lui requîmes que son plaisir fût d'avoir pour recommandé ledit Monsieur d'Avignon au premier bon Evêché, Archevêché ou Abbaye qui vacqueroit en France, & qu'en cas que notredit Saint Pere le pourvoiroit d'aucun Archevêché ou Evêché, ainsi que dessus, son plaisir fût de donner l'Evêché de Dol que tient ledit Monsieur d'Avignon à son neveu.

Sur lesquelles quatre requêtes notredit Saint Pere nous fit réponse en la manière qui s'ensuit.

Qu'en tant que touche la légation d'Avignon, notredit Saint Pere étoit bien recors que le Roi l'avoit par plusieurs fois sur ce fait requerir premièrement pour l'Archevêque d'Auche, & secondement pour ledit Monsieur de Lyon, & que notredit Saint Pere avoit été par plusieurs fois requis & fort pressé au nom du Roi & de par le feu Duc de

Milan, pour ledit Monsieur d'Auche, & que depuis pour aucunes causes qu'à ce meurent le Roi, notredit Saint Pere fut bien informé & averti que le plaisir du Roi n'étoit pas que ledit Archevêque d'Auche eût ladite légation.

Et après le Roi écrivit par plusieurs fois à notredit Saint Pere qu'il lui plût donner ladite légation à mondit Seigneur de Lyon, & y eut plusieurs allées & plusieurs venues touchant ladite matière, & eut l'Archevêque de Milan certaines instructions pour en parler, lesquelles notredit Saint Pere nous monstra.

Et après plusieurs remontrances, notredit Saint Pere fut content que mondit Seigneur eût la légation moyennant deux conditions. L'une que le Roi s'obligerait à notredit Saint Pere, que toutes & quantes fois que lui ou ses successeurs requereroient mondit Seigneur de Lyon, de leur bailler & restituer Avignon, & les places de par delà & de la Comté de Venaissin, ils les rendroient & restitueroient avec tout ce qui leur seroit baillé de la Terre d'Eglise esdites marches, sans aucun contredit ou difficulté, refus ou délai sous quelque couleur ne condition que ce fût. La se-

seconde condition, étoit que ledit Monsieur de Lyon s'employât au fait de la pacification du Roi & de Monsieur de Guienne. Tiercement, qu'il ne lui apparoiſſoit point du consentement de mondit. Seigneur d'Avignon; & par conséquent ne lui sembloit pas qu'honnêtement ne licitement, il pût bailler ladite légation, & que s'il venoit à la bailler, il ne le pourroit bonnement faire sans l'avis & le consentement des Cardinaux, & quand il demanderoit leur avis & consentement, il lui sembloit bien, qu'ils ne le feroient jamais, pour ce que la matière touchoit ledit Cardinal absent, non ouï en ces choses, ne récompensé; & que quand on ouvriroit cette voie, il leur sembleroit que ce seroit un trop grand préjudice pour eux pour la conséquence, & à peine s'y voudroient jamais consentir, pour laquelle cause il étoit en grande perplexité de ce qu'il avoit à faire; car d'un côté il voudroit bien complaire au Roi, s'il lui étoit possible; & d'autre part il voyoit qu'il ne le pouvoit bonnement ne licitement faire: ainsi il ne sçavoit que dire. Toutefois il mettroit volontiers les choses en délibération en Consistoire, & y feroit ce qu'il pourroit & nous diroit ce qu'il auroit trouvé.

Sur lesquelles choses nous fîmes plusieurs replices, & par divers jours & en plusieurs manières; & entre autres lui dîmes qu'au regard dudit scelé qu'il demandoit, le Roi l'avoit une fois baillé à notredit Saint Pere, & notre Saint Pere s'en étoit tenu content, & quant aux conditions dont dessus est faite mention, elles étoient accomplies; car, Dieu merci, la paix étoit faite entre le Roi & mondit Seigneur son frere, & que tant en cela, qu'au fait de la paix du Roi & de Monseigneur de Bourgogne, mondit Seigneur de Lyon s'y étoit employé au mieux qu'il avoit pû, & en telle manière, que le Roi en étoit très-content, l'avoit en sa singulière recommandation, l'aimoit très-fort, & nous avoit chargé en certifier notredit Saint Pere.

Au tiers point du consentement de mondit Seigneur d'Avignon, touchant ladite matière, répliquâmes que nous n'avions jamais rien entendu dudit tiers point, & il n'étoit point contenu ez articles qui autrefois avoient été baillés touchant ladite matière, & ne s'attendoit point le Roi, qu'à cette occasion, on y dût faire aucune difficulté, & pour ce nous sembloit qu'on ne s'y devoit

point arrêter, & même ment que notredit Saint Pere avoit bien de quoi récompenser mondit Seigneur d'Avignon ailleurs, & si voyoit les requêtes que le Roi faisoit pour lui ez autres matières.

Ausquelles choses & à chacune d'icelles notredit Saint Pere fit puseurs dupliques & instances, & fut la chose fort débaturée, tant en Consistoire comme dehors, & à la fin notredit Saint Pere nous fit réponse qu'il en avoit parlé à ses freres les Cardinaux, & qu'en ce qu'il pourroit complaire au Roi il le feroit de bon cœur, & chargerait Messire Falco d'avertir le Roi des difficultés qui étoient en ces matières, & lui feroit faire aucunes ouvertures, lesquelles il pensoit qui lui seroient bien agréables.

Touchant la seconde requête qui étoit pour le fait de Monsieur du Mans, afin de le faire Cardinal, &c. Notredit Saint Pere nous dit que quant il fut assumpt au saint Siège Apostolique, avant son assomption lui & tous les autres Cardinaux firent certains sermens solennels dedans le Conclave, & depuis qu'il fut assumpt il les ratifia, & derechef les jura & promit; & entre les autres qu'il ne créeroit aucun Cardinal, sinon par l'avis & du consentement des

autres Cardinaux, qu'on ne le fit autrement, ne jamais ne fera; que par trois fois il avoit mis en délibération au Confistoire de faire Cardinal Monsieur du Mans, parquoi il ne pouvoit voir que pour cette heure la chose se pût faire.

D'autre part, il disoit que le Roi lui avoit de sa main écrit par plusieurs fois que s'il plaisoit à notredit Saint Pere créer Balue Cardinal, lesquelles lettres étoient encore *in rerum natura*, il ne requéreroit jamais notredit Saint Pere de faire aucun autre Cardinal François.

Nous dit aussi en outre que les revenus de l'Eglise étoient fort diminués, & les charges crues; que quant il y a grand multitude de Cardinaux, il n'est pas possible au Siège Apostolique, de leur pourvoir ainsi qu'il est accoutumé de faire; que nous avions six Cardinaux François, qu'en Espagne ne en Portugal n'y en avoit point, qu'en Angleterre n'y en avoit qu'un, qu'en Hongrie n'y en avoit point; que chacun en demandoit, comme raison étoit; que quand on en feroit encore un François, ce seroit grand charge pour le Siège Apostolique, & que les autres nations encrieroient & auroient cause d'eux doubler. Toutefois la personne de mondit

Seigneur du Mans lui revenoit très-bien, lui sembloit notable Prélat, l'aimoit fort & eût bien voulu qu'il eût été Cardinal, s'il n'eût tenu qu'en lui; mais il ne voyoit pas que pour cette heure, il le pût faire, & qu'il convenoit qu'il eût encore un peu de patience.

Sur lesquelles choses nous fîmes plusieurs répliques, tant à notredit Saint Pere à part, comme au Consistoire. Au regard des lettres qu'ils disoient que le Roi avoit écrites à notre Saint Pere de sa propre main, en faveur dudit Balue, nous dîmes que nous ne sçavions rien de cette matière, & ne cuidions point que lescrites lettres fussent écrites de sa main, mais ledit Cardinal Balue étoit assez fin homme pour donner cela à entendre à notredit Saint Pere & au Collége, pour venir à ses fins, ainsi qu'en autres choses il avoit bien fait. Et au regard des charges que notredit Saint Pere disoit que le Saint Siège Apostolique auroit s'il y avoit tant de Cardinaux, comme chacun requéroit, il faudroit que la portion des autres diminuât : nous remontrâmes que selonc les anciennes ordonnances & constitutions de l'Eglise, il-y devoit avoir cinquante & un Cardinaux; sçavoir, sept Evêques

vingt-huit Prêtres & seize Diacres; que le nombre de beaucoup n'étoit pas rempli, & que pour créer un Cardinal à la requête du Roi, le Siège Apostolique n'en seroit pas fort chargé, ne la portion des autres Cardinaux n'en diminueroit de guère.

Secondement notredit Saint Pere n'avoit fait aucun Cardinal François depuis qu'il étoit Pape, & se on vouloit dire que ledit Balue étoit Cardinal, nous ne le tenions plus pour tel, & nous en falloit un autre.

Tiercement est bien autre chose de l'Eglise de France, que de l'Eglise des autres nations, & doit-on bien avoir autre regard aux prières du Roi que des autres Princes, & étoit beaucoup mieux dû à France avoir cinq ou six ou sept Cardinaux, qu'à l'Italie qui n'est pas le tiers de France, touchant le fait de l'Eglise, & néanmoins ils'en avoient treize ou quatorze, & sembloit être grant foule pour le Roi, quant on lui dénieroit la requête en cette partie, & pour ce en retournant à notre première requête pour ledit Monsieur du Mans; afin qu'il fût Cardinal, supplîames avec grant instance, qu'elle nous fût admise & accordée, & qu'il fût créé & publié

Cardinal, ainsi que le Roi requéroit.

Sur lesquelles choses y eût plusieurs colloquutions & communications, & par divers jours & à la fin, notre Saint Pere nous dit que nous certifiassions le Roi, qu'il ne feroit ne créeroit aucuns Cardinaux, jûsqu'à ce qu'il eût des nouvelles dudit Seigneur, & que nous lui fissions relation des difficultés qui étoient en cette matière, & que sur tout le Roi eût bon avis, & que notre Saint Pere ne dénioit pas audit Monsieur du Mans, qu'il ne fût Cardinal, ne qu'il le pût bien être; mais pour cette heure, il n'y pouvoit autre chose faire, & qu'il espéroit que le Roi connoîtroit par effet qu'il lui vouloit complaire en tout ce qu'il pourroit.



Suite de Lettres rangées suivant l'ordre LIV. VI.
des années & des affaires 1471.

Le Roi craignent que la guerre ne s'allumât, donna ordre à Bourré & à Briconnet d'engager Warwik à repasser en Angleterre.

Lettre du Roi à Bourré sieur du Plessis.

Monsieur du Plessis, vous sçavez assez le desir que j'ai & dois avoir du retour de Warwik en Angleterre, tant pour le bien que ce me seroit de le voir au dessus de ses querelles, ou à tout le moins que par son moyen le Royaume d'Angleterre fût en brouillis, comme pour éviter les questions qui, pour la demeure par deçà, pourroient avenir, dont vous en avez connu des commencemens; pourquoi vous prie que mettiez peine, tant de vous même, comme en sollicitant Monsieur l'Amiral, Monsieur de Concreffault & autres de par de-là, de tellement besogner avec ledit Monsieur de Warwik, qu'il parte pour aller audit pays d'Angleterre le plus prestement que faire se pourra, &

pour ce faire lui dire toutes les causes & raisons dont vous & eux sçaurez aviser : mais j'entens que ce soit par toutes les plus douces voies que pourrez , & en manière qu'il n'aperçoive que ce soit pour autres fins que pour son avantage ; & aussi ferez aprêter de mes navires pour le conduire, si sans conduite ne vouloit partir. Car vous sçavez que ces Bretons & Bourguignons ne tendent à autres fins que de trouver moyen de rompre la paix sur couleur de la demeure dudit de Warwik par deçà , & partant commencer la guerre , laquelle je ne voudrois point voir commencée sur cette couleur : & pour ce que vous connoissez mes affaires plus que autres , & que j'ai toute ma fiance en vous ; je n'écris à présent à nul qu'à vous de cette matière : si vous prie , Monsieur du Plessis , que vous y besogniez en manière que je connoisse le vouloir qu'avez à me bien servir au grand besoin. Donné à Amboise le 22. jour de Juin. LOUIS.

Et plus bas , JEAN LE CLERC.

Jean Bourré Sieur du Plessis , Secrétaire de Louis XI. avoit beaucoup de part à la confiance de ce Prince, comme on le voit dans plusieurs lettres de ce Prince.

Lettre du Roi au même.

Monsieur du Plessis, j'ai reçu vos lettres faisant mention des causes pourquoi vous semble que Monsieur de Warwick n'est pas si prêt d'aller en Angleterre, comme je l'entens, pourquoi comme vous avez à vous gouverner touchant l'argent, vous avez déjà sçu comme la Reine d'Angleterre & ledit de Warwick se doivent assembler au Mans, là où ils auront tôt fait ou failli, pourquoi ledit de Warwick n'aura cause de faire plus long séjour par deçà ; mais au regard de l'argent je crois votre avis, sinon que vissiez qu'autrement faire fût cause d'abrégier la matière, & que connussiez qu'il en fût nécessité. Je répons à Monsieur l'Amiral de tout le surplus. Donnée à Tours le troisiéme de Juillet.
LOUIS. *Et plus bas*, LE CLERC.

Au même.

Monsieur du Plessis, n'a gueres ai envoyé Messire Yvon du Fou par de-là, pour mettre le fait de Monsieur

de Warwik en sûreté, & présentement lui mande qu'il mette telle provision & ordre, que les gens dudit Monsieur de Warwik n'aient point de nécessité jusqu'à ce qu'il soit par de-là. Aujourd'hui avons fait le mariage de la Reine d'Angleterre & de lui*, & demain espere l'avoir du tout dépêché prêt à s'en partir. Dieu merci & Notre-Dame, avons les scellés de Bretagne, & sommes de tout point amis Monsieur de Lescun & moi, & par ainsi sommes surs de ce côté : vous verrez ce que j'écris audit Messire Yvon. Je vous prie que vous faites ce qu'il vous dira, & que n'y épargnez rien, en manière que les gens dudit Warwik n'aient aucune disette ou nécessité, & qu'ils ne se malcontentent, & vous y employez vous & le Général, ainsi que j'en ai en vous ma fiance. Ecrit au Pont de Cée
Le 25. Juillet, LOUIS.

* C'est-à-dire du Prince de Galles, fils de Marguerite d'Anjou avec une fille du Comte de Warwik.



Au même.

Monsieur du Plessis, vous sçavez comme je vous chargeai des Tours de faire incontinent partir le Clerc du Trésorier des Guerres avec l'argent que j'avois ordonné pour les gens d'armes à mon frere Monsieur le Connétable; toutes voyes il m'a écrit qu'il n'a nulles nouvelles dudit Clerc, ni de l'argent, dont je ne suis pas content de la diligence qui y a été faite; & pour ce envoyez incontinent après pour le faire hâter, & ne vous excusez pas, disant que vous l'aurez dit au Trésorier des Guerres; car se faute y a, je m'en prendrai à vous. Car par votre faute & celle dudit Trésorier, vous me pouvez faire un grand dommage que vous ne me sçauriez réparer. Je vous envoie les lettres que ledit Monsieur le Connétable m'en a écrites. Ecrit à Notre-Dame de Selles le troisiéme jour de Juin. LOUIS.
Et plus bas, TILHART.



Au même & à Gaucourt.

Monsieur de Gaucourt , & vous Monsieur du Plessis , pour ce qu'il y a longtems que je n'ai eu nouvelles de Messire Guerault Desplaces , qui , comme vous sçavez , tient la place de Roquemore , qui est bonne place & forte , & aussi que son frere & tous ses amis se sont rendus Arragonois ; je ne sçai s'il me voudroit point faire un tel tour qu'ont fait les autres : je lui écris des lettres lesquelles je vous envoie , afin qu'incontinent il s'en vienne devers moi ; voyez-les , & si elles vous semblent bien , envoyez-les lui par homme qui parle à lui , & entende son vouloir , & si vous voyez qu'il fasse difficulté de venir , c'est mauvais signe ; car par cela vous pourriez connoître une partie de ce qu'il a entention de faire : si vous connoissez qu'il voulsist faire quelque mauvais coup , ou qu'il fit difficulté de venir devers moi , vous le devez semonner de mettre la place en ma main , & s'il la vous refuse , incontinent vous devez assembler des gens du pays & autres que aviserez pour lui mettre le siège devant ,

& de tous points la mettre en mon obéissance. Si vous prie que y faites diligence en manière que aucun inconvenient n'en puisse avenir. Ecrit à Montforeau le vingt-huitième jour de Juillet.
 LOUIS. *Et plus bas*, TILHART.

Lettre du Roi au Comte de Dammartin

Monsieur le Grand-Maître, j'ai vu les lettres que m'avez écrites touchant le fait de la ville d'Auxerre; il me déplaît des Commissaires qui y ont été, & en tant que touche Buteaux, faites le prendre & qu'il soit bien examiné, & s'il est trouvé qu'il ait failli, je veux qu'il soit très-bien puni; si vous pouvez trouver façon d'avoir ladite ville d'Auxerre, je vous prie que le fassiez; mais ne faites nulle guerre, & ordonnez à ceux que vous avez mis en garnison qu'ils se gouvernent bien par manière qu'ils ne m'acquèrent nuls ennemis, & qu'ils attirent à eux tout ce qu'ils pourront, & les instruisez & enseignez tout le mieux que pourrez tendant à cette fin. Mon frere de Guienne s'en alla hier bien content, aussi la Reine d'Angleterre & Madame de Warwik.

s'en iront demain. Mon frere le Connétable & le Maréchal Joachim se partiront demain ou samedi, & un chacun s'en ira faire ses diligences. J'ai bien espérance que de votre part vous les ferez bonnes. Faites-moi souvent sçavoir de tout ce qui vous surviendra : mettez toujours des gens à pratiquer avec ceux d'Auxerre, & vous en allez à Beauvais; car Monsieur de Torcy s'en ira demain. J'ai bien espérance que vous besognerez bien; je ne cuide onc mettre Commissaire Buteaux, & avoit été baillé une Commission au neveu de l'Evêque d'Auxerre. Ecrit à Amboise le 13. de Decembre, LOUIS. *Et plus bas*, DUMOLIN.

Le Duc de Bourgogne publia un manifeste, par lequel il prétendoit que Baudouin bâtard de Bourgogne, Chassa & plusieurs autres avoient comploté de l'assassiner ou de l'empoisonner.

De par le Duc de Bourgogne.

TRès-chers & bien amès, puisque vous desirez toujours être avertis de nos grandes affaires, mémement de ce qui peut concerner l'état de notre personne

personne & de la chose publique de nos pays ; il est vrai que n'a gueres est venu à notre connoissance , & avons certainement été avertis & informés que comme nous eussions environ y a un an envoyé devers notre très-cher & très-ami frere & cousin le Duc de Bourbon , qui lors étoit devers le Roi pour le fait de l'appaisement de certain différent étant entre notredit frere & cousin d'une part , & notre très-cher & très-ami cousin le Comte de Bugey Seigneur de Bresse d'autre , un nommé Jean d'Arson , lequel de longtems avoit été nourri en l'Hôtel de notre très-cher Seigneur & pere que Dieu absolve , & depuis son trépas l'avions pourvû en l'état de notre Pannetier , servant notre bouche , & aussi étant maître d'Hôtel de notre très-cher & féal Chevalier Conseiller & premier Chambellan Messire Antoine bâtard de Bourgogne , & Gouverneur de la personne de Monsieur Philippe de Beures son fils , icelui Jean d'Arson en lieu de nous faire service en la charge qu'il avoit de nous , prit & accepta charge de conspirer & contracter avec Messire Baudouin , lors appelé bâtard de Bourgogne , de nous tuer & faire mourir par glaive ou par

venin , pour après envahir & prendre nos pays & seigneuries , comme abandonnées & sans défense , & iceux partir & diviser , & butiner entre aucuns tant de France que d'Angleterre & autres ; à laquelle conspiration & conjuration ledit Maître Baudouin ingrat , méconnoissant de la grace & honneur qu'il avoit d'être tenu & renommé bâtard de Bourgogne , à la nourriture qu'il avoit eüe en notre maison , & des grands biens qu'il avoit de nous tant en terres , seigneuries & chevance , qu'en bonne & grande pension , & aussi en plusieurs dons & bienfaits que souvent il avoit de nous extraordinairement , se consentit & accorda sous espoir & espérance de , après qu'il auroit fait & exécuté ladite damnable entreprise & conspiration , soi retraire devers le Roi , & avoir de lui charge de gens d'armes , pension & autres biens , ainsi que par ledit Jean d'Arson lui avoit été dit & exposé par la charge qu'il avoit du Roi. Depuis après que ladite conspiration & conjuration fut ainsi pourparlée , conclutée & accordée entre ledit Messire Baudouin & Jean d'Arson , & qu'ils s'en furent découverts à Messire Jean de Chassa, lors notre serviteur en état de Chambellan

ordinaire, icelui Messire Baudouin se délibéra d'envoyer ledit Messire Jean de Chassa devers le Roi, pour assûrer & arrêter à son appointment, afin de plus assûrément procéder à l'exécution de ladite entreprise, & tellement qu'icelui de Chassa, font environ trois mois, du sçu & à la requête de Maître Baudouin, se partit tellement sans licence de notre Hôtel & de nosdits pays, & s'en alla devers le Roi, lors étant en son Châtel d'Amboise, vers lequel, après qu'il a demouré certain espace de temps, il a assûré & arrêté la provision que ledit Baudouin auroit tant de pension comme de charge de gens d'armes & autrement, incontinent après qu'il auroit fait & exécuté ladite entreprise damnable sur notre personne, se faire le pouvoir, & s'il faillbit & fût en doute d'être découvert, tantôt qu'il se seroit retrait devers le Roi, par laquelle conclusion & assûrance de ladite provision signifiet & faire sçavoir par deça, icelui de Chassa, par l'ordonnance & commandement du Roi, dépêcha, un jour ou deux avant la saint Martin d'hyver dernier passé, un sien serviteur en qui il avoit parfaite fiance, auquel le Roi au parc de Montils-les-Tours parla sûrement ledit de

Chassa, vû que lesdites enseignes sem-
bloient audit serviteur assez connues, lui
en fit bailler en sa présence d'autres plus
espéciales par le Seigneur de Crussol,
d'aucunes choses qu'il avoit faites par
deça, dès que le Roi l'avoit envoyé de-
vers nous, & ledit serviteur ainsi dépê-
ché avec aucunes lettres, le fit accom-
pagner par un Page dudit sieur de Crus-
sol, pour avoir plus grande créden-
ce, se besoin étoit; & incontinent qu'icelui
serviteur fut arrivé en notre ville de S.
Omer, que soi illec tenant secrètement
eût fait sçavoir sa venue à ceux auxquels
il avoit à parler, & que nous de ce
avertis le fimes prendre pour l'amener
devers nous, ledit Maître Baudouin sça-
chant que ledit serviteur venoit dudit
Chassa, & que par lui nous pourrions
sçavoir & entendre ladite conspiration,
soudainement & avant que ledit servi-
teur fût arrivé devers nous, se partit à
très-grand hâte, en délaissant leurs gens,
chevaux & bagages, comme fugitifs,
doutant d'être atteints & convaincus
d'icelle conspiration, & s'en sont allés
devers le Roi: lesquelles choses, très-
chiers & bien amés, pour ceque sçavons
& connoissons avoir été prescrites, &
gardé de ladite conspiration & conjur

tation par la seule bonté & clémence de Dieu notre créateur, dont ne lui pouvons à suffisance rendre graces & louanges : nous vous avons voulu bien à plain signifier & écrire, & vous mandons très-expressément la grande & singulière grace qu'il a plu à Dieu faire à nous & à nos pays & seigneuries, en nous préservant de ladite conspiration, vous lui rendiez & faites rendre graces, tant par processions publiques & solennelles messes & prédications, qu'autres devotes prières & oraisons, en lui priant dévotement & de cœur, que d'icelles & semblables conspirations, trahisons & autres inconveniens, par sa pitié & miséricorde veuille toujours ci-après garder, préserver & défendre notre personne, nosdits pays, seigneuries & vous sujets, très-chiers & bien amés : notre Seigneur soit garde de vous. Ecrit en notre Châtel de Hesdin le treizième jour de Decembre, l'an 1470. CHARLES.
Et plus bas, LE GROS.



Réponse à la lettre précédente.

Comme il soit venu à la connoissance de moi Jean de Chassa, Chevalier, Seigneur dudit lieu de Chassa, que Charles soit disant Duc de Bourgogne ait envoyé en plusieurs & divers lieux lettres signées de sa main, & de Jean le Gros son Secrétaire, écrites à Hesdin le treizième jour du mois de Decembre dernier passé, par lesquelles il s'efforce de fausement & contre vérité me donner charge & imposer que Mr Baudouin bâtard de Bourgogne, Chevalier, & Jean d'Arson, Ecuyer, s'étoient découverts à moi d'une entreprise & conspiration qui par eux avoit été faite de le tuer & faire mourir par glaive ou par venin, dont onc en ma vie ne sçus rien & n'ouis parler. Considérant que c'est matière qui touche mon honneur si grandement, que je ne puis ne me dois passer, ne dissimuler une si déloyale & inique calomniation, sans y faire honnête & véritable réponse, ainsi qu'à un Gentilhomme appartient, afin que la vérité en soit connue & manifestée partout, j'ai bien voulu écrire

ces présentes & autres semblables signées de ma main & scellées du scef de mes armes, par lesquelles je certifie & affirme sur mon honneur, & de ce appelle Dieu à témoin, que onc ledit Maître Baudouin bâtard de Bourgogne, ledit Jean d'Arson, ne autres ne me parlèrent de conspiration ne entreprises quelconques contre la personne dudit Charles de Bourgogne, & ne sçai qu'ils, ne aucun d'eux eussent vouloir ou intention de le tuer ou faire mourir par quelque manière que ce soit, ne autrement lui faire ou pourchasser mal en sa personne, & onc n'ai volonté de faire ne conspirer contre sa personne, non plus que contre la mienne, & prens sur Dieu & sur mon ame que de la charge que ledit Charles de Bourgogne m'a donnée par lesdites lettres, lui & tous ceux qui le voudroient dire, ont faussement & déloyalement menti, & s'il y a personne qui le veuille maintenir, offre sur cette querelle le combattre, & lui en répondre & faire bon de mon corps en la présence du Très-Christien Roi de France, qui est de droit juge & souverain Seigneur dudit Charles de Bourgogne, & moyennant l'aide de Dieu & ma bonne & juste querelle,

lui en faire dire & reconnoître la vérité : & quant à ce que ledit Charles , soit disant de Bourgogne , dit que je m'en suis venu & absenté de sa maison & de ses pays sans son congé , il me déplaît de tout mon cœur , mêmeement parceque autrefois je l'ai tenu & réputé mon Seigneur naturel , à cause de ce que je suis né de la Comté de Bourgogne , qu'à présent il me faille déclarer chose qui touche son honneur ; mais puisque par sesdites lettres il veut publier & coulorer sa fausse & déloyale accusation sur mon département , contrainte & nécessité m'est , pour mon honneur & pour la vérité de ma justice & innocence , de dire & déclarer , non sans grand déplaisir , la cause qui m'a meu de ce faire , laquelle est pour les très-viles , très-énormes & déshonnêtes choses que ledit Charles de Bourgogne , lorsque j'étois devers lui , fréquentoit & commettoit contre Dieu notre créateur , contre nature & contre notre loi , en quoi il m'a voulu attraire & faire condescendre d'en user avec lui ; & s'il veut dire le contraire , j'offre sur cette querelle de combattre devant ledit Très-Chrétien Roi de France son souverain Seigneur , pour lesquelles choses four,

& pour eschever le danger de l'ire de Dieu & de la conversation de celle déshonnête & abominable vie, je me suis à bonne & juste cause départi de sa maison pour crainte de sa fureur & tyrannie, m'en suis venu sans congé, & ai trop mieux aimé laisser tous les biens, terres & seigneuries que par la succession de mes prédécesseurs Dieu m'a donnés, & que je tenois & possédois en sa sujettion, que de me soumettre au danger de si grièvement offenser Dieu mon créateur & blesser ma conscience & mon honneur. Et combien que, comme dit est, je sois né & mes prédécesseurs extraits de la Comté de Bourgogne, à cause de quoi ledit Charles soit disant de Bourgogne se maintient être mon Seigneur naturel, partant ne s'enfuit-il pas que moi, ne autre quelconque qu'il voudroit dire son sujet, soyons tenus de lui obéir ne le respecter pour notre Seigneur & notre Prince en cette si très-ététable & déshonnête vie, dont l'énormité est si grande que par la seule parole l'air en est corrompu & infect, mais selon toute vertu & en honneur peuvent & doivent tous sujets l'abandonner & rebouler la sujétion d'un tel homme, pour vivre & converser sous la

régle & obéissance de la loi de Dieu, contre laquelle il n'y a sujétion, ne autre lieu à quoi l'on puisse être tenu ne astraint; & la cause qui m'a meu de m'en venir au Royaume & en l'obéissance dudit Très-Chrétien Roi de France, a été pour pouvoir en sûreté mieux & plus honnêtement vivre. Et au regard de ce que ledit Charles de Bourgogne dit par sesdites lettres que j'avois envoyé un mien serviteur devers ledit Messire Baubouin bâtard de Bourgogne pour le fait de ladite conspiration, ce sont menteries faussement & mauvairement controuvées, car je ne l'envoyai point pour cette cause, & onc n'en eus affection ne volonté: mais bien est vrai que, certain tems après mon département, j'envoyai mondit serviteur pour aucunes affaires, aussi je ne dénie pas que je ne les y envoyasse pour parler à aucuns de mes parens & amis étant en l'Hôtel dudit Charles soi disant de Bourgogne, & les admonester d'eux départir de la sujétion & du lieu où si vicieuses & deshonnêtes choses se fréquentoient, en les conseillant pour leur sûreté de venir sous l'obéissance dudit Roi Très-Chrétien, sous lequel ils pourroient vivre vertueusement en gardant leur honneur & leur

conscience , & y être pourvus & avoit des biens selon leurs vertus & merites. Toutes lesquelles choses dessusdites je certifie & afferme sur mon honneur & ma conscience être vraies & en témoin de ce j'ai signé ces présentes de ma main & fait sceller du scel de mes armes , le trentième jour de Décembre , l'an de grace 1470. *Signé*, JEAN DE CHASSA,

Baudouin bâtard de Bourgogne publia aussi un manifeste pareil à celui de Chassa.

Daumartin ayant fait passer sa cavalerie au de-là de la Somme , le Roi en eut de vives inquiétudes , &c.

1471.

Lettre du Roi au bâtard de Bourbon Amiral de France.

M On fils , le chemin que le Duc de Bourgogne prend , est pour aller à Corbie. Je vous envoie le double des lettres que j'ai écrites au Comte de Dammartin ; il ne m'a point fait de réponse , & si les a dès lundi ou mardi au matin , ne je n'ai onc nouvelles de lui , je ne sçai s'il avoit mis le siège à Cor-

Q. vj.

bie, ou s'il veut attendre la puissance du Duc de Bourgogne. Mon fils, je ne vis onc si haute folie que d'avoir fait passer la rivière aux gens qu'il a, ou mieux courir au grand déshonneur ou grand dommage; je vous, prie envoyez-y quelques gens pour sçavoir comment il s'y gouverne, & m'en faites sçavoir des nouvelles deux ou trois fois le jour; car je suis en grand mal-aïse, doutant que le Grand-Maître ait fait du hardi merdoux, & si Dieu ne le sauve & Notre-Dame & sa compagnie, qu'ils ne se perdent par leur défaut, il me semble que le Duc de Bourgogne est défait, & s'il vient une fois au mont S. Quentin sur Peronne, je ne l'éloignerois de cet an, que je puisse. Ecrit à Noyon le quatorzième jour de Février 1471.

LOUIS. *Et plus bas*, TILHART.

Lettre du Roi au Comte de Dammarin.

Monsieur le Grand-Maître, j'ai reçu vos lettres, & n'y a bon mot qu'au dernier; c'est qu'en deux petites lignes vous me mandez que vous ferez abbattre les murailles de Monsieur S. Acheu, Monsieur S. Jean & des Faux.

bourgs du côté de la Picardie & des arbres, hayes & tout ce qu'il faut abbatre, & en effet tout ce qui est écrit qu'il falloit faire. Et encore, Monsieur le Grand-Maître, j'ai bien espérance que vous y mettrez du vôtre, & je vous prie que vous atintiez si bien tout, que vous n'ayez point de besoin de vous excuser sur dire que vous ne cuidiez pas qu'ils y vinssent, & montrez que vous avez autrefois vû le Comte de Salisberi, Talbot, l'Escalles & tous ces gens-là. Mais le Grand-Maître, au regard de la franchise durant la trêve pour ceux de la ville & de dehors, Maître Pierre d'Oriole m'a assuré qu'il vous l'a envoyée; & pour ce mandez-moi ce qui en est, afin que si vous ne l'avez eue, je vous l'envoie. Au regard de ce que vous êtes affamés, vous dussiez mander à Paris & Rouen qu'on vous envoyât des vivres, & devez faire bonne justice, & en faisant bonne justice, vous ne pouvez faillir à avoir assez de vivres, & si pouvez faire un convoi à Beauvais; afin que les vivres vous soient menés sûrement; je vous prie que me faites souvent sçavoir de vos nouvelles. Ecrit à Ham le dernier jour d'Avril.

LOUIS.

*Lettre du Roi à Pierre d'Oriole Général
des finances, & au Président des
Comptes.*

Monsieur le Général, & par spécial vous Monsieur le Président, vous sçavez l'état de Messire Baudouin bâtard de Bourgogne, étant présentement à Paris par mon ordonnance, & la très-grande nécessité qui est toute notoire; & néanmoins ne lui-avez souffert lever la somme de 747 livres échue au terme de Pâques passé, à cause de la terre d'Orbec que lui ai donnée, comme sçavez; ainçois avez fait votre plaisir de ladite somme, & qui pis est, lui avez laissé assignation sur les restes & fins des Comptes de mon domaine, qui est chose de longue attente dont il n'a besoin: & pour ce qu'il m'a fait sçavoir qu'il n'a pas un blanc pour soi défrayer de Paris, & vous le devez bien croire, je vous prie, & néanmoins ordonne & commande à tous deux bien expressément, sur tout le plaisir que faire me desirez, que vous lui-baillez assignation en lieu sûr, soit ordinaire ou extraordinaire, tellement qu'il puisse

promptement avoir argent pour foi aider & venir devers moi, & vous envoie son homme porteur de cette, pour recevoir ladite assignation; faites qu'il n'y ait faute, car je ne serois de vous content. Donné à Ham le trois de Juin.

LOUIS.

Lettre du Roi au Comte de Foix.

Monsieur le Prince, j'ai reçu vos lettres, par lesquelles je connois toujours de plus en plus la bonne affection qu'avez à moi, & la peine que prenez pour me faire service, dont je vous remercie; & par ma foi, Monsieur le Prince, j'en ai ma parfaite & entière confiance en vous autant qu'à moi-même.

Depuis la réception de vos lettres, beaufrere le Connétable m'a écrit d'hier touchant aucunes ouvertures de trêves, dont encore l'on ne peut sçavoir la certainté jusques vers Mardi ou Mercredi, laquelle sçüe, incontinent j'envoyerai Chevaucheur tout exprès pour vous en avertir, & lors vous ferai réponse à tous les points contenus en vosdites lettres.

Monſieur le Prince, comme autrefois je vous ai dit & écrit, ſi l'on vient à traiter ſur la pacification des matières qui a préſent courent; je deſire ſingulièrement vous avoir auprès de moi, & pour ce qu'à préſent y a aucunes ouvertures de traité, je vous prie tant chièrement comme je puis, que le plutôt que pourrez, vous en veniez pardevers moi, en faiſant tenir vos gens prêts juſques à ce qu'ayez autrement de mes nouvelles.

Je ſuis bien joyeux de ce que m'écrivez que ferez incontinent partir belle couſine votre fille pour venir par-deçà, je vous prie qu'ainſi le faites, & qu'il n'y ait point de faute, & tenez vous certain qu'elle aura bonne chiére, & ſera traitée & recueillie honorablement comme fille de Roi; car pour telle je la tiens, & croyez, Monſieur le Prince, que je deſire le bien & proſpérité de vous & de votre Maïſon d'aufſi bon cœur que le voudrois pour moi-même, & ſi Dieu plaît, quelque jour le connoîtrez par eſſet.

Monſieur le Prince, mon couſin & mon ami, je prie notre Seigneur qu'il

vous donne ce que désirez. Ecrit à Meaux le premier jour de Juillet.

LOUIS.

Depuis ces Lettres écrites, j'ai reçu autres Lettres de vous écrites de votre main à Pampelune le dix-septième jour de Juin dernier passé, & suis bien joyeux de ce que m'écrivez que vous en venez par-deçà : je vous prie que le faites le plutôt que pourrez ; car j'ai bien grand désir que vous y soyez.

Au regard de ce que m'écrivez touchant les Gendarmes, il me semble qu'avez très-bien avisé, en attendant de sçavoir plus à plain des nouvelles. Adieu, Monsieur le Prince, mon ami, qui vous doint ce que désirez.

Lettre du Roi au Comte de Narbonne.

Monsieur de Narbonne, j'ai reçu vos Lettres, & connois bien le grand vouloir qu'avez de me faire service, dont je vous mercie : tenez-vous certain que je ne l'oublierai point, & que quand mes besognes seront bonnes, les vôtres ne seront pas mauvaises.

J'ai aussi reçu les Lettres de Monsieur le Prince votre pere , dont & de la grande peine & diligence qu'il met à me servir , & du grand vouloir que je voi qu'il y a , je suis tant content que plus ne pourrois , & m'en tiens tenu à lui ; par ma foi j'ai mis ma parfaite confiance en lui comme à moi-même , & vous assure que je désire le bien de lui & de sa Maison comme le mien propre.

Je lui ai écrit que je lui prie qu'il s'en vienne devers moi le plutôt qu'il pourra , car à présent aucunes ouvertures ont été faites pour traiter sur la pacification des matières , & je désire singulièrement qu'il soit avec moi quand on y besognera , & pour ce vous prie que teniez la main qu'il s'en vienne le plutôt que possible sera.

Il m'écrit entr'autres choses qu'il envoie par-deçà belle cousine sa fille , votre sœur , dont je suis très - joyeux , je vous prie que teniez la main qu'elle s'en vienne le plutôt que faire se pourra , & elle sera recueillie & traitée honorablement , comme à fille de Roi appartient.

Je suis bien joyeux des bons termes qui sont entre Monsieur le Prince votre pere & vous, & de ce que m'écrivez que rien ne se fera qui ne soit par votre main; je voi que mettez peine de continuer toujours selon que m'avez écrit. Vos Lettres font aussi mention des bons termes que Monsieur d'Aire à tenus & tient pour moi, dont je suis bien joyeux; dites lui que j'ai en lui parfaite confiance, que certainement je ne l'oublierai point, & qu'il connoitra par effet qu'il ne perdra point sa peine.

Au regard de ce que m'écrivez touchant votre venue; mais que vous ayez pourvû au fait du pays de Guyenne dont vous avez la charge & gouvernement, je suis bien content que vous en veniez par-devers moi, & croyez que si nous venons à la guerre, je désire bien que vous y foyez.

Dedans Mardi ou Mercredi je sçaurai la conclusion touchant le fait de la trêve, & incontinent enverrai homme exprès devers mon cousin, Monsieur le Prince votre pere, & l'avertirai au long de tout.

Et pour le présent ne vous écris plus

largement, fors que toujours vous employez en ce qui sera à faire au mieux de votre pouvoir, comme j'y ai ma parfaite confiance. Donné à Meaux le deuxième jour de Juillet.

LOUIS.

*Lettre de Louis XI. à Imbert Bastarnay
sieur du Bouchage.*

MONSEUR du Bouchage, Guyot du Chesnay m'a apporté une Lettre de Monsieur de Guienne & de Monsieur de Lescun, & m'a dit trois points. Le premier par Madame de Savoye qui a envoyé devers lui. Le deuxième de Monsieur d'Urfé, pour avoir mon consentement. Le tiers que Monsieur de Lescun est venu pour marier Monsieur de Guienne à la fille de Monsieur de Foix & d'abondant que Monsieur de Guienne a plaigné Monsieur de Foix & le mariage de la Duchesse. Au premier touchant Savoye, je vous enverrai le double de la réponse que je lui ferai. Au deuxième, Dursé, répondrai que vous en ferez la réponse, & telle que là ferez, je la tiens pour faite; car vous connoissez mieux de là où vous êtes comme je dois parler, & ce qui m'est

possible à gagner, que je ne fais d'ici. Au regard du tiers du Mariage de Foix, vous sçavez le mal que ce me seroit, & pour ce mettez y tous vos cinq sens de nature à l'en garder; il m'a dit que mon frere ne l'a point voulu faire; j'ai pensé que Monsieur de Lescun l'a fait obliger pour le Mariage de la Duchesse, afin qu'en prenant la sœur, que le Duc quitteroit cette somme, & qu'il le fit plus volontiers pour ce qu'il n'a de quoi payer; j'aimerois mieux payer, & cela & toutes les difficultés qui y seront, & que nous en venions à bout. En effet, je vous prie, faites-la consentir à marcher avant que vous en veniez, ne vous hâtez point de vous en venir, & besognez bien. Si le fait d'Arragon se peut faire, vous me mettez en Paradis. Item, j'ai pensé que Monsieur de Foix ne voudroit point celui d'Arragon, pour ce qu'il attend avoir le Royaume d'Arragon de par sa femme, & si Monsieur de Guienne en étoit averti, je croi qu'il serviroit bien à notre cas. Item il me semble que vous avez présentement belle occasion d'en parler à mon frere tout plainement; car il me mande par cet homme, que le Duc n'a onc tenu compte des protestations qu'il lui a faites de par moi par Corquilleray, & puis,

que mon frere me mande , vous avez bon de lui dire que je l'en remercie , & suis tenu à lui de ce qu'il me mande la vérité , & que maintenant je connois bien qu'il ne me veut pas faillir , puisqu'il n'épargne le Duc , puisqu'il le voit tel contre moi , & lui remontrer le scellé que vous scavez qu'il ne doit pas prendre , ne faire plus d'alliance qu'il y a , & s'il veut prendre femme qui ne soit point suspecte , tant que je vivrai , je n'aurai inspection sur lui , & aura puissance en tout le Royaume de France autant ou plus que moi , tant que je vivrai. Brief , Monsieur du Bouchage , mon ami , si vous pouvez gagner ce point , vous me mettrez en Paradis , & demeurerez par-delà , tant que Monsieur de Lescun s'en soit allé , dussiez - vous faire le malade , & devant que vous partiez , mettez notre fait en sûreté , si vous pouvez , je vous en prie. Et adieu , Monsieur du Bouchage , mon ami , auquel je prie & à Notre Dame qu'il vous doint bien besogner. Les filles de Mondit Duc de Bourgogne ont été toutes malades du mal chaud , & dit-on que la fille est bien malade & enflée , aucuns dient qu'elle est morte. Je ne suis pas sûr de la mort ; mais je suis bien cer-

tain de la maladie. Ecrit à Launoy le
18 d'Août.

LOUIS.

*Lettre de Louis XI. à Tanneguy du Châtel
Vicomte de la Bellière, Gouverneur
de Roussillon,*

MONSIEUR le Gouverneur, Gilles
m'a baillé vos Lettres; onc hom-
me n'eut si belle pour que eut Philippe
des Essars, quant il sçut que vous ven-
niez, & nous pria à moi & à Blanche-
fort que nous vous écrivissions pour
Dieu que vous attendissiez jusques à
Lundi qu'il se partiroit. Or ne sçai-je
s'il est vrai que vous soyez malade, &
que ce soit ce qui vous en a fait retour-
ner, ou que vous ayez joué ce tour, &
fait de la tête de Breton, & que vous en
soyez retourné par ce que Blanchefort
& moi vous en mandâmes. Si vous êtes
malade, je vous prie qu'incontinent que
vous pourrez être guéri vous en venez
après moi; & si vous ne l'êtes point, je vous
prie venez-vous-en dès cette heure. Les
choses que je vous voulois mander, sont,
que Philippe des Essars & Souplanville
offrent de faire une trêve jusques à la

Toussaints, & que le Duc de Bourgogne la veut tenir & la tiendra, & que le sieur de Lescun se délibérera d'être autant mon serviteur qu'il étoit de feu Monsieur de Guienne, & de ne me pourchasser jamais nul mal; mais tout le bien qu'il lui sera possible. Vous entendez assez que quand ce seroit à bon escient, ce seroit la rompture de l'armée d'Angleterre pour tout l'Eté qui vient. D'autre part Desmier qui a été, à joué le beau personnage, il dit que ce n'est qu'une tromperie de tout ce que les Bretons me présentent, & que ce n'est sinon pour m'entretenir jusques au tems nouveau, & au temps nouveau avoir les Anglois, & que Jean d'Armagnac n'auroit pris Létoure, sinon pour la garder jusques au tems nouveau, & au tems nouveau me courir sus de tous côtés: & d'autre part Jean Richemond de la Rochelle qui est en Bretagne, a dit à Maître Jean Moulins qu'on me veut tromper, demande une sûreté pour venir devers moi, & dit qu'il m'avertira de tout; je n'y ajoute pas grant foi, car il n'est pas fort sage: toutesvoies je lui envoie une sûreté pour s'en venir. Monsieur le Gouverneur, il me semble que je me puis approcher d'eux

d'eux jusques à Lermenault & là entour, & que je dois avoir tout mon Conseil, besogner tous les jours, & donner la provision de tous les côtés, comme si j'étois bien sûr qu'ils me voulsissent tromper; car s'ils apointent de bon escient, je n'aurai pas perdu ma peine, & s'ils ne veulent apointer, au moins j'aurai pourvu & remédié à tout ce qui m'aura été possible, & me trouveront un petit mieux pourvu, que si je ne me donnois point de garde. Monsieur le Gouverneur, je désirois votre venue pour deux points. Le premier pour prendre conclusion en tout ceci que je voudrois bien que vous y fussiez. Le second, Monsieur de Lescun me veut faire jurer sur la vraie Croix de Saint Lô, pour venir devers moi: mais je voudrois bien avant être assuré de vous que vous ne fissiez point faire d'embûche sur le chemin; car je ne voudrois point être en dangier de ce serment-là, vu l'exemple que j'en ai vu cette année de Monsieur de Guienne. Monsieur le Gouverneur, je vous prie, si vous pouvez venir, que vous venez; je tiendrai tout mon Conseil à Fontenay près de moi, & se vous ne pouvez venir, mandez-moi ce qu'il vous en semble,

& aussi si je fais le serment, je vous le tiendrai. J'envoye l'artillerie en Gascogne le plus diligemment que je puis : je vous envoye une Lettre que j'écris à Monsieur du Plessis : vous ferez vos Lettres des confiscations que je vous ai données. Ecrit à Poitiers le 13 Novembre. *Signé, LOUIS. Et plus bas, TILHART.*

*Lettre de Louis XI. au Sire de Craon *
& à Pierre d'Oriole,*

MON cousin, & vous Monsieur le Général, il y eut Mardi quinze jours que mes dernières Lettres arrivèrent devers vous au plus tard, & depuis je n'eus nulles nouvelles de vous, ce que j'ai toujours pris à très-bon signe jusques à hier que Maître Jean de la Drisque arriva, qui me dit que Monsieur le Connétable m'avertissoit pour certain que je ne finerois de Monsieur de Bourgogne ; mais qu'il ne me tromperoit point, & qu'il disoit tout franchement s'il le vouloit faire ou non, & qu'il étoit délibéré de le me tenir, s'il le m'eût promis ; & de ces choses qu'il en est bien averti par homme sûr, & qu'il ne lui

La Tremouille,

en eût point menti, qui est homme qu'il le sçait bien; & à ce que je puis connoître par les paroles de Maître Jean de la Drisque, c'est le Chancelier & Maître Jean Gros qui l'en ont averti.

Mon cousin, & vous Monsieur le Général, je m'ébahis quand vous avez vu que la chose alloit mal, que vous ne m'en avez averti, afin que je remédiasse par deça au mieux que j'eusse pu; car quand les choses vont bien je n'ai que faire d'être averti; mais quand elles vont mal, j'ai besoin d'être averti, pour y remédier.

Des nouvelles de Monsieur de Guienne, il est toujours en pire depuis mes autres Lettres, & on le porte en litière à une Ville qui s'appelle Jannes qui est sur le bord des pays de Monsieur de Foix entre Saint Sever & ledit pays. Ecrit au Montils le second jour de Décembre. LOUIS. *Et plus bas*, TILHART. *Au dos est écrit*, A notre cher & amé cousin. Conseiller & premier Chambellan. Sieur de Craon, & à notre amé & féal Conseiller & Général de nos Finances. Maître Pierre d'Oriole.

Aux mêmes.

MON Cousin, & vous Monsieur le Général, à ce soir j'ai reçu vos Lettres en cet Hôtel de Montbazou, là où je suis venu pour ce que je n'ai encore osé aller à Amboise. Quand je vous écrivis les doutes que l'on me mandoit, ce n'étoit pas en entention que vous délaissiez à conclure; mais seulement pour vous avertir des menées qu'on fait par deçà.

Et pour vous ôter de tout doute, je vous réponds que si Monsieur de Bourgogne me veut faire les promesses tant par écrit, qu'autrement, que nous conclûmes à Orléans, je veux que vous l'acceptiez, & que vous concluez, & suis délibéré de m'y fier.

Et au regard du doute que me mettez de ce qu'il veut faire les promesses principales par Lettres à part, sans le mettre en celles de la paix, vous sçavez que je l'ai accordé au prothonotaire, & puisqu'une fois j'ai accordé une chose, je n'irois point au contraire.

Mon cousin, & vous Monsieur le Général, faites seulement que Monsieur de

Bourgogne nous assure bien des Lettres qu'il doit bailler ; car si j'ai une fois les Lettres , ainsi que nous apointâmes , & qu'il y soit lié , je ne fais point de doute qu'il ne le tienne , & si c'étoit pour ma vie , je suis délibéré de m'y fier , & ne renvoyez plus devers moi pour tels doutes ; car je vous assure que le plus grand désir que j'aye en ce monde , c'est que la chose soit conclue , puisqu'il dit de sa bouche qu'il a si bon vouloir à moi.

Vous m'avez écrit que le prothontaire vous a dit que je traitois par tout : par ma foi je n'ai Ambassadeurs que vous , & par les paroles que Monsieur de Bourgogne vous a dites ; vous lui pouvez bien soudre la question ; car il ne vous a dit offre qu'il ne vous ait dit avant , quand les choses seroient apointées , & me semble qu'ils ne sont pas sans traiteurs , puisqu'ils ont l'Abbé de Begars & Maître Ythier marchand.

Il est venu ici un Hérault du Roi d'Angleterre qui a passé par Monsieur de Bourgogne , qui m'a demandé sauf-conduit pour envoyer devers moi pour cette trêve ; car depuis que vous fûtes partis , tout le Conseil fut d'opinion que je ne l'accordasse que pour quarante

jours, sinon que les marchands pussent aller d'un côté & d'autre, & s'il plaît à Dieu & à Notre-Dame que vous ayez conclu, je vous assure que tant que je vive, je n'aurai ambassade, qu'incontinent je ne le fasse sçavoir à Monsieur de Bourgogne, ne grande ne petite, & ne ferai réponse, que ce ne soit par lui; & vous assure que jusques à ce que j'aye nouvelles de vous, si Monsieur de Bourgogne voudra conclure ce Traité, ou non, ainsi que nous apointâmes ensemble, que je n'apointerai avec créature du monde, & de cela le pouvez assurer. Ecrit à Montbason le 11 Décembre.

LOUIS.

*Lettre de Louis XI. au Comte de
Dammartin.*

MONSIEUR le Grand Maître, Mardi au soir je reçus vos Lettres, dont je vous mercie tant que je puis: si Bourré ne fût allé à sa mere qui est morte, vous eussiez déjà eu les mille cinq-cens francs de reste, mais je l'attens d'ici, à un jour ou deux, & incontinent qu'il sera venu, je m'acquitterai en la

plus grande diligence que je pourrai. Méry de Coué le bicle, qui étoit à Monsieur de Lescun, s'en est venu, & a dit adieu au Duc, pourquoi je sçais qu'il est instruit; je lui ai dit qu'il s'en tensît à son Hôtel. Je vous envoie par écrit ce qu'il m'a dit qui se contrarie l'un & l'autre, & est langage tout forgé, où de ce qu'il charge Monsieur le Connétable, il m'en donne meilleur espoir que par avant. Madame de Thouars est morte, & ils en ont amené le jeune Monsieur de Guienne qui a les fièvres quartes. Il a fait faire premièrement serment à ses gens d'armes de le servir même contre moi; mais il y en a aucuns qui ne l'ont pas voulu faire & s'en sont venus, & aujourd'hui s'en est venu le fils du Sieur de Dampierre. Je vous envoie Jean des Aubus mon Maître d'Hôtel auquel j'ai chargé vous parler plus au long de toutes choses. Je vous prie, le croyez de ce qu'il vous dira de par moi: adieu Monsieur le Grand Maître. Ecrit aux Montils-lez-Tours le 29 de Décembre.

LOUIS.



1472.

Au même.

MONSIEUR le Grand Maître, depuis les dernières Lettres que je vous ai écrites, j'ai eu nouvelles que Monsieur de Guienne se meurt, & qu'il n'y a point de remède que l'on n'ait fait, & le m'a fait sçavoir un des plus privés qu'il ait avec lui par homme exprès, & ne croit pas ainsi qu'il dit qu'il soit vif à quinze jours d'ici au plus, qu'on le puisse mener : s'il m'en vient autres nouvelles, incontinent vous les ferai sçavoir. Le Sénéchal est ici ; je lui ai apointé son état en manière que je croi qu'il est bien content. Afin que soyez sûr de celui qui me fait sçavoir les nouvelles, c'est le Moine qui dit les heures avec Monsieur de Guienne, dont je me suis fort ébahi, & m'en suis signé depuis la tête jusques aux pieds : adieu. Ecrit à Montils-lez-Tours le 18 Mars 1741.

LOUIS



*Lettre de Louis XI. à Tarnegui du Châ-
tel, Viscomte de la Bellière & Gou-
verneur de Roussillon.*

MONSIEUR le Gouverneur, j'ai re-
çu vos Lettres; je vous prie que
vous tenez à Nyort, & n'en bongez
jusques à ce que ayez nouvelles de
moi, & n'entrepreniez rien sur la Ro-
chelle, Xaintes, ne Saint-Jean, car je
n'ai encore point eu de nouvelles de
mes Ambassadeurs de Bourgogne. Par-
quoi s'ils avoient prins une trêve il fai-
droit rendre les Places & seroit une
grant honte & moquerie, s'il falloit
rien rendre.

Aussi se la paix est faite, ce que je
crois que ainsi soit; car les gens de
Monsieur de Bourgogne, nonobstant
que la trêve soit faillie, n'ont point
couru en mes pays & n'en font nul
semblant; par aventure Monsieur de
Bourgogne ne voudroit point que jus-
ques à ce qu'il eût entre ses mains les
Places qui lui doivent être baillées, que
je prisse rien sur Monsieur de Guien-
ne.

Monsieur le Gouverneur, je vous

R v

prie, ne foyez point chault à cette fois; car le Monsieur de Bourgogne me fait guerre, je partirai incontinent pour m'en aller en ce quartier-là, & en huit jours aurons tous dépêché. Aussi se la paix est faite, nous aurons incontinent tout sans coup férir, & ne serons en dangier de rien rendre. Toutesvoyes cependant se vous potete rien avoir par pratique, & que se veuille mettre en vos mains, prenez-le.

Au regard de l'artillerie elle est prêt de vous, & quant il sera tems, & j'aurai eu nouvelles de mes Ambassadeurs, vous la pourrez avoir incontinent. Ecrit au Plessis du Parc le huitième jour de Mai. *Signé, LOUIS. Et plus bas, TILHART.*

Au dos est écrit, A Notre amé & féal Conseiller & Chambellan, le Vicomte de la Bellière, Gouverneur de Roussillon.



*Lettre de Louis XI. au Gouverneur
& au Sénéchal de Poitou.*

MESSEURS le Gouverneur & Sénéchal, j'ai reçu vos Lettres; il est vrai que je vous mandai que vous vous retirassiez; mais depuis je vous ai mandé que vous fassiez du mieux que vous pourriez, que vous assemblassiez ensemble toutes les Compagnies, & que vous gardassiez bien que personne ne entrât dedans la Rochelle. J'ai envoyé Monsieur le Grand Maître, & de la Forêt par delà, & pour ce je vous prie qu'ils vous trouvent ensemble tant que vous êtes, & francs Archiers & tout. J'ai envoyé Guérin le Groing faire tirer l'artillerie à Nyort, & pour ce envoyez en quérir tant que vous voudrez, & incontinent que vous me manderez pour la Rochelle, je monterai à cheval & m'y en irai à toute diligence. Ecrit au Plessis du Parc-lez-Tours le quatorzième Mai. LOUIS. *Et plus bas,*
TILHART.



*Lettre de Louis XI. au Comte de
Darmartin,*

MONSIEUR le Grand Maître , j'ai été averti comme durant la trêve le Duc de Bourgogne a fait prendre Nelle , & tué tous ceux qu'il a trouvé dedans de laquelle chose je désire bien être vengé , & pour ce vous en ai bien voulu avertir , afin que si vous pouvez trouver moyen de lui faire le cas pareil en son pays , vous le faites par tout où pourrez , sans y rien épargner. J'ai bien espérance que Dieu nous aidera à nous en venger , attendu le meurtre qu'il a fait faire tant dans l'Eglise qu'ailleurs , & sur la sûreté & confiance de la composition qu'ils avoient faite leurs vies sauves. Donné à Angiers le dix-neuvième jour de Juin.

LOUIS.

Si ladite Place eût été abatue & rasée , comme j'avois ordonné , il n'en fût pas ainsi venu , & pour ce faites que toutes semblables Places soient rasées , car qui ne fera , on perdra les gens de dedans , & si me fera accroissement de dèshonneur & dommage.

*Lettre de Louis XI. aux Gouverneurs
de Roussillon & d'Anjou.*

MESSEURS les deux Gouverneurs, je vous envoie les Lettres que ceux de Chantossé m'ont écrites ; je vous prie que j'aye demain deux grosses Bombardes & les Chevretes garnies, ainsi qu'il faut, & tous les Pavays à potences qui sont prêts, & aussi les Chats & les Manteaux qui sont prêts : & vous Monsieur le Gouverneur de Roussillon, ne partez jamais d'Angiers jusqu'à ce que tout ce que j'ai ordonné soit accompli, & que pour amener au siège ce que j'ai mandé, qu'on ne laisse point à faire le surplus ; & laissez le Général Herbert, Jean Pierre, Jacques de la Barde & Seigneur de Thory, pour achever ce qu'ils ont à faire, & Monsieur de Cursay, & Jehan des Aubus pour le Pont : je vous pris Monsieur le Gouverneur, mon ami, que m'envoyez incontinent deux grosses Bombardes & deux grosses Coulevrines, & aussi deux hommes que vous & le Maître de l'Artillerie m'envoyerez pour en tirer, & Girault avec ses deux

grosses Coulevrines & les deux grosses Serpentes garnies de leurs boulets & de leur poudre. Donné à Chalonne le vingt-quatrième jour de Juin. Et vous prie, Monsieur le Gouverneur, mon ami, qu'il n'y ait point de faute avant que vous partiez, & laissez si bon ordre à toutes mes autres choses : pour Maître Jean Bourré, je erois qu'il ne me faudra point à faire tout ce que sçavez : & aussi envoyez-moi des piés de Chièvre. Ce porteur vous dira la cause pour-quoi je suis allé audit siège.

LOUIS.

*Lettre de Louis XI. au Comte de
Dammartin.*

MONSIEUR le Grand Maître, j'ai reçu vos Lettres par Poitou, & ai sçu votre arrivée à Compiègne, dont j'ai été bien joyeux : je vous prie que vous mettiez bonne peine à faire garder ladite Ville de Compiègne ; car c'est une bonne Place, & que l'on désempare toutes les méchantes qui ne sont point tenables ; qu'on ne garde que les bonnes Places, & que les gens d'armes.

ne se perdent point, au plaisir de Dieu & de Notre-Dame nous recouvrerons bien le surplus. Monsieur le Grand Maître, je vous prie que vous qui êtes par delà aviez à fraper quelque beau coup sur le Duc de Bourgogne, se vous le pouvez trouver à votre avantage, & j'espère faire si bonne diligence par delà que vous connoîtrez que je n'ai pas chomé, tant que j'y aurai demeuré, & pense avoir bientôt fait au plaisir de Dieu & vous aller aider par delà. Écrit au Plessis Macé le premier Juillet.

LOUIS.

Lettre de Louis XI. à Bourré du Plessis.

MONSIEUR du Plessis, mon ami, je vous écris que j'ai fait vœu de ne manger point de chair jusques à ce que le vœu, que j'ai fait d'envoyer 1200 écus pour deux cens marcs d'argent que j'ai ordonnés, pour faire une Ville de Beauvais en remembrance de ce que Dieu m'a donné cette Ville; soit accompli; & pour ce je vous prie tant que je le puis que vous faites incontinent délivrer par Briçonnet lesdits 1200 écus, & en faites faire une Ville, & y

envoyez un homme bien sûr pour la faire faire, & que Briçonnet preigne l'argent sur ce qu'il pourroit devoir sur cette année, & avant je ne lui demanderai rien de cette dite année qu'il ne les baillât, ou qu'il ne me presse; & qu'il le preigne des premiers mois de l'année qui vient; mais sur-tout qu'il n'y ait point de faute, & qu'on ne renvoye plus à moi; car s'il y avoit difficulté, mon vœu ne seroit accompli, & vû que je suis si près du Duc, je douterois que mes besognes ne s'en portassent pas si bien. Toutesfois afin que la chose ne demeurât, j'aimerois mieux que ladite somme fût prise sur l'argent de la guerre; mais comme vous sçavez, j'en ai bien besoin à cette heure. Monsieur du Plessis, je vous prie, mon ami, qu'il n'y ait point de faute en ceci; & que la plus grant diligence qu'on pourra faire à faire ladite Ville d'argent, soit faite; Monsieur du Plessis, ordonnez-en bien, en manière que l'argent soit bien employé, & qu'il n'y soit rien perdu, & je vous vous assure que vous me ferez bien grant plaisir. Ecrit à la Guierche le vingtième jour de Juillet.

LOUIS.

*Lettre de Louis XI. au Comte de
Dammartin.*

MONSIEUR le Grand Maître, j'ai été requis de par Monsieur de Rohan de le recevoir en la compagnie de vous & autres Seigneurs & Chevaliers de l'Ordre de Monsieur saint Michel, ce, comme sçavez, que ne lui pourrois octroyer par autre voye que l'ordinaire, sans aller contre les constitutions dudit Ordre saint Michel, pour ce que il a libéralement délaissé tout son bien en Bretagne, pour venir en mon service, auquel il est continuellement, & qu'il est de bien bonne & grande Maison de laquelle je pourrois au tems à venir être grandement servi; j'ai assemblé tel nombre desdits Seigneurs & Chevaliers que j'ai pû ici trouver, pour en avoir sur ce leur avis, auxquels pour les causes dessusdites & autres, a semblé que la Requête n'est pas à être de legier refusée. Toutes voyes pour le doute que aucuns ont fait que le Duc qui tient parole de la vouloir demander, par déplaisir de la voir à un sien sujet plutôt que à lui, la voulsit délaisser à prendre,

aussi que sans les opinions de vous & des autres ne se pouvoit faire, on n'y a prins aucune conclusion; nonobstant ce doute, la chose leur sembloit bien être à octroyer. Toutesfois pour ce qu'il est requis sur tout ce & en tous tels semblables cas, avoir l'avis de vous & des autres Seigneurs & Chevaliers qui font de ladite compagnie; je vous en ai bien voulu aviser, afin que vous m'en écriviez ce qu'il vous en semble, pour y prendre délibération en la manière & forme dûë & accoustumée, si le veuillez ainsi faire le plus brief que faire le pourrez. Donné à la Guierche en Bretagne le dernier jour de Juillet.

LOUIS.

Au même.

MONSIEUR le Grand Maître, j'ai reçu vos Lettres où vous m'écrivez qu'aucuns dient que le Duc de Bourgogne doit aller mettre le siège à Dieppe ou à Arques; pareillement le Maréchal Joachim le m'a écrit, & m'a demandé de l'artillerie, du trait & des vivres. Au regard de l'artillerie j'y ai envoyé un des Gentilshommes de ma Mai-

son, pour y faire mener douze Coulevrines & deux Canons, quatre milliers de poudre & du trait d'arbalète. Touchant les vivres j'envoye Blanchefort à Rouen vous en porter ce qui sera nôtre; Monsieur le Grand Maître, je vous recommande toujours mon fait de par delà; car je vois bien, si vous n'y mettez la main, que le Duc de Bourgogne nous fera du dèshonneur & du dommage beaucoup, ce que je n'eusse jamais cuidoé, & de ce que dites qu'il ne tient pas à faire les montres, que le nombre des gens d'armes qui doit être par delà n'y est, pour ce qu'ils sont répandus par les Places; ce n'est pas ce que j'ai toujours écrit, que l'on pût tout faillir aux champs, & que l'on fît quelque exploit sur le Duc de Bourgogne qui ne va qu'à petites journées. Le Duc m'a requis la trêve pour six jours, & aucuns m'ont averti que durant la trêve il rompra son armée, ce qui a été cause de m'y faire consentir, pour vous envoyer une bonne bande de gens, laquelle je vous envoye, & s'il romp son armée, incontinent m'en irai en personne par delà en toute diligence; je vous prie, Monsieur le Grand Maître, que me faites sçavoir de vos nouvelles, car il me fait

grand bien d'en ouir. Ecrit à la Guierche le 11 d'Août,

LOUIS.

Lettre de Louis XI. au Chancelier, à d'Orléans & à du Plessis.

MESSIEURS le Chancelier, Général, & du Plessis, j'ai ordonné que Monsieur le Gouverneur de Roussillon & le Sénéchal de Baucaire seront à Ancenis pour faire la meilleure guerre qu'ils pourront, & pour garder le quartier de par delà, & pour eux loger doivent faire fortifier ledit lieu d'Ancenis, & pour ce faire a été avisé qu'il étoit besoin pour ladite fortification, qu'on lui fit délivrer jusques à 1700 liv. & pour ce, je vous prie que vous envoyez incontinent lesdites 1700 liv. audit lieu d'Ancenis, pour faire faire lesdites réparations, & qu'il n'y ait point de faute; car vous sçavez que ce n'est pas Place à perdre, & ledit Gouverneur est déjà là, qui ne feroit rien, ne lui ne la bande qui y est, sans ladite somme. Derechef vous prie qu'il n'y ait point de faute. Ecrit à Montsur le quinziesme jour d'Août, LOUIS. Et plus bas, TILHART.

*Lettre de Louis XI. au Comte de
Dammartin.*

MONSIEUR le Grand Maître, j'ai reçu les Lettres que le Bailly de Caux, Messire Geoffroy de Courtin & Jean du Fou m'ont écrites, par lesquelles ils m'écrivent que les Bourguignons ont aproché & mis leur parc à demi-lieuë près d'eux, & se doutent d'avoir le siège; pour ce, je vous prie qu'à la plus grande diligence que possible vous fera, vous les faites fournir de vivres & d'artillerie & de tout ce qui leur sera besoin pour attendre ledit siège, faites leur envoyer quatre-vingt à cent Arbalétriers des meilleurs que vous ayez. Monsieur le Grand Maître, j'ai en vous toute ma parfaite fiance, & sçai bien que vous me servez bien de par delà, & avez beaucoup de peine pour moi; mais j'ai espérance de le vous reconnoître tellement que vous devrez être content; & mais que Dieu & Notre-Dame nous veuillent sauver Dieppe & Arques, nous sommes au-dessus de nos besognes; pourquoi vous prie que vous mettiez peine de leur bien pourvoir les-

dites Dieppe & Arques, & à la plus grande diligence que possible fera. Monsieur le Grand Maître, je vous prie que vous fassiez chevaucher les gens d'armes entre les Bourguignons & leur pays; car vû qu'ils sont si avant dedans notredit pays, il me semble que mais que vos gens chevauchent souvent sur eux pour rompre leurs vivres, ce fera d'eux en retourner en leurdit pays, & pour ce en tout ce que verrez que leur pourrez nuire, vous prie que fassiez ainsi que j'ai en vous ma parfaite fiance; adieu. Ecrit à Château Gontier le 22 Août.

LOUIS.

Au même.

MONSIEUR le Grand Maître, j'ai reçu vos Lettres, & ai commandé les mandemens qui vous sont nécessaires pour votre Procès. Je suis bien aise de ce qu'un si sage homme, comme vous, êtes est de mon opinion, & aussi il me semble qu'il n'y a meilleur remède de faire partir le Duc de Bourgogne du pays de Caux, & s'en retourner, que d'aller en ses pays faire bonne guerre & mettre le feu partout & brûler tout

comme il fait en mes pays ; Monsieur le Grand Maître, je vous mercie toujours de la peine que vous prenez & des services que vous me faites ; mais je vous prie que par tous les moyens que vous pourrez, vous essayez de les mettre hors du pays de Caux, & me faites sçavoir de vos nouvelles. Écrit à Château Gontier le 25 d'Août.

LOUIS.

Lettre de Louis XI. à Bour. é du Pleffis.

MONSEUR du Pleffis, le Maréchal Joachin m'a écrit que le Duc de Bourgogne se vante de venir devant Noyon & Compiègne : & pour ce que pieça je voulze à Notre - Dame de Clery la somme de douze cens écus, pour employer en une Ville d'argent, & icelle être présentée en l'Eglise de ladite Dame ; je vous prie sur tout le plaisir & service que jamais vous me voulez faire, que quelque part que vous doyez prendre l'argent, vous envoyez incontinent à Orléans à un bon Orfèvre ladite somme de douze cens écus, & qu'il besogne en toute diligence à faire une Ville d'argent de ladite valeur.

à ce que ladite Dame me sauve ladite Ville de Noyon, & tout le Royaume; car si faute y avoit, j'aurois grand peur qu'il m'en vensît mal.

Je m'envoye à Sablé, & y serai Jeudi au plaisir de Dieu & de Notre - Dame, & pour ce rendez-vous là à moi, & qu'il n'y ait point de faute. Ecrit à Beslo le vingtième jour de Septembre 1472.
LOUIS. *Et plus bas*, TILHART.

*Lettre de Louis XI. au Comte de
Dammartin.*

JE vous envoye le double d'une Lettre que le Duc de Bourgogne écrivoit au Duc de Bretagne par un nommé François Ymbert, lequel s'est venu rendre à moi; aussi le double d'une Lettre que Maître Guillaume Rochefort écrivoit à Poncet de Rivière, & la déposition dudit François Ymbert, & par cela vous verrez ce que ledit Duc de Bourgogne a intention de faire.

Monsieur le Grand Maître, je ne sçai si le Duc de Bourgogne voudroit point retourner tout court à Rouen, ou ailleurs en ces marches; je vous prie, Monsieur le Grand Maître, que vous y
ayez

ayez bien l'œil, & y faites si bon guet, que vous soyez au-devant de lui, où qu'il marche; car parce que vous êtes allé devant lui de Ville en Ville, vous lui avez rompu toutes ses intelligences.

Je vous prie, Monsieur le Grand Maître, que vous mettiez peine de toujours bien me servir par delà, ainsi que avez fait par ci-devant, & ayez mes affaires pour recommandées.

J'envoie Blandin par delà qui vous dira comme mes gens, tant ceux qui sont en Normandie & en Poitou, que ceux qui sont à l'entour de moi, fêtoient les Bretons; je vous prie que vous fétiez bien les Bourguignons, aussi de votre côté, & croyez ledit Blandin de ce qu'il vous dira de par moi. A la Roche au Duc le vingt-huitième jour de Septembre.

LOUIS.



LIV. VII.

1473.

LETTRE du Roi données à Alençon au mois d'Août 1473 ; présens le Sire d'Argenton, le Sénéchal de Xaintonges, Thierry de Lénoncourt, Maître Louis d'Amboise, par lesquelles il accorde aux habitans d'Alençon le pouvoir d'avoir un Maire, douze Pairs, vingt-quatre Conseillers. Lequel Maire s'élira de trois ans en trois ans le jour de saint Laurent : le Maire sera confirmé par le Roi, & sortant de charge, il sera du nombre des Pairs, & un Pair venant à mourir, & n'y ayant point de Maire, pour le remplir, sera élu par le Maire les autres Pairs & Conseillers, un Conseiller pour être Pair. Les motifs de cette grace, sont que le Roi est bien sûr que lorsque la Ville fut surprise par les Bretons & autres ennemis du Roi, les habitans n'y trempèrent point, & ne songèrent qu'à se remettre sous l'obéissance du Roy.



*Lettre de Louis XI. au Chancelier, au
Comte de Dammartin, & au
Sire de Craon.*

MESSIEURS le Chancelier, Grand-Maître, & de Craon, je vous écris par Maître Louis d'Amboise & Monsieur de Genlis, ce que les gens du Connétable ont dit, & ce que je leur ai répondu; ils vous diront ce qu'ils ont de charge touchant notre Connétable. Il me semble que Monsieur de Genlis a bonne volonté & ma promis de gagner Monsieur de Mouy & des gens d'armes, & de recouvrer la Ville maugré le Connétable. Entretenez-le bien, ainsi que vous sçavez bien faire, pour voir s'il fera ce qu'il dit. Je leur ai baillé par écrit, que si le Connétable veut rendre la Ville de Monsieur Saint Quentin, & faire le serment sur la vraie Croix de Saint Lo, ainsi qu'ils vous montreront, que je suis content de lui pardonner; & tandis vous sçavez si le Duc de Bourgogne veut accepter le parti que je vous ai mandé par Monsieur de Limosin, & par aventure que cette offre gardera notre Connétable d'assûrer de tous points

son fait avec le Duc de Bourgogne , si-tôt comme il feroit , s'il n'avoit point d'entretienement d'autre part ; s'il n'a conclu son l'apointement avec le Duc de Bourgogne , je ne crois point que le Duc de Bourgogne n'accepte l'un des deux partis par paix ou par trêve de lui coure sus ; & si d'aventure le Duc de Bourgogne le refusoit , je r'aurois Monsieur Saint Quentin , par quoi il n'auroit plus de quoi me tromper que de ses Places , qui est peu de chose ; car au regard des gens d'armes je les r'aurois quand je voudrois. Je vous prie sentez le plutôt que vous pourrez par notre Prothonotaire la volonté du Duc de Bourgogne , & s'il est besoin que je m'approche jusques à Creil , écrivez-le moi , & je le ferai incontinent , soit pour le traité du Duc de Bourgogne , ou pour celui du Connétable ; & de Creil j'irois de Guise en une nuit jusques à Compiègne , pour parler à notre Prothonotaire , si besoin est , & m'en retournerois lendemain.

J'enverrai Monsieur du Bouchage après eux , afin qu'il les fasse chier droit ; mais je vous assure que Maître Louis d'Amboise est bon pour cette querelle , à cause de l'avertissement qu'il

me fit, & ne voudrois point qu'il eût pouvoir de lui nuire, & vous le connoîtrez bien quand vous parlerez à lui à part : montrez ces Lettres au Gouverneur de Limosin, & non à autre, & après les jetez au feu devant ce porteur ; adieu. Ecrit à Montlean le vingtunième jour de Décembre, LOUIS. Et plus bas, TILHART.

Lettre de Louis XI. à du Bouchage.

1474.

MONSIEUR du Bouchage, je vous remercie de votre diligence. Les rebelles ni Martin Anjorant qui étoient consentans, ne doivent jouir de l'immunité : punissez grièvement ceux que vous avez, & n'épargnez personne de ceux qui ont fait l'émotion dernière contre Gilles Milon & les faites mettre en prison ; informez vous si les cinq que vous avez n'y consentirent point ; car je le crois. Faites un Maire & douze Echevins, qui soient parens de Raoulet : le Maire sera François Gautier : à l'avenir je les nommerai les uns & les autres, comme je fais à Tours ; ils jouiront des privilèges. Faites Raoulet Prevôt au lieu de Monsieur de Milandres que je ré-

compenserai ; les Sergens qui seront toujours avec Raoulet, & tiendront la Ville en sujétion, auront quatre liv. par mois. Séparez les cinq Prisonniers que vous avez faits, envoyez les à Mehun & en la Tour. Monsieur de Gyé sera récompensé de sa diligence & aura sa part du profit. A Compiègne le 12 de Mai.

LOUIS.

Au même.

QU'ON punisse grièvement les coupables ; mais en bonne justice. Que ceux qui méritent d'être exécutés soient mis à leur porte ; pour les cinq prisonniers, qu'on les amène au bois de Vincennes, parce qu'ils seroient trop près de leurs parens, s'ils étoient dans la Tour ou à Mehun. A Compiègne le 12 de Mai.

LOUIS.



*Lettre de Louis XI. à Yvon du Fou,
& à du Bouchage.*

DEPUIS que j'ai fait vos lettres, je me suis avisé que je suis content que vous faites dépendre & ôter les corps qui auront été exécutés, après qu'ils auront été attachés un jour à la porte de leurs maisons; si le faites ainsi. Aussi vous, Monsieur du Bouchage, informez-vous bien, s'il n'y a nuls desdits gros qui soient consentans de l'émotion; car les pauvres ne l'ont fait d'eux-mêmes, & aussi besognez diligemment au procès de ceux qui firent l'émotion contre Gilles Milon, & n'épargnez nuls: je vous envoie une lettre que j'écris à Monsieur le Vidame, à ce qu'il envoie à Jean de Monenvilliers la décharge de la Tour; je vous prie que vous y envoyez un de vos gens, & lui écrivez en manière qu'il n'y ait point de faute: vous, Monsieur du Fou, retournez incessamment, & tenez vos gens prêts; car nous n'avons plus que quinze jours de trêve. A Noyon le 15 Mai.

LOUIS.

*Lettre de Louis XI. au Comte de
Dammartin.*

MONSIEUR le Grand Maître, les deux Hérauts de Bourgogne; c'est à sçavoir, Toison d'Or & Luxembourg, me sont venus dire; c'est à sçavoir, Toison d'Or, pour me sommer de garder la trêve au Roi d'Arragon; & Luxembourg pour aller devers ledit Roi Jean d'Arragon, le lui dire. Je leur ai répondu que de ma part je veux tenir la trêve, si le Roi d'Arragon la tient; mais que c'est lui qui l'a rompuë, & a pris les Places sur moi, & s'il me les peut rendre, je suis content de la tenir; & sur ce je fais conduire Luxembourg jusques devers le Gouverneur de Dauphiné, & mande qu'il le garde jusqu'à ce qu'il ait fait les besognes, & après qu'il le me renvoye; & cependant le Duc de Bourgogne cuidra que son Héraut besogne-ra le mieux du monde: je vous manderai le surplus par Monsieur le Chancelier. Brest qui les conduisoit, dit qu'ils ont dit à un homme que le Duc de Bourgogne voudroit bien maintenant récompense pour ses deux Villes. J'ai doute

que les Bretons & eux ayent à l'accord à me demander récompense qui me fût plus dommageable que les deux Villes; & s'ils vouloient demander chose raisonnable ils ne les envoyeroient point, mais ils sèment cette récompense ici; afin qu'on die que j'ai plus grant tort, si je ne fais ce qu'ils demandent, vû qu'ils m'offrent tant de partis, & que je n'en accepte quelqu'un. Jettez ces lettres au feu, afin que vous ne les perdiez comme les autres, & me faites sçavoir par Pierre Clerc votre opinion; s'ils le font pour cette cause, ou pourquoy il vous semble qu'ils le font; & adieu. Ecrit à Amboise le 26 de Juin.

LOUIS.

Lettre de Louis XI. au Comte de Comminge.

MONSIEUR de Comminge, mon ami, je m'en pars demain & ai promis d'être dans huit jours à gîte à Notre-Dame de Behuart. Vous m'avez écrit que le Duc mettoit en conseil la réponse qu'il me devoit faire de ce que le Bailly de Montargis lui dist. J'en suis bien ébahi; car il sembloit par son Pro-

cureur qu'il ne fût jamais à temps d'avoir accompli le traité. Depuis vous m'avez écrit que le Duc vous a laissé les scellés en votre main, & aussi qu'il vouloit envoyer une ambassade. Monsieur de Comminge, afin que vous soyez averti avant que partir de là de mon intention : c'est que si le Duc veut faire cet apoinement, je ne bougerai d'Angiers, jusques à ce que ce soit fait, & ferai le serment & tout ce qu'il faudra ; & amenez quant & vous ceux qu'il y voudra envoyer ; car par moi ne tiendra ainsi que ce que je dis au Bailly de Montargis, & de tout je me soumettrai à la raison de ma part, s'il y avoit aucune différence. Si le Duc veut dissimuler, je n'y arrêterai qu'une nuit, & m'en retournerai. Monsieur de Comminge, je ne vous sçaurois autre chose écrire, sinon que je veux achever ce que je dois faire de bon, pour jamais avec le Duc ; où s'il dissimule, je veux connoître la dissimulation tout au clair. Je suis bien sûr que ceux qui ne m'aiment point ne voudroient pas qu'il eût fait apoinement final avec moi ; car il ne tiendrait plus compte d'eux ; & s'il se fie plus en moi qu'en eux pour cette fois, je sçai bien que tant qu'il vive, ne lui

en prendra mal & le connoitra par effet : ou s'il les veut croire contre moi, je ne suis pas délibéré de me laisser plus longuement amuser, sans connoître mon cas, pour complaire à ceux qui mal me veulent. J'ai attendu un an & plus, & en effet je ne suis plus délibéré de leur faire plaisir; & adieu, Monsieur de Comminge, mon ami. Ecrit au Plessis du Parc le onzième jour d'Octobre.

LOUIS.

*Lettre de Louis XI. au Connétable
de Luxembourg.*

1475.

MON Frere, j'ai reçu vos lettres par François de Luxembourg mon Cousin, faisant mention que vous avez été averti que aucuns de par moi ont fait commandement à Ragusse & autres gens d'armes de votre Compagnie qui étoient à Brie-Comte-Robert; qu'ils ne vous suivissent, pareillement que j'ai pris les Places de Melun & de Corbeil, & qu'à cette cause vous envoyez ledit de Luxembourg par devers moi pour sçavoir mon vouloir sur ce..

Mon Frere, quand vous ferez devers moi, ainsi que je m'attend que brief sei

Svj

rez, & comme je vous ai fait sçavoir par le sieur de la Heuze & par plusieurs autres; je vous dirai les causes qui m'ont fait faire ce que jusques ici en a été fait. Toutes voyes vu & considéré ce que ceux qui sont avec vous vous ont fait faire, & enfin où je sçai certainement qu'ils tendent, laquelle ils ne sçavoient déguiser en façon que je sçusse entendre, que ce ne soit pour mon mal, & veux bien qu'ils sçachent, quelque chose qu'ils dient, que je ne suis qu'un enfant & que je ne parle que par bouche d'autrui, que je ne serai jamais content d'eux, s'ils ne changent leur propos, vû aussi qu'ils vous ont emmené si soudainement de cette Ville sans cause & pour chose toute contraire à vérité; je m'attendois vous trouver & bien vous traiter: vous ne vous devez pas émerveiller si j'ai eu quelque imagination contre eux que desdites Places & gens d'armes ils me voulsissent pourchasser mal; mais tout ce nonobstant quant vos gens n'ont point été mis hors desdites Places, ni ne vous pense rien avoir ôté, ni ne ferai tant que vous gouvernerez envers moi ainsi que vous devez, & y êtes tenu, en mettant toutes vos questions entre mes mains, com-

me votre Chef & souverain Seigneur ,
 fans uſer de voye de fait ; car à nul de
 mon Royaume n'appartient de l'entre-
 prendre , fans mon expreſſes congié &
 commandement ; & quand il faudroit
 que je le ſçûſſe , ce ſeroit à votre grand
 & évident tort & à ma très-grande dé-
 plaifance , & plus que de perſonne qui
 ſoit vivant ; & adieu , mon Frere , au-
 quel je prie qu'il vous ait en ſa ſainte
 garde. Ecrit à Paris le huitième jour de
 Fevrier 1475.

LOUIS.

Lettre de Louis XI. à du Bouchage.

MONSEUR du Bouchage , mon ami ,
 j'ai reçu vos lettres par toutes pié-
 ces ; & au regard de ce que vous dites
 que le ſieur Bouffille ne ſe veut con-
 ſentir qu'on chaffe le peuple dehors de
 la Ville , mais ſeulement les nobles , &
 les gros qui firent la trahiſon ; puisqu'il
 eſt de cette opinion , & qu'il dit qu'il
 n'en prendroit point la garde autre-
 ment , & qu'il n'y ſçauroit vivre ; fai-
 tes-le ainſi qu'il aviſera , lui en bail-
 lez la charge , & le laiſſez Lieutenant
 par delà , & lui dites qu'il ne ſe diſe

pas Gouverneur pour l'amour de Messire Roquebertin, afin qu'il n'ait cause de crier ; mais au moins les chefs du peuple & ceux qui entretenoient le peuple contre moi, & qui me faisoient la guerre, qu'il les jette dehors.

Au regard de la Citadelle, laissez-la lui faire ainsi qu'il a avisé ; & que Monsieur d'Albi & le Trésorier y voyent pour la faire faire ; & quant le sieur Bouffille aura fait faire celle qu'il dit, il pourra après peu à peu faire celle qui avoit été avisée, si elle vaut mieux.

Monsieur du Bouchage, nous n'avons point de trêve par deçà, par quoi il me faut aider des gens d'armes ; & pour ce je vous prie que vous en veniez le plutôt que vous pourrez, & les gens d'armes par deçà, & les gens de Monsieur du Lude & de Gonfoles en Guienne ; & s'il n'y avoit assez de gens par delà de ceux de Bouffille, pour tenir la chose en sûreté, laissez-y ceux de Gonfoles, & se Gonfoles n'y veut demeurer, envoyez-le moi, & lui dites que je lui donnerai de l'argent ; avisez le plus homme de bien de sa Compagnie, lui en baillez la charge, & le charmez bien.

Parlez au Poulaillier (Etienné Poissieu) & lui dites bien qu'il mette en

bonne sûreté ses Places sur sa vie, & lui parlez du mariage de la fille de Philippe Aubert, s'il la veut avoir; & s'il ne la veut, parlez en à Regnault du Chesnay.

Monsieur du Bouchage, mon ami, je vous prie que vous faires diligence de mettre cette chose en sûreté, qui est le plus grand service que vous me puissiez faire; & puisque vous y êtes, j'ai bien intention, au plaisir de Dieu, que vous assurerez tout; & vers l'hyver si je puis avoir paix ou trêve, mon intention est d'y aller en personne.

Au surplus la guerre nous est commencée, & pour ce, je vous prie que incontinent vous en veniez, & m'envoyez tous les gens d'armes en la plus grande diligence que vous pourrez,

Je vous donne à vous & à Bouffille toutes les forfaitures de ceux qui seront mis dehors pendant que vous serez par delà; & aussi je donne à Bouffille l'office de Bailly, & pour ce baillez-lui en ses lettres. Je vous envoie un mémoire qu'un nommé Jaubert m'a envoyé, parlez à lui & vous en aidez; car il semble être bon homme pour moi. Je vous prie, Monsieur du Bouchage, mon ami, sur toutes choses mettez cy en sûreté.

Monsieur du Bouchage; au regard

de Canet, vous sçavez qu'il n'est pas en bonne sûreté pour moi ez mains là où il est; & pour ce faites abattre le Fort, & laissez la maison seulement. Je vous envoie toutes les lettres que j'écris à Toutes pièces; voyez tout, & après les refermez, & faites bailler par tout; adieu. Ecrit à Paris le vingtième jour d'Avril.
LOUIS.

Au même.

MONSIEUR du Bouchage, aujourd'hui à trois heures que Toutes pièces est parti, j'ai oublié à vous écrire ce qui s'ensuit.

Premièrement se vous pouvez faire piller les maisons de ceux que vous chasserez, ou au moins de Antoine Viviet & d'aucuns gros qui sont les plus traîtres à la Commune; jamais la dite Commune ne consentiroit qu'ils remissent le Roi d'Arragon dedans, & y feroient meilleur guet que vous, & ne croyez pas Bouffillé de cela; car c'est la chose dont je vous avois plus chargé, Monsieur du Bouchage, & vous ne m'en faites point de réponse; mais c'est le plus grant service, & la

plus grant sûreté que vous me puissiez faire par delà; & si Bouffille est de cette opinion, bien; & si n'est de cette opinion, ne laissez pas pourtant à me servir bien à mon gré, & de ceci qui me semble être si bon; & vous le pourrez connoître à ce que j'ai fait à Jean Pin & à Mercurden en Puissardan.

L'autre article si est qui sont venus ici un grant tas pour les offices. Je vous assure que je n'en donnerai nuls, & pour ce donnez-les tous à ceux que vous voudrez, & en faites une bonne bande contre le Roi d'Arragon; & si Bouffille est de cette opinion, bien; sinon, ne laissez point à en faire cela & autre chose que vous verrez.

Au regard des offices que je vous avois dit que vous donnassiez à Bouffille & au Poulailhier, faites - en ce que vous en voudrez & que vous verrez pour le mieux pour mettre la chose en sûreté. Abrégez, vous en venez & amenez les gens d'armes quant & vous; car nous n'avons point de trêve: & si Bouffille peut garder tout seul le pays, bien; & s'il n'y a assez, laissez-y Gonsoles, & s'il n'y a assez de lui & de Gonsoles, laissez y la Compagnie de Monsieur du Lude.

Je vous prie contentez bien le Comte

& le Castellan, & ne plaignez point à leur écrire de bonnes lettres, & y envoyez huit ou dix messages cependant que vous ferez là, & les entretenez bien de paroles; adieu. Ecrit à Paris le 20^e. jour d'Avril.

LOUIS.

*Lettre de Louis XI. au Comte de
Dammartin.*

MONSIEUR le Grand Maître, je vois en Normandie à grand hâte, comme vous sçavez, cuidions trouver les Anglois prêts à descendre; mais se trouve que l'armée de mer le jour de devant que j'arrivasse s'étoit retraite, & descendue en terre & a abandonné la mer. Quand je vis que nous ne faisons rien, il me sembla que pour rompre le propos des Anglois de venir en Normandie, que je devois envoyer mes gens courre en Picardie; afin de leur détruire le pays de là où les vivres les eussent suivis, & les ai envoyés entrer par le Pont Saint Remi, parce que la Blanquette n'est pas bien sûre à grand compagnie, & sont allés jusqu'à la mer, & ont tout brûlé depuis la Somme jusqu'à

Hesdin, & les Fauxbourgs de Hesdin, & de là s'en sont venus toujours faisant leur métier jusques à Arras, & Mardi environ quatre heures après midi Messire Jacques de S. Pol, le sieur de Contey, le sieur de Carancy, de Miremont, & le sieur de Romont s'aillièrent pour recourir le feu d'un Village qui est prêt de la Ville, & un grand fus de gens de piés après nos gens faillièrent des logis, ainsi qu'ils venoient, les embloient, & leur tenoient l'escarmouche; un fut tué du sieur de S. Lo qui est au sieur de Torcy, & l'autre Gayen d'Alyson qui est à Salezart. Le bruit en vint où étoit l'Amiral qui monta à cheval, pour y venir, & le mit le Moyne Blasset devant; incontinent que le Moyne arriva, il étoit déjà venu de toutes Compagnies au bruit, & des Ecoffois. Chacun commença à charger à travers & ont été tous pris ou morts; Jacques S. Pol est fort blessé en la tête & au visage, sa salade lui vola hors la tête en s'enfuyant; le sieur de Contey est pris, le sieur de Carancy Bourbon; on a une robe de velour noir & une croix d'or à un qui a été tué qui étoit tout défait, & que Mortemart qui en est venu ne l'a pas sçu connoître; le sieur de Miraumont

n'étoit pas encore trouvé ; mais on dit qu'un Archer l'a : nos gens se retirent. J'enverrai quatre cens lances à Eu , & ferai porter les grains à Dieppe & de la Ville & de tout le pays , afin que les Anglois ne trouvent rien. Et si le Roi d'Angleterre ne vient en personne , Eu se tiendra bien , si aussi il vient , on le dépêchera de bonne heure , dès qu'on sçaura qu'il est descendu à Calais. A Calais y a quatre ou cinq cens Anglois ; mais ils ne bougent , & n'en est pas venu un se montrer devant nos gens , vous en avez bien vû d'autres qui se feroient bien venu montrer. Monsieur de Lescun a été ici pour s'offrir , disant qu'il n'avoit nul parti avec le Duc , & m'a conté seulement la diligence que le sieur d'Urfé mettoit de faire le Duc homme de guerre , & conseilloit que j'y envoyasse le Chancelier , ce que j'ai fait volontiers. Les Anglois prennent maintenant des Bretons sur mer , & dient qu'ils les ont trahis ; je me tiens ici autour de Neuf-Châtel , tant que je sçache si les Anglois marcheront en Normandie , ou non , & ai les gens d'armes de la bande de Normandie avec moi , & fais fortifier Dieppe & avitailler le mieux que je puis ; & si les Anglois marchent , ceux d'Eu

se mettront dedans avec ceux de Monsieur le Maréchal qui sont cinq cens lances & un bon nombre de francs Archiers. Antoine de Mouher est devers le Connétable, & Maître Jean de Paris. Je voudrois que les Anglois ne descendissent tant que cet apointment - là fût fait.

Je ne vous écris point les nouvelles de la bataille de Bourgogne; car vous les sçavez beaucoup plutôt que moi. J'envoie le Bailly de Vermandois pour fournir Noyon de vivres, s'il vient secrètement, je vous avertirai. J'ai chargé ce porteur de passer par Dammartin, parce que se peut qu'il vous y trouvera; & adieu. Écrit à Courfi-sur-Andelle le trentième jour de Juin.

LOUIS.



Au même.

MONSEUR le Grand Maître, j'ai reçu vos lettres, & quant à ce que m'écrivez des longues lances, il me semble que votre opinion & celle du Maître desdites lances est bonne; c'est à sçavoir de ne les faire point distribuer pour cette heure, & veux bien qu'ainsi

se fasse, & qu'elles se portent en chariots, comme les maillets de plomb & autres choses de l'artillerie : en tant que touche ce que Monsieur le Maréchal de Loheac vous a écrit, je lui écris présentement, & aussi à Monsieur le Maréchal Joachim, comme à cause de votre Office vous appartient la principale charge de l'armée qui est avec ma personne, & qu'ils s'assemblent avec vous à Mante, ou autre lieu qu'il semblera être le mieux, pour aviser entre vous ensemble à la conduite des choses qui seront à faire. Si vous prie, Monsieur le Grand Maître, qu'en besognant avec eux leur teniez les meilleurs & honorables termes que pourrez, en leur gardant l'honneur & prééminence qui leur appartient à cause de leurs Offices, qui, comme sçavez, sont de grand autorité, je suis certain qu'êtes bien délibéré d'ainsi le faire, & aussi par bonne amour & communication tous ensemble m'en pourrez mieux servir en ma garde. Monsieur le Grand Maître, faites moi toujours sçavoir des nouvelles qui surviendront ; & adieu. Écrit à Senlis le dix-neuvième jour d'Août.

LOUIS.

Au même.

MONSIEUR le Grand Maître, je suis étonné que vous ne me faites point de réponse par vos lettres touchant les bonnes nouvelles, & en suis marri; car il me semble que vous n'êtes plus dans la volonté que je vous lais-
sai touchant Bourgogne, & je n'ai autre Pararadis en mon imagination que celui là. J'ai eu ce matin des lettres du Sénéchal de Baucaire que je vous ai envoyées, nous rémédirons bien à tout quand j'aurai parlé à vous. Je m'en vais Lundi à Tours, je ne vous écris autre chose; mais j'ai plus grande faim de parler à vous afin de trouver le remède en cette matière de Bourgogne, que je n'eus onc à confesseur pour le salut de mon ame. Ecrit à Azirons près Loches le 27 Octobre, LOUIS. *Et plus bas,*
TILHART.



Sur la Croix Saint Lo.

Il est si souvent parlé dans l'Histoire de Louis XI. des Sermons sur la Croix de Saint Lo, qu'il est à propos de la faire connoître.

LA Croix Saint Lo d'Angers, célèbre sous le Regne de Louis XI. étoit un morceau de la vraie Croix, qui étoit dans l'Eglise Collégiale de S. Lo au Fauxbourg d'Angers. C'est ce qu'on voit par une lettre, que Jean Bourré Sieur du Plessis, Secrétaire, Favori de Louis XI. écrivoit à ce Prince. Elle est au Ms. 376. de ceux de Gagnieres dans la Bibliothèque du Roi, fol. 13. Louis XI. avoit beaucoup de dévotion à cette Croix. L'Eglise où elle étoit, est décorée d'un Chapitre composé de deux Dignités, douze Chanoines & vingt-sept Chapelles. Voici ce que porte un Certificat des Chanoines de cette Eglise, tiré du Ms. 380. de Gagnieres fol. 41.

„ Les Doyen & Chanoines de l'Eglise
 „ Collégiale de Saint Lo-lez-Angers,
 „ ont fait dire & célébrer par les Chapelains

„ pelains de ladite Eglise pour le Roi,
 „ notre Sire, une Messe basse tous les
 „ jours de l'an, en l'honneur & révê-
 „ rence de la vraie Croix, étant en
 „ icelle Eglise depuis le jour de la fê-
 „ te de Monseigneur Saint Louis, qui
 „ le vingt-cinquième jour d'Août mil
 „ quatre cens soixante & neuf, jusques
 „ aujourd'hui neuvième jour de No-
 „ vembre, l'an mil quatre cens soixante
 „ & dix; & encore font tous les jours
 „ continuer ladite Messe, & aussi aux
 „ jours de fêtes de l'exaltation & in-
 „ vention de Sainte Croix, une Messe
 „ à note, solennelle, à Diacre & Sou-
 „ diacre.

Formule pour exiger le Serment.

Vous jurez par Dieu votre Créa-
 teur sur le damnement de votre ame,
 & par le baptême que vous avez apor-
 té de dessus les fonds, & par la vraie
 Croix de Saint Lo ci présente, que,
 &c. & dudit serment vous renoncez à
 toutes dispenses.



Serment de Louis XI. au Duc de Bretagne tiré du Ms. 372. parmi ceux de Gagnieres dans la Bibliothèque de Sa Majesté. fol. 13.

I T E M jure sur la vraie Croix de Saint Lo, que je ne prendrai, ne tuerai, ne ne ferai prendre, ne tuer, ni ne consentirai qu'on prenne ou qu'on tue mon beau neveu François, à présent Duc de Bretagne; & que je ne ferai, ne pourchasserai, ne ne ferai faire, ne pourchasser mal, dommage, ne inconvenient à sa personne; ne ne souffrirai à personne quelconque le lui faire; & se je sçai que aucun le veuille faire en avertirai mondit neveu, & l'en garderai & défendrai à mon pouvoir, comme je ferois ma propre personne.

Et est ce présent serment, en confirmant & aprouvant le traité de paix, qui fut faite & accordée entre moi & mondit neveu, par les gens & amis le neuvième jour d'Octobre l'an mil quatre cens soixante & quinze, & sans aucune novation ou dérogation y faire, &c.

*Serment que le Duc de Bretagne fit deux
ans après le 23 Août 1477.*

MAÎTRE Jean Brete, Trésorier de
l'Eglise de Tours, un des Ambassa-
deurs du Roi, dit la Messe en présence
du Duc & d'Imbert de Batarnay, & à
l'élévation le Duc se leva & dit :

Je François, par la grace de Dieu,
Duc de Bretagne, jure à Dieu mon be-
noît Sauveur, qui est ici sacramentale-
ment, que tant que mon très-redouté
Seigneur, Monseigneur Louis, par la
grace de Dieu Roi de France vive, je ne
le prendrai, ni tuerai, & ne ferai ni
prendre ni tuer, ne attenterai, ni fe-
rai mal à sa personne ; jure aussi que ne
lui ferai guerre ni à son Royaume.

La Messe dite, on prêta le serment
sur la Croix de Saint Lo d'Angers.

Tiré de l'*Inventaire du Trésor des
Chartres*, Volume troisième fol. 197 &
108. par Monsieur l'Abbé le Grand.

*Autre Serment tiré du Mss. 8451. de la
Bibliothèque de Sa Majesté. fol. 31.*

JE François Doms, Ecuyer, jure par Dieu mon Créateur, sur le damnement de mon ame, & par le Baptême que je aportai des fonds, que bien & loyaument je servirai le Roi, Louis, de France, mon Souverain Seigneur, envers tous & contre tous, qui peuvent vivre & mourir, sans nul excepter, & nommément contre le Roi Jean d'Arragon, & son fils le Princee, & contre tous ceux qui tiennent & tiendront leur parti, soient mes freres, mes parens & autres, quels qu'ils soient; & si je sçai ou puis sçavoir aucune chose au préjudice dudit Seigneur, de sa personne ou de son Royaume, je l'en avertirai & éviterai, & aussi pourchasserai son bien à mon pouvoir. En témoin de ce, j'ai signé ces présentes de mon seing manuel le troisiéme jour de Novembre, l'an mil quatre cens soixante & quatorze.

F. Doms.

Copié sur l'Original.

On ajoutoit ordinairement à la fin de ce serment :

Et au cas que jamais je fasse contre ce présent serment, je me sou mets & requiers à Dieu que je sois puni de toutes les peines, punitions, périls & dangers qui sont venus & ont accoustumé d'avenir à ceux qui se sont parjurés sur vrai Croix de Saint Lo.

Lettre de Louis XI. au Chancelier. LIV. VIII.

MONSIEUR le Chancelier, j'envoye 1476.
le Duc de Nemours à Paris par Monsieur de Saint Pierre, & lui ai chargé le mettre dedans la Bastille Saint Antoine, & pour ce, avant qu'il y arrive, faites prendre tous ses gens qui sont à Paris, & les faites mettre dedans la Bastille, & les faites bien enfermer, afin que à l'heure que Monsieur de Saint Pierre y arrivera, il les y trouve tous; mais avancez vous-en; car s'ils oyent le bruit que leur Maître aille à Paris, ils s'enfuiraient.

Faites aussi qu'il y ait douze hommes à la morte paye dedans ladite Bastille, pour la garde dudit de Nemours, outre ce que Philippe Luillier a de gens;

car j'écris à Philippe qu'il en aura la garde, & que les mortes payes feront ce qu'il leur commandera.

Et mais que ledit de Nemours soit mis en bonne garde & sûreté dedans la Bastille, si vous en venez devers moi à Tours, & y soyez dedans le dix-huitième d'Août, & qu'il n'y ait point de faute.

J'ai chargé à Monsieur de Saint Pierre de vous parler de cette matière plus au long. Ecrit à Orléans le dernier jour de Juillet 1476. LOUIS. *Et plus bas, J. HESME.*

*Lettre de Louis XI. au Comte de
Dammartin.*

MONSEUR le Grand Maître, vous sçavez les grandes affaires que continuellement j'ai eues depuis la création de notre Ordre, tellement que à l'occasion d'iceux, il ne m'a été possible de tenir la fête d'icelle, ce que je désire fort, tant pour aviser d'y mettre le nombre des Chevaliers qui y défailent, que pour pourvoir à beaucoup de choses qui y sont nécessaires. Toutes voyes pour ce que bonnement ne puis sçavoir se si promptement se pour-

foit tenir la fête, comme je voudrois, & que plusieurs des Freres & Chevaliers dudit Ordre pour le grant nombre qui y défaut, m'ont fort pressé d'y en mettre certain nombre, & entre autres m'ont nommé Monsieur de Gyé qui est de bonne & grande Maison, comme sçavez, & de présent Comte de Porcien & de Marle, & sont d'opinion qu'il est homme qui vaut bien d'y être; je vous en avertis, afin que m'écriviez votre avis sur ce; si vous prie que ainsi le veuillez faire à toute diligence. Ecrit à Selomme le seizième jour de Septembre.

Louis.

Le Roy fit proposer cette année un cas de conscience assez singulier.

Consultation, si le Roi doit faire la guerre au Duc de Bourgogne.

SUR ce qui a été mis en délibération; à sçavoir, si vû les termes que Monsieur le Duc de Bourgogne a tenus & tient envers le Roi, dont il ne doit pas être content, ledit Seigneur peut dès à présent, sans faire autre som-

mation à mondit Seigneur de Bourgogne, ou sans autrement le déclarer rebelle & désobéissant envers lui, permettre & souffrir, ou tolérer qu'aucuns Princes, Seigneurs ou Communautés, qui ont ou peuvent vraisemblablement avoir querelle contre mondit Seigneur de Bourgogne, lui fassent guerre & portent dommage de fait, en prenant Places sur lui ou autrement, & si le Roi en son cœur le peut & doit ainsi vouloir, & en être bien content, sans offenser Dieu & sa conscience.

A. semblé que, considéré que le Roy, & tous ceux de son Royaume qui ont bon vouloir envers lui & sa Seigneurie, peuvent clairement voir & connoître que mondit Seigneur de Bourgogne tient bien grant tort au Roi en maintes manières, & à ses sujets; aussi le Roi ne doit point faire de conscience de souffrir, permettre & tolérer qu'autres Princes, Seigneurs & Communautés auxquelles mondit Seigneur de Bourgogne tient pareillement tort, ou qui ont querelles contre lui, fassent & portent dommage contre lui par guerre ouverte ou autrement, afin que par ce moyen le Roi le puisse plus aisément contraindre à faire son devoir envers

lui, & le garder de plus opprimer son peuple & ses sujets, & ne loit le Roi aucunement empêcher; ainçois peut licitement, & sans charge de conscience, donner, ou faire donner à entendre auxdits Princes, Seigneurs & Communautés, que, se ainsi le veulent faire, le Roi en fera bien content. Mais il a semblé que le Roi ne peut pas licitement prier, ou requérir, ou autrement pourchasser lesdits Princes, Seigneurs ou Communautés de faire guerre ouverte, ou porter dommage de fait à mondit Seigneur de Bourgogne, ne à ce faire leur aider, ou donner secours de fait, jusqu'à ce qu'il se soit rendu désobéissant au Roi, & à ce que ledit Seigneur voudra qu'il fasse, & qu'il doit faire envers lui; auquel cas, le Roi le peut & doit tenir & réputer pour son ennemi, & contre lui faire tout ainsi qu'il peut, & doit faire contre les autres ennemis.



1477. *Lettre de Louis XI. à du Bouchage.*

MONSIEUR du Bouchage, j'ai reçu vos lettres, & me semble, puis-que vous avez bien pourvû & fourni la grosse Tour de Bourges, & que mais-que le procès soit jugé, que vous vous en pourrez bien venir, & laisser dedans Olivier Guérin; car c'est un très-bon homme & sûr, & aussi j'ai envoyé Mil-landres par-delà qui se donnera garde de tout.

Mais avant que de partir, sçachez si les Gentilshommes de Bourbonnois sont allez à l'arrière-ban de Bourgogne, ou non, & vous donnez bien garde, & en avertissez bien Olivier Guérin qu'ils ne fassent point d'assemblée que vous n'en soyez averti, & laissez la chose en bonne sûreté. Écrit à Cambray le neuvième jour de Mai 1477.

LOUIS.



*Lettre de Louis XI. au Comte de
Dammartin.*

MONSIEUR le Grand Maître, je vous envoie trois ou quatre cens faucheurs pour faire le gât que vous sçavez : je vous prie, mettez - les en besogne, & ne plaignez pas cinq ou six pièces de vin à les faire bien boire & à les enyvrer, & lendemain bien matin mettez-les en besogne, tellement que je ne oye parler; & Monsieur le Grand Maître, mon ami, je vous assure que sera la chose qui fera plutôt dire le mot à ceux de Valenciennes, & adieu. Ecrit à Monsieur Saint Quentin le vingt-cinquième de Juin.

Au même.

MONSIEUR le Grand Maître, vous retiendrez avec vous, tant que vous voudrez, les 200 lances qui vont à Tournay, & mille ou douze cens chevaux, n'étant pas pour vous courir sus, vû la Compagnie que vous avez; mais je vous prie qu'il n'y faille a retourner une autre fois

faire le gât; car vous êtes aussi-bien Officier de la Couronne, comme je suis, & si je suis Roi, vous êtes Grand Maître, & adieu. Ecrit à Monsieur Saint Quentin le 25 Juin.

Lettre que Guillaume Hugonet Sieur de Saillant, Chancelier de Bourgogne, écrivit à sa femme le jour qu'on lui trancha la tête.

A ma sœur Louise, Dame de Saillant & d'Epoisse.

MA Sœur, ma loyale amie, je vous recommande mon ame de tout mon cœur. Ma fortune est telle que j'attens aujourd'hui mourir, & partir de cettui monde, & comme l'on dit, pour satisfaire au peuple; Dieu par sa bonté & clémence leur veuille pardonner, & à tous ceux qui en sont cause; & de bon cœur je leur pardonne. Mais, ma sœur, ma loyale amie, pour ce que je sens aucunement la douleur que vous prendrez pour ma mort, tant à cause de la séparation de la cordiale compagnie, comme pour la hontense mort que j'aurai souffert, &

pour la perdition que vous & nos pauvres enfans y aurez ; je vous prie , & requiers sur toute la bonne & parfaite amour que je sçai que vous avez en moi , que vous veuilliez présentement conforter & prendre consolation sur deux choses contraires aux dessusdites. La première que la mort est commune à toutes gens , & plusieurs l'ont passée , & passent en plus jeune âge : la seconde que la mort que je soutiendrai est sans cause & sans que j'aie fait , ne que l'on me trouve avoir fait chose pour laquelle je devrai la mort ; parquoi je loue mon Créateur qu'il me donne gré de mourir en cette sainte semaine , & en ce glorieux jour qu'il fut livré aux Juifs pour souffrir sa passion tant injuste. Et ainsi , mamie , j'espère que ma mort ne sera honteuse à vous , ni à nosdits enfans , & de ce qui sera en moi , je le prens bien en gré pour l'honneur & exemple de notre Créateur , & à la rémission de mes péchés : & quant aux biens , celui qui nous a fait grace de mettre nosdits enfans sur terre , les nourrira & adressera selon la sainte grace & miséricorde ; pour ce , mamie , réconfortez-vous , & encore tant plus que je vous certifie que je suis résolu & délibéré , moyen-

nant l'aide & grace divine, recevoir sans regret la mort & venir à la gloire de Paradis. Et en après, mamie, je vous recommande mon ame & la décharge de ma conscience; & tant sur ce, que sur autre, j'ai prié mon Chapelain de vous déclarer mon intention, auquel veuillez ajouter foi comme à moi-même. Adieu ma sœur, ma loyale amie, je remets vous & nos enfans en la recommandation de Dieu & sa glorieuse mere. Ce Jeudi Saint que je crois être mon dernier jour.

1478. *Lettre de Louis XI. au Comte de Dammarin.*

MONSEUR le Grand Maître, j'ai reçu vos lettres, & oui ce que Jean le Maréchal m'a dit de par vous, auquel ai fait la réponse telle qu'il vous dira; & aussi j'ai chargé au Gouverneur de Limosin votre neveu, qui a tout vû, vous en écrire plus au long; car il a été présent à tout ce qui y a été fait.

Monsieur d'Albret dissimulera tant qu'il voudra de prendre Avesnes, & semble qu'il le fasse pour épargner la Place; mais je vous assure que s'il at-

tens que je m'en aproche, que je la lui chaufferai si bien d'un bout jusques à l'autre, qu'il n'y faudra point retourner : je vous prie, faites moi, souvent sçavoir de vos nouvelles, & adieu. Ecrire le onzième jour d'Avril 1478.

LOUIS.

Lettre de Louis XI. au Chancelier.

MONSIEUR le Chancelier, je vous envoie par Jacquet Boutet certaines informations qui ont été faites entre le fils Salezart, touchant les réformations des Gabelles en Berry, par lesquelles vous verrez comme il a fait rebeller les Villes du pays, & emprisonner mes Officiers en besognant esdites réformations, dont je vous assure que je ne suis pas content ; & pour ce je vous prie, sur tout le plaisir que me désirez faire, que, incontinent ces lettres vûes, vous l'envoyez prendre, lui & tous ses complices, & que vous & le Président Boulengier besogniez en toute diligence à faire leur procès, & tellement que mon autorité y soit gardée, & n'y dissimulez point pour crainte de personne, quelle qu'elle soit ;

car j'aimerois mieux avoir perdu dix mille écus , que la justice n'en fût faite ; & si vous voulez que jamais je sois content de vous , besognez-y en toute diligence , adieu. Ecrit à Amiens le vingt-quatrième jour de Juillet. LOUIS.
Et plus bas , DE CHAUMONT.

Au même.

MONSIEUR le Chancelier , j'ai reçu ce que m'avez écrit ; & au regard de ce Patriarche , tirez-lui le mot secret qu'il a à me dire de l'Empereur par toutes les habilités que vous sçauvez ; car je ne parlerai point à lui , & le renverrai bientôt. Incontinent que vous l'aurez dépêché , faites-le moi sçavoir , & je lui baillerai conduit , pour s'en aller. Monsieur le Chancelier , nonobstant que ce n'est pas la coûtume , je vous prie que vous alliez visiter l'Ambassade d'Angleterre , ainsi que vous dira le Sénéchal de Poitou , & envoyez quérir tous les bons Docteurs que vous avez menés avec vous à Saint Quentin pour le fait d'Angleterre ; car nous en avons bien besoin , & adieu. Ecrit aux Forges le 6 de Mars.

LOUIS.

Lettre de Louis XI. à du Bouchage. LIV. IX.

1479.

MONSIEUR du Bouchage, vous sçavez bien le désir que j'ai de donner ordre au fait de la justice & de la police du Royaume; & pour ce faire, il est besoin d'avoir la manière & les coutumes des autres pays. Je vous prie que vous envoyez quérir devers vous le petit Florentin, pour sçavoir les coutumes de Florence & de Venise, & le faites jurer de tenir la chose secrète, afin qu'il vous le die mieux, & qu'il le mette bien par écrit, & adieu, Monsieur du Bouchage. Écrit à Mondoubleau le cinquième jour d'Août 1479.
LOUIS. *Et plus bas*, PARENT.

Au même.

MONSIEUR du Bouchage, si vos gens veulent faire le plus petit service, n'attendez pas le grand, & les prenez au mot, & ne plaignez rien à promettre; je mets ez lettres d'entre vous tous, des offres qu'ils ne peuvent nier, & s'ils ne veulent faire nulle rai-

fon, je vous prie, qu'essayez à avoir une longue trêve par autant que le Turc sera en Italie, & une après, ainsi que le Pape a fait en Italie, afin que je puisse servir Dieu & Notre-Dame contre le Turc. Ecrivez-moi, vous & Monsieur de Baudricourt, & de Soliers des choses secrettes, adieu, Monsieur du Bouchage. A Bonnaventure le premier de Décembre 1480.

*Lettre de Louis XI. aux Juges du
Comte du Perche.*

MESSIEURS, j'ai vû ce que m'avez écrit. Je vous envoie les lettres que Messire Poncet a écrites au Sénéchal d'Armagnac, & le mémoire. Je ne sçai si vous avez bien entendu un mot qu'il y a aux lettres du Duc, que je vous ai envoyées, là où il dit, que pour aller en Bretagne, il ne fût point allé en lieu où il m'eût pu faire dommage; vous voyez bien, si vous n'êtes bien bêtes, que le Duc déclare ses péchés; car pour soi excuser qu'il ne vouloit point rompre son serment qu'il m'a fait, il déclare nettement que Monsieur du Perche n'eût rien fait, pour-

quoil il confesse nettement qu'il alloit ailleurs pour faire son entreprise, c'est à sçavoir en Angleterre & en Autriche.

Messieurs, vous sçavez bien que je vous dis au partir sur les Pons, que jamais Monsieur du Pèrche ne s'en iroit en Bretagne; car il y vit son pere, qu'il fallut qu'il s'en retournât par force de faire, sans les maux que l'on lui fit, pourquoi vous sçavez bien qu'il s'en alloit tout droit en Angleterre, & c'est tout ce que vous devez attendre. Il ne le peut nier par deux choses: la première, que son entreprise étoit pour r'avoir le sien, & il ne le pouvoit r'avoir par le Duc, non plus que par un Menestrier. Item, ne faillez pas à lui remontrer qu'aussi-bien a-t-il tout confisqué de s'en aller en Bretagne, comme en Angleterre, & que vous sçavez que le Duc cette année s'est déclaré en la trêve pour le Duc d'Autriche contre moi, faites-lui passer ce mot; car vous voyez bien qu'il ne le peut nier, si n'est votre faute, & adieu Messieurs. Ecrit au Plessis du Parc-lez-Tours le quatrième jour de Septembre 1481.

LOUIS.

Lettre de Louis XI. au Chancelier.

CHANCÉLIER, je vous ai écrit que vous renvoissiez la cause qui est pendante en mon grand Conseil, entre mon Procureur & les Moines de Lorrois, ainsi que je l'ai ordonné par mes lettres patentes, pardevant les Commis-faires que j'ai envoyés en Berry, pour le procès de Tripet, dont vous n'avez rien fait; & quant on vous a présenté mes lettres, vous avez dissimulé. Je vous prie, beau sire, que en mes besognes vous ne me soyez pas si rigoureux; car je ne le vous ai pas été ez vôtres. Je ne sçai si Maître Adam le vous fait faire, pour ce qu'il n'y a point d'argent; or la renvoyez comment qu'il soit, & faites que je ne vous en récrive plus. Donné à Amboise le vingt-quatrième jour de Décembre. LOUIS. *Et plus bas,*
BOURRÉ.



Au même.

LIV. X.

CHANCÉLIER, vous avez refusé de sceller les lettres de mon Maître d'Hôtel Bouthilas; je sçais bien à l'appétit de qui vous le faites; vous souviene de la journée que vous prîtes avec les Bretons, & le dépêchez incontinent sur votre vie. Ecrit au Plessis du Parc le vingt-quatrième jour de Décembre 1482.

LOUIS.

Louis XI. ayant prié Hélié Bourdeille, Archevêque de Tours, de demander à Dieu le rétablissement de sa santé; ce Prélat ne se borna pas aux prières, & voulut s'ingérer de donner des avis à ce Prince, au sujet du Cardinal Balue & de plusieurs autres Prélats. Le Roi prenant tout alors avec plus de vivacité que jamais, ordonna au Chancelier de citer tous ces Prélats, & d'examiner leurs prétendus griefs.

Lettre du Chancelier au Roi.

SIRE, puis n'a guère Monsieur de Narbonne m'a écrit que votre plaisir étoit que je parlasse à Monsieur de Tours sur aucuns points, touchant l'obéissance & fidélité qu'il doit à vous & à la Couronne, tant à cause de sa nativité originelle, qu'à cause du serment de fidélité, en quoi il vous est tenu à cause de son Archevêché, & l'obligation par laquelle il est astringé à la révérence & conservation de la Souveraineté & Jurisdiction que vous avez de Dieu sur tous vos sujets & habitans de votre Royaume, Prélats & autres; sans, sous ombre de Jurisdiction Ecclésiastique, la vouloir attribuer à lui, ne à Monsieur le Cardinal *Sancti Petri ad Vincula*, au Cardinal Balue, ne ailleurs; & aussi afin qu'il déclare comment il veut penser au serment qu'il a à vous & à la Couronne, & qu'il en écrive & fasse déclaration en manière que vous connoissiez comment il veut garder & entretenir le serment qu'il vous doit, aux causes dessusdites, & la forme de fidélité qu'il vous veut entre-

ténir ; lesquelles lettres reçues incontinent j'envoyai devers mondit Sieur de Tours , qui lors étoit hors de cette Ville , & pour cette cause , le lendemain il retourna ci , & en obéissant à ce qu'il vous a plû ordonner , ai été devers lui , lui ai remontré au mieux de mon pouvoir lesdites choses , & la sincérité que vous avez toujours eue & avez à la sainte foi Catholique , la révérence & dévotion à notre mere sainte Eglise , & au Saint Siège Apostolique , autant que eut onc Prince Chrétien ; & les peines & labeurs que vous avez eus & soutenus chacun jour , contre les ennemis , pour l'entretenement & accroissement du Royaume & des droits de la Jurisdiction & autorité de la Couronne , lesquels vous êtes délibéré de garder en acquittant le serment que vous avez fait à votre sacre & couronnement , sur les saintes choses miraculeusement envoyées de Dieu , & par les Anges du Ciel , qui ne sont pas moindres que celles dont les Archevêques & Evêques sont sacrés , par quoi vous entendez que mondit sieur Docteur déclare comment il veut entretenir son serment , & la fidélité qu'il vous doit avec plusieurs autres choses ;

que sur ce je lui dis , qui longues seroient écrites.

Sur quoi mondit sieur de Tours me dît qu'il étoit fort troublé & triste , doutant que fussiez mal content & que eussiez défiance sur lui , & après en grande humilité envers vous , me dît qu'il connoissoit bien les choses que je lui avois dites , & que de tout son cœur il désiroit loyaument acquitter le serment & fidélité qu'il vous doit , tant à cause de sa nativité , que de la fidélité qu'il vous a faite comme Archevêque de Tours , & aimeroit mieux mourir que faire , ne avoir pû faire le contraire , & que au mieux de son pouvoir il prioit & faisoit continuellement prier Dieu pour votre bonne santé & longue vie , & pour votre prospérité & salut de corps & d'ame ; mais pour ce qu'il étoit encore foible à cause de sa maladie , il a pris de lui de vous écrire au long par lettres , ou par mémoire signé de lui , & croi qu'il l'aura fait dedans un jour ou deux ; sur quoi cependant vous ai bien voulu écrire , & incontinent que j'aurai ses lettres , ou ledit mémoire , les vous enverrai.

Au surplus , Sire , mondit sieur de Narbonne m'a aussi envoyé un mandement

ment commandé par vous, pour faire ajourner, comme il m'écrivit, pardevant vous & les gens de votre grand Conseil, ceux que je connoïtrois être à ajourner, des Archevêques, Evêques & Prélats qui s'étoient plaints à Monsieur de Tours, de plusieurs torts qu'ils disoient leur avoir été faits par aucuns vos Officiers & Commissaires, excepté Monsieur le Cardinal *Sancti Petri ad Vincula*, le Cardinal Balue & autres auxquels il avoit été satisfait, & pour ce, Sire, qu'au mémoire que mondit sieur de Tours bailla devant à mondit sieur de Narbonne & à moi sont nommez, outre leudit Cardinaux *Sancti Petri ad Vincula*, & Balue, plusieurs autres Archevêques, Evêques & Prélats, desquels les cas sont différens & de diverses qualités, & en y a aucuns, comme l'Evêque de Verdun, l'Evêque de Coutances & autres, que par avanture votre plaisir ne seroit pas qu'ils fussent ajournés à venir devant vous, afin que je ne vous faille; je vous envoie une lettre ou un mémoire, où les noms desdits Archevêques, Evêques & Prélats sont nommés audit mémoire, & l'état & qualité où sont à présent les choses de chacun d'eux, afin que s'il y en

avoit aucuns que votre plaisir ne fût qu'ils fussent ajournés, il vous plaise me le mander, & des autres inconvéniens; je ferai & ferai faire la diligence toute selon votre bon plaisir.

Sire, je prie, &c. Écrit à Tours le cinquième jour de Septembre 1482.
D'ORIOLE.

Quoique la lettre suivante soit d'une date antérieure à celle qu'on vient de lire, elle ne fut rendue au Chancelier que six jours après le départ de la sienne.

Lettre de Louis XI. au Chancelier.

MONSIEUR le Chancelier, vous répondrez à Monsieur de Tours, de par moi, que depuis que je connus la grant plaie qu'il vouloit faire contre la Couronne, que je ferois grant péché, & que je craindrois fort ma conscience de le croire de rien, ne lui demander conseil, ni pour rien, ne voudrois rien en demander, ni en faire mêler.

Item, vous lui direz, que quant je lui écrivis, ce fut qu'il voullist prier Dieu pour ma santé, par quoi il n'avoit que faire de s'en mêler plus avant; car il

me sembloit qu'il étoit plus tenu à moi qu'à Monsieur le Cardinal Balue , & au Cardinal *Sancti Petri ad Vincula*.

Item, dites-lui franchement qu'il me déplait qu'il a mis la main à la charue, & qu'il regarde arriére lui, & que tant que je le voye partial, je ne me voudrois fier en lui.

Chancélier, s'il est homme qui s'en pleigne, je ne l'en crains de rien.

Chancélier, faites justice incontinent de celui qui a tort, & incontinent me mandez, & laissez toutes mes besognes pour ce faire. Ecrit à Mehun sur Loire le vingt-quatrième jour d'Août.

LOUIS.

Ces lettres ont été présentées à Monsieur le Chancélier le onzième jour de Septembre, présent moi, CHARPENTIER, J. TILHART.

Réponse du Chancélier.

SIRE, passé a sept jours, je vous ai écrit comme j'avois parlé à Monsieur de Tours touchant les matières dont il vous avoit plû m'écrire & faire

écrire par Monsieur de Narbonne, desquelles choses mondit sieur de Tours fut fort triste & troublé, en disant qu'il aimeroit mieux mourir que avdir fait, ne faire faute ou déloyauté envers vous; & que sur ce il vous feroit réponse par lettres & par articles signés de sa main; mais pour la foiblesse qu'il avoit à cause de sa maladie, il avoit pris délai pour ce faire. Et depuis il a fait lesdites lettres & articles signés de sa main, lesquelles il vous envoie par un de ses serviteurs, avec lequel j'envoie ce porteur pour vous en avertir.

Sire; je prie au benst fils de Dieu que par sa sainte grace il vous doint très-bonne vie, & longue victoire de vos ennemis, & accomplissement de vos très-nobles desirs. Ecrit à Tours le Jeudi douzième jour de Septembre,

Au dos est écrit. Lettres écrites au Roi, par moi Pierre d'Oriole, touchant la réponse faite par Monsieur de Tours expédiées le douze de Septembre 1482.



*Louis fit pour l'instruction de son fils le
Roi des guerres, Ouvrage rempli
des maximes les plus sages. Cet Ou-
vrage est composé de deux Parties,
dont la première est morale, & la se-
conde historique : comme il est rare,
& qu'il n'est pas de nature à être ja-
mais réimprimé, j'ai crû faire plaisir
au Lecteur d'en extraire les principa-
les maximes. Elles serviront à faire
connaître l'esprit de Louis XI. & ses
sensimens sur les devoirs des Rois. Les
vers suivans servent d'introduction à
l'Ouvrage.*

LE Roi qui siet au Thrône de jus-
tice,
Par son regard dissipe toute malice ;
Les troys Etats chacun en son endroit,
Garde & maintient & fait à chacun droit :
C'est le fleuve qui à tous prouffit porte,
Qui l'orphelin & la veuve conforte,
Qui le foible défend contre le fort.
C'est le Recteur de la chose publique,
Le défenseur de la Foi Catholique ;
Et par lequel chacun craint & honnouré
Le Créateur si que chacun laboure,
A Dieu servir & aimer de bon cœur,

Et puis après son Souverain Seigneur,
 Qui est le Chef à porter le heaulme,
 Pour défendre tous ceux de son Royau-
 me.

Vrai est que ceux de l'état de l'Eglise,
 Prient pour tous, jour & nuit sans feintise,

Et ceux qui font de l'état de Noblesse,
 Sont pour garder chacun qu'on ne le
 blesse;

Les laboureurs & les gens de métier,
 Qui erent à tous ce dont on a mertier;
 Mais le Roi est le Gouverneur de tous,
 Comme Pasteur, qui les brebis des loups
 Garde & défend par grant soin & grant
 peine.

Par quoi prions la Dame souveraine,
 De Paradis que soit intercessoire
 Envers son fils le benoist Roi de gloire;
 Qu'au Roi Louis, qui ores régne en
 France,

Doint vie & sens, santé, vouloir, puissance,
 De gouverner son règne si en paix,
 Qu'enfin soit mis avec les parfaits,
 Amen.

Anagramme,
 dit-on, d'E-
 tienne Por-
 chier qui fut
 chargé de ré-
 diger l'Ou-
 vrage.

De par l'humble & obéissant sujets,
 Dont le nom est en reproche n'y fiet;
 Car qui appoint les lettres en assiet,
 Trouver le peut, s'il ne faut à son get.

*Maximes & instructions tirées du Roſier
des guerres, compoſé en partie par
Louis XI. en partie par ſon ordre, pour
l'éducation du Roi Charles VIII. ſon fils.*

UN Roi eſt plus obligé qu'un particulier à garder la Loi & les Commandemens de Dieu ; à donner des marques de piété & de Religion.

Il doit prier Dieu pour lui & pour ſes ſujets, & bien penſer que celui-là veille inutilement pour garder la Cité, ſi Dieu ne la garde.

Rien n'eſt plus néceſſaire à un Prince que d'avoir beaucoup de Religion, & que ſes ſujets ſoient bien perſuadés qu'il en a véritablement.

Ses ſujets en ſeront convaincus, ſ'ils le voyent ſ'aquiter des devoirs d'un bon & véritable Chrétien ; faire connoître Dieu, le faire honorer, travailler à déraciner le vice, être enfin le ſoutien des bons & le fléau des méchans.

Son principal ſoin doit être de garder ſes ſujets de toute opreſſion, & particulièrement les Veuves & les Orphelins.

Ce n'eſt pas aſſez pour un Roi de
V iij

ne point faire de mal, il faut qu'il empêche qu'on n'en fasse, & qu'il fasse le bien. On n'a pas reproché à nos derniers Rois de la première Race qu'ils fussent des Tirans; après avoir été pendant long-tems Rois seulement de nom, on s'est lassé de leur obéir, ils ont perdu & le nom & la Couronne.

Un Roi ne doit point faire de Loi qui ne soit pour le bien & l'avantage de son peuple.

S'il veut lever des mains pures & nettes vers le Ciel, qu'il se contente de son Domaine, & des anciens subsides; qu'il craigne d'en établir de nouveaux; à moins que ce ne soit dans une grande nécessité, & pour le bien de son Etat.

Ce qu'un Roi lève sur ses sujets ne doit être employé que pour les défendre contre l'ennemi du Royaume, & les faire vivre en paix dans le dedans en leur rendant justice.

Un Souverain ne doit rien faire ni entreprendre qui ne soit profitable à son peuple, & honorable pour lui.

Il doit en toutes choses préférer le bien commun au bien particulier. Un Etat est sur son déclin & prêt de sa perte, dès que l'intérêt particulier l'emporte sur l'utilité publique.

Un Roi ne doit pas croire légèrement les rapports qu'on lui fait.

Lorsque quelqu'un est accusé ou de crime d'Etat, ou de quelque faute capitale, dont on n'a pas de preuves bien claires; le Roi doit examiner avec grand soin le caractère, les mœurs, la réputation de l'accusateur, & de l'accusé, toutes les circonstances qui peuvent concourir à éclaircir le fait, la nature du crime, les suites qu'il peut avoir, & y apporter le remède convenable le plus promptement qu'il lui sera possible. En matière d'affaires d'Etat, on n'attend pas que le crime soit commis pour le punir, on le prévient.

Il suffit d'être homme pour être sujet à bien des passions & commettre bien des fautes; ainsi un Roi ne doit pas toujours punir à la rigueur. Il faut souvent qu'il use d'indulgence & qu'il pardonne; & quand il refuse une remission, il doit faire connoître que c'est malgré lui, mais qu'il ne peut l'accorder sans renverser les loix qui font la sûreté de ses sujets & la sienne.

La Clémence est une vertu particulière aux Princes; mais il faut prendre garde qu'elle ne dégénère en faiblesse. Trop de sévérité fait haïr un Prince.

trop d'indulgence peut le rendre méprisable.

Comme on ne punit pas un malfaiteur seulement pour le mal qu'il a fait , mais pour l'exemple ; c'est se rendre coupable que de pardonner des crimes qui troublent la société civile , ou qui par l'habitude deviennent contagieux.

Un Prince doit être attentif à maintenir la paix entre ses sujets , examiner les Requêtes qu'on lui présente , & n'en accorder aucune qui ne soit juste.

Que les plus grandes pensées d'un Roi soient toujours pour l'utilité publique.

Qu'il ait soin que les Chemins , les Pons & Chaussées soient bien entretenus , qu'on puisse aller sûrement par tout son Royaume, afin que le Commerce soit facile & sûr ; que les Frontières soient toujours bien gardées , les Villes & Châteaux soient bien réparés & bien munis , de peur de surprise.

Si on ne peut pas trouver des hommes parfaits , qu'au moins ceux que le Roi choisit pour ses Ministres & ses Conseillers ne soient pas décriés pour leurs vices ; qu'ils ayent du sens & de la raison ; qu'ils soient fermes & incorruptibles.

On ne sçauroit trop payer un Ministre sage , fidèle , éclairé ; & le Roi qui en

a un doit penser qu'il a le plus grand trésor qu'il puisse souhaiter.

Il n'est pas défendu à un Roi d'avoir des Favoris ; mais lorsqu'il en a , il doit bien prendre garde qu'ils n'abusent de leur faveur , & qu'ils ne deviennent insolens. Combien de Princes se sont perdus par le trop grand attachement qu'ils avoient pour des personnes indignes.

Comme on juge de ce qui se passe en nous-mêmes par ce qui paroît au dehors , un Prince doit avoir un extérieur grave , & s'il peut , un air noble & majestueux , & bien prendre garde de ne rien faire ni dire qui soit contre la bien-séance.

Qu'il prenne garde aussi que la facilité avec laquelle il se communique à ses sujets ne dégénère en une trop grande familiarité , & que d'un autre côté un air fatouche & trop sévère ne les rebute.

Un Prince n'est pas obligé de sçavoir toutes les fineses de la Grammaire ; mais il doit toujours parler avec dignité , & ne pas ignorer qu'une parole bien dite & à propos a produit souvent de bons effets , & qu'au contraire un mot lâché au hazard & indiscretement a coûté quelquefois bien des larmes & du sang.

Le don de la parole est un grand don

quand il est accompagné de beaucoup de sens & de jugement, & il est plus nécessaire à un Prince qu'à tout autre.*

Un Prince ne sçauroit être trop circospect dans ses paroles. Le proverbe qui dit qu'un coup de langue est pis qu'un coup de lance n'est que trop vrai, surtout si le coup part de la bouche d'un Roi.

Les Rois sont au-dessus des Loix, cela est vrai; mais ils ne doivent rien faire contre les Loix, & ils sont d'autant plus obligés à les respecter & faire respecter, que s'ils y manquent leur autorité est mal affermie. Car un Roi qui viole & enfreint les Loix donne un très-mauvais exemple à ses sujets, & il doit en craindre les suites.

Un Roi juste & bon, aime mieux régner sur le cœur que sur les biens & sur la vie de ses sujets.

Plus un Roi est grand & absolu, plus il doit être en garde contre lui-même, & il a besoin d'un bon Conseil pour sa propre conduite; s'il est capable de réflexions, il verra qu'il lui est plus aisé de gouverner ses peuples que de modérer ses passions.

* Louis XI. disoit que sa langue lui avoit beaucoup nuï & beaucoup servi. Tout sage qu'il étoit, il parloit trop & quelquefois avec peu de bienfance & de dignité.

Un Souverain pour être indépendant n'en est pas moins homme. Il vient au monde comme tous les autres hommes ; il est sujet aux mêmes infirmités , aux mêmes accidens ; il meurt comme le moindre de ses sujets , avec cette différence , que plus il est élevé , plus ses fautes sont grandes devant Dieu & devant les hommes. Comme il doit l'exemple ; s'il a mal vécu , il sera puni & pour ses péchés & pour ceux de son peuple.

Quand les hommes se sont mis en commun , ont bâti des Villes , se sont donné des Maîtres , ç'a été pour avoir justice & secours contre ceux qui leur vouloient nuire ; ainsi un des premiers devoirs d'un Roi , c'est de garantir son peuple d'oppression & de rendre justice à tout le monde.

Un Prince doit visiter ses Provinces , en connoître le fort & le foible , & si elles sont mal gouvernées , y apporter le remède convenable.*

Si un Roi manque de discernement , s'il ne distingue pas le bon serviteur d'avec le mauvais , s'il répand ses grâces sans choix , s'il manque à punir ceux qui font mal & à récompenser ceux

* Un Jardinier , disoit Louis XI. visite son jardin , en arrache les mauvaises herbes & cultive les bonnes.

qui servent bien, son règne ne sçaurôit être heureux ni florissant.

Qu'un Prince prenne sur-tout garde à qui il confie son autorité ou ses armées ; qu'il ne les donne qu'à gens dont il connoît la fidélité & la vertu ; & qu'il se défie de ceux qu'il a maltraités, ou qui l'ont été par son ordre, & encore plus de ceux qui l'auront grièvement offensé.

Qu'il ne néglige pas ses bons & loyaux serviteurs, & qu'il ne les méprise pas quand il croira n'en avoir plus besoin.

Les graces que Dieu nous fait sont toutes gratuites, parce qu'il ne nous doit rien. Il n'en est pas de même de celles des Rois, elles doivent être toujours accompagnées de justice : rien ne décourage davantage les bons serviteurs ni n'aliène plus le cœur des peuples, que de voir des personnes sans vertu ni mérite récompensées, & des gens de mérite & de service sans récompense.

Un Roi ne peut se dire assez souvent qu'il n'est pas le maître des graces ; qu'il n'en est que le dispensateur, pour les distribuer avec poids & mesure pour le bien de son Etat.

Un Prince qui veut aquérir honneur & réputation, & régner avec gloire,

doit mettre tout son plaisir à bien gouverner son Royaume, & à rendre son peuple heureux.

Il ne doit se reposer sur personne de ce qu'il lui convient de faire : si les choses sont légères & de peu d'importance, elles ne lui coûteront pas beaucoup ; & si elles sont grandes & considérables, elles méritent toute son attention.

Les Princes ne sont pas assez sensibles à l'amitié ; il semble qu'ils n'en sçachent pas le prix, que même ils ne la connoissent pas. Ils ont néanmoins bien besoin d'avoir des personnes qui s'attachent à eux, autant par inclination que par devoir.

Un Prince qui ne sçait pas ce qui se passe ni à sa Cour, ni dans ses Etats, ni chez ses voisins, & qui ne s'en informe pas très-soigneusement n'est pas en sûreté sur son Trône.

Le Roi est l'ame de son Royaume : & comme notre ame ne sçauroit demeurer dans l'inaction ou s'apésantir ; que le corps ne s'en sente bientôt ; tout languit, tout se perd dans un Etat, dès que le Roi s'endort sur son Trône & vit dans la molesse.

Il est aisé à un Prince de se faire ai-

mer & respecter de ses peuples, & très-dangereux pour lui d'en être haï ou méprisé.

Si un Prince venant à régner trouve son Royaume en paix, il doit en être bien aisé, en remercier Dieu, & tâcher de n'avoir de guerre de long-tems.

Si la guerre commencée sous son Prédecesseur duroit encore, qu'il tâche de la finir au plutôt par quelque bonne paix, ou du moins de faire une trêve pour plusieurs années.

La guerre est un fléau qui ne traîne avec soi que dangers, que peines, que tribulations, que destruction de biens, de peuples & de pays.

Si un Roi se trouve dans la nécessité de commencer la guerre, il est bon qu'il ne l'entreprenne que de l'avis au moins des Grands du Royaume, & qu'après leur avoir fait voir qu'il ne peut l'éviter, qu'il ne prend les armes que pour repousser l'ennemi, que pour la défense de son peuple, pour la conservation des droits de la Couronne, & qu'il ne refusera jamais la paix quand il la pourra faire avec honneur & sûreté.

Il n'est pas toujours nécessaire qu'un Roi soit à la tête de ses armées.

Comme de son salut peut dépen-

de celui de l'Etat ; il ne doit pas s'exposer témérairement ; mais il est bon qu'on ne doute ni de sa valeur , ni de sa capacité , & que les peuples & les ennemis soient persuadés qu'il ne craindra pas d'exposer sa vie pour la conservation de son peuple & de sa Couronne , & de donner bataille quand il le jugera à propos.

Alors il paroîtra à la tête de ses troupes avec un air fier , un visage gai , une contenance assurée , parlant aux uns & aux autres selon qu'il leur convient. Il doit sur-tout bien prendre garde de ne faire ni dire rien capable de décourager ses troupes.

On ne doit pas tellement s'assurer sur la paix , qu'on ne pense dans la plus grande tranquillité à se défendre si on avoit la guerre.

Une armée qui n'est composée que de troupes nouvelles se détruit d'elle-même.

Si elle est nombreuse elle est très-à charge à celui qui l'a mise sur pied & le ruine , à moins qu'un habile Général ne la fasse vivre aux dépens de l'ennemi.

La naissance seule ne fait pas un Général : on obéit néanmoins plus volon-

tiers à un Prince ou à un Seigneur d'une qualité relevée, qu'à un homme d'une condition médiocre.

C'est vouloir perdre son Etat, de confier la conduite d'une armée à un homme qui n'est pas capable de la commander.

Un Commandant mérite souvent autant & plus de louanges d'avoir évité une bataille que s'il l'avoit gagnée.

Tout Soldat n'est pas Capitaine.

La guerre se fait autant & mieux par la tête du Général, que par le bras du Soldat; & on n'a pas moins besoin de prudence & de ruse, que de force & de courage.

L'expérience est aussi nécessaire dans le métier des armes, que dans toute autre profession.

Celui-là est digne de commander qui ne s'étonne pas pour des accidens imprévus, qui se porte par-tout, qui voit tout, & dont l'esprit se développe & le courage se fortifie à mesure que le péril augmente.

Une belle retraite mérite autant de louanges qu'une victoire.

Rarement un homme élevé dans les plaisirs a le courage assez mâle pour soutenir les longues & pénibles fatigues de

la guerre, & affronter la mort quand il le faut.

J'aime mieux ces Gentilshommes qui attendent toute leur fortune de leur épée, qui endossent le harnois de bonne heure, qui cherchent les occasions de se distinguer, qui s'exposent & affrontent les dangers, que ces Seigneurs fainéans qui croient que tout est dû à leur naissance.

Les graces & les récompenses ne sont point pour des paresseux, pour des hommes qui sont inutiles, &, pour ainsi dire, à charge à l'Etat.

On doit en quelque façon leur sçavoir gré de demeurer chez eux, quand ils sont sans courage & sans ambition; mais on doit punir ceux qui fuient & qui par leur mauvais exemple mettent le désordre dans une armée.

Il vaut mieux avoir moins de gens, mais francs, fermes, incapables de fuir, qu'une multitude mal aguerrie & qui est battue dès qu'elle voit l'ennemi.

De l'argent donné à propos a souvent rendu des grandes armées inutiles, & forcé des Places à capituler qu'on croyoit imprenables.

Il faut être bien sûr d'un Etranger, quand on lui donne le commandement

d'une armée, ou le Gouvernement d'une Place ou d'une Province. Les Etrangers ne sont pour la plupart que des mercenaires qui sont à qui plus leur donne.

Un sujet qui est attaché à sa Patrie par sa naissance, par sa famille, par son propre intérêt, doit être bien plus porté qu'un Etranger à la défendre, & au dépens de sa propre vie.

S'il est difficile & glorieux de faire des conquêtes, il ne l'est pas moins de les conserver; s'il faut de la conduite & de la valeur pour l'un, il faut beaucoup de prudence & de fermeté pour l'autre. Tel sçait commander une armée, qui n'est pas propre pour gouverner des peuples nouvellement conquis, qui veulent toujours retourner sous leur premier Maître: il faut beaucoup de sagesse pour les contenir.

Une longue paix est souvent dangereuse à un Etat, à moins que le Souverain n'ait un grand soin d'entretenir la jeunesse dans un exercice continuel, d'avoir toujours un corps de troupes bien disciplinées, de conserver de bons Officiers, & qu'il prenne garde que ses Fortifications ne dépérissent pas, que les Arsenaux & les Magasins ne s'épu-

sont pas, qu'il n'ait l'œil ouvert pour
savoir ce qui se passe chez ses voisins.

Pendant une longue paix souvent
tout se donne à la faveur, ou se vend;
& quand on a besoin de bons Officiers
& de braves gens, on n'en trouve plus.

S'il est nécessaire qu'un Roi ait tou-
jours de bonnes troupes, il doit encore
avoir plus de soin que son peuple soit
content, l'aime & le craigne; car sans
son peuple, qui entretiendra ses trou-
pes? que deviendra-t-il lui-même?

Qu'il s'applique donc continuellement
à faire régner la justice & la piété.

EXTRAITS DE PIÈCES

Concernant la Ville d'Arras.

*Extrait de la Déclaration donnée par Louis
XI, en la Cité d'Arras, Mars 1476.*

CETTE Déclaration a été accordée
aux habitans de la Province d'Ar-
tois, & sur-tout de la Ville d'Arras, en
conséquence de la remise qu'ils avoient
faite des clefs de la Ville, & du serment
de fidélité fait à Louis XI, pour les ab-
soudre de tous les cas, crimes, excès,
&c. qu'ils pouvoient avoir commis con-
tre lui, & pour confirmer dans tous
leurs privilèges, franchises, libertés, &c.

Extrait d'une autre Déclaration de Louis XI. donnée en la Cité d'Arras, le même Mois 1476.

CETTE Déclaration a été donnée en faveur des habitans d'Artois, & surtout de la Ville d'Arras, qui se mettoient sous l'obéissance de Louis XI. & elle les absout de tous les cas, crimes, fautes, excès & délits; que les gens d'Eglise, Nobles, Officiers, Mayeur, Echevins, Conseillers, Corps & Communautés, Manans & Habitans de la Ville d'Arras, & de tous ceux qui se sont retraits, ou qui à présent sont dedans ladite Ville, de quelque état, qualité, nation ou condition qu'ils soient, peuvent ou pourront avoir fait contre Sa Majesté : En conséquence elle maintient les mêmes habitans dans tous leurs privilèges, franchises, &c.

Extrait de la Charte de Louis XI. concernant la Ville d'Arras du mois de Juillet 1481. Enregistrée au Parlement de Paris le 28 Août de la même année.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France, sçavoir faisons à tous présens & à venir. Comme puis aucun

tems en ça pour certaines , grandes , justes & raisonnables causes & considérations , à ce nous mouvans , & par l'avis & délibération de plusieurs Princes & Seigneurs de notre sang & lignage , & gens de notre grand Conseil : Nous avons ordonné faire vuider les habitans de nos Ville & Cité de franchise , paravant nommée Arras , & les faire peupler & habiter de Marchands & gens mécaniques de tous états , métiers & vacations de plusieurs bonnes Villes de notre Royaume , en suivant laquelle Déclaration eût été envoyé par les Officiers & Habitans desdites Villes , Plusieurs Marchands & Ménagers , qui à présent sont demeurans & habitans de notre Ville & Cité de franchise , & soit besoin donner ordre , police , forme & manière à iceux Marchands & Ménagers d'eux régler & gouverner au fait de la justice & des choses qui en dépendent & peuvent dépendre , pareillement les affranchir & leur donner & octroyer plusieurs beaux & grands privilèges , prérogatives & franchises , en manière qu'ils se puissent aucunement relever des pertes & dommages qu'ils ont soutenu à cause de la mutation & diversité des lieux , & eux entretenir au

tems à venir en nosdites Villes & Cité de franchise, & sur-tout donner bonne & convenable provision. Nous, ces choses considérées, mêmeement que nosdites Ville & Cité de franchise sont situées & assises en pays de frontière, par quoi lesdits Marchands & Ménagers ne peuvent pas avoir sûr communication avec les autres Marchands de notre Royaume, ne faire mener ou ramener sûrement leurs marchandises, mais souvent fois sont au grand danger de leurs personnes, ausdits Marchands & Ménagers de tous états qui sont à présent, & seront ci-après demeurans en nosdites Ville & Cité de franchise; avons donné & octroyé & par la teneur de ces présentes de notre propre mouvement, certaine science, grace spéciale, pleine puissance & notre autorité Royale, donnons & octroyons les privilèges, prérogatives, autorités, prééminences, droits, franchises & libertés qui s'ensuivent.

Premièrement, &c. cet Article & les vingt-deux suivans, regardent les Echevins fixés au nombre de douze, un Greffier & un Procureur; ils fixent leur Jurisdiction, leurs Privilèges, leur Ressort, toutes les matières dont les Echevins pourront juger, la manière de procéder
chaque

chaque année à leur élection , &c.

I.e vingt-troisième contient l'ennoblissement & donne tous les privilèges de la Noblesse à tous les Echevins ; Les avens décorés & décorons & toute leur postérité masculine & féminine, nés & à naître en loyal mariage, & voulons & nous plaît que iceux Echevins présens & futurs, & tous les enfans descendans d'iceux en loyal mariage, soient tenus, censés & réputés pour Nobles & jouissent de tous les privilèges, franchises, libertés & prérogatives de Noblesse ; tout ainsi que s'ils étoient nés ~~propre~~ & extraits de Noble lignée de toute ancienneté, &c.

Les Articles suivans contiennent des affranchissemens pour la Province d'Artois de toutes tailles, gabelles, aides, travers, péages, &c. & des Réglemens pour la police de la Ville de franchise, & pour tout ce qui concerne les Marchands qui y sont établis où qui iront s'y établir.

Le quarantième Article & les suivans réglent les droits du Gouverneur, du Capitaine, & du Lieutenant de Roi établis par Louis XI. & ceux des Echevins dans la Ville de Franchise, & donnent des Privilèges particuliers pour

482 HISTOIRE, &c.
tous les Marchands étrangers qui voudront aller s'y établir.

L'Article soixante-unième supprime le nom d'*Arras*, & défend sur peine de punition griève de le prononcer, & y subsistué celui de *Franchise*.

L'Article suivant ordonne que les Armes de la Ville seront d'azur semé de fleurs de lys d'or à l'image de saint Denis portant son Chef entre ses mains.

E T N.

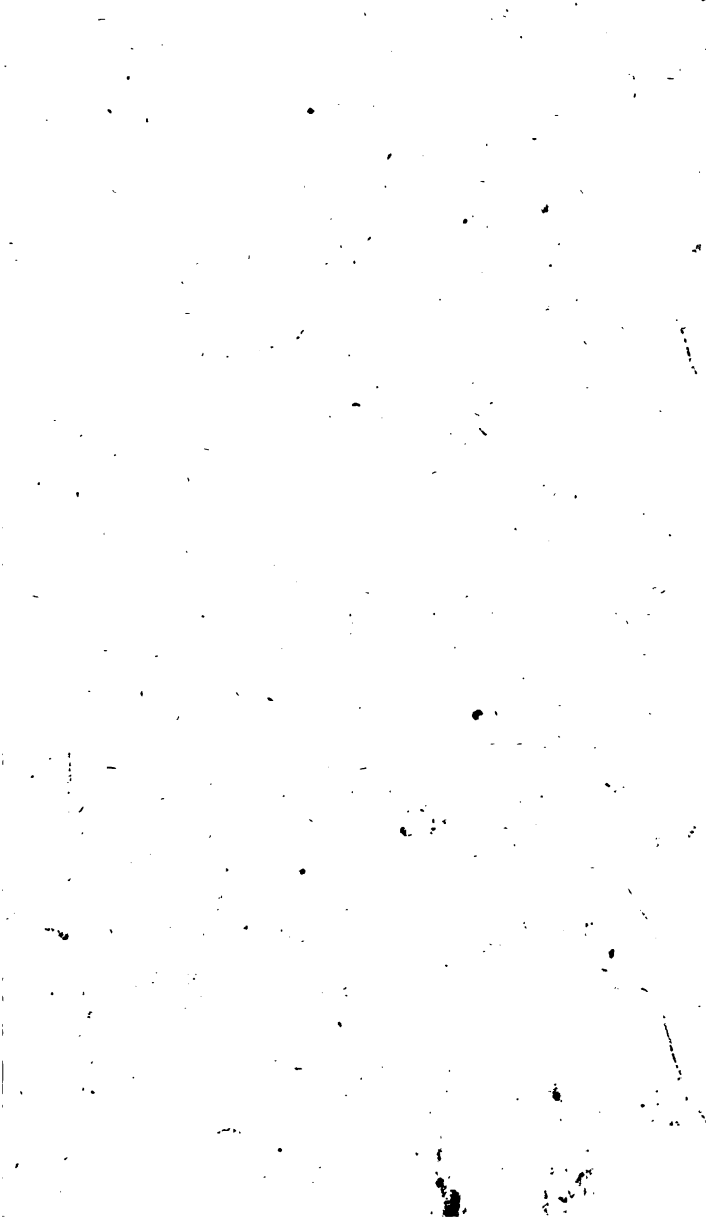
832831

Holleyman & Treacher

21.4.1984

[VOLTAIRE]







OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1516

